VOYAGE MILITAIRE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

VOYAGE

MILITAIRE

DANS L'EMPIRE OTHOMAN,

OU

DESCRIPTION DE SES FRONTIÈRES

ET DE SES PRINCIPALES DÉFENSES, SOIT NATURELLES SOIT ARTIFICIELLES,

AVEC CINQ CARTES GÉOGRAPHIQUES.

PAR LE BARON FÉLIX DE BEAUJOUR.

Ut si occupati, profuimus aliqui civibus nostris, prosimus etiam, s possumus, otiosi. TUSCUL., l. .

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE, RUE JACOB, N° 24.
— BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE, RUE RICHELIEU, N° 60.
— DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1829.

INTRODUCTION.

J'ALLAI pendant la révolution française dans la Grèce pour y chercher des ruines et des souvenirs : j'y portai des illusions charmantes, et je les perdis toutes en arrivant. Il fallut alors m'occuper de tout autre objet que de celui de mon voyage. J'avais étudié par goût dès ma jeunesse la politique et l'art de la guerre ; et comme on revient toujours dans le cours de la vie à l'objet favori de ses études, j'observai le pays sous les rapports politique et militaire. Je publiai à mon retour en 1800 le Tableau du commerce de la Grèce, parce que je pensai que ce tableau pouvait être utile au commerce de la France ; mais je gardai dans mon portefeuille mes observations militaires, parce que je craignis que leur publication n'éveillât alors l'ambition de la Russie ou celle de l'Autriche, et qu'une nouvelle guerre contre la Turkie n'entraînât une guerre générale en Europe. Je ne voulais pas d'ailleurs, par une sorte de pudeur diplomatique, soulever de mes mains le voile mystérieux

qui couvrait encore la faiblesse d'un empire, dès long-temps notre allié; mais aujourd'hui que ce voile a été déchiré par tant d'autres mains, mon travail n'a plus l'importance politique que j'y attachais, et ne peut plus être considéré que comme un objet de curiosité, ou, si l'on veut, d'instruction topographique et militaire. Il ne peut donc plus y avoir d'inconvénient à le publier.

Je ne l'aurais pas publié cependant, si je n'avais eu occasion de le revoir en 1817 durant l'Inspection que je fis par l'ordre du gouvernement dans toutes les échelles du Levant, et si les voyageurs, qui ont parcouru la Turkie après moi, avaient envisagé ce pays sous le même aspect; mais la plupart de ces voyageurs l'ayant envisagé sous un aspect différent, j'ai pensé que mon ouvrage pouvait servir à compléter les leurs. Je ne me flatte pas toutefois d'avoir mieux vu qu'eux; mais j'ai vu différemment. Je dois même ajouter que j'ai vu moi-même très-imparfaitement, parce que l'œil curieux d'un observateur éveille partout le soupçon, et que nulle part on n'est plus soupçonneux qu'en Turkie. J'ai donc souvent observé en courant, et je puis m'être trompé dans mes observations. J'ai vu sans doute dans mes excursions tout ce qu'un étranger peut voir; mais je n'ai pas tout vu, et j'ai été quelquefois obligé de

m'en rapporter aux yeux d'autrui ou de deviner moi-même. C'est ainsi que j'ai déterminé mainte fois d'après l'inspection d'un ouvrage de fortification la dimension d'un ouvrage correspondant, et le relief du terrain d'après le cours des eaux. Ceux qui ont comme moi voyagé en Turkie, s'apercevront sans doute que je hasarde peu; mais enfin je hasarde quelquefois, et je puis alors tromper les autres, après m'être trompé moi-même.

Outre ces erreurs plus ou moins graves, je puis en avoir commis de plus légères, contre lesquelles je dois également prémunir mes lecteurs. Je puis m'être trompé sur les distances, parce qu'on ne peut les déterminer en Turkie que d'après les heures de marche et que l'on marche tantôt plus vite, tantôt plus lentement; sur les noms, parce que les noms ne sont pas toujours les mêmes chez les Chrétiens et chez les Musulmans, que l'on donne souvent divers noms à un fleuve, à une montagne, suivant les lieux d'où on les voit, que l'on donne quelquefois à un contrefort le nom de la montagne principale et à un affluent le nom du fleuve; enfin sur la configuration et la forme du terrain, parce que cette forme varie suivant le point de vue où l'on est placé. J'ai peint le pays, tel qu'il s'est présenté à moi en le parcourant, et non tel qu'on le verrait à vue d'oiseau. Ces

erreurs sont inévitables, quand on observe en voyageant; et en Turkie on ne peut pas toujours les corriger, parce qu'on y manque de renseignements. On ne peut donc considérer mon travail que comme une sorte de reconnaissance militaire, uniquement propre à donner aux lecteurs une notion générale du pays, et c'est ce qui m'a engagé à y joindre plusieurs cartes; mais pour ne pas mêler à mes notions des idées fausses ou obscures, je dois définir ici quelques mots que j'ai souvent employés et dont la signification n'est pas encore bien déterminée.

Tout le monde entend ce que l'on nomme *montagnes*. J'appelle *chaîne*, une suite de montagnes, dont les bases se touchent : *chaînons*, des bandes de la chaîne qui lui sont plus ou moins parallèles : *branches* ou *contreforts*, des montagnes détachées de la chaîne, qui lui sont plus ou moins perpendiculaires : *crète*, l'arête qui divise les eaux des deux revers opposés : *col*, l'abaissement ou l'inflexion de la crète : *plateaux*, les montagnes convexes ou les lieux élevés qui dominent les bas-fonds : *bassins*, les bas-fonds environnés de tous côtés de montagnes : *défilés*, les passages entre les montagnes qui sont ou qui paraissent détachées par leur base les unes des autres.

Je désigne par *heure* de marche le chemin qu'un

homme parcourt en une heure de temps, en marchant d'un pas ordinaire; et quand j'emploie les mots *lieue*, *mille*, *verste*, *stade* sans autre qualification, je désigne la lieue commune de France de 25 au degré, le mille d'Italie de 60 au degré, le verste de Russie de 104 au degré et le stade grec de 94 toises et demi; en sorte qu'il faut à peu près 24 stades pour faire une lieue. Enfin je désigne par *marche* l'espace qu'une armée parcourt ordinairement en un jour et qui est de 5 à 6 lieues.

J'appelle *forteresse* une place forte où plusieurs ouvrages de fortification sont liés ensemble, *fort* un ouvrage détaché et *citadelle* ou *château* le réduit le plus fort d'une place forte. J'appelle en général *villes* les lieux où il y a plus de cinq mille habitants, *petites villes* ceux où il y en a de trois à cinq mille, *bourgs* ceux où il y en a de quinze cents à trois mille, *villages* ceux où il y en a de cinq cents à quinze cents, *hameaux* ceux où il y a moins de cent familles ou de cinq cents habitants.

Enfin j'entends par *lignes* simplement ou *lignes-frontières*, des zônes ou bandes de terrain qui enveloppent un pays et qui le défendent contre les entreprises de l'ennemi par des obstacles, soit naturels soit artificiels. Ces lignes sont ordinairement formées par des chaînes de montagnes, par

des cours d'eau ou par la mer, et il faut bien distinguer les lignes-frontières des lignes d'opération, qui ne sont que des lignes de marches ou de manœuvres, conduisant de la base, où une armée est établie, au point où elle veut aller. Les lignes d'opération sont proprement des lignes stratégiques, parce que dans toutes les opérations de stratégie, il y a trois choses à considérer : la *base*, la *ligne* et l'*objet d'opération*. La base est le point d'où l'on part, la ligne la direction que l'on suit et l'objet le point où l'on va. La base doit être plus ou moins étendue pour former avec le point objectif un angle obtus : elle est mauvaise quand elle forme avec ce point un angle aigu, parce qu'alors la ligne d'opération ou de marche peut être tournée. Les lignes-frontières sont donc plutôt des bases d'opération que des lignes de marches ; et voilà pourquoi ces deux sortes de lignes doivent toujours être bien distinguées et n'être jamais confondues. J'appellerai toujours les unes lignes d'opération ou lignes de marches et de manœuvres, et les autres lignes-frontières.

Quand les lignes-frontières ne sont pas bordées par la mer, par de grands fleuves ou par des montagnes inaccessibles, il est d'usage de les couvrir de places fortes. On construit aussi des places fortes sur les côtes pour défendre les rades et les ports,

ainsi que sur les fleuves et dans les montagnes pour défendre les principaux passages.

Les Romains dans le temps de leur splendeur n'avaient que peu de places fortes : ils plaçaient ordinairement leurs légions le long des fleuves, en élevant des tours de distance en distance pour loger les soldats. On voit encore des restes de ces tours dans les palanques construites sur le Danube. On environna ensuite ces tours d'une enceinte ou bien on les lia les unes aux autres par des murailles, et la plupart des forteresses turkes ne sont pas autre chose encore. Il y en a peu qui aient des bastions, et ces bastions ont presque tous été construits par des ingénieurs européens. On se tromperait donc si on attachait aux fortifications turkes la même idée que nous attachons aux nôtres. Ces fortifications ne sont ordinairement que de simples enceintes, flanquées de tours et percées de meurtrières.

J'ai décrit les forteresses turkes, telles qu'elles étaient au commencement du XIXe siècle, depuis 1800 jusqu'en 1817. Il est possible qu'on y ait fait depuis des changements; mais ces changements ne peuvent pas avoir été bien importants, et je n'ai pas eu l'occasion de m'en instruire.

Les frontières de la Turkie, sur lesquelles la plupart de ces forteresses sont placées et qui

touchent, pour ainsi dire, aux portes de l'Europe, ont été jusqu'à ce jour si mal ou si peu explorées, qu'elles nous sont encore inconnues sous presque tous les rapports; et si j'ai pu les faire connaître moi-même sous un seul, mon objet sera rempli.

VOYAGE

MILITAIRE

DANS L'EMPIRE OTHOMAN.

DIVISION GÉNÉRALE.

Je vais décrire les frontières militaires de l'empire othoman, en partant de l'extrémité méridionale de la Grèce : d'où en faisant le tour de la Turkie d'Europe, je m'éleverai jusqu'au Caucase, pour descendre ensuite jusqu'en Égypte, en faisant le tour de la Turkie d'Asie. Je décrirai enfin les mers et les eaux qui environnent cet empire et le superbe site de sa capitale.

Les lignes-frontières ou zones militaires, que je parcourrai, se rangent naturellement sous trois sections : les lignes de l'Europe sous la première, celles de l'Asie et de l'Égypte sous la seconde, et les zones maritimes sous la troisième.

Mon dessein n'est pas d'appeler des armées sur le terrain que je décris, moins encore d'y diriger leurs mouvements qui dépendent toujours de ceux de l'ennemi, mais de marquer les points sur lesquels elles doivent agir, quand elles y sont malheureusement appelées par l'ambition des peuples ou des rois, parce que je ne veux point susciter des guerres entre les

nations, mais les abréger, quand elles sont entreprises, et épargner ainsi l'effusion du sang humain.

J'ai voulu aussi jeter quelque jour sur des mouvements militaires, dont on devine avec peine la raison dans l'histoire, et indiquer les dispositions qui ont été suivies dans des batailles célèbres.

Mon principal objet est de faire connaître les obstacles qui se trouvent sur mon chemin, et surtout ceux qui y ont été placés des mains de la nature. Je ne parlerai donc qu'accessoirement de ceux qui proviennent du travail des hommes, mais essentiellement de ceux qui proviennent du relief et de la configuration du terrain, peu des ouvrages de l'art qui changent sans cesse, mais beaucoup de ceux de la nature, qui ne changent point.

Si je m'arrête de temps en temps sur des batailles ou des marches militaires, c'est uniquement pour reposer le lecteur que je crains de fatiguer par trop de détails topographiques; mais il me pardonnera ces détails, s'il fait attention que je n'ai pu les omettre, sans sortir du plan de mon ouvrage.

Si la manière dont j'ai envisagé l'empire othoman n'est pas agréable et piquante, elle est au moins neuve, et j'ai la satisfaction de penser que si cet ouvrage ne réussit pas, il en fera naître d'autres dans le même genre, qui réussiront mieux. Pour moi, je n'ambitionne que l'honneur d'avoir ouvert la carrière.

Je proteste ici contre ceux qui me prêteraient des intentions que je n'ai pas eues. Les miennes ont été pures; et dans l'âge et la situation indépendante où je suis, mon cœur me dit que je ne pouvais pas en avoir d'autres.

LIVRE PREMIER.

DE LA MORÉE.

CHAPITRE PREMIER.

De la charpente de la Morée, de sa superficie et de sa population.

La Morée commence en Europe la frontière othomane, qui finit au Caucase.

La Morée, l'ancien Péloponnèse, est une péninsule de près de mille lieues carrées de surface, qui semble suspendue à la Grèce par l'isthme de Corinthe, comme par un ruban, et qui est tellement échancrée dans sa circonférence, qu'on l'a comparée à la feuille du mûrier.

La chaîne des Alpes, le groupe de montagnes le plus élevé de l'Europe, après s'être courbée comme un arc autour de l'Italie, se divise vers le fond du golfe Adriatique en deux autres chaînes, dont l'une court à l'est et va s'unir à travers le Danube aux monts Carpathes dans la Hongrie, et dont l'autre se détourne au sud et cotoie l'Adriatique jusqu'au mont Scardus en

Albanie, où elle se subdivise en deux autres chaînes : l'une se dirige à l'est et va s'abaisser dans la mer Noire pour reparaître ensuite dans la Tauride, et au-delà de la Tauride, dans le Caucase : l'autre se dirige au sud, traverse la Grèce, la Morée, l'île de Crète et celle de Rhodes, et va au-delà de Rhodes commencer le mont Taurus, qui est comme le Caucase un des points culminants de l'Asie.

Cette seconde chaîne, qui est proprement la chaîne grecque, a été bouleversée par les feux qu'elle recèle dans ses flancs, et elle paraît rompue au golfe de Corinthe; mais elle se relève au-delà de ce golfe dans le mont Cyllène, qui est moins une montagne qu'un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres et toutes posées sur le plateau de l'Arcadie, qui leur sert de piédestal et qui est comme le noyau de la Morée.

Ce plateau est hérissé vers son centre de monts isolés, dont le mont Ménale est comme le roi, et il est environné sur ses bords de montagnes plus élevées, qui vont se ramifier à l'orient dans l'Argolide, au sud dans la Laconie et la Messénie, à l'occident dans l'Élide, et qui s'abaissant au nord en pentes brusques vers le golfe corinthien, présentent sur ce golfe la longue corniche de l'Achaïe. Telle est la charpente de la Morée.

Le plateau de l'Arcadie étant le point le plus élevé de la péninsule est aussi celui qui y verse les plus grandes eaux. De ce plateau, ou du pied des montagnes qui le bordent, descendent l'Inachus, l'Eurotas et le Pamisus, qui vont arroser les vallées de l'Argolide, de la Laconie et de la Messénie : l'Alphée et le Pénée,

qui parcourent celles de l'Élide: le Pirus, le Sélinus, le Chratis et l'Asopus, qui sillonnent le long escarpement de l'Achaïe. Quelques-uns de ces cours d'eau ne pouvant franchir le cordon de l'Arcadie, s'épanchent dans des lacs ou s'engouffrent dans des abymes : tels sont l'Inachus et le Pamisus, qui coulent long-temps dans des canaux souterrains et qui ne se montrent qu'à quelques lieues de leur embouchure, mais avec une telle abondance d'eau, qu'on peut les comparer aux plus belles sources de l'Europe. Les autres rivières coulent dans des vallées plus ou moins longues, qui s'ouvrent toutes sur la mer pour donner une issue aux eaux qui les parcourent. Plusieurs de ces vallées, comme celles de l'Inachus, du Pamisus et du Pénée, offrent de grandes plaines où une armée pourrait se mouvoir avec facilité: toutes les autres ne sont guère que des vallons étroits, plus propres à la culture des arbres fruitiers qu'à des mouvements militaires; et les deux plus longues de ces vallées, celles de l'Eurotas et de l'Alphée, sont si resserrées et si étranglées vers leur origine, qu'il serait très-difficile à une armée d'y entrer ou d'en sortir.

Le sol de la Morée et en général celui de toute la Grèce paraissent avoir été bouleversés par des volcans : les rivages y ont été creusés et déchirés par la violence des eaux, les montagnes soulevées et rompues par des feux souterrains, toute la terre entr'ouverte et affaissée par des mouvements convulsifs. Partout on rencontre des abymes et des antres profonds. Quelques-uns de ces antres semblent être l'ouvrage de l'art, quoiqu'ils soient celui de la nature: tels sont les antres de Corycius à Delphes et de Trophonius à Lébadée, ceux de

Trézène et d'Hermione, les grottes du cap Malée, celles du cap Ténare et le labyrinthe de Crète, qui n'est qu'une caverne profonde et sinueuse, où l'on ne remarque la main de l'homme que dans quelques anfractuosités.

L'aspect de la Morée rappelle par sa nudité celui de la Provence; mais quoique la terre paraisse aussi nue et aussi aride, elle est plus fertile et plus propre à la culture. L'Arcadie produit d'excellents pâturages: les plaines de l'Argolide, de la Messénie et de l'Élide abondent en grains: la Laconie est couverte d'oliviers et de mûriers, l'Achaïe de vignes et d'arbres fruitiers: le coton et le tabac croissent dans tous les vallons, et les coteaux les mieux abrités sont ombragés par des bois d'orangers et de citronniers. Le blé d'Argos et de Gastouni, le vin de Vostitza et de Sicyone, l'huile de Maïna, la soie de Mistra et de Bardounia, le coton de Calamata et de Nisi, les figues de Coron et de Modon, les raisins de Patras et de Corinthe, les oranges et les citrons de Trézène et d'Hermione, sont encore renommés dans toute la Grèce.

Mais si la Morée est riche en fruits de la terre, elle est pauvre en produits des arts; et à l'exception de quelques toiles et de quelques draps grossiers, que l'on fabrique dans les ménages, elle tire du dehors tout ce qui sert au vêtement de l'homme et même les instruments les plus nécessaires à l'agriculture.

Quelques écrivains anciens veulent que la Morée ait nourri jadis deux millions d'habitants, d'autres, jusqu'à trois millions: elle n'en nourrit pas aujourd'hui plus de trois cent mille, parmi lesquels on compte environ cinquante mille Turks ou mahométans et deux

cent cinquante mille Grecs ou chrétiens, mêlés de quelques juifs : ce qui donne seulement trois cents individus par lieue carrée, et ce qui prouve que le pays est pauvre et malheureux. Les trois quarts des terres y sont incultes, et l'autre quart y est mal cultivé ; mais quelle que soit la fertilité naturelle de la Morée, il est vraisemblable qu'elle n'a jamais pu nourrir plus de deux millions d'habitants sur une superficie de mille lieues carrées, et que les anciens ont exagéré la population de cette partie de la Grèce, comme ils ont exagéré celle de toutes les autres [1].

Les Moréotes ou habitants de la Morée ne sont pas tous indigènes. La plupart des mahométans y sont venus de l'Asie Mineure, et une partie des chrétiens, de l'Albanie ou de l'Illyrie : les autres sont les restes des anciens Grecs, et voilà pourquoi on donne ordinairement le nom de Grecs aux chrétiens, et le nom de Turks aux mahométans ou musulmans. Ces divers peuples portent encore l'empreinte de leur première origine ; mais ils ont presque tous dans leurs formes des traits caractéristiques qui leur sont communs et qui paraissent être l'effet du climat. Ils ont en général la stature plutôt petite que haute, le corps grêle et anguleux, la taille svelte, le visage ovale, le profil de la face droit, le nez saillant et presque sans inflexion, les yeux grands et noirs, les sourcils épais et bien arqués, les cheveux fins et naturellement bouclés, le teint

1. Il ne faut pas oublier que cette description de la Morée, ainsi que celle des autres parties de la Turkie, ont été faites avant l'insurrection de la Grèce et la guerre actuelle de la Russie, qui ont dû produire quelques changements dans le pays et surtout dans sa population.

brun et animé. Ils sont spirituels, vifs, agiles, ingambes. Leur physionomie est animée et expressive, et ils ont de la vigueur et de la souplesse dans les muscles. Les Turks seuls paraissent moins grèles et plus corpulents: ceux-ci habitent les villes, où ils occupent les emplois de l'administration et de la milice: les Grecs sont dispersés dans les campagnes ou agglomérés dans les villes maritimes, et surtout dans leurs faubourgs. Un tiers d'entre eux vit de la navigation et du commerce, les deux autres tiers vivent de l'agriculture, tous dans la plus extrême dépendance des Turks.

On évalue le revenu territorial de la Morée à 35 ou 40 millions de francs, le revenu manufacturier et commercial à 10 ou 12 millions, le revenu général à 50 au plus, sur lesquels le gouvernement turk perçoit en différents impôts [1] environ cinq millions, et les préposés du fisc au moins dix en extorsions de tout genre: ce qui arrête la reproduction dans les campagnes et en fait fuir les habitants dans les villes, où ils espèrent trouver auprès du gouvernement plus de protection.

La Morée est gouvernée par un pacha de premier rang, par de petits pachas ou par des beys qui commandent dans les arrondissements et dans les forteresses, et par des administrateurs locaux nommés *Codja-Bachis*, qui commandent dans chaque canton, et qui sont comme les subdélégués du pacha ou gouverneur-général. Ces administrateurs sont ordinairement Grecs dans les cantons exclusivement habités par les Grecs,

---

1. Les divers impôts peuvent s'élever à 5 millions de francs: savoir le *miri* ou impôt territorial à trois millions, le *karatch* ou capitation des chrétiens à 1 million, l'impôt des douanes à 1 million.

et ils sont assistés dans chaque bourg ou village d'une espèce de conseil municipal, composé de primats Grecs qui portent le nom de protoïeroï ou proestoï. La justice civile est rendue dans les villes par des cadis ou juges turks; mais par une concession qui remonte au temps de la conquête, on permet dans les campagnes aux primats grecs d'arbitrer les affaires des *Raïas* ou sujets chrétiens, en réservant à ceux-ci le recours auprès des cadis ou même du gouverneur-général, qui a seul la haute juridiction de toute l'administration civile et judiciaire: ce qui amène presque toutes les affaires au siége du gouvernement où la justice se vend sans pudeur.

CHAPITRE II.

Des différentes régions de la Morée, et d'abord de l'Arcadie.

Tripolitza, qui est la ville la plus centrale de la Morée, est aussi le siége du gouvernement. Cette ville est située sur le plateau de l'Arcadie, au pied du mont Ménale et sur un terrain légèrement ondulé, qui s'élève d'un côté vers une hauteur où l'on a bâti un fortin carré, et qui décline de l'autre vers un bas-fond, où viennent se rendre toutes les eaux des environs. Son enceinte a près d'une lieue de circonférence, et elle offre de loin un aspect imposant; mais en approchant, on voit qu'elle n'est fermée que d'un simple mur cré-

nelé et flanqué de demi-tours casematées, sur lesquelles on a placé du canon. Elle ne renferme pas plus de dix à douze mille habitants, mêlés de Turks et de Grecs.

Tripolitza est une ville moderne, bâtie des débris des trois anciennes villes de Pallantium, de Tégée et de Mantinée, et qui pourtant n'occupe l'emplacement d'aucune d'elles. Pallantium était à trois quarts de lieue au sud-ouest sur l'emplacement de Thana, Tégée à une lieue au sud-est sur l'emplacement de Piali et Mantinée à deux lieues et demie au nord sur l'emplacement de Goritza, toutes les trois sur une plaine élevée et bordée sur tout son pourtour d'un cordon de montagnes, qui vont se ramifier dans toute la Morée. Vers l'est sont les monts Artémisius, Parthénius et Parnon, vers le sud les monts Chelmos et Cronius, vers l'ouest le mont Ménale, vers le nord un amphithéâtre de montagnes qui s'élèvent jusqu'au mont Cyllène, et au milieu de la plaine des hauteurs isolées qui la divisent en deux bassins.

Ces deux bassins, de grandeur inégale, communiquent entre eux par des gorges ou vallons sinueux creusés dans les flancs du mont Artémisius ou dans ceux du mont Ménale, et présentent dans leur ensemble une ellipse rétrécie vers le milieu et allongée aux deux extrémités, dont le grand diamètre du sud au nord peut avoir cinq à six lieues, et les deux petits de l'ouest à l'est deux à trois.

Les ruines de Mantinée sont dans le bassin du nord, le plus petit des deux, et la ville moderne de Tripolitza, ainsi que les ruines de Tégée et de Pallantium, sont dans celui du sud. On ne compte guère des ruines

de Tégée à celles de Mantinée qu'environ trois lieues et demie, quoique les anciens en comptassent quatre ou cent stades: ce qui ferait croire que l'ancien chemin circulait autour des hauteurs qui divisent le bassin en deux.

Pallantium, d'où les Romains se vantaient de tirer leur origine « Arcades his oris, genus a Pallante pro« fectum » était située dans un enfoncement du mont Ménale et n'est plus reconnaissable qu'à quelques vieilles constructions; mais on reconnaît encore au milieu de la plaine, non loin du mont Borée, l'ancienne Tégée aux restes de son enceinte et à une butte portant une tour délabrée, qui devait entrer dans le plan de sa citadelle. Quelques tronçons de colonnes et de chapiteaux, épars çà et là, sont peut-être les seuls débris du fameux temple de Minerve-Alea, qui avait été bâti par Scopas de Paros et qui était le plus beau du Péloponnèse. Il était divisé dans l'intérieur en trois nefs par deux rangs de colonnes doriques et environné à l'extérieur d'un double péristyle à colonnes ioniques. Sur le fronton de devant on avait sculpté la chasse du sanglier de Calydon et sur celui de derrière le combat d'Achille et de Télèphe dans la plaine du Caïque.

Les ruines de Mantinée, connues maintenant sous le nom de Palæopolis, sont ensevelies au milieu d'un marais dans le bassin du nord. Ce bassin, environné de hautes montagnes sur la moitié de son pourtour, ressemble par sa configuration à un vaste entonnoir. Au fond de l'entonnoir coule la petite rivière d'Ophis qui vient se perdre dans le marais et qui environne de ses eaux une vieille enceinte, flanquée de tours, au milieu de laquelle sont les restes d'un temple et ceux

d'un théâtre : ce sont là les ruines les plus apparentes de Mantinée. Près de ces ruines est le petit hameau d'Arni, et au pied des montagnes, qui s'élèvent au nord-ouest, sont les villages de Kapsa et de Vidi : de tous côtés de vieilles constructions et des flaques d'eau couvertes de joncs, qui servent de retraite aux chacals et aux sangliers.

La plaine de Tégée paraît moins inculte, et présente çà et là quelques villages, environnés de champs cultivés, parmi lesquels on distingue vers l'est celui de Sténo, aux bouquets d'arbres dont il est entouré. C'est par ce village que l'on sort de la plaine de Tripolitza, quand on va dans l'Argolide par le *Trochos* ou chemin de la roue, chemin taillé dans le flanc oriental du mont Parthénius, et si mauvais qu'il est généralement connu sous le nom de *Kaki-scala*. Les Turks le nomment *Khalil-Bey* du nom de celui qui l'avait jadis réparé.

Les gorges, qui conduisent de la plaine de Tégée à celle de Mantinée, n'offrent presque plus aujourd'hui aucune culture, et elles sont en général très-resserrées ; mais elles s'évasent sur certains points, pour se rétrécir de nouveau à l'entrée de la plaine de Mantinée, qui paraît fermée de ce côté par le mont Alésium. Ce mont est une simple butte arrondie au sommet, que l'on tourne en débouchant dans la plaine, et il n'est plus séparé des ruines de Mantinée que par une esplanade légèrement inclinée ; où étaient autrefois le stade, l'hippodrome, le temple de Neptune Hippius et près du temple un trophée de marbre blanc, élevé en l'honneur d'Aratus. Le mausolée d'Épaminondas était plus au sud dans une échancrure de la gorge, qui conduit di-

rectement de Mantinée à Tégée en côtoyant le mont Artémisius, dont les flancs arrondis sont encore tout couverts de bois. Les deux monuments avaient été élevés aux lieux mêmes où se donnèrent les deux premières batailles de Mantinée; et quoiqu'on n'ait encore trouvé aucun vestige de ces monuments, il est aisé de reconnaître les deux champs de bataille, l'un au nord vers le débouché de la plaine de Mantinée au pied même du mont Alésium, et l'autre au sud vers le débouché de la plaine de Tégée, au pied du mont Artémisius. C'est ce dernier champ de bataille, éloigné de 45 stades de Tégée et de 55 de Mantinée [1], qui fut le théâtre de la mort glorieuse d'Épaminondas. Ce général commandait les Thébains; et Agésilas, roi des Lacédémoniens, était à la tête de l'armée combinée de Sparte et d'Athènes, dans laquelle Gryllus, fils de Xénophon, commandait une division de la cavalerie athénienne. L'armée thébaine était composée de trente mille hommes de pied et de trois mille chevaux: l'armée alliée n'avait que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. Celle-ci venait de Mantinée, qui avait pris le parti des Lacédémoniens, l'autre de Tégée, qui était alliée aux Thébains: les deux armées se rencontrèrent près d'un bois nommé Pelagus, au milieu duquel s'élevait un autel de forme ronde, qui séparait le territoire de Tégée de celui de Mantinée et où les

---

1. Voy. Pausanias, Description de l'Arcadie, ch. 6. Il y avait de Mantinée aux tombeaux des filles de Pélias 5 stades, de ces tombeaux au défilé nommé Phœson, où était le tombeau d'Areïthous, 20 stades, et du défilé Phœson au mausolée d'Épaminondas 30 stades, en tout 55 stades.

deux cités offraient aux dieux chaque année un sacrifice en commun. Agésilas rangea sa phalange sur seize de hauteur, son infanterie légère à la droite, et sa cavalerie à la gauche au pied du mont Artémisius. Épaminondas de son côté plaça à sa droite sur la pente des montagnes son infanterie légère pour contenir la cavalerie ennemie; et ployant ses ailes formées de sa cavalerie sur sa phalange, et sa phalange en colonne sur cinquante hommes de hauteur, il lui donna la forme d'une galère renflée par le milieu, pour attaquer de front la phalange lacédémonienne et l'enfoncer plus aisément [1]. Cette disposition eut un plein succès. Déjà la phalange lacédémonienne pliait et cédait le terrain, lorsque Gryllus, pour la dégager, s'élança avec la cavalerie athénienne sur le flanc droit de la colonne thébaine, la chargea et y mit la confusion. Épaminondas, accouru pour rétablir l'ordre, fut dans cette charge atteint d'un coup mortel; et les deux armées regrettant également leurs pertes, l'une celle de son général, l'autre celle de ses meilleurs soldats, suspendirent leur choc, et se retirèrent comme de concert du champ de bataille, après y avoir dressé chacune un trophée. On éleva à Épaminondas sur le lieu même un tombeau, surmonté d'une colonne de marbre, à la-

---

1. Pour se former une idée juste des batailles des Grecs, il faut connaître leur manière de combattre. Je l'ai exposée dans ma *Théorie des Gouvernements*, livre III, chap. 3 et livre IV, chap. 3; et je n'ai pas cru devoir ici me répéter. Il paraît qu'à Mantinée Épaminondas attaqua avec sa droite en refusant sa gauche et forma cette disposition que les anciens comparaient à la proue d'une galère, qui en heurte une autre par le travers.

quelle on suspendit son bouclier, comme si personne après lui n'avait été digne de le porter.

L'autre bataille fut livrée sous les murs mêmes de Mantinée et au pied du mont Alésium, par Aratus, général de la fédération achéenne, à Agis roi de Sparte, commandant les Lacédémoniens. Aratus se plaça de front devant Agis, ploya son centre par une retraite feinte; et étendant ses ailes en même temps, il fit un rentrant ou une espèce de tenaille, dans laquelle il enferma la phalange lacédémonienne et la détruisit.

Une troisième bataille, mais moins célèbre que les deux autres, quoiqu'elle ait été aussi funeste aux Lacédémoniens, se donna quelque temps après sur ce même terrain entre Machanidas, tyran de Sparte, et Philopœmen, à la tête des Achéens. Le premier venait de Tégée : Philopœmen, qui occupait Mantinée, sortit de la ville au devant de lui et se forma en bataille sur l'esplanade même, comme s'il allait à une simple parade, sa droite, composée de la cavalerie, appuyée au mont Alésium, sa gauche, composée d'étrangers, adossée aux murs mêmes de la ville et sa phalange au centre, derrière un fossé qui allait de la ville au temple de Neptune. Machanidas, en débouchant dans la plaine à l'est du mont Alésium, vint se placer hardiment devant lui, sa cavalerie à la gauche, sa phalange au centre, et à la droite son infanterie légère, composée d'étrangers, comme celle des Achéens; et faisant la pointe avec cette infanterie légère, il attaqua l'aile gauche des ennemis qu'il dispersa en un clin-d'œil et qu'il refoula jusques dans la ville. Mais quand il voulut attaquer avec la phalange lacédémonienne la phalange achéenne, il se vit tout-à-coup arrêté par le fossé; et

voulant le franchir, il rompit lui-même son ordonnance, et périt victime de sa témérité. Ce fut Philopœmen même, qui le reconnaissant à son manteau de pourpre et au caparaçon de son cheval, le perça d'une javeline. Le jeune Polybe, qui faisait sous le général achéen ses premières armes et qui avait rallié une partie de l'infanterie légère, prit avec cette infanterie la phalange lacédémonienne à dos, et acheva la victoire.

Au nord de Mantinée et sur les premiers gradins de l'amphithéâtre de montagnes qui s'élève jusqu'au mont Cyllène et au mont Erymanthe, on voyait autrefois d'abord Orchomène et Caphies, puis sur d'autres plans plus élevés Stymphale et Phénéos, enfin sur le plus élevé de tous le bourg de Nonacris et la ville de Cynètes, connue par les mœurs âpres et féroces de ses habitants.

Orchomène et Stymphale étaient sur des plateaux creusés par des lacs, Caphies vers les sources de l'Aroanius, Phénéos vers celles du Ladon, qui réuni à l'Aroanius forme un des principaux affluents de l'Alphée, Nonacris près la source du Styx qui roule ses eaux de cascades en cascades dans le Chratys, et Cynètes sur un des plateaux les plus élevés du mont Cyllène.

On ne voit plus aujourd'hui sur toutes ces montagnes que quelques méchants villages, et l'on ne trouve pas même dans ces villages assez de ruines pour faire présumer qu'ils occupent l'emplacement d'anciennes villes.

Le seul bourg de Calavrita, que l'on rencontre sur la route de Tripolitza à Patras, paraît avoir été bâti près des ruines de Cynètes, que l'on montre encore à

trois quarts de lieue de là, près du village de Kirpini. Ce bourg est situé sur un plateau environné de hautes montagnes, presque toujours couvertes de neige, et passe pour le lieu habité le plus élevé de la Morée. On l'a défendu par un fort en palissades : c'est une position militaire très-importante, parce qu'elle surmonte toutes les passes qui conduisent avec les eaux de l'Erymanthe et du Ladon dans la vallée de l'Alphée et avec celles du Sélinus et du Chratys sur le golfe Corinthien. Calavrita n'a guère que deux mille habitants, presque tous pâtres ou agriculteurs. Son territoire est très-fertile malgré l'élévation du sol, et l'on y engraisse les meilleurs bœufs et les plus beaux moutons de la Morée.

Les Calavriotes ont comme les Cynétéens des mœurs âpres, que l'on attribue à la dureté de leur climat; mais ils n'ont pas, comme eux, cette férocité de caractère que l'on attribuait au régime gymnastique, qui n'était point tempéré chez les Cynétéens, comme chez les autres Arcadiens, par l'exercice de la musique. La musique, en agissant sur l'ame par les organes du corps, doit en effet adoucir le caractère de l'homme et même l'amollir, partout où ses effets ne sont pas corrigés par ceux de la gymnastique ou des exercices militaires.

A deux lieues au nord de Calavrita et sur le versant des eaux dans le golfe Corinthien est le monastère de Mega-Spiléon, qui ressemble à une citadelle et qui est le plus renommé de tous ceux de la Morée par l'hospitalité généreuse que l'on y exerce, et à trois lieues environ à l'ouest, le bourg de Nézero, situé vers les sources du Sélinus, sur un des plateaux les plus élevés du mont Erymanthe, et qui offre une bonne position

de passage, parce qu'il est, comme celui de Calavrita, sur le chemin de Tripolitza à Patras.

On ne trouve plus sur ces hautes montagnes d'autres lieux remarquables; mais on trouve sur leur versant méridional et à la tête des eaux, qui descendent avec l'Erymanthe, le Ladon et le Gorthynius dans l'Alphée, les ruines de Psophis et celles de Clitor et de Gorthys.

Les ruines de Psophis sont au sud du bourg de Sopoto entre le village d'Alopéki et celui de Mosténitza, vers le confluent de trois ruisseaux qui forment le fleuve Erymanthe et qui ont fait donner à ce lieu le nom de Tripotamia. La ville était environnée de deux de ces ruisseaux sur les deux tiers de son pourtour, et sur le troisième elle était défendue par une colline surmontée d'une citadelle, dont on voit encore l'enceinte : c'est un quadrilatère, flanqué à ses quatre angles de tours carrées.

Les ruines de Clitor sont plus à l'est vers le confluent du Ladon et de l'Aroanius, entre les villages de Karnési et d'Arbouna et au-dessus de celui de Katzanès, sur le chemin de Psophis à Phénéos. On distingue encore parmi ces ruines, celles d'un temple, qui était bâti sur un pic très-élevé. On voit aussi sur le Ladon, au-dessous des ruines de Clitor, celles de Telphousa, près du village de Vanina et à l'ouest du bourg de Langadia; et c'est sur le chemin de Langadia à Cariténa, au-dessous de la petite ville de Dimitzana, que l'on trouve près du monastère d'Atchicolo, sur la rive droite du Gorthynius, les ruines de Gorthys. La ville était petite, mais forte par sa position sur une montagne rocailleuse, qui domine un précipice pro-

fond. Les ruines du temple d'Esculape sont sur une plate-forme de 90 pieds de long sur 45 de large. La petite ville de Dimitzana, peuplée de deux à trois mille habitants, est plus au nord vers le confluent de deux rivières, qui forment le Gorthynius, et sur un plateau, d'où l'on jouit de la plus belle perspective.

La ville moderne de Cariténa, que plusieurs voyageurs ont cru bâtie sur l'emplacement de Gorthys, est à deux lieues plus au sud sur un autre affluent de l'Alphée, au pied d'une colline qui longe la rive droite du fleuve et sur laquelle est une vieille citadelle de construction vénitienne, bordée d'effroyables précipices. Cette ville peut avoir quatre à cinq mille habitants et paraît bâtie sur l'emplacement de Branthéa. Le Gorthynius, le Ladon et l'Erymanthe, qui baignent les ruines de Gorthys, de Clitor et de Psophis, sont les trois principaux affluents de l'Alphée, où viennent se réunir toutes les eaux du versant méridional de l'Arcadie.

Tous les autres lieux remarquables, de quelque importance politique ou militaire, sont situés, comme Cariténa, dans la vallée de l'Alphée. A la tête de cette vallée, qui se dirige du sud-est au nord-ouest et que traverse le fleuve en descendant du plateau de Tripolitza, on voit d'abord la ville de Léondari, puis sur la rive droite de l'Alphée le bourg de Sinano et la ville de Cariténa, et enfin sur sa rive gauche le bourg d'Andritzéna et celui de Phanari, au pied des montagnes qui vont se pyramider au mont Lycée; et c'est au-delà du bourg de Phanari, que l'on trouve les ruines de la forteresse d'Aliphère sur l'emplacement du village de Nérovitza.

Le bourg de Sinano, situé sur la rive droite de l'Alphée entre la ville de Cariténa et celle de Léondari, est au milieu d'une belle plaine, arrosée par un ruisseau qui vient du mont Ménale et qui paraît être l'Hélisson des anciens. Ce bourg est environné des ruines de Mégalopolis. La ville était à cheval sur l'Hélisson, qui la divisait en deux parties égales. Celle du nord renfermait une place publique, environnée d'une balustrade de marbre blanc, et celle du sud un prytanée, orné d'un portique, où s'assemblaient les députés des villes fédérées de l'Arcadie, toutes les deux une multitude de monuments publics, consacrés aux dieux et aux héros de la Grèce. On ne rencontre presque plus aucun vestige de ces monuments : ce qui fait présumer qu'ils avaient été construits à la hâte et avec des matériaux défectueux. Épaminondas en effet avait fait bâtir Mégalopolis avec trop de précipitation, parce qu'il voulait l'opposer à Sparte et s'en servir comme d'une entrave pour contenir les Lacédémoniens.

La ville moderne de Léondari est située plus au sud à la tête de la même vallée et sur la croupe d'une montagne, liée par ses racines au mont Taygète. Cette ville, qui a remplacé Mégalopolis sous le rapport militaire et qui est peuplée de cinq à six mille habitants, est défendue par un vieux fort bâti sur la montagne, et elle présente une des plus belles positions qu'il y ait en Morée, parce qu'elle commande les trois routes, qui mènent, l'une dans la Laconie avec les affluents de l'Eurotas, l'autre dans la Messénie avec ceux du Pamisus, et la troisième dans l'Élide avec ceux de l'Alphée.

L'Alphée, qui arrose la belle plaine de Mégalopolis, naît comme l'Eurotas sur le plateau de Tégée; mais

l'Eurotas coule vers le sud, tandis que l'Alphée coule d'abord vers l'ouest, disparaît pendant quelque temps sous terre et reparaît ensuite vers les ruines de Pallantium, pour descendre enfin par une pente rapide, à travers un long défilé souvent inondé de ses eaux, dans la grande vallée, à la tête de laquelle est la ville de Léondari, et au milieu le bourg de Sinano. Cette vallée est la plus fertile de l'Arcadie, et aucune autre ne peut lui être comparée pour l'abondance et la variété de ses produits, pas même celles du Gorthynius et du Ladon, si renommées chez les anciens.

L'Arcadie est la province la plus variée de la Morée, et celle qui offre le plus de contrastes : ici sont des montagnes qui élèvent leur tête jusqu'aux nues, là des vallées profondes qui présentent les ombrages les plus frais, partout des sites pittoresques et des contrastes imprévus. Cette région étant la plus centrale de la Morée peut en quelque sorte en être regardée comme le noyau : les autres régions, qui occupent sa circonférence, en forment le littoral.

Quand on descend de l'Arcadie sur le littoral de la Morée, on trouve à l'est l'Argolide, au sud d'un côté la Laconie et de l'autre la Messénie, à l'ouest l'Élide et au nord l'Achaïe, qui s'étend comme un long ruban sur le golfe Corinthien.

CHAPITRE III.

De l'Argolide.

L'ARGOLIDE est une péninsule dont le mont Arachné

forme la charpente et qui se prolonge entre le golfe Saronique et le golfe Argolique, d'un côté jusqu'au cap Skillée et de l'autre jusqu'au cap Acra. Sur le golfe Saronique sont le port de Cenchrée, le port d'Épidaure et celui de Trézène, entre le cap Skillée et le cap Acra le port d'Hermione, et sur le golfe Argolique le port de Cranidi, celui de Drépano et la forteresse de Nauplia.

Le port Cenchrée, nommé aujourd'hui Kikriès, qui est au sud de l'isthme de Corinthe, n'offre plus qu'une douane turke; mais le port d'Épidaure, qui est vis-à-vis l'île d'Égine, et celui de Trézène, qui est abrité par la petite île de Sphœria ou Calaurie [1], sont encore environnés de ruines.

La ville d'Épidaure n'était pas, comme on le croit communément, sur l'emplacement du bourg de Piadé, que l'on trouve à quelque distance de la mer entre deux montagnes, dont les flancs sont couverts de maisons; mais elle était à une lieue plus au sud sur les bords de la mer et sur l'emplacement du village de Pidavra. Ce village est situé au fond d'une anse, qui s'ouvre vers l'est; et sur la langue de terre, qui forme le pourtour méridional de cette anse, sont les ruines d'Épidaure, parmi lesquelles on reconnaît encore celles de plusieurs édifices publics.

L'*Ieron* ou lieu sacré dédié à Esculape et les établissements sanitaires que l'on avait formés en ce lieu,

---

1. Il paraît que la petite île de Calaurie, qui renfermait le temple où mourut Démosthène, n'était qu'un îlot séparé de l'île de Sphœrie par un bas-fonds, aujourd'hui comblé; en sorte que ces deux îles n'en forment plus qu'une.

étaient à deux lieues plus à l'ouest dans l'enfoncement des montagnes et au fond d'un vallon solitaire, où coulent des eaux thermales, très-renommées chez les anciens. Le site en est riant et pittoresque. Sur une élévation encore toute couverte de ruines, était le temple d'Esculape et autour du temple un bois sacré, où on ne laissait naître ni mourir aucun homme. Les prêtres du temple étaient aussi les médecins des baigneurs, et ils guérissaient tout à-la-fois les maux de l'ame et ceux du corps. Un air sain, un exercice modéré, la paix de l'ame et la résignation à la volonté des dieux, seuls dispensateurs de la vie et de la mort, voilà les remèdes qu'ils prescrivaient aux malades et qui avaient toujours leur effet, celui de rendre la vie aux mourants ou le bonheur aux morts.

Le vallon où étaient les bains d'Épidaure est encore renommé aujourd'hui par ses eaux thermales et par sa salubrité; mais de tous les monuments que l'on y avait élevés, il ne reste plus qu'un amas de ruines, parmi lesquelles on distingue encore le périmètre d'un stade et les gradins d'un théâtre, qui avait été construit par Polyclète, et qui, par l'élégance de ses formes, surpassait tous ceux du Péloponnèse.

On va d'Épidaure à Trézène par les villages de Phanari et de Potamia, en côtoyant le golfe Saronique; et laissant à gauche la haute et volcanique péninsule de Méthana, séparée seulement de l'île d'Égine par un canal de deux lieues[1], on descend dans un bassin

1. L'île d'Égine est à environ quatre lieues (100 stades) des côtes de l'Argolide et de celles de l'Attique; mais la presqu'île de Méthana s'avance dans le golfe d'au moins deux lieues. Égine

ovale, où est le village de Damala, bâti sur l'emplacement de Trézène. La citadelle était sur une colline qui domine le port Pogon fermé par l'île de Sphœrie. C'est le port Poros, un des plus beaux de la Morée. Le bassin de Trézène est environné d'un cercle de montagnes, dont les flancs sont couverts d'oliviers et les cimes couronnées de pins, et il est arrosé par un ruisseau qui fait tourner plusieurs moulins et qui paraît être l'ancien Chrysorroas. Le village de Damala n'est composé que de quelques cahuttes bâties au milieu des ruines; mais celui de Poros, enrichi par son cabotage dans tout l'Archipel et situé sur un cap de l'île de Sphœrie, renferme de jolies maisons et paraît bien peuplé.

A deux lieues au sud de Poros, le golfe Saronique finit au cap Skillée, la pointe la plus orientale de la Morée. La côte tourne ensuite vers l'ouest et présente d'abord dans une échancrure du cap Bucéphale le port de Thermissi, au-devant duquel est la petite île d'Hydra, sur un rocher aride, auquel la terre et l'eau manquent également, et puis les deux ports de Castri, séparés l'un de l'autre par une péninsule escarpée qui portait Hermione. Le bourg de Castri est sur l'isthme de la péninsule; mais les ruines d'Hermione ou du moins celles de sa citadelle sont dans la péninsule même, et offrent de tous côtés de vieilles constructions mêlées avec des constructions plus modernes. La côte projète au-delà de Castri le promontoire Acra, qui

---

a 180 stades de tour, et elle avait autrefois au sud-ouest une ville du même nom, où régnèrent OEacus et les OEacides ses descendants.

n'est séparé que par un canal étroit de la petite île de Spezzia, célèbre comme celle d'Hydra par la hardiesse de ses marins, et où commence le golfe Argolique, sur lequel on voit d'abord, derrière le cap Struthonte, les ports de Bisati et de Cranidi, puis ceux de Drépano et de Tolon, couverts par les petites îles de Pythiouse et d'Haliouse, et enfin au fond du golfe la ville de Nauplia, la meilleure forteresse de la Morée.

Nauplia, vulgairement appelée Napoli, occupe une langue de terre qui se courbe le long du rivage comme une faux et qui est attachée par sa base à une roche escarpée, sur laquelle on a construit le fort Palamide.

Le corps de la place est un parallélogramme d'environ dix-huit cents toises de développement, flanqué sur toute sa circonférence de demi-tours et ayant à son centre un réduit ou fortin carré : c'est une petite place dans une plus grande.

On monte de la forteresse par un escalier couvert et taillé dans le roc au fort Palamide, pentagone de neuf cents toises de pourtour et flanqué de cinq bastions. Ce fort de construction vénitienne, a un très-grand relief et paraît bien construit; mais il est mal défilé et il est dominé vers le sud-est par une hauteur, qui n'est qu'à quatre-vingts toises, et d'où il pourrait être battu avec succès, si l'on pouvait y hisser du canon.

Au-devant de Nauplie est un ilot à fleur d'eau, sur lequel est une vieille tour, qui ne pourrait pas soutenir le feu d'un vaisseau, mais qui pourrait être aisément réunie par une jetée au corps de la place : c'est le château connu sous le nom de Bourdzi ou de Saint-Théodore.

Nauplie est peuplée de sept à huit mille habitants, et paraît la ville la mieux bâtie de la Morée : elle est composée de trois parties bien distinctes, de la Palamide ou citadelle, du corps de la place ou forteresse, et du fort de Bourdzi ou château de la mer.

Les montagnes s'éloignent de la côte au-delà de Nauplie ; et le golfe Argolique, en se courbant de l'est au nord et du nord à l'ouest, présente une vaste baie demi-circulaire, au fond de laquelle coule l'Inachus et qui s'étend comme un croissant jusqu'aux marais de Lerne. La côte, qui borde cette baie, paraît d'abord basse et marécageuse ; mais elle se relève ensuite et offre une grande plaine, à l'origine de laquelle sont les ruines de Tirynthe, au fond celles de Mycènes et sur son pourtour occidental la ville moderne d'Argos, bâtie sur les ruines de l'ancienne.

Les ruines de Tirynthe sont à une demi-lieue de Nauplie, et on les reconnaît aisément à de vieux murs construits autour d'une butte avec d'énormes pierres irrégulières qui s'enchâssent les unes dans les autres sans ciment. Au pied de cette butte est une source d'eau qui paraît être la fontaine Canathienne, où Junon venait, disait-on, se baigner tous les ans pour recouvrer sa virginité.

Les ruines de Mycènes sont à deux lieues et demie plus au nord, au pied des montagnes qui bordent la plaine et près du village de Karvathy. Ce village est environné de petites collines, qui paraissent comme des tentes au pied de montagnes plus élevées et qui semblent de loin en former les premiers gradins ; et c'est sur l'une de ces collines, que s'élève en rampant une vieille enceinte, construite comme celle de Tirynthe en

polygones irréguliers et percée vers le sud d'une porte encore debout, au-dessus de laquelle sont sculptés deux lions antiques de forme égyptienne, en regard l'un de l'autre et séparés par une colonne renversée. Au-devant de cette porte sont deux tertres arrondis et couverts de broussailles, qui semblent être l'ouvrage de la nature, et qui sont pourtant celui de l'art: ce sont deux édifices voûtés, à moitié enterrés, dont l'un passe pour être le trésor d'Atrée et l'autre le tombeau d'Agamemnon.

Toutes ces constructions sont formées d'assises parallèles, superposées simplement les unes sur les autres : ce sont ces constructions que l'on a depuis nommées cyclopéennes, pour désigner leur antiquité.

L'architecture cyclopéenne peut être divisée en trois genres. Le premier est formé de pierres irrégulières, superposées les unes sur les autres sans ciment : c'est le premier degré de cette sorte d'architecture. Le second genre ressemble au premier, à cette exception près que les pierres sont taillées d'un côté et brutes de l'autre: c'est le second degré. Enfin dans le troisième degré les pierres taillées des deux côtés sont réunies par la seule juxta-position de leurs masses et de leurs formes. Les ruines de Tirynthe offrent le type du premier genre, et les ruines de Mycènes ceux du second et même du troisième : c'est l'art perfectionné à côté des premiers essais de l'industrie humaine.

Mycènes était une bonne position de passage, parce qu'elle se trouvait à l'entrée des défilés, qui conduisent par la plaine de Cléones, ou par le vallon de Némée, à Corinthe; mais elle était trop enfoncée dans les montagnes, et elle fut remplacée par Argos, située à

deux lieues plus au sud [1] sur le pourtour occidental de la plaine. Cette plaine, qui s'étend d'un côté de Tirynthe à Mycènes, et de l'autre de Tirynthe à Argos, a trois lieues de long sur deux de large, et elle est arrosée par l'Inacchus, formé de deux affluents, du Charadrus et de l'Inacchus proprement dit, dont l'un vient du mont Artémisius, l'autre du plateau de Stymphale, et qui vont se réunir tous deux sous Argos. A l'ouest du fleuve, le terrain se rompt et se couvre de petites collines, sur une desquelles sont les ruines de l'ancienne citadelle, et au pied les restes d'un aquéduc et les gradins d'un théâtre taillés dans le roc.

La ville moderne, qui a remplacé l'ancienne et qui est encore peuplée de cinq à six mille habitants, est dispersée dans la plaine en plusieurs groupes de maisons, et elle est située à une lieue et demie de la mer, sur le revers des collines qui bordent de ce côté le golfe Argolique.

Ce golfe se courbe au sud au-delà d'Argos et présente une plage basse et marécageuse, à l'origine de laquelle sont les ruines de Téménium [2], et à son extrémité, en face de Nauplie, celles de Lerne, ensevelies au milieu d'un marais, d'où jaillit une source d'eau vive, qui paraît être l'Érasinus des anciens et qui fait en naissant tourner plusieurs moulins: ce qui a valu à

---

1. Il y avait de Mycènes à Argos 55 stades, savoir : 15 stades de Mycènes au temple de Junon, commun aux deux villes, et 40 stades du temple à Argos. De Tyrinthe à Argos il y avait 50 stades ou environ deux lieues : ce qui donne la largeur de la plaine.

2. Témènium était, suivant Strabon, à 26 stades d'Argos, et Argos à 50 stades de Nauplie et de Mycènes.

ce lieu le nom de *Milos*. Milos sert aujourd'hui de port à Tripolitza, comme Lerne en servait autrefois à Tégée. Ce lieu est, comme Argos, une bonne position de passage, parce qu'il est à l'entrée des défilés qui conduisent sur le plateau de l'Arcadie.

Deux routes conduisent de la plaine d'Argos sur ce plateau : l'une remonte en sortant d'Argos le Charadrus, et s'élève par le village d'Agénitzi sur le plateau de Mantinée : l'autre tourne le fond du golfe, et entre en sortant de Milos dans le vallon du Phryxus, qu'elle remonte jusqu'au village d'Aglado-Campo, pour s'élever par le chemin tournant du Trochos sur le plateau de Tégée. La montagne que l'on traverse par la première de ces routes est le mont Artémisius, et celle que l'on traverse par l'autre, le mont Parthénius : c'est sur les flancs de la dernière que l'on voit près du village d'Aglado-Campo des ruines, que l'on croit être celles d'Hysies.

Le golfe Argolique forme dans son vaste développement un angle rentrant, au sommet duquel est la baie d'Argos. C'est dans cette baie que tous les vents, tous les courants vous poussent, et d'où vous ne pouvez être repoussé que par la forteresse de Nauplie, qui du haut de la Palamide en domine tout le pourtour : c'est ce qui donne à cette forteresse une si grande importance sur tout le golfe Argolique. La beauté de ce golfe, sa profondeur, les havres nombreux dont il est découpé, les petites îles qui l'entourent, enfin sa situation au vent de tout l'Archipel, font de Nauplie le point militaire le plus important de la Morée, après celui de Corinthe.

L'Argolide finit à quelques lieues au sud de Milos,

vers les ruines de Thyrée, que l'on trouve dans un vallon où est aujourd'hui le bourg moderne d'Astros, et d'où l'on s'élève avec les eaux du Tanus sur un des cols du mont Parnon vers le village d'Ayos-Pétra ou de Saint-Pierre, pour descendre sur le plateau de Tégée dans l'Arcadie ou avec les eaux de l'Œnus dans une des plus hautes vallées de la Laconie.

Le mont Parnon limitait autrefois l'Argolide, la Tégéïde et la Laconie, et l'on avait placé sur son sommet des Hermès de marbre, qui marquaient ces limites.

Il y a un chemin qui conduit d'Astros à Monemvasie en côtoyant le golfe argolique et qui se divise en deux autres. L'un côtoie le pied des montagnes et va d'Astros par le village de Zakouna, qui a donné son nom à ce canton de la Laconie, au bourg de Prastos, et du bourg de Prastos au village de Cosmopolis; d'où il descend par celui de Marios à Monemvasie. L'autre chemin côtoie le littoral, et va directement à Monemvasie, en tournant la baie de Rhéontas ou de Prasies, qui est la meilleure de toute la côte, et celle où les Hydriotes et les Spezziotes viennent charger les productions de la Laconie, telles que les vins, les huiles et les fruits; mais ce chemin est peu fréquenté, parce que le trajet par mer est plus commode et moins difficile.

CHAPITRE IV.

De la Laconie et de l'île de Cythère.

La Laconie, située au sud de l'Arcadie, est formée

de deux chaînes de montagnes qui se dirigent au sud et qui se pyramident, l'une au mont Zarex pour aller projeter le cap Malée, l'autre au mont Taygète pour aller projeter le cap Ténare.

C'est entre ces deux chaînes que coule l'Eurotas, qui descend comme l'Alphée du plateau de Tégée et qui se dirigeant au sud va se jeter dans le golfe Laconique à travers une vallée profonde, à l'origine de laquelle était autrefois Belmine, au milieu Sparte et à son issue dans la mer la petite ville d'Hèlos, ensevelie maintenant au milieu des marais qui bordent l'embouchure du fleuve.

La vallée de l'Eurotas est après celle de l'Alphée la plus longue de la Morée, et l'une des plus fertiles. Ses deux rives sont bordées de jardins et de prairies, et ses coteaux couverts de vignes et d'oliviers; mais les deux chaînes du mont Zarex et du mont Taygète, dont elle est environnée, n'offrent guère que des rochers nus et arides, au milieu desquels vivent deux peuplades armigères, qui ont conservé à l'abri de leurs montagnes une sorte d'indépendance. La chaîne du mont Zarex est habitée par les Zakouniotes, restes des anciens Lacédémoniens; et la chaîne du mont Taygète l'est par les Maïnotes, peuplade albanaise, qui vint s'établir en Morée vers le Xe siècle et qui s'y est depuis recrutée de tous les Grecs mécontents, naturellement portés à se soustraire à la tyrannie des Turks.

Les Zakouniotes sont peu nombreux, et leur nombre diminue encore tous les jours par leur émigration dans les îles de l'Archipel et à Constantinople, où ils vont faire le métier d'épiciers; mais les Maïnotes présentent une population de 40 à 50 mille habitants, qui

peut fournir jusqu'à 5 mille hommes d'armes, et même jusqu'à 10 mille dans une levée générale : c'est la peuplade la plus guerrière de la Morée. Cette peuplade, reléguée dans un coin de la péninsule et hors de la route des communications, a conservé les mœurs dures et presque sauvages de ses ancêtres; mais elle a aussi conservé sous la suzeraineté des Turks une sorte de liberté. Son territoire est divisé en sept cantons, où elle est gouvernée par autant de capitaines de son choix, qui réunissent dans leurs mains le pouvoir civil et le pouvoir militaire, et qui ne sont subordonnés qu'à un bey ou capitaine général, nommé par le gouvernement turk.

Entre ces deux peuplades grecques armigères vivent deux autres peuplades de Turks, originairement venues de l'Asie-Mineure et habitant l'une la ville de Mistra et l'autre le bourg de Bardounia, situés tous deux dans la vallée de l'Eurotas.

Le bassin, où est située Mistra et qui est formé par un coude du fleuve, n'a guère que deux ou trois lieues dans son plus grand diamètre; mais il est très-encaissé et environné de tous côtés par de hautes montagnes. A l'occident est un amphithéâtre de gradins qui s'élève jusqu'à la double cîme du mont Taygète, au sud la petite rivière de Tiase qui suit le contour de ces montagnes, à l'orient le mont Ménélaïon qui borde la rive gauche de l'Eurotas, et au nord de petites collines isolées, qui bordent sa rive droite et au pied desquelles sont les ruines de Sparte.

Ces ruines sont dans un lieu nommé Palæo-Chori, vers un coude où l'on passe l'Eurotas sur un pont de pierres, soutenu par un morceau de culée antique, et

elles sont dispersées autour d'un petit village abandonné, nommé Magoula, vers un marais formé par le ruisseau le Canacion, à son confluent avec l'Eurotas; mais parmi ces ruines, on ne reconnaît guère que le pourtour d'un théâtre et les arceaux d'un aquéduc.

Celles d'Amyclée, qui paraissent moins dégradées et parmi lesquelles on distingue encore les fondements du temple d'Apollon, sont à une lieue plus au sud, près du joli village de Sclavo-Chori, vers le confluent du Tiase avec l'Eurotas; et c'est à une lieue vers l'ouest, au pied du mont Taygète et vers les sources d'un affluent du Canacion, que l'on voit la ville moderne de Mistra, bâtie des ruines de Sparte et formée de trois quartiers, séparés les uns des autres par des jardins et des vergers. Le principal de ces quartiers ou la forteresse proprement dite, nommée Castron, est située sur un contrefort du mont Taygète et fermée d'un simple mur à redans. Les deux autres faubourgs sont dans la plaine et entièrement ouverts. Il n'y a pas dans la forteresse et les deux faubourgs plus de dix à douze mille habitants, mêlés de Turks, de Grecs et de Juifs.

Le chemin de Sparte à Mistra circule à travers de petites collines qui coupent la plaine de ce côté, et qui en rendent l'accès difficile; mais le chemin de Sparte à Amyclée est plus uni, et traverse une plaine riante, arrosée par plusieurs ruisseaux et ombragée par des bouquets de platanes et de mûriers : ici sont des champs de maïs ou de blé, là des vignes grimpant sur les mûriers et les platanes, partout des vergers plantés d'arbres fruitiers. Ce canton de la Laconie est un des plus fertiles de la Morée, et il en est le plus riant.

Les végétaux, les animaux et les hommes y paraissent plus beaux que dans le reste de la Péninsule, et les femmes de Mistra sont encore aujourd'hui aussi renommées pour leur beauté que l'étaient autrefois celles de Sparte. Quelques-unes d'elles offrent même un genre de beauté qui est rare dans la Grèce, et dont on ne trouve point de type dans le reste de l'Europe : elles ont la taille haute et élancée, la poitrine élevée, le cou dégagé, le visage d'un ovale parfait, le teint brun mais clair et vermeil, la peau fine et transparente, les cheveux châtains ou d'un brun cendré, les yeux noirs et ombrés par de longs cils: ce qui leur donne tout à la fois une physionomie pleine de douceur et de vivacité.

Quand on considère la situation respective de Sparte, d'Amyclée et de Mistra, placées à peu de distance les unes des autres sur la circonférence du même bassin, on ne peut s'empêcher de remarquer que Sparte et Amyclée étaient militairement mieux situées que Mistra, puisque l'une commandait le cours de l'Eurotas, et que l'autre placée vers le confluent du Tiase, ouvrait la vallée où coule ce ruisseau, tandis que Mistra, reléguée à l'extrémité du bassin et tristement assise au pied du mont Taygète, n'a d'autre avantage que d'être située à l'entrée des défilés qui conduisent dans la Messénie.

Il paraît que l'on n'a bâti Mistra dans ce coin isolé, que pour la soustraire aux incursions des Maïnotes, de tous temps enclins au pillage : mais on l'aurait mieux préservée de ces incursions, en la bâtissant sur une des collines, situées au nord des ruines de Sparte et sur lesquelles Épaminondas vint jadis établir son

camp; et si on avait voulu l'isoler complètement et la rendre inexpugnable, on aurait pu la bâtir sur le sommet du mont Ménélaïon. Sparte n'était séparée de ce mont que par l'Eurotas, qui vient en baigner le pied. Le chemin pratiqué entre le fleuve et la montagne est très-étroit, et il est souvent inondé: c'est cependant par ce chemin qu'il faut défiler, quand on veut descendre par la vallée de l'Eurotas du plateau de l'Arcadie sur le golfe Laconique. Il fallait donc barrer ce chemin; et pour le barrer, bâtir une forteresse sur le sommet de la montagne. Cette montagne est très-escarpée; mais elle se termine en un plateau uni, où naît une source d'eau vive, et qui semble avoir été préparé par la nature pour servir de site à une forteresse. Une armée campée sur ce plateau serait maîtresse du cours du fleuve; et c'est là qu'Épaminondas aurait dû venir camper, quand il vint assiéger Sparte, au lieu de se présenter sur les collines, qui environnaient la ville au nord et d'où il aurait pu être aisément déposté par les Lacédémoniens, si la bataille de Leuctres n'avait abattu leur courage.

L'Eurotas, en descendant du plateau de l'Arcadie au fond du golfe Laconique, divise la Laconie en deux grandes péninsules, l'une à l'est qui s'étend jusqu'au cap Malée entre le golfe Argolique et le golfe Laconique, l'autre à l'ouest qui se prolonge jusqu'au cap Ténare entre le golfe Laconique et le golfe Messénien. Sur le golfe Argolique ou plutôt sur la côte escarpée qui en est le prolongement, est la forteresse de Monemvasie; à l'entrée du golfe Laconique, d'un côté le cap Malée, de l'autre le cap Ténare; au fond les bouches de l'Eurotas; et sur le golfe Messénien, la côte

de Maïna, qui a donné son nom à tout le littoral habité par les Maïnotes.

Monemvasie, vulgairement appelée Malvoisie, est à l'entrée d'une baie, où viennent atterrer tous les bâtiments qui sortent de l'Archipel. Cette baie forme un demi-cercle, aux extrémités duquel on voit d'un côté l'ancien fort de Minoa, de l'autre, la forteresse moderne de Monemvasie, et au fond les ruines d'Epidaurus-Limera.

Les ruines de Minoa ne sont plus qu'un amas informe de pierres; mais celles d'Epidaurus-Limera sont très-remarquables : ce sont des constructions cyclopéennes en assises irrégulières qui ressemblent à celles de Tirynthe et de Mycènes. Il paraît que ces sortes de constructions ont précédé partout dans la Grèce les constructions en assises parallèles, comme la barbarie a précédé partout la civilisation.

Monemvasie est assise sur un ilot escarpé que l'on a joint à la côte par une chaussée en pierres, percée de douze arches. La ville est au pied d'un rocher taillé à pic, sur lequel on a bâti la citadelle. On y monte par une rampe tortueuse, dont chaque détour peut être battu. La nature a fait tous les frais de la défense, et l'art n'a élevé des tours qu'aux angles où l'on a voulu établir des batteries.

Le golfe Argolique finit au sud de Monemvasie, au cap Malée, nommé maintenant le cap Saint-Ange, l'une des pointes les plus méridionales de la Morée. La côte se recourbe ensuite vers le nord et présente le golfe Laconique, à l'entrée duquel est la baie de Cervi [1] et au-devant de cette baie l'île de Cythère.

1. De la pointe de Cervi au cap Spata ou du promontoire

Cythère, nommée aujourd'hui Cérigo, paraît suspendue à la Morée par le cap Saint-Ange, comme la Morée l'est à la Grèce par l'isthme de Corinthe. Cette île a un aspect triste et nu; et comme cet aspect ne répond point à l'idée riante que les anciens nous en ont donnée, les voyageurs modernes l'ont calomniée : elle paraît, il est vrai, inculte et rocailleuse sur toute sa circonférence; mais dans l'intérieur elle est couverte d'oliviers, de vignes et d'orangers, et elle a des coteaux et des vallons charmants.

Envisagée militairement, Cythère est à la Morée ce que Malte est à la Sicile. Elle la couvre au sud, et elle entre nécessairement dans le plan de sa défense : elle devrait donc lui être politiquement unie, plutôt qu'aux îles de la mer Ionienne, dont elle est trop détachée, pour pouvoir en être défendue.

L'île de Cythère est comme l'anneau qui lie la Morée à l'île de Crète, et par l'île de Crète à l'Asie-Mineure : elle est pour cette raison comme la clé de l'Archipel, et elle sépare la mer Égée de la mer Ionienne. On ne lui donne guère que douze à quinze mille habitants sur une superficie de quinze à seize lieues carrées; mais elle a deux établissements militaires assez importants, l'un dans le fort Saint-Nicolo, l'autre dans la forteresse de Capsagli.

Le fort Saint-Nicolo est à l'orient de l'île, derrière les petites îles Dragonières, et au fond de la rade d'Avlemona : c'est un petit octogone de 150 pieds de pour-

---

Onugnatos au promontoire Plataniste, il n'y avait selon Pausanias que 40 stades : c'est la largeur du canal qui sépare Cythère de la Morée.

tour, aux angles duquel on a ajouté des guérites pour flanquer les côtés, et dont on a environné l'enceinte d'un mur fraisé. Vu à quelque distance, on le prendrait pour un fort en miniature.

La forteresse de Capsagli a plus de capacité, et elle est située vers le sud de l'île, au fond d'une baie, devant laquelle est l'ilot escarpé, que l'on nomme l'*OEuf* à cause de sa forme ovale. Au fond de la baie s'avance un rocher taillé irrégulièrement, sur lequel on a construit un polygone, dont le tracé suit toutes les irrégularités du rocher et qui ne tient à la côte que par un isthme, qui le domine à sa gorge. Il y a vers cette gorge une courtine brisée avec deux demi-bastions qui la flanquent, et sur la mer un méchant cavalier, dit le *Château*, dont les murs tiennent à ceux du corps de la place par un simple parapet à crémaillère. Cette forteresse n'a d'importance que sous le rapport maritime, et ne pourrait pas servir, à cause de sa position isolée, à la défense de l'île, qui est accessible sur plusieurs autres points, et principalement vers sa pointe septentrionale, derrière le cap Spata; d'où le passage en Morée est très-court. Il aurait fallu bâtir un autre fort sur ce point.

Le golfe Laconique, où l'on entre après avoir doublé le cap Spata, offre sur son pourtour oriental le vieux fort de Rampano, qui n'est plus qu'une ruine, le village de Tsili que l'on croit bâti sur l'emplacement d'Hélos et le bourg de Kolokina qui est enfoncé dans les terres, et au-delà de l'Eurotas sur son pourtour occidental l'ancien port de Gythium, caché derrière les petites îles Trinisa. On ne reconnaît plus le port de Gythium qu'à quelques vieilles jetées submergées

dans la mer; mais on voit encore à une lieue un quart plus au nord, sur une colline escarpée, les ruines de la forteresse, liée jadis au port par de longs murs, dont on suit encore la trace.

C'est au port de Gythium, que commence proprement la côte de Maïna, qui se prolonge sur le golfe Laconique depuis les bouches de l'Eurotas jusqu'au cap Ténare et sur le golfe Messénien depuis le cap Ténare jusqu'à la baie d'Armyros, vers les confins de la Messénie. Toute cette côte est très-escarpée; mais elle présente sur le golfe Laconique d'assez bons mouillages dans les rades de Maratonisi, de Pagania, de Vathy, de Kolokythia et dans le port Caillo, et au-delà du cap Ténare sur le golfe Messénien des mouillages encore plus sûrs dans le port de Maïna, dans la baie de Djimova ou d'Œtilos, dans celle de Cardamyla et dans le port de Kitriés. C'est le petit port et le vieux fort de Maïna, cachés derrière le cap Gros, qui ont donné leur nom à toute la côte habitée par les Maïnotes.

Les villages des Maïnotes sont très-multipliés sur le littoral et sur les pentes du mont Taygète; mais ils sont rares et clair-semés dans l'intérieur; et à l'exception de ceux qui sont situés aux principaux débouchés des deux littoraux opposés, les autres ne sont que de misérables hameaux, dont les cahutes ressemblent plutôt à des tanières d'animaux qu'à des habitations humaines.

Le cap Ténare, qui termine le golfe Laconique et qui commence le golfe Messénien, présente avec le cap Malée les deux pointes les plus méridionales de la Morée. On l'appelle aujourd'hui cap Matapan : c'est

ce cap que les anciens n'osaient doubler qu'en tremblant, à cause de la mer orageuse qui l'environne. Il était autrefois surmonté d'un temple de Neptune, environné d'une enceinte sacrée, d'où l'on descendait dans une caverne profonde, regardée comme une des portes des Enfers : il n'est plus surmonté aujourd'hui que de rochers noirs et déchiquetés, qui offrent l'aspect le plus sombre et le plus effrayant. Tout cet angle de la Laconie paraît avoir été bouleversé par des feux souterrains, et il est habité par une tribu de Maïnotes, encore plus sauvages que les autres : ce sont les Cacavouniotes. Ces hommes ne pouvant trouver leur subsistance au milieu de leurs rochers, vont la chercher sur la mer orageuse qui les environne, et font le métier de forbans. On distingue le Cacavouniote du Maïnote, en ce que celui-ci a, comme tous les autres Grecs, la taille svelte et la physionomie fine et expressive. Le Cacavouniote au contraire a l'air farouche, et il est trapu et rabougri, comme l'érable de ses montagnes. Le Maïnote marche avec légèreté, le Cacavouniote bondit comme un sanglier. Le premier a été civilisé par l'agriculture et le commerce : l'autre n'est pas encore sorti de l'état barbare, ou y est rentré.

CHAPITRE V.

De la Messénie.

LA Laconie finit au-delà de Kitriès à la petite rivière du Nédon qui commence la Messénie; mais la côte de

Maïna se prolonge jusqu'à la baie d'Armyros, et ne finit qu'à la petite rivière d'Apsaria, vers le fond du golfe Messénien. Les montagnes s'éloignent de la côte au-delà de cette rivière, et l'on entre sur le beau territoire de Calamata. Le chemin traverse des vergers d'oliviers, à l'ombre desquels croissent la vigne et le figuier. Tous les champs sont bordés d'aloès et de chèvrefeuilles, tous les coteaux couverts d'orangers et tous les vallons parsemés de bouquets d'acacias et de lauriers-roses. Partout la campagne exhale au printemps les plus doux parfums. La petite ville de Calamata est située au milieu de cette belle campagne, à l'origine d'une grande plaine, qui s'étend depuis le fond du golfe Messénien jusqu'au mont Ithome et qui est arrosée par le Pamisus.

Le Pamisus naît au pied même du mont Ithome d'une source si abondante, qu'on l'a comparée à la fontaine de Vaucluse; et après avoir fait un grand détour, d'abord au nord vers le bourg de Boudia, puis à l'est vers celui de Soulima, et reçu toutes les eaux du mont Lycée, il se courbe au sud vers le village de Zèzi et vers le bourg de Jéférimini, pour aller se jeter au fond du golfe Messénien entre la petite ville de Calamata et le bourg de Nisi. La vallée qu'il parcourt et qui se prolonge du nord au sud, depuis les montagnes de l'Arcadie jusqu'à la mer, est la plus étendue de la Messénie et une des plus belles de la Morée. Ses deux rives sont bordées de jardins et de prairies, et tous les coteaux d'alentour, couverts d'oliviers et d'orangers. Aucun autre canton de la Morée ne peut être comparé à celui-ci pour la variété ni pour la richesse de ses productions; et voilà pourquoi les Spartiates

furent si puissants dans la Grèce, tant qu'ils furent maîtres de la Messénie, et devinrent si faibles, dès qu'Épaminondas la leur eut arrachée après la bataille de Leuctres.

La ville de Messène [1] était située à la tête de cette vallée, au pied même du mont Ithome, sur lequel on avait élevé une citadelle, dont les murs égalaient en hauteur ceux de Byzance et dont on voit encore les restes imposants. Ces murs étaient flanqués de grosses tours, et descendaient en serpentant sur les flancs de la montagne, pour aller se réunir dans la plaine aux murs de la ville, qui sont entièrement détruits. La citadelle de Messène avait été bâtie sur un site aussi élevé que celle de Corinthe, et renfermait dans son enceinte une source d'eau que l'on peut comparer à la fontaine de Pyrène et qui a fait donner le nom de Mavro-Mathia au petit village bâti sur ce lieu.

Il paraît que c'était pour défendre la vallée du Pamisus contre les incursions des Arcadiens, que l'on avait bâti Messène à l'issue des défilés, qui conduisent à travers le mont Lycée dans la vallée de l'Alphée. Ces défilés ont plus de trois lieues de long. Le principal, connu des anciens sous le nom d'*Hermæum*, à cause des Hermés que l'on y avait placés, conduit du village de Sakouna par celui de Macriplaï dans la plaine de Léondari, et l'autre du village de Philia par celui de Krano dans celle de Sinano ou de Mégalopolis : ils

1. Messène n'était qu'à 80 stades de la mer; et les bateaux remontaient autrefois le Pamisus jusqu'à dix stades de son embouchure; mais le fleuve a plus de cours qu'on ne lui en a donné, à cause du grand détour qu'il fait vers l'est.

sont tous deux très-resserrés sur certains points, où l'on a établi des corps-de-garde, et ils seraient très-faciles à défendre. Le chemin qui les traverse est très-escarpé du côté de la Messénie; mais il descend par des pentes moins roides dans l'Arcadie.

La vallée du Pamisus n'est plus aujourd'hui défendue que par la petite ville d'Androus, située au sud-est de Messène, au pied d'un mont isolé qui borde la rive droite du fleuve; mais cette petite ville n'est elle-même défendue que par un méchant château, bâti au pied du mont, au lieu de l'être sur son sommet.

Le bourg de Nisi, situé au sud d'Androus vers la partie inférieure de la vallée, et celui de Jéférimini situé vers sa partie supérieure, à l'issue des défilés du mont Lycée, sont entièrement ouverts. Ces deux points cependant sont très-importants, parce qu'ils ouvrent la vallée, l'un du côté de l'Arcadie, l'autre du côté de la mer vers les bouches du Pamisus, qui sont très-favorables à un débarquement: il faudrait fortifier ces deux points. Androus n'a pas pu remplacer Messène sous le rapport militaire, parce qu'elle est trop éloignée des bouches et des sources du fleuve, et qu'elle est située au milieu de la vallée, au lieu de l'être à une de ses extrémités.

Le golfe Messénien, qui sur tout son pourtour occidental offre de très-bons mouillages et en particulier ceux de Pétalidi et de Coron, finit au cap Acritas, nommé aujourd'hui cap Gallo, et donne à la péninsule Messénienne, par sa projection, une forme triangulaire, dont un des côtés va des sources du Pamisus à l'embouchure de la Nèda le long du mont Lycée, et dont les deux autres présentent l'un sur le golfe Mes-

sénien la forteresse de Coron, et l'autre sur la mer Ionienne celles de Modon, de Navarin et d'Arcadia.

La forteresse de Coron est située sur un rocher qui s'avance dans la mer, au pied d'une haute montagne, qui se ramifie dans toute la péninsule Messénienne, et dont les deux principales branches portaient jadis les noms de mont Thémathia et de mont Tomée. Cette forteresse n'a pas plus de 4 à 500 toises de développement, et elle a la forme d'un trapèze irrégulier, présentant un redan sur le front de la mer et un fortin triangulaire sur le front de la campagne, qui paraît dominé des hauteurs voisines : ce qui rendrait sa défense très-difficile de ce côté.

Le chemin de Coron à Modon traverse cet angle de la Messénie, qui a sa pointe au cap Gallo, côtoie la baie où l'on voyait jadis le port Phénicien et descend à travers un terrain haché dans la plaine ondulée, à l'extrémité de laquelle est la forteresse de Modon, située sur une langue de terre, au fond d'une vaste rade, abritée par les petites îles de Sapienza et de Cabréra. Cette forteresse est précédée, comme celle de Coron, d'un faubourg habité par les Grecs, et elle est fermée d'une enceinte triangulaire, flanquée de tours sur les deux côtés de la mer, et revêtue sur l'autre d'un front bastionné, qui coupe l'isthme et sépare par un fossé le corps de la place du faubourg. Modon a un chemin couvert palissadé, une double enceinte et des murs qui ont un grand relief : c'est après Nauplie la forteresse la mieux entendue de la Morée ; et quoiqu'elle n'ait guère plus de capacité que celle de Coron, elle pourrait être mieux défendue, parce qu'elle n'est dominée d'aucun côté. A 2700 pas à l'est de cette ville sont les

ruines d'une autre ville que l'on croit être l'ancienne Méthone. La plaine entre la ville moderne et l'ancienne est très-fertile et couverte d'oliviers.

Le chemin de Modon à Navarin se dirige au nord et serpente dans un vallon agreste, bordé de montagnes qui présentent le contraste le plus frappant. Celles qui prolongent la côte sont escarpées et arides : les autres au contraire s'élèvent en pentes arrondies, et sont revêtues vers leur base de vignes et d'oliviers, tandis que leurs cîmes sont couronnées de pins et de chênes verts.

Navarin est situé, au pied d'un mont très-elevé, à l'entrée d'une baie qui est fermée par la petite île de Sphactérie et qui présente le plus beau port de la Morée. On y entre par deux passes, l'une au sud, l'autre au nord de l'île. A l'entrée de la première est la forteresse de Navarin, et à l'entrée de l'autre un vieux fort abandonné que l'on croit bâti sur les ruines de Pylos. Cette dernière passe n'a pas besoin d'être défendue, parce qu'elle est environnée d'une plage basse et sablonneuse et qu'elle n'est accessible qu'à de petites barques; mais l'autre est accessible aux plus grands vaisseaux, et elle est défendue par un polygone irrégulier, de forme carrée, dont un des côtés fréquemment brisé longe la mer et est flanqué par deux tours à ses angles, tandis que les autres côtés s'élèvent en rampant sur une hauteur, qui est occupée par un fort bastionné : c'est un ouvrage nouveau, ajouté au corps de la place, mais qui a été mal défilé et qui pourrait être battu des hauteurs voisines, au pied desquelles est un faubourg habité par les Grecs.

La route de Navarin à Arcadia côtoie le rivage,

passe au village de Gargagliano; et laissant à gauche l'île de Prodano, l'ancienne Protè, elle débouche par celui de Philatra sur le golfe Cyparissien à l'origine de la plaine d'Arcadia.

Arcadia, l'ancienne Cyparissia, est située sur un promontoire escarpé qui domine le golfe Cyparissien, et n'est défendue que par un petit fort, bâti sur les flancs du promontoire, au lieu de l'être sur son sommet. Les fortifications de cette petite ville ne méritent aucune considération, et ne pourraient pas résister au feu d'un vaisseau. De toutes les fortifications de la côte messénienne, il ne faudrait conserver que celles de Modon. Toutes les autres devraient être converties en de simples batteries de côte; et sous cette forme, elles seraient aussi utiles et moins dispendieuses que sous l'ancienne.

Mais si on voulait défendre le beau port de Navarin, le plus spacieux de la Morée, et y former un établissement maritime, il faudrait rétablir le fort présumé de Pylos pour fermer la passe du nord; et pour fermer celle du sud, construire sur la pointe méridionale de Sphactérie un autre fort, qui croisât ses feux avec ceux de la forteresse de Navarin, transportée sur les hauteurs qui la dominent. La passe méridionale, la seule accessible à des vaisseaux, n'a pas plus de 400 toises d'ouverture, et elle pourrait être aisément défendue par des feux croisés.

CHAPITRE VI.

De l'Élide et de l'île de Zante.

L'Élide est située au nord de la Messénie et à l'ouest de l'Arcadie. Resserrée d'abord par les différentes branches du mont Lycée dans les petites vallées de la Triphylie, qui furent jadis habitées par trois peuples différents, les Epéens, les Myniens et les Éléens, elle s'élargit ensuite au-delà de l'Alphée, et présente une grande plaine arrosée par le Pénée, où était autrefois la ville d'Élis et où l'on voit aujourd'hui celle de Gastouni.

Le chemin d'Arcadia à Gastouni traverse vers son embouchure la petite rivière de Cyparissia, descendue des montagnes qui lient la péninsule Messénienne au mont Lycée; et côtoyant le golfe Cyparissien, il descend vers le village d'Argagliano dans la sinueuse vallée de la Néda, qui séparait autrefois la Messénie de l'Élide.

La Néda a sa principale source au mont Lycée et vient du village de Paulitza, bâti sur les ruines de Phygalée au pied du mont Cotylius, sur le sommet duquel on voit encore le péristyle du temple d'Apollon, qui fut, comme le Parthénon d'Athènes, l'ouvrage d'Ictinus, et dont les bas-reliefs ont été transportés de nos jours en Angleterre. La Néda est une rivière très-

torrentueuse : on la passe près de son embouchure vers le village de Chilia-Modia ; et après avoir traversé les collines boisées qui bordent ses rives, on entre dans la riante Triphylie. Ici sont des champs semés alternativement de maïs et de blé, là des prairies naturelles ou artificielles, sur tous les coteaux des vignes ou des oliviers : mais le terrain devient marécageux vers les ruines de Samicum aux approches de l'Anigrus, dont le cours est ralenti par la violence des vents de mer, qui ont couvert de flaques d'eau tout le littoral du golfe Cyparissien ; et voilà pourquoi l'ancienne route s'élevait directement au nord vers le mont Mynthée, au pied duquel était Scillonte, résidence de Xénophon. La route nouvelle côtoie le rivage en suivant une chaussée élevée sur le lac Caïapha, traverse vers le village de Sinitza la rivière qui vient de Scillonte et va, le long d'une lagune, qui borde la mer, passer l'Alphée à une lieue de son embouchure.

L'Alphée, après être descendu du plateau de l'Arcadie dans la plaine de Mégalopolis, se dirige vers le nord et s'enfonce dans une gorge profonde, où il reçoit le Gorthynius vers Cariténa, le Ladon vers le village de Pyri, l'Erymanthe vers celui d'Aspro-Spitia ; et d'où il sort vers les ruines d'Olympie, pour reprendre sa première direction vers l'ouest et aller se jeter par deux bouches dans la mer entre le village d'Agoulinitza et la petite ville de Pyrgos. L'Alphée est le plus grand fleuve de la Morée par la longueur de son cours et le volume de ses eaux : il peut être comparé au Var devant Nice : on le guée en été, et on le passe sur un bac en hiver.

On peut de ce gué, en remontant le fleuve sur sa

rive droite, aller en quatre heures voir les ruines d'Olympie au lieu d'Andidalo, entre le village de Phloca et celui de Miraca; mais on y va plus directement encore par l'ancienne roûte de Scillonte, dont on rencontre à chaque pas des vestiges. Les ruines d'Olympie sont dispersées dans un vallon solitaire, très-agréablement coupé par des collines boisées dont la plus élevée paraît être le mont Cronion et la plus petite le mont Saturne. Un ruisseau qui ne tarit jamais et qui paraît être la Cladée, répand dans ce vallon le mouvement et la vie. Au pied du mont Cronion sont les restes d'un théâtre et sur les flancs du mont Saturne ceux d'un stade, dont les gradins sont encore apparents. Le terrain applani de l'hippodrome bordait l'Alphée, et le long du fleuve vers son confluent avec la Cladée était l'Altis, jardin bordé de belles allées de platanes et orné vers son centre de deux rangs de statues et de trophées, au milieu desquels s'élevait majestueusement le temple de Jupiter Olympien, parallélogramme de 230 pieds grecs de long, de 95 de large et de 68 pieds de haut, couvert de dalles de marbre en guise de tuiles, et environné sur ses deux côtés d'un péristyle, et sur ses deux faces, d'un fronton, au sommet duquel était une victoire de bronze doré et à chaque angle un grand vase du même métal.

L'intérieur du temple était divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes; et c'était dans la nef du milieu que l'on voyait la statue colossale de Jupiter, assis sur son trône, tenant de la main droite une victoire aîlée, de la gauche un sceptre surmonté d'un aigle, ayant pour chaussure des brodequins richement brodés et pour vêtement un manteau, parsemé de fleurs de lys,

le tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène, de pierres précieuses, et l'ouvrage de Phidias.

Il ne reste plus de cet édifice et des autres monuments d'Olympie que des ruines. Les principales sont entre le mont Saturne et une autre petite hauteur, dans un vallon creusé entre deux rangées de collines, couvertes de bois : c'est du moins sur ce terrain que l'on a fait les plus riches fouilles. J'en fis faire moi-même, lors de mon passage à Olympie, et l'on en retira avec plusieurs fragments de statues de marbre un petit Hercule de bronze de 22 pouces de haut, portant une coupe à la main : c'est l'Hercule desséchant les marais. On peut voir dans la carte de la Grèce un croquis du plan d'Olympie, levé sur les lieux. Rien n'égalerait la beauté pittoresque de la vallée d'Olympie, si elle était animée comme autrefois par une nombreuse population; mais on n'y trouve plus aujourd'hui que des villages ruinés et tout autour une vaste solitude.

Il paraît qu'Olympie n'était qu'un simple *Iéron* ou lieu sacré, où le peuple affluait pendant les fêtes olympiques, tandis que Pise, située sur la rive opposée de l'Alphée, était, suivant quelques écrivains, une des principales villes de l'Élide; mais il fallait que cette ville, si elle a jamais existé en ce lieu, fût bien resserrée sur les bords du fleuve, puisque l'Alphée bat aujourd'hui de ce côté le pied des montagnes.

D'Olympie à Gastouni, il y a deux routes : l'une par la montagne en suivant l'ancien chemin d'Élis, l'autre par la plaine en suivant le littoral. La première côtoie le mont Pholoë; et laissant à droite le bourg de Lala, situé à la tête du vallon d'Olympie, elle franchit, vers le village de Stavro-Képhalo, une des branches du mont

Pholoë, pour descendre avec un cours d'eau dans la vallée du Pénée vers les ruines d'Élis. Le bourg de Lala, bâti sur un plateau du mont Pholoë, est habité par une peuplade de Turks armigères, et occupe un grand espace de terrain, parce que les maisons y sont isolées et environnées de jardins : quelques-unes même sont crénelées, et ressemblent de loin à des citadelles.

L'autre route côtoie le rivage de la mer, et s'élève du gué de l'Alphée à la petite ville de Pyrgos, peuplée de cinq à six mille habitants, presque tous Grecs; d'où l'on va traverser les montagnes, qui projettent le cap Phéïa, pour déboucher enfin par le village de Ravlia dans la grande vallée du Pénée vers la ville de Gastouni.

Le Pénée Eléen descend du mont Erymanthe dans un vallon très-encaissé; d'où il sort vers les ruines d'Élis, pour aller se jeter à une lieue et demie de Gastouni au fond d'une baie demi-circulaire, qui est entre le cap Phéïa et le cap Chélonitès, le premier surmonté du fort Catacolo, et l'autre du fort Tornèsé, nommé Klémoutzi par les Grecs.

La ville de Gastouni est située sur un plateau qui borde la rive gauche du fleuve, et elle paraît occuper l'emplacement de l'ancienne Coryne; mais quoiqu'elle soit agréablement bâtie et peuplée de sept à huit mille habitants, elle est entièrement ouverte et ne pourrait faire aucune résistance. Cette ville est aujourd'hui la capitale de l'Élide, et elle a remplacé sous ce rapport l'ancienne Élis, dont on voit encore les ruines à trois lieues vers l'est, près du village de Calivia, au pied d'une montagne conique qui porte les ruines de sa citadelle, et d'où l'on jouit de la plus belle perspective : ce qui

a fait donner à ce lieu le nom de *Kaloscopi* ou Bellevue.

La plaine de Gastouni est une des plus étendues et des plus riches de la Morée, autant par la variété que par l'abondance de ses produits, en blé, vin, coton, soie et lin; mais elle est souvent ravagée par les Laliotes ou Turks de Lala, presque tous armigères, qui ont transporté dans la Grèce les mœurs pastorales des Turkmans de l'Asie-Mineure et qui se sont emparés des meilleures terres de l'Élide, pour y faire paître leurs troupeaux.

Cette plaine est environnée au nord par de petites collines nues, qui se relèvent vers l'ouest et vont projeter le cap Chélonitès, la pointe la plus occidentale de la Morée. Le cap Chélonitès a la forme d'un grand bastion, sur les flancs duquel sont d'un côté le port de Klémoutzi, de l'autre celui de Chiarenza, et dont l'angle saillant n'est séparé des îles de Zante et de Céphalénie que par un canal de trois à quatre lieues de large.

Cythère couvre au sud la Morée, et Zante et Céphalénie la couvrent à l'ouest et au nord. Ces deux îles devraient donc aussi appartenir à la Morée, dont elles complètent le système défensif.

L'île de Zante, l'ancienne Zacynthe, située au sud de celle de Céphalénie, n'est guère plus grande que Cythère, puisqu'on ne lui donne que dix-sept lieues de superficie; mais elle est plus fertile ou du moins mieux cultivée et plus productive. L'oranger, le citronnier, le myrte embellissent ses jardins, tandis que ses coteaux sont couronnés d'oliviers et de vignes, qui donnent un raisin à petits grains et sans pepin, res-

semblant à la groseille et connu sous le nom de raisin de Corinthe.

Elle est aussi mieux peuplée, et on y compte une population d'environ quarante mille habitants, répartis moitié dans la ville de Zante et moitié dans quarante-sept villages ou hameaux.

La ville de Zante, l'ancienne Psophis, est située en amphithéâtre sur la côte orientale de l'île, vis-à-vis le cap Chélonitès, et au pied d'une colline, sur laquelle s'élève une vieille citadelle, consistant en une enceinte oblongue de 650 toises de développement, flanquée de tours rondes et de redans; mais parmi toutes ces fortifications, il n'y a guère de bien conservées que deux lunettes qui défendent la porte d'entrée et qui ont été construites sur un plan inférieur à celui de la citadelle. Il paraît qu'autrefois la citadelle seule était habitée; mais aujourd'hui toute la population est descendue sur les bords de la mer, où elle occupe la plus jolie ville des îles Ioniennes, et la citadelle est devenue déserte.

Cette citadelle dans son état actuel de délabrement ne pourrait pas défendre la ville, ni moins encore l'île qui est accessible sur presque tout son pourtour, et plus particulièrement vers le sud-ouest, dans la baie de Kiéri, le point le plus favorable à un débarquement.

L'île de Zante ne peut être maintenant défendue que par une flotte. Si on voulait cependant y organiser une défensive passagère, il faudrait l'adapter à la configuration et à la charpente du pays. L'île est traversée du nord au sud par une chaîne de montagnes qui borde la côte à l'ouest, et il y a vers l'est un

mont isolé qui fait pointe vers la Morée et sur lequel on avait autrefois élevé un temple à Diane Opitide, au lieu d'y élever un fort. C'est le mont Scopo ou le mont *Elatus* des anciens. Autour de ce mont est une grande plaine aride, qui paraît encore imprégnée des eaux de la mer et qui s'ouvre vers la côte par deux issues, l'une vers la ville, l'autre vers le port Kiéri. Il faudrait former deux camps retranchés vers ces issues, l'un au sud pour défendre l'accès du port Kiéri, l'autre au nord sous les murs mêmes de la citadelle, pour défendre la ville; mais il faudrait fraiser les parties faibles de cette citadelle pour la garantir d'un coup de main. On mettrait ainsi entre deux feux l'ennemi qui voudrait tenir la plaine, et il ne faudrait ensuite, pour le détruire en détail, que rassembler et organiser les habitants des campagnes, presque tous armigères. L'île pourrait être ainsi défendue par sa propre milice.

Zante n'a du reste quelque importance militaire que par rapport à la Morée, parce qu'elle peut servir de point de départ et de dépôt à une armée qui voudrait envahir cette péninsule.

Le cap Chélonitès est le point de la Morée le plus voisin de Zante; et il est pour cette raison un point militaire très-important, parce qu'il peut servir de tête de pont à une armée venant de cette île. Il faudrait donc relever sur ce cap le fort Tornésé ou lui en substituer un autre d'une plus grande capacité.

CHAPITRE VII.

De l'Achaïe et de l'isthme de Corinthe.

Au-delà du cap Chélonitès, la côte de la Morée se recourbe dans les terres et présente une côte basse et marécageuse, où l'on trouve d'abord le port de Chiarenza, puis le bourg de Léhêna et l'étang de Cotiki, ensuite les ruines de Counopolis, indiquées par une vieille chapelle, et enfin le ruisseau le Larissus où commence l'Achaïe et derrière lequel s'élève le cap Araxe, nommé aujourd'hui cap Papas, qui est à l'entrée du golfe de Patras.

Le cap Araxe n'est séparé de l'île de Céphalénie que par un canal de cinq à six lieues de large; et c'est ce qui donne à cette île autant et même plus d'importance maritime qu'à Zante, parce qu'étant plus élevée au nord, elle est au vent de toute la Morée. Céphalénie offre d'ailleurs des mouillages plus sûrs, et elle est beaucoup plus grande; mais elle est relativement moins peuplée, puisqu'on n'y compte guère que cinquante mille habitants sur une superficie de plus de cinquante lieues carrées. Ce qui donne seulement mille habitants pour chaque lieue, tandis que Zante en a plus de deux mille.

Céphalénie n'a pas cependant un sol moins fertile, et elle a des sites mieux abrités et plus variés. Son

climat est si doux que plusieurs arbres fruitiers y fleurissent deux fois l'an. Les orangers et les cédrats y croissent en plein vent, et l'on pourrait y cultiver la canne à sucre et l'indigo.

Les Céphaléniotes sont de tous les Grecs des îles Ioniennes les plus spirituels, et la nature semble avoir pris plaisir à les combler de tous ses dons; mais ils ont abusé des plus beaux dons de la nature, et par leur esprit haineux et vindicatif ils ont semé le trouble et la désolation sur une terre qui semblait destinée à être le séjour de la félicité.

Céphalénie pourrait servir, comme Zante, de point de départ et de dépôt à une armée qui voudrait envahir la Morée, et elle n'a cependant, pour se défendre elle-même, aucune fortification, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une vieille forteresse isolée, bâtie sur une montagne voisine d'Argostoli. Il faudrait donc, pour la garantir au moins d'une invasion, armer ses côtes de batteries, et environner de quelques ouvrages Argostoli, sa ville principale, qui étant située à l'entrée d'une baie profonde, est le point le plus favorable à un débarquement. Argostoli pourrait être d'autant plus aisément défendue qu'elle occupe une langue de terre, dont on pourrait fermer l'isthme avec une simple redoute.

Le cap Araxe, la pointe la plus septentrionale de la Morée, est aussi accessible de Céphalénie, que le cap Chélonitès l'est de Zante; mais on n'a jamais pensé à le défendre artificiellement, parce qu'il est défendu naturellement par son escarpement même. Il faudrait y établir une simple batterie.

La côte de la Morée se recourbe au-delà du cap

Araxe vers l'est, et forme avec la côte opposée de la Grèce un golfe profond, qui se prolonge jusqu'à l'isthme de Corinthe et qui est divisé en deux bassins, le premier, proprement nommé golfe de Patras, et l'autre golfe de Corinthe. Le golfe de Patras s'ouvre entre le cap Araxe et les bouches de l'Acheloüs, et ressemble par sa configuration à un vaste entonnoir, au fond duquel est le goulet ou détroit par où l'on entre dans le golfe de Corinthe, qui ressemble lui-même plutôt à un grand fleuve encaissé entre de hautes montagnes, qu'à un bras de mer. A l'entrée du détroit, sur la côte de la Morée est la ville de Patras, à son issue dans le golfe Corinthien, sur la côte de la Grèce, la forteresse de Lépanthe, et entre l'une et l'autre, sur les deux points les plus resserrés du canal, sont les deux forts de Rhium et d'Anti-Rhium, que l'on nomme aussi forts de Lépanthe, parce qu'ils sont regardés comme deux ouvrages avancés de cette forteresse.

Le port de Patras a été comblé; mais la rade, qui est devant la ville, est vaste et sûre, et elle est le refuge de tous les bâtiments qui veulent entrer dans le golfe de Corinthe et qui en sont repoussés par les vents.

La ville de Patras est située à un quart de lieue de la mer, au pied d'une colline qui est couronnée par une vieille citadelle et qui paraît être un contrefort du mont Voda, l'ancien Panachaïcon. Du pied de la colline jaillit une source, dont les eaux divisées en plusieurs canaux vont arroser les différents quartiers de la ville et se rendent ensuite dans un marais, autour duquel on voit de vieux murs en briques, dont on a pris les retraites pour les gradins d'un cirque, et qui

sont plutôt les degrés de l'ancien port, comme on peut l'inférer des anneaux de fer qui y étaient attachés. Patras est la ville la plus peuplée de la Morée : on lui donne douze à quinze mille habitants, les trois quarts Grecs, le reste Turk. Cette ville a toujours fait un grand commerce avec l'Italie, et elle est, après Zante, le plus grand marché des raisins de Corinthe.

Sur le quai, qui borde le port, était le temple de Neptune, dont on retrouve encore des vestiges et qui semblait dominer tout le golfe.

Le chemin de Gastouni à Patras se dirige au nord, traverse le Pénée à une demi-lieue de la ville; et laissant à gauche le port de Chiarenza et le bourg de Léhêna, il va par celui d'Andravitza passer le Larissus vers sa source et le Pirus vers les ruines d'Olénus et le village de Kaminitza; d'où il conduit à Patras, en côtoyant le golfe.

Ce golfe se rétrécit à l'est de Patras et présente un canal étroit, qui paraît fermé par deux langues de sable : ce sont les deux caps de Rhium et d'Anti-Rhium, l'un sur la côte de la Morée, l'autre sur celle de la Grèce. Le premier, qui n'est guère qu'à deux lieues de Patras, est presque au niveau de la mer et se recourbe comme une faux; ce qui lui fit donner des anciens le nom de Drépanum. L'autre est plus élevé, et commande le premier. Ces deux caps sont occupés chacun par un petit fort. Le fort de Rhium est un triangle flanqué de tours casematées, dont deux côtés sont baignés par la mer, tandis que le troisième est détaché de la côte par une coupure, qui lui sert de fossé; et le fort d'Anti-Rhium est un trapèze, enveloppé par la mer sur trois côtés, et défendu sur le quatrième par un fossé inondé.

Ces deux forts n'étant séparés l'un de l'autre que de huit à neuf cents toises, croisent bien leurs feux, et doivent être regardés comme les clés du golfe Corinthien; mais ils peuvent être aisément tournés à cause du facile accès des côtes voisines. Il faudrait couvrir ces côtes de batteries.

Le golfe s'évase au-delà des deux forts, présente sur son pourtour septentrional la forteresse de Lépanthe, sur son pourtour méridional le port de Drépano et va se terminer vers l'est en deux grands enfoncements, dont l'un est l'ancien golfe d'Alcyon et l'autre proprement le golfe de Corinthe. Le golfe de Corinthe n'est donc qu'un prolongement de celui de Patras, et il ressemble par sa configuration à une vallée profonde, qui pourrait être un jour comblée, comme l'a été le port de Patras, si les alluvions de l'Acheloüs et de l'Événus, qui y sont amenées par le flux de la mer Ionienne, n'en étaient repoussées par le reflux du golfe Corinthien.

La côte de la Grèce, au nord du golfe, est dentelée et découpée en baies plus ou moins profondes; mais celle de la Morée, qui est au sud, est droite et escarpée, et elle ne s'abaisse qu'à ses deux extrémités, vers Patras et vers Corinthe, où le terrain plus uni et agréablement ondulé présente des vallons fertiles en blé et des coteaux couronnés de vignes, d'oliviers et d'orangers. Le reste du littoral est une terrasse abrupte, qui se prolonge presque en ligne droite depuis le promontoire de Patras jusqu'à celui de Sicyone, et qui peut être comparée par son élévation et son escarpement à la corniche de la Ligurie. Cette terrasse s'élève par des pentes plus ou moins brusques des bords de la mer

jusqu'aux montagnes, dont la crète sépare l'Achaïe de l'Arcadie, et elle est sillonnée par une infinité de torrents ou de petites rivières parmi lesquelles on distingue le Sélinus, le Chratys et l'Asopus qui vont se jeter dans le golfe, le premier vers le bourg de Vostitza, le second vers le village d'Acrata, et le troisième vers celui de Vasilica, bâti sur l'emplacement de Sicyone.

On voyait autrefois sur cette côte douze villes plus ou moins célèbres et toutes unies entre elles par une fédération politique dont l'origine remontait aux premiers temps de la Grèce : on n'y voit plus aujourd'hui, à l'exception de Patras, que la petite ville de Vostitza et quelques misérables villages qui cultivent la vigne corinthienne. Vostitza est située sur un plateau, où l'on monte du rivage par un escalier taillé dans le roc, et paraît peuplée de deux à trois mille habitants, presque tous Grecs. Elle a une belle fontaine, ombragée par un platane, dont l'énorme envergure fait l'admiration des voyageurs.

Il paraît que Vostitza occupe l'emplacement d'Egium, une des principales villes de la fédération achéenne; mais il serait difficile d'indiquer celui des autres villes, parceque leurs ruines même ont disparu. On montre seulement celles d'Hélice au milieu des flots de la mer, et celles de Pellène, au fond de la vallée d'Avgo-Campo et au pied d'une montagne, dont le sommet aigu ressemble à la pointe d'un obélisque. C'est près de cette ville qu'on voyait autrefois un temple dédié à Bacchus, où l'on célébrait tous les ans pendant la nuit une fête aux lumières, dite la Fête des Lampes.

La fédération Achéenne, qui unissait toutes ces villles, ne fut d'abord composée que des cités de l'A-

chaïe; mais après la victoire de Mantinée, on y fit entrer toutes les cités du Péloponnèse, qui venaient d'être affranchies du joug de Sparte, et en particulier la cité nouvelle de Mégalopolis. Les autres cités de la péninsule y entrèrent successivement, les unes par intérêt, les autres par crainte ou par force. Cette fédération avait été dirigée dès l'origine contre Sparte et Athènes, qui eurent tour à tour dans la Grèce la prépondérance; mais après la bataille de Chéronée, qui la donna à la Macédoine, elle fut spécialement dirigée contre cette puissance nouvelle, et l'on y admit successivement les Lacédémoniens, les Athéniens, les Thébains et presque tous les autres peuples de la Grèce, à l'exception des Étoliens, qui formant entre eux une fédération semblable à celle des Achéens, ne voulurent jamais entrer dans la première. Aratus, durant son prétorat, jaloux de Cléomène roi de Sparte, qui lui disputait le commandement de la fédération, et qui par ses talents et son grand caractère y avait plus de droits que lui, aima mieux que de le lui céder, le faire donner à un prince étranger, et il y appela Antigone roi de Macédoine, en lui livrant Corinthe, la clé du Péloponnèse; mais les Macédoniens qui ne voyaient dans la fédération achéenne, qu'un frein à leur ambition, n'y entrèrent que pour la dominer, sans avoir à la combattre, et les Lacédémoniens n'y restèrent qu'à regret, parce que accoutumés à dominer dans le Péloponnèse, ils ne purent jamais regarder comme leurs égaux les autres peuples de la péninsule. C'est cette réunion d'éléments aussi hétérogènes dans la même ligue, qui en prépara la ruine.

La fédération achéenne, qui depuis a servi de type à toutes les autres fédérations, même à celles des temps modernes, était une des plus belles institutions politiques des temps anciens : elle était composée d'un conseil de députés de chaque état, qui faisait les lois, et d'un préteur qui les faisait exécuter et qui commandait l'armée fédérale; mais elle ne réglait que les rapports des divers états entre eux et leurs relations extérieures. Chaque état avait d'ailleurs son gouvernement particulier, et ce n'était que dans sa politique extérieure, qu'il était subordonné au gouvernement fédéral; en sorte que les divers états fédérés réunissaient tous les avantages des petits états dans leur administration intérieure et tous ceux des grands dans leur administration extérieure. Cette forme de gouvernement était alors celle qui convenait le mieux à la Grèce et qui peut-être lui convient le mieux encore aujourd'hui, parce que ce pays étant très-diversifié par ses sites et par ses aspects et étant naturellement divisé en petites contrées, chaque contrée a des mœurs et des intérêts particuliers, qu'on ne peut concilier qu'avec un gouvernement local ni défendre au dehors qu'avec un gouvernement fédéral.

La fédération achéenne ne périt donc pas, comme on l'a cru, par les vices de son organisation, mais par des causes accidentelles, et surtout par l'incohérence des éléments que l'on y introduisit. Cette fédération n'aurait jamais dû perdre de vue sa destination primitive, qui était de maintenir l'équilibre entre les divers états de la Grèce et d'empêcher qu'aucun d'eux n'opprimât les autres. Il aurait donc fallu y appeler les petits états de préférence aux grands, et les Lacédé-

moniens de préférence aux Macédoniens; mais Aratus par jalousie contre Cléomène, y appela ceux-ci, pour en exclure les autres; et c'est ce qui prépara la dissolution de la ligue, qui privée des secours de Sparte ne put plus se défendre contre les rois de Macédoine. Si la ligue Achéenne eût constamment rallié à elle les états qui avaient perdu la prépondérance contre ceux qui l'avaient acquise et qu'elle eût successivement appelé dans son sein les Athéniens vaincus par les Lacédémoniens, les Lacédémoniens vaincus par les Thébains, les Thébains vaincus par les Macédoniens et les Macédoniens vaincus par les Romains, elle aurait couvert insensiblement toute la Grèce, et elle l'aurait peut-être sauvée du joug de Rome, si un pays aussi petit que la Grèce eût pu s'opposer aux conquêtes des Romains.

Une fédération politique ne peut exister qu'avec des états égaux entre eux, ou du moins avec des états dont l'un ne soit pas plus fort que tous les autres réunis, parceque s'il est plus fort, il n'y a plus aucun moyen de le faire obéir au gouvernement fédéral. C'est ce qu'on n'a pas su faire de nos jours en Allemagne, où l'Autriche seule est plus forte que tous les autres états allemands, et ce qu'on ne sut pas faire jadis dans la Grèce, où la Macédoine seule était plus forte que tous les autres états Grecs; mais ce vice ne fut pas celui de l'institution, il fut le résultat de l'ambition, ou, si l'on veut, de l'imprévoyance d'Aratus, qui en appelant mal à propos les Macédoniens dans la ligue, en écarta les Lacédémoniens, et sema la division parmi les états fédérés. Aussi quand les Romains, après avoir vaincu Carthage, parurent pour la première fois dans la Grèce,

ils y trouvèrent la plupart des états divisés entre eux, et ils se servirent des uns pour combattre les autres, et les subjuguer tous. Ce fut Mummius, qui porta le dernier coup à la ligue Achéenne, et qui feignant d'avoir affranchi le Péloponnèse de son joug, proclama insolemment dans Corinthe la liberté de la Grèce.

Le chemin de Patras à Sicyone et à Corinthe, qui traverse toute l'Achaïe, côtoie le golphe Corinthien, tourne en sortant de Patras le promontoire de Rhium vers le sud, traverse le Sélinus à une demi-lieue au-delà de Vostitza, le Chratys vers le village d'Acrata; d'où en suivant la corniche taillée le long de la mer jusqu'à la vallée de Pellène, il s'élève sur les hauteurs qui environnent les ruines de Sicyone, pour descendre par le village de Vasilica dans la vallée de l'Asopus, qui n'est plus séparée que par quelques collines basses de la plaine de Corinthe.

Toute cette route est plus ou moins mauvaise, et elle est en général peu fréquentée, parce que le trajet par eau est plus commode et même plus court, quand les vents vous permettent de doubler le cap de Sicyone.

La ville de Sicyone était située derrière ce cap, au pied de petites collines, sur une desquelles on voit encore les ruines de l'ancienne citadelle. Les autres ruines, telles que celles d'un théâtre, d'un stade et de plusieurs temples, sont dispersées dans la plaine ou sur de petites élévations, et occupent tout l'espace compris entre le village de Vasilica et les bouches de l'Asopus. Le village de Vasilica, qui n'a guère qu'une cinquantaine de maisons, est situé sur les bords et à l'angle d'un plateau, où l'on monte du rivage de la

mer en une heure de temps, et d'où l'on jouit de la plus belle vue. Les ruines de Phlionte et celles d'Ornée sont à quelques lieues plus au sud vers les sources de l'Asopus, les unes près du hameau d'Abanitza sur le chemin de Stymphale, et les autres près du village d'Ayos-Giorgios sur le chemin de Némée.

Sicyone était la capitale d'un petit canton nommé Sicyonie, qui n'était séparé de celui de Corinthe ou de la Corinthie proprement dite que par deux ruisseaux, dont l'un vient de Némée et l'autre de Cléones. Les montagnes s'éloignent de la mer au-delà de ces ruisseaux, et la côte devenue moins acore présente une plaine inégale et rompue, à l'extrémité de laquelle on aperçoit la montagne conique qui porte la forteresse de Corinthe et derrière cette montagne l'isthme célèbre, qui sépare le golfe Corinthien du golfe Saronique et qui termine la Morée.

L'Acropolis ou forteresse de Corinthe[1] est située sur une montagne escarpée de 332 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer : c'est un polygone oblong, assujéti à toutes les sinuosités de la montagne, flanqué de tours rondes ou carrées et fréquemment brisé par des redans tronqués. Ce polygone assis, tantôt sur le roc vif, tantôt sur des constructions pélasgiques, a 1400 toises de développement, et présente successivement trois réduits, qui sont autant d'ou-

---

1. L'Acropolis ou l'Acro-Corinthe avait suivant Strabon 3 $\frac{1}{2}$ stades de hauteur perpendiculaire. De la ville à la citadelle il y avait 30 stades de chemin, et les murs de la ville réunis à ceux de la citadelle avaient 85 stades de tour : le port Léchée était à 12 stades de la ville.

vrages distincts. Le premier de ces réduits est sur un plan inférieur aux deux autres, et renferme une source d'eau vive, nommée la fontaine du Dragon et qui est vraisemblablement celle de Pyrène. Le second, sur un plan un peu plus élevé, renferme un vieux arsenal et plusieurs groupes de maisons habitées par les Turks. Enfin le troisième, assis sur le plan le plus élevé, offre une aire nue d'où l'on découvre dans le lointain vers le nord le mont Hélicon et le mont Parnasse, vers l'est le mont Hyméte et la citadelle d'Athènes, vers l'ouest celle de Sicyone et au sud plusieurs sommités du mont Arachné, dont on ne paraît séparé que par des ravins profonds.

La ville moderne de Corinthe est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, au pied de la montagne qui porte la forteresse, et elle est composée de divers groupes de maisons, qui forment trois bourgs distincts, séparés les uns des autres par des terrains nus ou cultivés, et dans l'un desquels on voit encore la colonnade d'un temple d'ordre dorique, dont les colonnes n'ont que les deux tiers de la hauteur ordinairement exigée, pour être dans de justes proportions avec leur diamètre. A une demi-lieue au nord de ces bourgs est le port Léchée sur le golfe Corinthien, à deux lieues et demie vers l'est sur le golfe Saronique le port Cenchrée, et à une lieue un quart au nord du port Cenchrée le port Schœnus, nommé maintenant Cocosi, et qui n'est plus séparé du golfe Corinthien que par une langue de terre d'environ deux lieues : c'est le portage nommé Diolcos, par où l'on transportait jadis les bateaux d'une mer à l'autre, et la partie la plus étroite de cet isthme que Pindare a com-

paré à un pont jeté par la nature entre deux mers pour unir le Péloponnèse à la Grèce.

L'ancienne ville de Corinthe était liée d'un côté au port Léchée par deux longs murs, pareils à ceux d'Athènes, et de l'autre à la forteresse par d'autres murs, qui s'élevaient en rampant jusque sur le sommet de la montagne. On ne voit plus maintenant que les vestiges de ces murs, et l'on monte à la forteresse par une rampe sinueuse, que l'on a cherché à adoucir par de nombreux détours.

Tout le terrain entre la ville et le port Léchée, est encombré de vieilles constructions, parmi lesquelles on distingue encore des arcades d'anciens aquéducs et d'autres fragments d'édifices publics, dont il n'est pas aisé d'indiquer la destination. Le port Léchée et le port Cenchrée, nommé aujourd'hui Kikriès, ont une douane turke; mais le port Schœnus est entièrement désert, et l'on n'y trouve plus que quelques cabanes de pêcheurs.

La langue de terre, qui est entre ce port et le fond du golfe Corinthien, forme la partie la plus étroite de l'isthme et ce que l'on nomme l'*hexamile,* parce que l'intervalle d'une mer à l'autre n'est que de six milles ou d'environ deux lieues. C'est sur ce point que Néron essaya jadis de couper l'isthme, pour confondre les deux mers; mais comme on rencontra de grands obstacles dans la dureté et l'élévation du terrain, on se borna depuis à y construire un mur, qui fut ensuite relevé ou réparé tour à tour par les Vénitiens et par les Turks, et que ceux-ci ont fini par laisser tomber. Ce mur avait douze pieds de haut sur une longueur d'environ deux lieues, et il était flanqué de cent trente-six

tours. On avait même projeté de le flanquer à ses deux extrémités de deux forts, l'un sur le golfe Corinthien, l'autre sur le golfe Saronique, et de bâtir vers son centre une ville, couverte en avant d'un fossé plus ou moins profond, pour lequel on se serait servi de toutes les excavations faites en divers temps pour couper l'isthme. Quelques-unes de ces excavations ont plus de 40 pieds de profondeur et paraissent des fondrières creusées des mains de la nature, quoiqu'elles soient presque toutes l'ouvrage de l'art. On pourrait profiter de tous ces travaux et surtout des anciennes coupures pour former sur ce point un camp retranché, qui défendrait encore mieux l'entrée de la péninsule que la forteresse de Corinthe, qui étant trop élevée et n'ayant que des feux fichants, peut être aisément tournée ou masquée.

Le chemin de Corinthe dans la Grèce, à travers l'isthme, se dirige d'abord vers l'est, traverse une petite rivière qui tourne la citadelle; et laissant à droite le port de Kikriès, il se détourne vers le nord et s'élève du village d'Hexamili par une pente douce, mais inégale et rocailleuse, sur le dos de l'isthme vers un lieu légèrement exhaussé où l'on voyait autrefois le temple de Neptune, et où l'on célébrait les jeux isthmiques. C'est sur ce plateau que l'on voit encore les vestiges de l'ancienne muraille qui fermait le Péloponnèse, et à quelque distance, en avant de cette muraille, le tracé du canal qui devait unir le golfe Saronique au golfe Corinthien. Là le chemin se divise en deux branches : l'une côtoie le golfe Saronique, passe au village de Canèta, près duquel sont les ruines de Cromyon, et s'élève de ce village sur les flancs d'une

montagne taillée à pic, où le voyageur paraît comme suspendu entre la montagne et la mer, et d'où l'on descend par une pente rapide à Mégare. C'est le chemin de la corniche, d'où Sciron précipitait les passants dans les flots, et d'où il fut lui-même précipité par Thésée : on le nomme *Kaki-Skala* ou le mauvais chemin, et il n'est guère praticable que pour les piétons, parce qu'il est taillé sur plusieurs points dans le roc vif et soutenu par des poutres sur des abîmes.

L'autre chemin, qui forme la grande ligne de communication entre la Morée et la Grèce, s'élève directement du milieu de l'isthme sur le dos de ce groupe de monts, connus sous le nom de monts *Onéens*, et dont le mont Géranion paraît le plus élevé, traverse un long défilé creusé entre ces monts et débouche dans la Grèce de deux côtés, du côté de l'est dans la plaine de Mégare sur le golfe Saronique, et du côté du nord sur le golfe d'Alcyon vers le village de Psato; d'où l'on monte par celui de Vilia sur la croupe du mont Cithéron, pour descendre par le défilé des Trois Têtes au village de Kocla vers les ruines de Platée. C'est le chemin direct de la Morée en Béotie; mais tous ces chemins sont impraticables pour de l'artillerie, et une armée pourrait à chaque pas y être arrêtée par une poignée de soldats.

Corinthe est suffisamment défendue par sa citadelle; mais si on voulait la défendre par des ouvrages de campagne, il faudrait élever sur les bords de la rivière, qui se jette à l'est de la ville dans le golfe Corinthien, une première ligne de retranchements, puis une seconde sur l'isthme même en suivant

les anciennes coupures faites en divers temps, et enfin une troisième à l'entrée du défilé, creusé au pied du mont Géranion et regardé comme une des portes de la Morée. Il serait alors très-difficile à une armée, qui voudrait pénétrer dans la Morée par l'isthme de Corinthe, de forcer ces trois barrières, dont les deux premières défendraient l'entrée de la péninsule et dont la troisième couvrirait la ville même de Corinthe.

Corinthe était, comme Sicyone, la capitale d'un petit canton de l'Achaïe, qui s'étendait de l'ouest à l'est depuis la Sicyonie jusqu'à l'isthme, et du nord au sud depuis le golfe Corinthien jusqu'aux montagnes de l'Argolide. Cette dernière partie est en général très-montueuse, et n'était jadis connue que par les deux villes de Cléones et de Némée, situées à la tête des deux ruisseaux, qui vont se jeter l'un et l'autre dans la mer, à l'ouest de Corinthe; mais la région littorale est moins inégale et plus propre à la culture, quoiqu'elle soit en général très-mal cultivée. Les vignes, qui en couvraient les coteaux et qui ont donné leur nom au raisin de Corinthe, ont presque toutes disparu, et l'on n'y voit plus aujourd'hui que quelques champs de blé, et des bouquets clair-semés d'oliviers et de cyprès, qui répandent leur triste ombrage sur des ruines ou des tombeaux. Rien n'est moins gai que l'aspect de la Morée, quand on y entre par l'isthme de Corinthe.

CHAPITRE VIII.

Des différentes routes qui traversent la Morée.

TEL est le pourtour de la péninsule; mais pour se faire une idée de son intérieur, il faut parcourir les différentes routes qui la traversent, et qui partant de Tripolitza, comme d'un centre commun, aboutissent toutes comme autant de rayons aux principaux points de sa circonférence.

Les principales de ces routes sont celles d'Argos et de Corinthe, la route de Sparte et de Mistra, celle de Messène et de Coron, et les routes de Gastouni, de Patras et de Sicyone.

La route de Tripolitza à Argos se dirige au nord-est et se divise en deux branches : l'une, et c'est la plus méridionale, sort du plateau de l'Arcadie vers les ruines de Tégée et s'élève par le village de Sténo sur la croupe du mont Parthénius pour descendre par le *Trochos* ou chemin de la roue dans le vallon du Phryxus vers le village d'Aglado-Campo; d'où l'on va en cotoyant le flanc des montagnes, déboucher dans la plaine de Lerne vers l'échelle de Milos. On va ensuite de Milos à Nauplie, en cotoyant le fond du golfe Argolique, ou à Argos, en tournant les collines qui bordent ce golfe.

L'autre route se dirige plus au nord et sort du pla-

teau de l'Arcadie vers les ruines de Mantinée, traverse les défilés du mont Artémisius vers le village d'Agénitzi et descend avec le Charadrus dans la plaine d'Argos. Cette route est plus courte que la précédente; mais elle est plus âpre et plus difficile.

Argos est le point où se divisent les différentes routes de l'Argolide. Celle de Corinthe se dirige au nord, traverse l'Inacchus à une demi-lieue de la ville; et remontant un de ses affluents jusque vers le village de Karvathy près des ruines de Mycènes, elle entre vers celui de Phiti dans les défilés du mont Trétum; d'où l'on s'élève en tournant à droite sur un plateau qui porte les ruines de Cléones; ou en tournant à gauche sur une haute vallée déserte, qui cache celles de Némée, parmi lesquelles on distingue encore la colonnade du temple de Jupiter. On descend ensuite du vallon de Némée et du plateau de Cléones avec deux cours d'eau dans la plaine de Corinthe.

Les autres routes d'Argos se dirigent vers l'est, traversent la plaine arrosée par l'Inacchus et sortent de cette plaine vers les ruines de Tirynthe. L'une de ces routes s'élève directement par le village de Katchingri sur le dos du mont Arachné vers le bourg de Ligourio; d'où l'on descend sur le golfe Saronique par un ravin profond au bourg de Piadé, ou par le village de Péri et le vallon des bains d'Esculape au village de Pidavra, l'ancienne Épidaure. L'autre route, qui se dirige plus au sud, conduit à Nauplie; et tournant le fort Palamide, elle va par les villages de Drépano, de Fournos et de Didymi, le long du golfe Argolique, à Castri, l'ancienne Hermione.

La route de Tripolitza à Mistra se dirige au sud et

sort du plateau de l'Arcadie vers les sources de l'Alphée, où elle se divise en deux branches : l'une traverse le mont Chelmos au défilé de Klissoura et descend avec les eaux de l'Œnus dans la vallée de Sellasie : l'autre, qui se dirige plus à l'ouest, traverse les défilés du mont Cronius et descend avec les eaux de l'Eurotas dans une autre vallée où l'on voit les ruines de Belmine, près d'un village nommé Bouraïkos; et d'où, en côtoyant l'Eurotas sur sa rive droite, l'on descend par le village d'Agrapoulo aux ruines de Pellane, et des ruines de Pellane par les villages de Périvolia, de Chorititza et de Papioti, à celles de Sparte.

La route de Sellasie est plus courte que celle de Belmine; mais elle est plus difficile : la montée et la descente sont également rapides : on circule dans des sentiers tortueux, où l'on ne découvre aucune trace de verdure, et l'on se croirait transporté aux extrémités du monde, si l'on ne retrouvait dans le vallon, où l'on débouche, tous les végétaux de la Grèce. L'olivier, le figuier et la vigne reparaissent sur les coteaux, et l'on aperçoit dans les bas-fonds des châtaigniers, des noyers, des mûriers et quelques prairies. Au fond du vallon coule un ruisseau qui paraît être le Gorgile, et qui va s'unir à l'Œnus, en avant de Sellasie, dans un défilé resserré entre deux montagnes connues des anciens, l'une sous le nom de mont Olympe, l'autre sous celui de mont Eva. C'est au pied de ces montagnes et vers le confluent des deux rivières, que se donna une des batailles les plus mémorables de l'antiquité entre les Lacédémoniens commandés par leur roi Cléomène et les Macédoniens

unis aux troupes de la fédération achéenne, sous la conduite d'Antigone Doson. L'armée lacédémonienne n'était que de vingt mille hommes, tandis que l'armée confédérée en avait au moins vingt-huit mille, parmi lesquels on comptait dix mille phalangites macédoniens, trois mille hoplites achéens, deux mille Thébains, et mille Mégalopolitains. Cléomène avec une armée aussi inférieure n'avait pas cru devoir tenir la campagne devant les alliés, et il s'était retiré dans la Laconie, dont il gardait toutes les avenues; mais présumant qu'Antigone, maître d'Argos et de Tégée, viendrait à lui par le défilé de Sellasie, il était venu l'attendre sous cette ville, et il s'était retranché à l'issue du défilé, sa droite appuyée au mont Eva, sa gauche au mont Olympe, et sa cavalerie au centre, sur les deux rives de l'Œnus[1]. Antigone trouvant l'armée lacédémonienne ainsi retranchée, n'osa pas d'abord l'attaquer : il s'arrêta sur le Gorgile, et se couvrant de ce

1. La disposition de Cléomène fut vicieuse. Il est presque toujours dangereux de placer la cavalerie au centre de la ligne de bataille, parce qu'une ligne de bataille n'a de solidité que par la liaison de ses parties entre elles. Or la cavalerie placée au centre d'une ligne de bataille ne peut jamais bien lier deux aîles d'infanterie, parce que la cavalerie seule ne peut guère résister à une attaque combinée de différentes armes, et que si elle cède le terrain, elle laisse les deux ailes isolées en proie aux attaques de l'ennemi : c'est ce qui arriva jadis à Sellasie, et c'est ce qui est arrivé dans des temps voisins du nôtre à Hochtèd, où Marlboroug força le centre de la ligne française, formé de la cavalerie. On a dit que Tallard exécuta mal sa disposition, parce qu'il avait la vue courte; mais cette disposition était mauvaise, et il n'aurait pas pu la corriger dans la chaleur de l'action, quand même il eût eu des yeux d'aigle.

ruisseau, il tâta pendant plusieurs jours l'armée ennemie sur divers points; mais voyant qu'il ne pouvait pénétrer sur aucun, et le terrain ne lui permettant pas de déployer sa phalange de front, il la ploya en deux et tomba avec tout le poids de sa phalange ainsi doublée, d'abord sur la cavalerie et ensuite sur la phalange lacédémonienne, qu'il enfonça. Philopœmen, à la tête d'un escadron de la cavalerie achéenne, fit de lui-même dans un moment décisif une charge brillante contre la cavalerie ennemie, et fraya ainsi la victoire à la phalange macédonienne. Aussi dit-on qu'Antigone ayant fait appeler, après l'action, le général de la cavalerie et lui ayant demandé pourquoi il avait chargé sans son ordre, ce général lui répondit, pour s'excuser, que ce n'était pas lui, mais un jeune cavalier mégalopolitain, qu'il n'osait nommer, de peur de le compromettre. « Ce jeune homme, repartit Antigone, s'est conduit en grand capitaine, et vous, général, vous vous êtes conduit en jeune homme. »

Cette victoire porta un coup mortel à la puissance lacédémonienne; mais elle affaiblit en même temps la fédération achéenne et prépara la ruine de la Grèce.

La ville de Sellasie, qui était sur la rive droite de l'Œnus, à une petite distance du champ de bataille, a entièrement disparu, et on a de la peine à reconnaître la place qu'elle occupa. La route descend de Sellasie à Mistra en côtoyant l'Œnus, qui va se jeter dans l'Eurotas au-dessus des ruines de Sparte; et après avoir traversé le fleuve sur un pont de pierres, elle conduit à Mistra à travers les petites collines qui bordent de ce côté la vallée de l'Eurotas.

La route de Belmine est plus longue, et elle fait

autour du mont Cronius de longs circuits; mais elle débouche dans la vallée de l'Eurotas par le canton le mieux arrosé de la Laconie. De tous côtés jaillissent des sources d'eau vive, qui viennent en serpentant grossir le fleuve. La forteresse de Belmine, située vers le confluent de toutes ces eaux à l'issue des défilés de l'Arcadie, était comme la clé de la Laconie; mais il n'en reste plus que des ruines, ainsi que de celle de Pellane, située sur la rive droite de l'Eurotas, à quelques lieues plus bas; et l'on descend maintenant des ruines de Belmine à celles de Pellane et des ruines de Pellane à celles de Sparte, en côtoyant la rive droite du fleuve jusqu'au-dessous du village de Papioti vers le groupe des collines, qui environnent à l'est et au nord la plaine de Mistra. C'est au pied de l'une de ces collines, à une lieue un quart au nord des ruines de Sparte, que l'on voyait autrefois le temple de Diane Mysienne, et près de ce temple une statue de la Pudeur, offrande d'Icarius, roi de Lacédémone. Ce prince, après avoir marié à Ulysse sa fille Pénélope, voulait la retenir auprès de lui au moment de son départ pour Ithaque; et l'ayant accompagnée sur la route de l'Arcadie jusqu'au temple de Diane, il lui demandait si elle n'aimait pas mieux retourner avec lui à Lacédémone que de suivre Ulysse à Ithaque. Pénélope, se couvrant alors le visage de son voile, ne répondit rien : ce qui fit comprendre à Icarius qu'elle préférait de suivre son mari plutôt que de retourner avec son père. Voilà pourquoi Icarius fit ériger en ce lieu une statue à la Pudeur. On va de ce lieu à Mistra à travers les petites collines qui bordent au nord la plaine de Sparte.

Mistra communique avec Monemvasie ou Malvoisie par un chemin qui se dirige au sud-est, et qui traversant l'Eurotas sous Amyclée s'élève par le village de Zizina et par celui d'Ayos-Paulo ou de Saint-Paul sur la crète du mont Zarex vers le hameau de Cosmopolis; d'où il descend sur le littoral de Monemvasie par le village de Marios et par celui d'Hièraki, bâti sur l'emplacement de Géronthres. C'est sur ce littoral que l'on recueillait autrefois ces vins liquoreux, qui ont fait donner à tous ceux de la même espèce le nom de vins de Malvoisie.

Un autre chemin conduit de Mistra au fond du golfe Laconique en se dirigeant directement au sud et en côtoyant l'Eurotas sur sa rive droite jusque vers le bourg de Bardounia, habité par une peuplade de Turks armigères; d'où il descend sur le golfe Laconique vers les ruines d'Hélos ou vers celles de Gythium: c'est l'ancienne route commerciale de Sparte, aujourd'hui peu fréquentée, parce qu'elle est souvent infestée par les Bardouniotes. Ce chemin sort de la plaine de Mistra vers les ruines d'Amyclée; et longeant l'Eurotas sur sa rive droite, il va par les villages de Kodina, Baphia, Lefka, Phivika, Calavisa et Duria, déboucher vers le bourg de Bardounia au fond du golfe Laconique, d'un côté par les villages de Scala et de Vouvaglia sur la rive droite de l'Eurotas, et de l'autre sur sa rive gauche par le village de Koumastra et par le bourg de Kolokina.

Enfin Mistra communique avec Calamata en Messénie par un chemin qui se dirige à l'ouest et qui s'élevant par le vallon du Tiase sur la croupe du mont Taygète, débouche par le défilé des *Portes* sur le golfe

Messénien vers la baie d'Armyros ou vers le bourg de Calamata.

La route de Tripolitza à Coron se dirige au sud-ouest, et sort du plateau de Tégée vers les ruines de Pallantium; d'où elle descend dans un vallon inondé par les eaux de l'Alphée. On traverse ce vallon sur une chaussée, jetée dans un marais; et laissant à droite la gorge qui sert d'issue à l'Alphée, on s'élève sur les hauteurs qui bordent le fleuve, pour descendre par un long détour sur la haute plaine de Léondari.

C'est dans cette plaine élevée que se coupent les divers chemins qui conduisent l'un à Mistra par le défilé de Belmine et le long de l'Eurotas, l'autre à Mégalopolis et à Caritèna en côtoyant l'Alphée, et le troisième à Coron par les deux principaux défilés du mont Lycée. On entre dans l'un de ces défilés en sortant de la plaine de Léondari, et dans l'autre en sortant de celle de Mégalopolis, et l'on débouche de l'un par le village de Macriplaï et de l'autre par celui de Krano dans la grande vallée de la Messénie; d'où l'on va passer le Pamisus vers le village de Zézi quand on va à Messène, ou au-dessous du bourg de Jefférimini, quand on va directement à Androus et à Nisi.

Il y a un chemin qui conduit directement de Messène à Arcadia en se dirigeant au nord-ouest et qui va traverser le Pamisus vers le Khan de Kocla entre le bourg de Boudia et celui de Soulima, pour s'élever par le village d'Agrilos sur une chaîne de coteaux qui lient le mont Lycée au mont Thématia, et d'où l'on descend avec la rivière de Cyparissia dans la plaine d'Arcadia.

Il y a aussi un chemin qui conduit d'Androus et de Nisi directement à Navarin en se dirigeant au sud-

ouest, et qui va traverser les défilés du mont Thémathia vers le village de Coumani ou vers celui de Sogna, pour descendre avec un petit cours d'eau sur la baie de Navarin.

Le chemin de Nisi à Coron se dirige au sud; et côtoyant le golfe Messénien sur son pourtour occidental, il va par le village de Pétalidi à celui de Castélia: d'où il s'élève sur des coteaux couronnés d'oliviers pour descendre par une pente rapide à Coron; ou tournant vers Castèlia à l'ouest, il conduit directement à Modon à travers les défilés des montagnes, qui vont projeter le cap Gallo et terminer la péninsule messénienne.

La route de Tripolitza à Gastouni se dirige à l'ouest et se divise en deux branches. L'une traverse le mont Ménale, descend sur l'Alphée vers le bourg de Sinano ou vers la ville de Cariténa, côtoie le fleuve sur sa rive droite; et laissant au pied des montagnes, qui bordent sa rive gauche, le bourg d'Andritzèna et celui de Phanari, elle va s'enfoncer au-delà des ruines d'Aliphère dans une gorge profonde et sinueuse, d'où elle débouche vers le village de Miraca dans le vallon d'Olympie.

L'autre route s'élève plus au nord, au sortir des défilés du mont Ménale, traverse le Gorthynius vers le bourg de Dimitzana, le Ladon au-delà de Langadia vers le village de Vanina, le fleuve Érymanthe vers le bourg de Lala, et va en côtoyant le mont Pholoë déboucher dans la plaine de Gastouni vers les ruines d'Elis.

La route de Tripolitza à Patras se dirige d'abord au nord, traverse la plaine de Mantinée, s'élève suc-

cessivement sur le plateau d'Orchomène et sur celui de Phénéos : puis tournant au nord-ouest, elle monte vers les ruines de Clitor sur le plateau de Calavrita ou vers celles de Psophis sur le plateau de Nézèro; d'où elle descend avec le Pirus au Khan de Gouménitza vers les ruines de Tritée, pour s'élever sur le mont Panachaïcon, et descendre enfin par le hameau de Béyouli dans la plaine de Patras.

Une branche de cette route quitte le chemin de Patras vers les ruines de Tritée, pour descendre avec le Pirus vers celles d'Olénus au village de Kaminitza, une autre le quitte au bourg de Nézéro pour descendre avec le Sélinus dans la vallée de Vostitza, et une troisième s'en sépare au bourg de Calavrita pour descendre par le monastère de Méga-Spiléon dans la vallée de Pellène; mais tous ces chemins sont très-difficiles, parce que le terrain est âpre, tourmenté, les habitations et les cultures rares, les montagnes très-élevées et leurs cîmes presque toujours couvertes de neige. Ajoutez que la descente sur le golfe Corinthien est souvent impraticable en hiver, parce que le terrain y est coupé en pentes courtes et brusques, tandis qu'il décline en terrasses plus ou moins larges sur la plaine de Tripolitza.

Enfin la route de Tripolitza à Sicyone s'élève de la plaine de Mantinée sur le plateau d'Orchomène et du plateau d'Orchomène sur celui de Stymphale, vers le village de Zaraca, situé au pied du mont Apéaure; d'où l'on descend avec les eaux de l'Asopus à Phlionte et de Phlionte à Sicyone.

Cette dernière route conduit même directement à Corinthe par le village d'Ayos-Giorgios, bâti sur l'em-

placement d'Ornée au débouché des montagnes, qui séparent la vallée de l'Asopus de celle de Némée; d'où en tournant à droite on va par le défilé du Trétum dans la plaine d'Argos, ou en tournant à gauche par le vallon de Némée dans la plaine de Corinthe. C'est la route la plus courte de l'Arcadie à l'isthme de Corinthe, et celle que prenaient jadis les armées grecques qui voulaient pénétrer par cet isthme dans le cœur du Péloponnèse; mais elle n'est plus praticable aujourd'hui que pendant l'été, parce qu'elle s'élève et descend par des pentes trop roides, et qu'elle est inondée pendant l'hiver.

CHAPITRE IX.

De la configuration de la Morée, et de la manière dont on pourrait l'attaquer et la défendre.

Telles sont les principales routes qui traversent la Morée. Que l'on se représente maintenant cette grande péninsule, ne tenant au continent de la Grèce que par un isthme de deux lieues de large, échancrée sur tout son pourtour et coupée par des golfes profonds qui pénètrent jusqu'à son centre, vers ce centre un groupe de montagnes qui se pyramident au mont Cyllène, des cours d'eau qui descendent de ces montagnes par des escarpements rapides ou qui sortent soudainement de gouffres souterrains, pour s'égarer sur de hautes

plaines ou couler dans de vastes fondrières, ici des rochers noirs et dépouillés d'arbres, là des vallées parées de la plus riche verdure, partout un ciel pur, un soleil brillant et un paysage qui varie à chaque pas, et l'on aura une idée de cette singulière contrée. Nue et aride sur ses hauteurs, parce que ses montagnes sont déboisées, fangeuse et crevassée dans ses vallées, parce que ses eaux s'égarent dans des bas-fonds, la Morée ressemble aujourd'hui à un pays désolé par les feux du ciel et les eaux de la terre, mais qui pourrait redevenir encore un des plus beaux pays de l'Europe, si ses montagnes étaient replantées et ses eaux encaissées. Nul autre ne l'égale pour la variété de ses sites ni pour la diversité de ses productions : c'est l'abrégé de tous les climats.

Envisagée militairement, la Morée peut être représentée sous la forme d'un cône tronqué, dont Tripolitza occupe le plateau, et les villes de la côte la base ou la circonférence. On peut donc considérer Tripolitza comme une place forte, dont les villes maritimes forment les dehors ou les ouvrages avancés, et les différentes routes qui conduisent de ces villes à Tripolitza, comme autant d'avenues, qui aboutissent au corps de la place. La meilleure manière de défendre la Morée serait donc de défendre l'accès de ces avenues; et voilà pourquoi elle était jadis mieux défendue par les forteresses d'Olénus, de Cyllène, d'Aliphère, de Messène et de Gythium, qu'elle ne l'est aujourd'hui par celles de Navarin, de Modon, de Coron, de Mistra et de Monemvasie, dont les ouvrages, trop éloignés de la route des principales communications, peuvent être aisément tournés ou masqués par une armée, qui après être

débarquée sur la côte, voudrait monter sur le plateau de l'Arcadie.

Il faudrait donc pour défendre la Morée fortifier les principales villes de la côte et surtout en mieux choisir le site, fermer par des ouvrages de campagne ou des camps retranchés les vallées qui conduisent de ces villes à Tripolitza, et surtout celles du Pirus, du Pénée, de l'Alphée, du Pamisus et de l'Eurotas, et transporter la capitale du pied du mont Ménale, où elle est dominée, sur la butte de Tégée, d'où elle dominerait elle-même toute la plaine de Tripolitza.

Telle est la meilleure manière de défendre la Morée: la meilleure manière de l'attaquer serait par le golfe de Corinthe. On ne peut conquérir la Morée qu'en s'emparant de Tripolitza, qui en est aujourd'hui la capitale. Il faut donc regarder cette ville comme le but de toute attaque régulière contre la péninsule, les villes de la côte comme des bases d'opérations, et les routes qui conduisent de ces villes à Tripolitza, comme des lignes de manœuvres. Pour voir quel est le meilleur point d'attaque, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les différents points de la côte.

L'attaque par le golfe de Patras ou par la vallée du Pirus paraît d'abord la plus facile pour une armée qui viendrait de Zante ou de Céphalénie ou même de la côte d'Italie, parce qu'elle présente la base d'opération la plus rapprochée du point de départ; mais d'un autre côté elle présente la ligne de marche la plus longue, et celle qui traverse les montagnes les plus hautes et les plus escarpées.

L'attaque par les différentes vallées de l'Élide présente moins de difficultés; mais on ne peut pénétrer

de ce côté sur le plateau de Tripolitza qu'en défilant à travers les gorges du mont Pholoë ou à travers celles de l'Alphée, où l'on ne serait plus arrêté, il est vrai, par la forteresse d'Aliphère ni par celle de Gorthys, qui n'existent plus, mais où l'on pourrait être harcelé à chaque pas par les Laliotes, les Turks les plus guerriers de la Morée.

L'attaque par la Messénie a d'autres inconvénients. Il faut d'abord prendre les trois forteresses de Navarin, de Modon et de Coron, parce que si vous en laissez une seule sur vos derrières, vous ne pouvez plus assurer vos convois. Il faut ensuite traverser les défilés de Mégalopolis ou ceux de Léondari, et cheminer au-delà de Léondari sur des chaussées étroites et inondées, où l'on ne peut passer qu'en défilant.

L'attaque par le golfe Laconique est encore plus difficile que toutes les autres, parce que vous ne pouvez pénétrer dans la vallée de l'Eurotas que par un terrain inondé, ni la remonter sans y être arrêté par les Turks de Bardounia et par ceux de Mistra; et que si vous voulez la tourner, vous vous exposez à être harcelé à chaque pas par les Zakouniotes, cantonnés dans le mont Zarex, ou par les Maïnotes, qui le sont dans le mont Taygète.

Les différentes attaques par le golfe de Patras, par l'Elide, la Messénie et la Laconie, ont d'ailleurs toutes cet inconvénient, que vous ne pouvez vous élever sur le plateau de Tripolitza que par les routes les plus longues et les plus difficiles, et que, lors même que vous seriez partout victorieux, la colonne ennemie, que vous chassez devant vous, peut toujours être nourrie par l'isthme et devenir immortelle.

Il faut donc commencer toute attaque sérieuse contre la péninsule par occuper l'isthme, pour couper toute communication entre la Morée et la Grèce.

L'attaque par le golfe Argolique a cet avantage, qu'elle vous place tout-à-coup presque au cœur de la péninsule, et que vous pouvez en deux ou trois marches vous porter à votre choix ou sur l'isthme de Corinthe ou sur le plateau de Tripolitza; mais elle a cet inconvénient, que vous ne pouvez vous établir sur le golfe Argolique qu'avec une flotte, et que vous pouvez y être attaqué par une autre flotte, venant de l'Archipel. Vous ne pouvez guère d'ailleurs débarquer que sur la rade de Nauplie à cause de l'insalubrité de celle de Lerne, et il faut d'abord assiéger la plus forte place de la Morée, qui peut faire une longue résistance.

La meilleure manière d'attaquer la Morée est donc de l'attaquer par le golfe de Corinthe, en faisant en même temps une diversion sur la côte de Messénie vers les bouches du Pamisus, où la coupe du terrain et l'abondance des vivres vous permettent de vous établir solidement, et d'où vous pouvez monter sur le plateau de Tripolitza par la route la plus courte, après celle de Nauplie.

Vous pouvez en quelques jours porter de la côte d'Italie une armée dans le golfe Corinthien, ou même l'y porter de Zante ou de Céphalénie en quelques heures, prendre d'emblée les deux petits forts qui le défendent et qui en sont comme les portes; et après avoir refermé ces portes sur vous, pénétrer au fond du golfe avec un vent d'ouest, assez constant dans ces parages.

Le golfe Corinthien se termine à son extrémité orientale en une vaste baie, au fond de laquelle est le port Léchée, et au-delà de l'isthme sur le golfe Saronique, le port Cenchrée. Il faut débarquer le principal corps d'armée au port Léchée, qui n'est plus aujourd'hui défendu, et envoyer des détachements aux défilés de l'isthme et au port Cenchrée, pour couper toute communication entre la Morée et la Grèce.

Maître des défilés de l'isthme et du port Cenchrée, vous pouvez venir camper sous Corinthe même, en vous assurant par un coup de main de la citadelle, qui est très-forte par sa position, mais qui est mal armée; et si elle faisait quelque résistance, vous l'auriez bientôt réduite avec quelques mortiers, placés sur une montagne voisine, d'où Mahomet II la battit autrefois avec succès. Le séjour de la citadelle est très-sain; mais celui de la ville, dispersée dans la plaine, l'est très-peu.

Il ne faut donc pas que l'armée s'y arrête longtemps, et elle doit marcher sans délai sur Tripolitza. La route d'Ornée et celle de Phlionte ne sont plus praticables : celle d'Argos est la meilleure, et c'est celle que l'on doit suivre de préférence aux autres.

Une colonne peut prendre à droite par le vallon de Némée, une autre à gauche, en remontant la rivière qui coule à l'est de Corinthe; mais le corps principal doit marcher directement au sud par la route du milieu, qui est celle de Cléones. De Corinthe à Cléones il y a quatre lieues; on en fait d'abord deux dans un vallon de craie blanche profondément encaissé : les deux autres se font dans des plis ondoyants, à travers

des taillis et des champs cultivés. Au débouché des collines, on monte insensiblement sur la plaine élevée de Cléones. Cette plaine a environ deux lieues d'étendue. On la traverse dans toute sa longueur, et l'on en sort par le défilé du Trétum, qui fait en descendant plusieurs détours et dont le passage offrirait des difficultés, s'il était défendu; mais alors pendant que le corps principal occuperait l'ennemi, la colonne filant sur la droite par le vallon de Némée tournerait le défilé et ouvrirait le chemin à l'armée. Le défilé du Trétum a plus d'une lieue de long, et débouche par le village de Phiti dans la plaine d'Argos ou par le village de Karvathy dans celle de Nauplie; et si l'ennemi avait rassemblé quelques troupes, il faudrait les attirer et les combattre sur ce terrain, qui est très-propre au déploiement d'une armée.

On va de Mycènes à Argos en deux heures par un chemin uni, qui n'est rompu qu'au passage de l'Inacchus. Nauplie reste dans cette marche à deux lieues sur la gauche. La forteresse de Nauplie exigerait des approches régulières, et ne pourrait être prise d'emblée; mais on peut la masquer, en laissant un détachement sur la butte de Tirynthe, qui forme naturellement un camp retranché, et marcher de suite sur Argos. La citadelle d'Argos n'est plus qu'une ruine. Le chemin se rompt au-delà d'Argos, et devient inégal et fangeux, à cause des épanchements de l'Erasinus. On cotoie le golfe Argolique jusqu'aux moulins de Lerne; et tournant le mont Chôon, on pénètre dans la vallée du Phryxus, pour la remonter jusque sous le village d'Aglado-Campo; d'où l'on s'élève par le chemin tournant du Trochos sur la crète du mont Parthènius,

pour descendre par le village de Stèno sur le plateau de Tripolitza.

Le passage du Trochos pourrait être vivement disputé, parce que la rampe en est tortueuse et roide; mais il pourrait être tourné, et l'on ne pourrait pas défendre long-temps contre de l'artillerie la ville de Tripolitza, qui n'est environnée que d'un mur crénelé, flanqué de petites tours. Il faudrait, pour la sauver, livrer une bataille sous ses murs, et elle serait le prix de la victoire.

L'ennemi chassé de la ville ne pourrait que se replier dans le mont Cyllène ou dans le mont Taygète, et il ne faudrait le relancer dans ces montagnes, qu'après s'être assuré de tout le plat pays. Les forteresses, qui environnent la Morée, tomberaient alors d'elles-mêmes. Il faudrait ensuite nettoyer toute la péninsule et ne pas imiter l'exemple des Vénitiens et des Turks, qui ayant dédaigné de soumettre les Maïnotes, n'ont jamais pu vivre tranquilles dans la Morée. Les Maïnotes sont sans contredit les plus inquiets des Moréotes, parce que leur subsistance est incertaine; mais la nature ne les a pas condamnés à un brigandage éternel, et on pourrait adoucir leurs mœurs, en leur donnant le goût de la navigation et du commerce, pour lesquels ils ont encore plus d'aptitude que tous les autres Grecs.

On ne doit pas compter sur une longue résistance de la part des autres habitants. Il n'y a pas en Morée plus de cinquante mille Turks, et on ne pourrait pas lever parmi eux plus de cinq mille hommes d'armes. Le reste de la population ne se battrait pas ou se battrait mal pour des maîtres qui la tiennent dans l'oppression.

En vous indiquant la meilleure manière d'attaquer la Morée, on vous a aussi indiqué la meilleure manière de la défendre. Vous ne pouvez attaquer la Morée avec succès que par l'isthme de Corinthe : vous ne pouvez non plus la défendre qu'avec un camp placé sur cet isthme, à l'abri de la citadelle, pour arrêter l'ennemi à l'entrée de la péninsule ou pour conserver vos communications libres avec la Grèce, au cas qu'il ait pénétré dans l'intérieur de la péninsule par un autre côté. Attendre l'ennemi sur le plateau de Tripolitza, à l'issue des défilés qui conduisent sur ce plateau, est une imprudence extrême; car tandis que vous vous consumez en alertes, l'ennemi vous tourne par l'un des défilés que vous avez négligé de garder, et si vous les gardez tous, vous ne pouvez lui résister sur aucun.

Vous ne pouvez, il est vrai, avec un camp retranché sur l'isthme, empêcher un débarquement sur la côte et spécialement sur le golfe de Nauplie, le point le plus vulnérable de la péninsule après celui de Corinthe; mais outre que vous avez sur ce point une forteresse, à portée d'être sans cesse ravitaillée, vous pouvez en deux ou trois marches vous porter au-devant de l'ennemi et l'arrêter dans ses mouvements, s'il entreprend de monter sur le plateau de Tripolitza, sans avoir occupé les débouchés des montagnes de l'Argolide; et s'il pénètre dans ces montagnes pour venir à vous, le harceler par des partis, lui couper ses convois et le combattre ensuite sur un terrain haché et inégal où il ne pourra faire usage de toutes ses forces, et où vous aurez réuni toutes les vôtres sous la protection d'une forteresse que vous avez pu rendre inex-

pugnable. Corinthe est la clé de la Morée; et tant que vous garderez cette clé, vous serez maître de la péninsule.

Mais autant la Morée est facile à défendre, autant il est difficile de défendre la Grèce, comme on va le voir en parcourant les deux littoraux de cette contrée.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

DU LITTORAL ÉGÉEN DE LA GRÈCE, OU DE LA GRÈCE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Attique.

La Grèce est une grande péninsule triangulaire qui tient au continent de l'Europe par un côté, et dont les deux autres se prolongent, l'un sur la mer Ionienne, l'autre sur la mer Égée jusqu'au cap Sunium, la pointe la plus méridionale de l'Attique. Sa charpente est formée d'une double chaîne de montagnes, qui part du mont Scardus en Albanie, comme d'un nœud commun, et dont l'une se dirige à l'est et borne la Grèce au nord, tandis que l'autre la traverse du nord au sud. La première chaîne, que l'on appelle tantôt chaîne Illyrique et tantôt chaîne Mœsique, suivant qu'on l'envisage dans son origine en Illyrie ou dans son développement en Mœsie, a ses points culminants au mont

Scardus, au mont Orbèlus et au mont Hœmus; d'où coulent dans le Danube la Morava, l'Escus, l'OEtus, l'Osmus et l'Yatrus, et dans la mer Égée l'Axius, le Strymon, le Nestus et l'Hébre.

L'autre chaîne, qui est proprement la chaîne grecque, se pyramide aux monts Hyperborées, au Pinde, au Parnasse, à l'Hélicon, et verse d'un côté dans la mer Ionienne le Drin, l'Apsus, l'Aoüs, l'Aréthon, l'Acheloüs et l'Evénus, et de l'autre dans la mer Égée l'Haliacmon, le Pénée, le Sperchius, le Céphise et l'Asopus : ce qui divise naturellement le pays en deux littoraux, le littoral Égéen à l'est, et le littoral Ionien à l'ouest. Celui-ci se prolonge depuis le golfe de Corinthe jusqu'à celui de Cataro, et l'autre depuis la pointe méridionale de l'Attique jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Nous allons parcourir successivement ces deux littoraux, en commençant par le littoral Égéen.

Le chemin, qui conduit de la Morée dans la Grèce, traverse l'isthme par le milieu, et se divise au-delà de l'isthme en deux branches : l'une côtoie le golfe Saronique et conduit à Mégare le long des roches Scironiennes, en suivant une corniche construite par l'empereur Adrien, et dont on reconnaît encore les vestiges vers la roche Moluride, du haut de laquelle Ino se précipita dans la mer : c'est le chemin le plus court. L'autre plus long s'élève du milieu de l'isthme sur le dos des monts Onéens, traverse le défilé du mont Géranion et descend par une pente rapide dans la plaine de Mégare, l'ancienne Mégaride.

La Mégaride, enclavée entre la Corinthie et l'Attique, est un bassin inégal d'environ 7 à 8 lieues de long sur 4 à 5 de large, ouvert seulement au sud

sur le golfe Saronique, et environné de montagnes sur le reste de son pourtour. A l'ouest sont les monts Onéens qui vont projetter d'un côté sur le golfe Saronique les roches Scironiennes, et se lier de l'autre vers le fond du golfe d'Alcyon au mont Cithéron, et à l'est sont les monts Kérata, qui séparent la Mégaride de l'Attique.

Mégare était située vers l'issue de ce bassin sur le golfe Saronique au pied de deux collines, sur lesquelles on avait bâti les deux citadelles de Caria et d'Alcathoë, et elle était liée par deux longs murs au port Nisée, qui n'en est éloigné que de deux tiers de lieue et qui est caché derrière le cap Minoa, à l'entrée du canal de Salamine.

On ne voit plus aujourd'hui sur l'emplacement de Mégare qu'une misérable bourgade de douze à quinze cents habitants, dont les maisons dispersées sur un sol nu et couvert de broussailles, sont presque toutes bâties en terre et présentent le plus triste aspect; mais on voit encore les vestiges des murs qui joignaient la ville au port, et sur la colline, qui domine le port, un monastère grec bâti avec les ruines de l'ancienne forteresse de Nisée.

Le chemin de la Béotie se sépare à Mégare de celui de l'Attique. Le premier se dirige au nord, tourne vers l'ouest les monts Kérata qui séparaient jadis la Mégaride de l'Attique, traverse la plaine où est le bourg de Condoura et s'élève vers les ruines d'Éleuthères sur la croupe du mont Cithéron, pour descendre dans la vallée de l'Asopus en Béotie vers les ruines d'Érythres.

Le chemin d'Athènes se dirige à l'est, traverse le

défilé des monts Kérata et côtoie le canal qui est entre l'Attique et l'île de Salamine jusqu'au village d'Eleusis, bâti au pied d'un coteau, sur lequel était le temple de Cérès. On en reconnaît encore l'enceinte; mais la statue mutilée de la déesse, que l'on y voyait naguère parmi d'autres ruines, n'y est plus maintenant, et a été transportée de nos jours en Angleterre. Ce temple passait pour un des plus beaux de la Grèce, ou du moins pour un des plus grands, et il était renommé par les mystères que l'on y célébrait, et dont aucun initié ne pouvait divulguer le secret, sans se vouer à la mort et à l'exécration publique : ce qui a rendu ce secret très-difficile à pénétrer. Il paraît cependant par le témoignage des anciens écrivains et même par celui des premiers docteurs du christianisme, que la doctrine secrète, enseignée aux initiés, était la doctrine de l'unité de Dieu, principe et fin de toutes choses, celle de sa providence sur l'univers et en particulier sur l'homme, la plus noble des créatures terrestres, et celle de la destination de l'homme dans la vie présente, et de l'existence pour lui d'une vie future, où il recevra le prix de ses bonnes et de ses mauvaises actions; mais en faisant connaître à l'homme son principe et sa destination, on lui faisait connaître aussi les bornes de son intelligence, afin qu'il n'usât pas ses facultés dans de vaines contemplations, et qu'en cherchant à pénétrer les mystères de la nature qui sont au-dessus de sa portée, il ne négligeât pas ses propres devoirs. On lui enseignait que tous les devoirs de l'homme lui avaient été révélés par la volonté divine empreinte dans sa raison, et que l'homme avait dans ses devoirs les motifs de toutes ses actions : qu'il devait, pour obéir à

la volonté divine, remplir tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers les autres hommes, tous comme lui l'ouvrage de Dieu : qu'il devait aimer Dieu comme il s'aimait lui-même, et aimer les autres hommes comme il aimait Dieu : qu'il ne pouvait pas renoncer à l'amour de Dieu sans se détacher de son principe, à l'amour de lui-même sans se séparer de sa nature, à celui des autres hommes sans anéantir en quelque sorte l'ouvrage de Dieu, puisque les hommes ne peuvent vivre sur la terre qu'en s'aidant entre eux et en se faisant du bien les uns aux autres : que cette doctrine avait été implicitement gravée de la main de Dieu dans le cœur de tous les hommes : qu'elle n'était point particulière à un individu, à un peuple, mais commune à tous : qu'elle était la même à Athènes et à Memphis, à Sparte et à Babylone, la même chez les Grecs et chez les Barbares; mais que pour la pratiquer, il fallait avoir l'esprit et le cœur purs ou être prêt à sacrifier généreusement ses préjugés à la vérité et ses passions à la vertu; que la plupart des hommes, aveuglés par leurs préjugés ou corrompus par leurs passions, n'étaient pas capables de ce sacrifice généreux, et que c'était pour ne pas exposer cette doctrine sainte aux outrages d'une multitude ignorante ou passionnée et aux persécutions des gouvernements corrompus, qu'on ne la révélait explicitement qu'aux hommes éclairés et vertueux.

Tel paraît avoir été le motif de l'initiation et des épreuves exigées des initiés. La doctrine, qu'on leur enseignait secrètement à la suite de ces épreuves, était celle des hommes les plus éclairés de la Grèce et en particulier des Eumolpides, l'une des familles les

plus illustres d'Athènes, dans laquelle on choisissait les Hiérophantes qui présidaient aux mystères; et il n'était pas nécessaire sans doute qu'on la révélât aux initiés dans un temple, puisqu'elle leur était révélée par leur raison; mais comme le peuple était très-superstitieux et qu'il s'autorisait de l'exemple des dieux pour justifier ses propres crimes, on avait cru devoir la rappeler formellement à un petit nombre d'hommes éclairés, pour qu'ils la répandissent eux-mêmes insensiblement parmi tous les autres.

Dans un temps où le polythéisme était devenu la religion du peuple, il fallait que le théisme pur restât celle des hommes éclairés et vertueux et que la religion des sages épurât sans cesse celle de la multitude, afin que la morale du genre humain ne pérît pas au milieu des superstitions populaires.

Tant que l'initiation d'Eleusis subsista, elle conserva dans la Grèce la pureté des croyances religieuses, et elle fut plus ou moins utile au genre humain, jusqu'à ce qu'enfin le christianisme, après avoir détruit le polythéisme, eut répandu les mêmes croyances dans tout l'univers.

La route d'Eleusis à Athènes suit les vestiges de la voie sacrée, traverse la plaine de Thria, sillonnée par un ruisseau qui vient du mont Cithéron; et tournant au sud, elle s'élève par une gorge creusée entre le mont Icare et le mont Corydale au monastère de Piéro-Daphné, bâti sur les fondements du temple d'Apollon, pour descendre dans une grande plaine, bordée vers l'ouest par le port Pirée, et à l'extrémité de laquelle on aperçoit vers le sud au pied du mont Hymète la ville d'Athènes, environnée d'une ceinture d'oliviers.

Il y a de Corinthe à Mégare dix lieues, et huit de Mégare à Athènes; cette route ne présente de difficultés qu'au défilé du mont Géranion et à celui du mont Corydale.

L'île de Salamine, qui se prolonge depuis le port Nisée jusqu'au port Pirée, est très-échancrée sur tout son pourtour, et forme devant Eleusis une vaste baie, où l'on pénètre par deux passes, l'une à l'ouest vers le port Nisée, l'autre à l'est vers le port Pirée. La première est très-étroite, a peu de fond et n'est plus accessible qu'à des barques : l'autre plus profonde a cinq à six cents toises de large; mais elle est très-rétrécie à son entrée par la petite île de Psyttalie.

C'est dans ce détroit que se donna la bataille entre les Perses et les Grecs. La flotte combinée des Grecs, principalement composée des escadres d'Athènes, de Sparte, de Corinthe et d'Egine, n'avait que 380 galères, et elle était mouillée à l'entrée du détroit, où elle était bloquée par la flotte des Perses, qui avec douze cents vaisseaux bordait tout le rivage de l'Attique depuis l'île de Psyttalie jusqu'au port Pirée et même jusqu'au port Phalère, séparé du premier par la péninsule de Munychie. Cette flotte, composée des escadres des différentes nations de l'Asie-Mineure et de la Syrie, soumises aux Perses, était commandée par l'amiral Ariabignès et par le satrape Mardonius, sous les ordres directs du roi Xerxès, qui avait fait dresser ses tentes sur le mont Corydale, pour être spectateur du combat. La flotte grecque avait pour chefs le spartiate Eurybiade, l'athénien Thémistocle et le corinthien Adimante. Celui-ci ne voulait pas qu'on reçût la bataille dans le canal de

Salamine, où l'ennemi en tournant l'île pouvait couper la retraite aux Grecs. Thémistocle au contraire voulait qu'on profitât de la faveur de la position et que l'on combattît dans un détroit où la flotte grecque, malgré la disproportion de ses forces, pouvait opposer un front égal à celui des Perses. Son avis prévalut et triompha de l'arrogance du général spartiate, qui persuadé par les raisons d'Adimante osa lever la canne sur le général athénien et n'en reçut pour toute réponse que ces mots : *frappe, mais écoute.*

Les Perses attaquent les premiers; mais ne pouvant se déployer à l'entrée du détroit, ils sont obligés de resserrer leurs rangs et de les rompre, à mesure qu'ils avancent. Leurs vaisseaux trop lourds se prêtent difficilement à la manœuvre; et loin de se soutenir les uns les autres, ils s'embarrassent et s'entre-heurtent dans leurs mouvements. L'escadre athénienne conduite par Thémistocle et placée à l'aile droite des Grecs, enfonce la première l'escadre phénicienne qui formait l'aile gauche des Perses, et la déroute de l'escadre phénicienne entraîne celle de toute la ligne ennemie. Artémise seule, reine d'Halicarnasse, qui commandait les vaisseaux de Cos et ceux de Rhodes, soutint pendant quelque temps tout l'effort des Grecs : ce qui fit dire à Xerxès, témoin de son courage, que dans cette journée les hommes avaient combattu comme des femmes, et les femmes comme des hommes. Les Grecs ne perdirent dans le combat que quarante de leurs galères, tandis que les Perses perdirent deux cents de leurs vaisseaux, sans compter ceux qui tombèrent après la bataille au pouvoir des vainqueurs. Le reste de la flotte persane, poursuivi jusqu'à la pointe de l'Eubée

et au débouquement d'Andros, se retira dans l'Hellespont; et Xerxès repassa ce bras de mer dans un simple bateau, après l'avoir passé six mois auparavant avec une armée et une flotte innombrables. Tel fut le résultat de la bataille de Salamine.

L'île de Salamine, que l'on nomme maintenant *Colouri* à cause de sa ressemblance avec un fer à cheval, n'a qu'une superficie de trois à quatre lieues carrées et une population de quatre à cinq cents habitants, presque tous occupés à extraire des pins, qui couvrent l'île, la résine que l'on mêle aux vins de l'Attique pour les conserver; mais elle offre aux navigateurs deux belles rades, l'une à l'ouest formée par l'intérieur du fer à cheval, l'autre au nord entre l'île et le continent. Au fond de celle-ci est le village d'Eleusis, bâti sur les ruines de l'ancienne ville. La plaine, qui environne ce village, peut avoir trois lieues de l'ouest à l'est sur une ou deux du sud au nord, et elle est bordée d'un demi-cercle de montagnes, dont le canal de Salamine forme le diamètre : c'est la plaine de Thria, la plus fertile de l'Attique et celle où Cérès enseigna à Triptolème l'art de cultiver le blé. La plaine d'Athènes, qui n'est séparée de celle d'Eleusis que par les monts Icare et Corydale, est moins fertile; mais la culture en est plus variée, et elle est semée en blé ou plantée en oliviers, tandis que tous les coteaux d'alentour sont couverts de vignes.

Athènes est située à l'extrémité de cette plaine au pied d'un rocher applati sur son sommet et couronné d'une citadelle, où l'on voit encore les Propylées, le temple de Minerve, celui d'Erecthée et les deux théâtres de Bacchus et d'Hérodès-Atticus, l'un à l'angle

sud-est et l'autre à l'angle sud-ouest. Tous ces édifices, bâtis sur un sol élevé, présentent de loin l'aspect le plus imposant, et on croirait que le rocher, qui les porte, a été taillé exprès pour offrir aux Athéniens cette magnifique perspective.

La ville moderne n'occupe pas tout l'emplacement de l'ancienne. Celle-ci environnait la citadelle de tous côtés, embrassait dans ses murs vers l'ouest la colline de Mars où siégeait l'Aréopage, le plateau du Pnyx où s'assemblait le peuple et où l'on montre encore la tribune publique, le mont Musée où s'élève le mausolée d'Antiochus-Philopapus, et s'étendait vers le sud jusqu'aux bords de l'Illissus et à la fontaine de Callirhoé. La ville actuelle n'occupe plus que le nord de la citadelle, autour de laquelle elle forme un demi-cercle un peu allongé vers le sud-est, où l'on voit encore quelques colonnes du panthéon d'Adrien, et elle est fermée d'un simple mur crénelé, qui a tout au plus douze pieds de haut sur deux d'épaisseur; mais elle renferme encore dans son enceinte le temple de Thésée, le gymnase de Ptolémée, le portique du temple d'Auguste, quelques colonnes de celui de Jupiter Olympien, un monument octogone autour duquel sont sculptées huit figures en relief qui représentent les huit principaux vents, et le petit monument choragique de Lysicrate, vulgairement appelé la lanterne de Démosthène. C'est la ville de la Grèce la plus riche en monuments anciens.

Tous ces monuments ont été plus ou moins dégradés, les uns par le temps, les autres par la main de l'homme; mais il en est un qui a été mieux conservé que les autres et qui est presque encore intact, c'est le temple

de Thésée, parallélogramme de 56 pieds de long sur 26 de large [1], orné d'un péristyle double sur le front de devant et simple sur celui de derrière. Ce temple bâti d'un marbre blanc, qui a pris insensiblement une teinte jaunâtre, ressemble de loin à une miniature; mais dans sa petitesse il est si bien proportionné, qu'il paraît avoir servi de type à la plupart des temples grecs. Celui de Minerve, mutilé dans la dernière guerre des Vénitiens avec les Turks et dégradé de nos jours par un Anglais qui en a enlevé tous les bas-reliefs, avait été construit dans les mêmes proportions [2], mais dans des dimensions beaucoup plus grandes : il avait 227 pieds de long, 100 de large, 69 de haut, et il était environné d'un péristyle, dont les colonnes cannelées avaient 42 pieds de haut sur 5 à 6 de diamètre. Ce sont à peu près les formes et les dimensions du temple de Jupiter à Olympie, avec cette différence qu'au lieu d'être divisé dans sa longueur en trois nefs latérales par un double rang de colonnes, le temple d'Athènes l'était dans sa largeur par un simple mur en deux parties égales : l'une antérieure, au milieu de laquelle s'élevait la statue de Minerve, haute de 39 pieds, couverte de l'égide, le casque en tête, à ses pieds le bouclier, tenant de la main droite une pique et de la gauche une victoire : l'autre postérieure

---

1. Pieds grecs, de 11 pouces 4 lignes. La hauteur du temple, prise du sol jusqu'au sommet du fronton, est de 30 pieds.

2. Ce furent les architectes Ictinus et Callicrate qui construisirent le temple, et Phidias fit les sculptures.

et nommée *opistodôme*, où l'on gardait le trésor public. Sur le fronton de devant était représentée l'apothéose de la déesse, sur celui de derrière sa dispute avec Neptune au sujet du nom que l'on devait donner à Athènes, et sur les deux frises latérales une marche en l'honneur de Minerve, qui paraît être celle des panathènées. Tous ces bas-reliefs, ouvrage de Phidias, ont été transportés en Angleterre; et avec quelque soin qu'on les y garde, il est à présumer qu'ils y seront moins utiles aux progrès des arts, que s'ils avaient été conservés sur les lieux.

La plupart des temples grecs avaient été construits dans les mêmes proportions que ceux de Minerve et de Thésée, et ne variaient guère que dans leurs dimensions. C'étaient presque partout des carrés longs, dont la largeur formait la moitié ou les deux tiers de la longueur, et la hauteur les deux tiers ou les trois quarts de la largeur, quelquefois même la largeur tout entière, mais sans jamais la dépasser, comme dans les monuments du moyen âge. Telles étaient les proportions du corps de l'édifice, toujours bien combinées pour l'effet et l'utilité; mais ce corps était ordinairement orné d'un péristyle, comme d'un vêtement, qui semblable à celui de l'homme présentait dans ses formes des variétés infinies : variété dans le péristyle même, qui était tantôt simple, tantôt double, quelquefois soutenu par un seul rang de colonnes, d'autres fois par deux rangs : variété dans l'ornement des colonnes qui étaient tantôt à chapiteaux doriques, tantôt à chapiteaux ioniques ou corinthiens, celles-ci plus légères, celles-là plus massives, les unes lisses, les autres cannelées, quelquefois seules, d'au-

tres fois accouplées : enfin variété dans les frises, qui étaient plus ou moins larges, et dans les frontons, dont l'angle capital était plus ou moins ouvert, suivant les figures que l'on voulait y placer. Tous ces ornements variaient selon les lieux et le plan de l'édifice; mais ils étaient tous remarquables par l'harmonie et la grace de leurs proportions; et le ciel pur de la Grèce semblait encore ajouter à leur beauté.

Outre les monuments grecs, il reste encore à Athènes quelques fragments de monuments romains, tels que la colonnade du temple d'Auguste et celle du panthéon d'Adrien; mais si ceux-ci révèlent par leur grandeur la puissance humaine, les autres montrent par leur élégante simplicité le goût le plus pur. On croirait que l'esprit humain n'a pu rien inventer de plus parfait.

L'enceinte moderne de la ville n'a guère qu'une lieue de circonférence. L'ancienne, qui formait autour de la citadelle un cercle, dont on reconnaît encore le tracé à de vieux pans de mur, avait 60 stades ou deux lieues et demie de tour, et elle était liée par deux murs parallèles, dont l'un avait 40 stades de long et l'autre 35, à l'enceinte des deux ports du Pirée et de Phalère, séparés l'un de l'autre par le port et la forteresse de Munychie et environnés eux-mêmes sur la mer d'un mur de 60 stades de long; en sorte que la ville ancienne avec ses trois ports avait près de 200 stades ou environ huit lieues de circuit. Aussi cette ville renfermait-elle alors cent mille habitants, savoir : 50 mille autour de la citadelle et 50 mille autres autour des trois ports, tandis qu'elle n'en renferme pas aujourd'hui plus de dix mille. Les deux

ports artificiels de Phalère et de Munychie sont maintenant comblés; mais le port Pirée, qui est l'ouvrage de la nature, existe toujours et présente un bassin oblong d'environ 500 toises de profondeur, où l'on pénètre par un goulet étroit, à l'entrée duquel on avait jadis élevé un lion de marbre, remplacé depuis par un simple massif en pierre, qui sert de bouée.

La ville moderne n'est pas mal bâtie, et elle offre un aspect assez agréable, parce que la plupart des maisons sont peintes et ornées de galeries ou de terrasses; mais l'aspect des environs est triste et ne présente qu'un sol nu et couvert de bruyères, coupé seulement par quelques plants d'oliviers ou par quelques sillons de vignes. L'Illissus, qui borde la ville au sud, et le Céphise, qui coule à quelque distance au nord, ne sont que de faibles ruisseaux et n'offrent sur leurs bords que quelques bouquets d'arbres verts.

Athènes ne mérite plus aucune considération comme place de guerre, parce que ses murs ne pourraient pas résister à de l'artillerie, que sa citadelle est mal armée, qu'elle est dominée vers le nord-est par le mont Anchesme et que vers le sud-ouest elle peut être battue du mont Musée, qui n'en est éloigné que de 300 toises, et même du plateau du Pnyx et de la colline de l'Aréopage, qui en sont encore plus près. Il faudrait, pour la défendre, construire sur tous ces monticules de petits forts et les lier au corps de la place.

La plaine d'Athènes forme un bassin ovale d'environ trois lieues de long sur deux de large, bordé de tous côtés d'un amphithéâtre de montagnes, qui ne s'ouvre que vers le port Pirée et vers le port Phalère pour

laisser passer le Céphise et l'Illissus, dont les eaux vont se réunir dans un marais autour de ces ports. Au nord est le mont Icare toujours couronné de vignes, à l'est le mont Pentélique renommé pour la beauté de ses marbres, au sud le mont Hymète non moins renommé pour la bonté de son miel, et à l'ouest un long rideau d'oliviers qui dérobe la vue de la mer. Cette plaine paraît aride; mais elle n'est point stérile, et elle produit les plus beaux et les meilleurs fruits, partout où il y a un peu d'eau. Le figuier, le grenadier, le coignassier, le citronnier et l'oranger croissent dans tous les jardins; et parmi ces jardins, on vante ceux d'Ambélokipous au pied du mont Pentélique, ceux de Padichah au pied du mont Colonne et ceux de Sépolia sur les bords du Céphise. Ce sont en effet des lieux charmants par leurs ombrages et par le luxe de leur verdure, qui contraste avec le vert-pâle de l'olivier et le noir-grisâtre des roches nues dont ils sont environnés.

Le reste de l'Attique est tout hérissé de montagnes, dont les unes, en se prolongeant de l'ouest à l'est depuis l'isthme de Corinthe jusqu'au canal d'Eubée, vont se pyramider au mont Cithéron et au mont Parnète, et les autres, en se dirigeant du nord au sud, se grouper autour du mont Hymète, pour se prolonger par le mont Laurium jusqu'au cap Sunium au milieu de l'Archipel. Quelques-unes de ces montagnes, moins liées entre elles que les autres, semblent être semées au hasard sur la surface de la terre ou être sorties de son sein par quelque convulsion volcanique, et elles ont l'air d'éminences factices éle-

vées de la main de l'homme, quoiqu'elles soient presque toutes l'ouvrage de la nature.

L'Attique tout entière n'a pas plus de 80 lieues de superficie, y compris l'île de Salamine, et guère plus de 100, en y comprenant la Mégaride. Sa forme est celle d'un triangle, dont un des côtés est baigné par le golfe Saronique, un autre par la mer Égée, et le troisième formé par une chaîne de montagnes qui se prolonge depuis l'isthme de Corinthe jusqu'au canal de l'Euripe et qui attache l'Attique au continent de la Grèce. Le côté du golfe Saronique présente une ligne concave, au fond de laquelle sont l'île de Salamine et le port Pirée, et le côté de la mer Égée offre une ligne convexe, dont le point le plus saillant est au cap Cynosure, qui termine la plaine de Marathon et forme l'entrée de l'Euripe.

Ce coin de terre, qui a fait tant de bruit dans l'histoire, ne figure plus que comme un point dans la Turkie, et nourrit à peine vingt mille habitants, dont dix mille occupent la ville, et les autres sont dispersés dans la campagne. Ceux-ci, presque tous d'origine albanaise, cultivent péniblement un sol ingrat et aride, ou parcourent d'âpres montagnes, la houlette ou la hache à la main; car tous les paysans de l'Attique, qui ne sont pas vignerons ou laboureurs, sont devenus pâtres ou bûcherons. Il n'y a plus que les habitants de la côte, qui soient encore marins ou pêcheurs. Les habitants de la ville, dont les deux tiers sont Grecs et le reste Turk, vivent du produit de leurs champs ou de leur industrie; mais parmi les familles grecques, il y en a peu d'indigènes : presque toutes

sont étrangères, et venues de l'Albanie ou des îles de l'Archipel.

Le territoire de l'Attique a été presque tout entier donné en apanage aux sultanes ou consacré aux mosquées de Médine et de la Mekke, comme il le fut autrefois au culte de Minerve. On dirait que tous les gouvernements ont voulu faire respecter cette terre des arts et de la liberté, en la consacrant à leur culte; et voilà pourquoi cette partie de la Grèce a toujours été moins opprimée que les autres.

L'Attique était autrefois divisée en trois régions; la Diacrie au nord, la Pédie au milieu et la Paralie au sud: elle l'est aujourd'hui en quatre cantons, qui sont la Messoya au sud, le territoire d'Athènes au milieu, et au nord les deux cantons de Katcha et de Catavèma, qui répondent à l'ancienne Diacrie.

La Messoya ou la Paralie comprend tout cet angle de la péninsule qui se termine au cap Sunium, éloigné d'Athènes de douze à treize lieues et nommé aujourd'hui cap Colonne, parce qu'il porte les ruines d'un temple de Minerve, dont il reste encore quinze colonnes debout. En s'élevant du sud au nord, la Paralie s'étend depuis le cap Sunium d'un côté jusqu'au cap Zoster, et de l'autre jusqu'au port Prasies.

Tout cet angle de l'Attique est couvert de petits cailloux qui semblent y avoir été roulés par la mer, et ne produit que des buissons épineux : ce sont ces fameux champs Phelléens réprouvés des dieux et condamnés à une éternelle stérilité; mais la nature y a déposé, dans les flancs du mont Laurium, des mines d'argent, et elle y a caché, dans l'échancrure de la côte, deux beaux ports, l'un à l'ouest, sur le golfe Saronique, près

de l'ancien bourg d'Anaphlistus, et l'autre à l'est, sur la mer Égée, derrière l'île d'Hélène, au pied d'une hauteur, où l'on voit encore les ruines d'une ancienne forteresse qui paraît être celle de Thoricon. Ces ruines consistent en une enceinte de forme irrégulière, flanquée de tours carrées. Le peu d'habitants, répandus sur cette côte, ne vivent que de la pêche: ils y vivaient autrefois du produit des mines du mont Laurium et de celui de différentes poteries, dont la plus renommée était celle d'Anaphlistus, où l'on fabriquait des vases de terre très-recherchés pour l'élégance de leurs formes et la beauté de leur diaprure.

Le port Prasies, nommé aujourd'hui Rafti, au nord de celui de Thoricon, est encore plus beau que les deux autres: c'est un grand bassin circulaire, fermé à son entrée par deux ilots, coupé vers son centre par une langue de terre qui le divise en deux, et environné de tous côtés d'un amphithéâtre de collines qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et qui sont revêtues vers leur base d'oliviers et de vignes, et vers leur sommet de pins et de chênes verts. Ce port est la limite de la région stérile: au-delà l'olivier reparaît sur tous les coteaux, et le mont Hymète se couvre d'arbres résineux et de plantes aromatiques.

Le port Prasies est à sept lieues au sud-est d'Athènes, et sert de port à cette ville sur la mer Égée, comme le port Pirée lui en sert sur le golfe Saronique. Le chemin de Prasies à Athènes parcourt un long plateau élevé entre deux rangs de collines, dont les unes vont se rattacher au mont Hymète et les autres au mont Pentélique.

Le territoire d'Athènes ou l'ancienne Pédie com-

prend la plaine qui environne la ville, et toutes les collines d'alentour : c'est le canton de l'Attique le plus fertile en oliviers, en vignes et en arbres fruitiers.

L'ancienne Diacrie est aujourd'hui divisée en deux cantons : l'un est celui de Catavèma à l'est, l'autre celui de Katcha à l'ouest. Le canton de Catavèma comprend le littoral de Marathon et toutes les montagnes au nord-est de l'Attique depuis le mont Pentélique jusqu'au mont Parnète, et le canton de Katcha comprend le littoral d'Éleusis et toutes les montagnes au nord-ouest, depuis le mont Icare jusqu'au mont Cithéron. Tout ce pays est en général montueux, et n'est guère habité que par des vignerons et des chevriers, nommés autrefois ægicores. Les premiers habitaient plus particulièrement le mont Icare, et les seconds le mont Parnète. C'est dans cette partie de l'Attique, que naquirent la comédie et la tragédie ou le chant du bouc et de la vendange : les ægicores du mont Parnète donnaient un bouc ou un chevreau pour prix des chants tragiques, tandis que les vendangeurs du mont Icare récompensaient les poètes comiques avec une coupe de vin nouveau.

La plaine d'Éleusis est la plus fertile du canton de Katcha, et la plaine de Marathon de celui de Catavèma. Deux chemins conduisent d'Athènes à Marathon : l'un tourne le mont Pentélique vers le sud, l'autre vers le nord. Le premier sort de la plaine d'Athènes par le monastère d'Asomatos, près duquel on recueillait autrefois dans un vaste bassin les eaux de l'Illissus, pour les conduire à la ville par un aquéduc, dont on voit encore les arceaux. Ce chemin côtoie le mont Penté-

lique, et va déboucher vers le monastère de Daoüd dans la plaine de Marathon.

L'autre se dirige plus au nord et s'élève par les hameaux d'Angélokipous, de Marouci et de Pélica sur le mont Pentélique vers le joli village de Céphissia, où naît une des sources du Céphise. Ce lieu est encore un des plus riants de l'Attique par la beauté de son site et l'abondance de ses eaux. Ici sont des prairies, là des jardins ombragés de platanes, sur tous les coteaux des vergers où croissent la vigne, le pêcher, le cerisier, le figuier et le grenadier. Le village de Céphissia est formé de plusieurs groupes de maisons, dont quelques-unes sont très-agréablement peintes et presque toutes environnées d'arbres ou d'arbrisseaux. Au sortir du village on laisse à droite le monastère de Mendéli, le plus riche de l'Attique, puis à un quart de lieue plus loin les belles carrières de marbre exploitées par les anciens, et l'on s'élève par une rampe sinueuse sur la croupe du mont Pentélique vers le hameau de Stamata; d'où l'on descend dans la plaine de Marathon avec un ruisseau, qui vient du village de Capendriti et qui paraît être le Charadrus des anciens.

La plaine de Marathon, resserrée entre le mont Pentélique et la mer, peut avoir deux lieues et demie de long sur trois quarts de lieue de largeur moyenne, et elle forme une ellipse irrégulière, très-étranglée vers le sud, mais s'évasant vers le nord, où elle présente une aire marécageuse que traverse le Charadrus, avant de se jeter dans la mer, et qui se prolonge vers l'est jusqu'au cap Cynosure, à l'entrée du canal de l'Euripe. Sur le pourtour de l'aire est d'un côté vers l'ouest le village de Vrana, de l'autre vers l'est celui de Souli,

au milieu sur les bords du Charadrus les deux hameaux de Séfiri et de Bey, à l'entrée du vallon, d'où sort le ruisseau, le village de Marathon, et au-dessus de ce village, la fontaine de Macarie et la grotte de Pan, célèbre par la multitude et la beauté de ses stalactites.

Sur le rivage, qui se courbe en croissant, paraissent ici des dunes, là des bas-fonds, et parmi ces bas-fonds un marais couvert de roseaux, inondé en hiver, mais offrant en été l'aspect d'une riante prairie, couronnée par un tertre, que l'on prendrait de loin pour une île. C'est dans cette plaine que se donna la bataille entre les Perses et les Athéniens. Les premiers, commandés par Datis, y étaient descendus de l'île d'Eubée sur des transports, au nombre de cent mille fantassins et de dix mille cavaliers. Les Athéniens, au nombre seulement de dix mille hommes de pied auxquels s'étaient réunis mille Platéens, y vinrent d'Athènes par le chemin de Céphissia, à travers le mont Pentélique, et y descendirent par le vallon du Charadrus; mais trouvant à leur arrivée toute la plaine couverte d'ennemis, ils s'arrêtèrent au débouché du vallon, et s'y rangèrent en bataille. Miltiade, qui les commandait, craignant d'être débordé, appuya sa droite au mont Pentélique et étendit sa gauche en oblique jusqu'au marais; mais pour égaler le front des Perses, sans dégarnir ses ailes, il fut obligé d'amincir son centre et de l'affaiblir. Les Perses s'étaient formés à leur descente sur le rivage en carrés plus ou moins grands entre le marais et le mont Pentélique, et occupaient toute la largeur de la plaine. L'intervalle entre les deux armées n'était que de huit stades ou de 7 à 800 toises.

Les Grecs franchirent cet espace au pas de course et attaquèrent les premiers; mais pendant que leurs ailes étaient victorieuses, leur centre trop affaibli fut enfoncé. Les deux ailes victorieuses se réunirent alors en une seule phalange, et attaquèrent avec tout le poids de la phalange ainsi doublée le centre des Perses, qu'ils enfoncèrent à leur tour, et qu'ils refoulèrent dans le marais ou culbutèrent dans la mer.

Cette victoire fut due à la sage disposition de Miltiade, qui voyant son centre plier, réunit rapidement ses ailes en un seul corps, avec lequel il tomba sur les Perses et les dispersa. Il tua une infinité de Barbares, et ne perdit lui-même qu'un petit nombre des siens, auxquels il éleva sur le tertre, placé au milieu du marais, un tombeau commun, couronné de cippes que l'on a retrouvés de nos jours. C'étaient de petites colonnes de terre cuite d'environ un pied de haut avec une inscription qui indiquait la place et le nom de chaque guerrier.

Ce tertre est un cône de 170 pieds de circonférence à sa base, et de 30 pieds de haut. On l'a fouillé à sa surface, et l'on y a trouvé des fragments de poterie et des balles de plomb de forme amygdaloïde que les anciens lançaient avec des frondes; mais on aurait dû le fouiller à sa base, pour s'assurer s'il ne renfermait pas des tombeaux.

A une petite distance du tertre, on voit encore près d'une vieille chapelle en ruines un piédestal carré de marbre blanc, qui portait peut-être le trophée élevé par Miltiade sur le champ de bataille. La victoire de Marathon, principalement due à la discipline des Grecs, leur fit sentir leur supériorité sur les Barbares et prépara tous leurs triomphes.

Quand on sort vers le nord de la plaine de Marathon, on s'élève, le long de la côte, du village de Souli jusqu'à celui d'Evrœo-castron, situé sur l'isthme d'une petite péninsule qui porte les ruines de Rhamnonte, parmi lesquelles on distingue encore celles du temple de Némésis; ou bien tournant au nord-ouest, on remonte le Charadrus jusqu'au village de Capendriti, renommé pour ses vignobles, et l'on va par le village de Calamo ou par celui de Marcopoulo passer l'Asopus à son embouchure vers les ruines d'Orope: c'est le chemin de Chalcis en Eubée.

Le canton de Katcha, ainsi nommé du bourg de ce nom, situé à deux lieues et demie au nord d'Athènes au pied de la chaîne de montagnes, qui sépare l'Attique de la Béotie, comprend tout le nord de l'Attique jusqu'au mont Cithéron: c'est le canton le plus montagneux de tous: il ne renferme qu'une seule plaine, celle d'Éleusis: il produit de la résine, du vermillon et de la vallonée, qui est la cupule d'un gland de chêne, nommé *vélani*.

Les autres cantons produisent des fruits, du miel, quelques grains, un peu de coton; mais les principales récoltes de l'Attique sont celles de l'huile et du vin. On garde l'huile dans des vases de terre cuite ou dans des piles ou puits revêtus d'un mastic imperméable, qui servaient quelquefois aussi à garder le blé: ce qui ferait présumer que les Grecs connaissaient avant nous l'usage des *silos*.

L'agriculture est aujourd'hui très-négligée dans toute l'Attique: les instruments aratoires y sont imparfaits, les prairies rares, les engrais presque inconnus. Au lieu d'y élever de nombreux troupeaux de moutons qui

donneraient la plus belle laine et la meilleure chair, on y nourrit des troupes vagabondes de chèvres, qui sont le fléau des campagnes. L'huile et le miel sont les seules productions que l'on y exploite avec quelque soin. On élève dans les monastères du mont Hymète et dans ceux du mont Pentélique beaucoup d'abeilles qui donnent un miel exquis, et on cultive dans la plaine d'Athènes et dans celle de Marathon des oliviers qui pour l'envergure et la beauté le disputent à ceux de tous les autres pays. Mais l'industrie manufacturière y est presque nulle: on ne fait dans les campagnes que quelques tissus grossiers de laine, de chanvre et de coton, et l'on ne voit à Athènes que quelques fabriques de maroquins, faits avec des peaux de chèvre connues sous le nom de *cordouans*.

L'Attique produit annuellement 50 mille quintaux de blé et 30 mille quintaux d'autres grains, 40 mille quintaux d'huile, 2 mille quintaux de miel et cent quintaux de cire; et elle exporte annuellement 8 mille quintaux d'huile, mille quintaux de miel, 50 quintaux de cire, cent quintaux de cordouans, quelques quintaux de vermillon et deux ou trois cargaisons de vallonée et de goudron, le tout pour payer le blé qui lui manque ou les tissus de laine et de coton qui habillent ses habitants. L'huile forme le principal article de ses exportations, et le blé celui de ses importations; car les habitants de l'Attique consomment annuellement cent vingt mille quintaux de grains.

Il serait difficile d'évaluer avec précision le revenu annuel de ce pays, parce que l'huile, qui en est la principale production, varie trop de prix d'une année à l'autre; mais en prenant son prix moyen, qui est

de 50 francs le quintal, l'huile seule produirait deux millions de francs, les grains environ huit cent mille francs, les autres productions agricoles quatre à cinq cent mille, et les divers produits industriels cinq à six cent mille; ce qui ne porterait le revenu général de toute l'Attique qu'à 3 millions 800 mille francs ou à 4 millions au plus, sur lesquels le gouvernement turk prélève en différentes contributions au moins 500 mille francs, et une somme égale en extorsions de tout genre; en sorte qu'il ne reste guère à chaque individu que 150 francs pour sa consommation annuelle.

Du temps de Xénophon, on évaluait le revenu annuel du territoire de l'Attique à six mille talents, de 5400 fr. l'un, ou à 32 millions 400 mille francs, sans y comprendre le revenu des terres réservées au culte des dieux, qui formaient au moins le sixième des autres. Le revenu manufacturier et commercial était alors évalué à la moitié du revenu territorial, et il y a quelques écrivains qui l'élevaient au même taux que le revenu agricole, puisqu'ils portaient le revenu général de l'Attique jusqu'à 12 mille talents ou à 64 millions 800 mille francs, sur lesquels le gouvernement athénien prélevait en temps de guerre jusqu'à 1,200 talents ou le dixième du revenu total.

En comparant le revenu ancien de l'Attique qui était de 64 millions de francs au moins, et le revenu actuel qui est de 4 millions au plus, on peut se faire une idée de la richesse ancienne du pays et de sa misère actuelle, et juger par ce résultat le gouvernement ancien des Grecs et leur gouvernement moderne.

L'Attique a un aspect triste et nu, parce que toutes ses montagnes sont déboisées ou couvertes de frêles

arbrisseaux; mais son sol, quoique léger, est propre à presque toutes les cultures, et elle jouit d'un ciel pur et du climat le plus doux. Tous les grains y croissent, tous les fruits y mûrissent, et la mer, qui l'environne sur les deux tiers de son pourtour, semble encore par la variété et l'abondance de ses poissons envier à la terre le soin d'en nourrir les habitants.

Cette heureuse contrée ne produit pas seulement les plus beaux fruits, elle renferme encore dans ses entrailles des minéraux précieux : le mont Laurium a des mines d'argent, et les monts Hymète et Pentélique recèlent dans leurs flancs des marbres, dont on fit autrefois des temples dignes de la majesté des dieux.

Placée entre deux mers, l'Attique, sans être environnée d'eau de toutes parts, jouit de tous les avantages d'une position insulaire. Tous les vents lui sont favorables, et ceux même qui semblent éloigner le navigateur de l'une de ses côtes, le poussent sur l'autre: c'est ce qui fit jadis d'Athènes l'entrepôt du commerce de toute la Grèce. Corinthe était encore plus favorisée qu'elle par sa situation géographique; mais Athènes était plus industrieuse, et elle avait dans les mines d'argent du mont Laurium la marchandise la plus propre à être échangée contre les autres et à les faire toutes circuler. Tout le commerce de la méditerranée affluait dans son sein : la Macédoine lui envoyait son or, la Thrace ses esclaves, l'Asie-Mineure son cuivre et ses brillants tapis, Tyr sa pourpre, l'Égypte ses grains, l'Arabie ses parfums, et elle renvoyait dans tous ces pays son huile, son miel, ses pâtes parfumées, ses meubles élégants, ses poteries diaprées, ses vases d'or et d'argent, ses marbres, ses bronzes, ses statues et ses tableaux.

Un commerce aussi étendu avait tellement multiplié la population dans l'Attique, que l'on y comptait jusqu'à 500 mille habitants, savoir : 80 mille hommes libres, 20 mille étrangers et 400 mille esclaves [1]. Athènes seule avec ses ports renfermait cent mille habitants, et les 400 mille autres étaient dispersés dans la campagne.

Tout son territoire était couvert de petites maisons de plaisance, qui semblaient former par leur réunion une ville immense, et il y avait sur ce territoire cent soixante-quatorze dêmes ou communes, et plus de douze forteresses où les habitants trouvaient un asile en temps de guerre, telles que Eleusis, Munychie, Anaphlistus sur le golfe Saronique, Sunium, Thoricon, Prasies, Rhamnonte sur la mer Egée, et dans l'intérieur des terres Acharnes, Aphidna, Décélie, Philé et Eleuthères; mais de toutes ces forteresses les trois plus importantes étaient celles d'Eleusis, de Sunium et de Rhamnonte, parce qu'elles défendaient les trois angles de la péninsule.

Il ne reste plus dans ce pays qu'une soixantaine de villages; et à l'exception de ceux qui sont aux environs d'Athènes, tels que Céphissia, Meynidi et Katcha, les autres ne sont plus que des hameaux habités par de pauvres Grecs. Encore ces hameaux ont-ils l'aspect si misérable, que tout le pays semble avoir été ravagé par une horde de brigands.

1. Lors du dénombrement de Démétrius de Phalère, on trouva 21 mille citoyens ou environ 84 mille individus libres, en comptant 4 individus pour un citoyen, 10 mille métèques ou étrangers, dont quelques-uns devaient être mariés, et 400 mille esclaves de tout sexe : ce qui donne à peu près 500 mille habitants.

Cependant on retrouve chez ces Grecs quelques vestiges de leurs anciennes mœurs. Les habitants de la montagne sont encore tous pâtres ou bûcherons, ceux de la plaine vignerons ou laboureurs, et ceux de la côte pêcheurs ou marins. La différence de leurs occupations leur donnait autrefois un caractère et des opinions différentes. Les montagnards voulaient le gouvernement démocratique, les habitants de la plaine l'oligarchique, et ceux de la côte un gouvernement mêlé des deux autres; mais aujourd'hui qu'ils sont tous également opprimés par les Turks, ils ne demandent plus qu'à vivre et à cultiver en paix leurs champs, et tout gouvernement leur est bon, pourvu qu'il soit paisible. La plus morne apathie a succédé chez ce peuple à la plus vive pétulance, et les seuls Grecs de la ville par leurs disputes éternelles avec leur gouverneur et leur archevêque, semblent avoir conservé l'esprit inquiet et turbulent de leurs ancêtres.

Quand on voyage en Turkie, l'Attique est la contrée qui excite le plus de sympathie en faveur de ses habitants, parce qu'on est naturellement porté à comparer sa misère actuelle avec son ancienne opulence; mais quoique son territoire ait toujours été renommé pour la bonté de son huile et celle de son miel et qu'il fût autrefois mieux cultivé qu'il ne l'est aujourd'hui, il n'a jamais été riche en produits agricoles; et voilà pourquoi Xénophon conseillait aux Athéniens de son temps de suppléer aux produits de leur agriculture par ceux de leurs mines et de chercher dans les entrailles de la terre les richesses qu'ils ne pouvaient pas trouver à sa superficie : il voulait qu'ils exploitassent avec de meilleures méthodes et un plus grand nombre

d'ouvriers les mines du mont Laurium, et il leur proposait, pour favoriser cette exploitation, de bâtir au pied du mont Laurium sur l'emplacement de Besa une forteresse, qui liât celle d'Anaphlistus à celle de Thoricon, éloignées seulement l'une de l'autre de deux lieues et demie, afin que cette forteresse bâtie entre les deux autres sur un site plus élevé, pût servir d'asyle en temps de guerre aux ouvriers employés dans les mines.

Depuis la découverte des mines de l'Amérique, celles du Laurium ne pourraient plus être exploitées avec avantage; mais si on voulait aujourd'hui suppléer aux productions végétales de l'Attique par des productions minérales, il faudrait exploiter, au lieu de ses mines d'argent, ses carrières de marbre. Les marbres de l'Hymète et surtout ceux du Pentélique valent les plus beaux marbres d'Italie; et s'ils ne les égalent pas en blancheur, ils les surpassent pour la finesse du grain et le moëlleux de la pâte: ils disputaient jadis à ceux de Paros la gloire d'embellir les temples et de représenter les dieux.

CHAPITRE II.

Des routes qui conduisent de l'Attique dans la Béotie.

Trois routes conduisent d'Athènes dans la Béotie: l'une est celle de Chalcis en Eubée, la seconde celle de

Thèbes, et la troisième celle de Platée et de Thespies.

La route de Chalcis sort de la plaine d'Athènes vers le bourg de Meynidi, remonte le Céphise jusqu'à ses sources vers le hameau de Variboli et s'élève par le défilé, où l'on voit encore les ruines de Décélie, sur la croupe du mont Parnète, pour descendre par lé village d'Ayon-Marcouri dans la vallée de l'Asopus vers les ruines de Tanagre ou vers celles d'Orope. Les ruines de Tanagre sont à une lieue un quart au-dessus de celles d'Orope, et celles d'Orope à trois quarts de lieue de la mer: celles-ci sur la rive droite du fleuve, les autres sur sa rive gauche. On montre encore parmi les ruines d'Orope celles du temple d'Amphiaraüs, et parmi celles de Tanagre un tertre, sur lequel était le tombeau de Corinne qui disputa si souvent à Pindare le prix de la poésie.

On va ensuite de Tanagre ou d'Orope à Chalcis le long de l'Euripe. Le chemin est très-agréablement ombragé et serpente à travers des bouquets de pins et de houx jusqu'au port de Délium, et même jusqu'à celui d'Aulis, qui est à une lieue plus loin. Ce dernier port est un petit bassin ovale creusé au sein des terres, d'où l'on ne peut sortir qu'avec des vents divers, quand on y est une fois entré. Le terrain, tout autour, est âpre et rocailleux, et ne présente plus aucun vestige du temple de Diane. Au-delà d'Aulis, la côte se hérisse de rochers et devient plus acore. D'énormes roches, fracturées par des volcans éteints, bordent le chemin; et laissant à gauche le mont Teumesse, dont on cotoie pendant quelque temps le pied, on va passer l'Euripe sous le fort de Baba, devant la forteresse de Chalcis.

La route de Thèbes coupe la plaine d'Athènes dans toute sa longueur, sort de cette plaine vers le bourg de Katcha et s'élève à travers un défilé, fermé jadis par le fort de Philé, sur le dos du mont Parnète vers le village de Skourto; d'où elle descend à travers un défilé, dominé par l'ancien fort de Panacte, dans la vallée de l'Asopus vers le village de Boga.

On passe l'Asopus sur un pont de pierre vers les ruines de Scolos, et l'on monte à Thèbes par un chemin en pente douce, très-agréablement diversifié, le long duquel on voit des champs de blé et de coton, coupés par des bouquets de maïs, et sur tous les coteaux d'alentour des oliviers et des vignes, mêlés avec toutes sortes d'arbres fruitiers : c'est la partie de la vallée de l'Asopus la plus propre à la culture des fruits. La plaine de Tanagre et celle d'Orope ne sont plus cultivées aujourd'hui qu'en tabac et en riz.

La route d'Athènes à Platée et à Thespiès suit le tracé de la voie sacrée jusqu'à Éleusis, et va d'Éleusis à travers la plaine de Thria au bourg de Condoura; d'où elle s'élève vers les ruines d'Éleuthères, connues sous le nom de Gypto-Castron, sur la croupe du mont Cithéron vers le village de Krépuchi, pour descendre par celui de Calivi dans la vallée de l'Asopus vers les ruines d'Érythres ou vers celles d'Hysies.

On va ensuite d'Hysies à Platée en remontant l'Asopus jusques vers ses sources et en côtoyant le pied du mont Cithéron; mais il y a une branche de ce chemin, qui y conduit plus directement encore du bourg de Condoura et qui se dirigeant plus à l'ouest s'élève vers les ruines d'OEnoè par le village de Vilia sur le dos du mont Cithéron; d'où l'on descend par le défilé des

Trois-Têtes dans la plaine de Platée, séparée de la vallée de l'Asopus seulement par une traînée de petites collines qui lient le mont Cithéron au mont Hélicon.

Les ruines de Platée sont au milieu de cette plaine vers le petit village de Kocla : on les reconnaît encore à quelques restes des tours et des murs de son enceinte, près de laquelle coule un ruisseau, formé de deux petits affluents, qui naissent l'un près de l'autre au pied du mont Cithéron et qui, après avoir embrassé dans leur cours la partie la plus méridionale de la plaine, confondent leurs eaux et vont, en se détournant vers l'ouest, se jeter par un canal commun dans la baie de Livadostro, au fond du golfe Corinthien. Ce ruisseau paraît être le fleuve Œroé, que l'on disait fils de l'Asopus, parce qu'il en était voisin. L'Asopus a ses sources plus au nord, au pied des collines qui lient le mont Cithéron au mont Hélicon, coule vers l'est en sortant de la plaine de Platée, baigne ensuite les ruines d'Hysies et d'Érythres, et va se jeter dans l'Euripe à travers un terrain d'alluvion, au milieu duquel s'élèvent, comme une île, les ruines d'Orope. La vallée, qu'il parcourt et qui a dix à douze lieues de long, paraît d'abord très-resserrée vers Platée; mais elle s'ouvre ensuite vers Hysies et Érythres, et elle est bordée au sud par la chaîne du mont Cithéron et du mont Parnète, et au nord par les collines dont la ville de Thèbes est environnée.

La plaine de Platée n'est qu'un plateau élevé, d'où les eaux descendent d'un côté sur le canal d'Eubée vers les ruines d'Orope, et de l'autre sur le golfe Corinthien dans la baie de Livadostro, l'ancien port de Creusis. Si l'on voulait isoler l'Attique et la séparer de

la Béotie, on pourrait réunir les eaux de la rivière de Livadostro avec celles de l'Asopus; et alors la plaine de Platée serait le point indiqué par la nature pour opérer cette jonction, qui unirait le golfe Corinthien au canal d'Eubée. Ce serait le moyen le plus simple de séparer le midi du nord de la Grèce, si on ne voulait pas percer l'isthme de Corinthe, à cause des difficultés du terrain.

C'est dans cette plaine élevée que se donna la bataille entre les Perses et l'armée alliée des Grecs, la plus nombreuse que l'on eût jusqu'alors levée dans la Grèce, puisqu'elle était composée de près de cent mille hommes, parmi lesquels on comptait huit mille Athéniens et cinq mille Spartiates, accompagnés de trente-cinq mille Hilotes. Cette armée était commandée par Pausanias, et celle des Perses, au nombre de trois cent mille combattants, l'était par le satrape Mardonius. Les Perses, maîtres de Thèbes, où ils avaient établi leurs dépôts, après avoir envahi tout le nord de la Grèce, étaient venus dans la vallée de l'Asopus à la rencontre des Grecs, et ceux-ci, qui venaient les uns du Péloponnèse, les autres de l'Attique, étaient descendus dans la vallée, les premiers par le défilé des Trois-Têtes, et les derniers par celui d'Érythres. Les deux armées se rencontrèrent sur l'Asopus près d'Hysies, et campèrent en présence l'une de l'autre. Pausanias établit d'abord son camp sur la rive droite du fleuve, le dos appuyé au mont Cithéron, et Mardonius, qui ne pouvait déployer sa nombreuse cavalerie que sur un terrain uni, établit le sien sur la rive gauche, au milieu de la plaine qui s'étend de ce côté jusqu'aux collines voisines de Thèbes. Ce camp était un grand carré de dix

stades de côté, environné d'un large fossé et flanqué de tours de bois. Le fleuve seul séparait les deux armées; mais comme les Grecs n'y pouvaient faire de l'eau sans être inquiétés par la cavalerie des Barbares, ils remontèrent l'Asopus sur sa rive droite et défilèrent le long du Cithéron pour aller se poster sur le plateau de Platée, près d'une fontaine nommée Gargaphie, voisine du ruisseau OEroé, les uns sur les collines environnantes, les autres dans le creux des vallons où coulent les deux affluents de ce ruisseau. Mardonius suivit par une marche parallèle leur mouvement; et remontant le fleuve sur sa rive gauche jusque vers la presqu'île d'OEroé, voisine de ses sources, il vint se placer au-devant d'eux. Ce fut dans cette seconde position, éloignée seulement de huit stades de Platée et près d'une chapelle consacrée à Cérès, que l'action s'engagea. Les Perses tournèrent l'Asopus ou le passèrent à gué, et attaquèrent les premiers; mais ne pouvant se déployer sur ce terrain inégal et resserré, leur infanterie plia au premier choc de la phalange grecque, et fut rompue et dispersée en un clin-d'œil. Les Grecs la poursuivirent à travers l'Asopus jusque dans son camp, où ils se rassasièrent de sang et de butin. La victoire de Platée sauva la Grèce du joug des Perses, qui en occupaient déjà tout le nord, et termina la guerre Médique.

La plaine de Leuctres se confond en quelque sorte avec celle de Platée, et n'en est séparée que par quelques collines basses, qui vont se rattacher au mont Hélicon, et à travers lesquelles passait autrefois le chemin de Platée à Thespies.

Cette plaine forme une espèce de terrasse qui s'é-

lève insensiblement vers le nord jusqu'au pied du mont Hélicon et se termine vers l'ouest sur le golfe Corinthien en un long escarpement, sillonné par des ravins, au débouché desquels on trouve le port de Creusis ou de Livadostro. Au milieu de la plaine est le hameau de Lefka, et à son extrémité septentrionale, sur un des gradins du mont Hélicon, le village d'Erimo-Castron. Il paraît que les ruines, dispersées au sud d'Érimo-Castron, sont celles de Thespies, et que les ruines, éparses autour de Lefka, sont celles de Leuctres. Deux tertres artificiels, élevés sur le chemin de Platée à Leuctres, font présumer que ce fut là le lieu où se donna la bataille entre les Thébains commandés par Épaminondas, et les Lacédémoniens conduits par leur roi Cléombrote. Les Thébains y vinrent de Thèbes par le chemin de Platée, et les Lacédémoniens avec leurs alliés y montèrent du golfe Corinthien, les uns par le vallon de Creusis, et les autres par le vallon de Stiris, à la tête duquel on voyait alors la forteresse d'Ambryssus. L'armée lacédémonienne, renforcée par les Grecs alliés, était composée de dix mille hoplites et de mille cavaliers, tandis que l'armée thébaine n'avait que six mille fantassins pesamment armés et six cents chevaux; mais la cavalerie des Thébains, formée par Épaminondas, était fort supérieure à celle des Lacédémoniens. Aussi le général thébain se servit-il habilement de cette arme, pour triompher de la phalange lacédémonienne, qui avait été regardée jusqu'alors comme invincible. Il rangea sa cavalerie sur le front de sa ligne, à l'exemple de Cléombrote, plia sa phalange en colonne, pour l'opposer à la phalange lacédémonienne; et se plaçant en oblique sur le front

des ennemis, il leur refusa sa gauche, tandis qu'avec sa droite, renforcée par sa cavalerie, il attaqua la cavalerie des Lacédémoniens, qu'il renversa sur leur phalange; mais la phalange lacédémonienne soutint sans se rompre le choc de la colonne thébaine; et la victoire était indécise, lorsque Pélopidas à la tête du bataillon sacré prit cette phalange en flanc, et la rompit.

La victoire de Leuctres changea l'état politique de la Grèce. Jusques-là les Lacédémoniens y avaient eu la prépondérance. Cette victoire la donna momentanément aux Thébains; et les peuples du midi de la Grèce, secouant les uns après les autres le joug de Sparte, finirent par former une fédération générale, qui prit le nom de ligue achéenne, parce que les peuples de l'Achaïe y entrèrent les premiers.

Thespies était située au pied du mont Hélicon qui la défendait contre les vents du nord, et elle jouissait du climat le plus doux. Son territoire mollement incliné vers le sud était tout planté en oliviers et en vignes, et son enceinte renfermait une multitude d'édifices publics, remarquables par leur beauté. Cette ville rendait un culte particulier à Vénus, à l'Amour et aux Muses. Le temple de Vénus Mélénide embellissait un de ses plus beaux quartiers : on voyait près de ce temple une statue de l'Amour, qui passait pour un chef-d'œuvre de Praxitèle, et qui ayant été enlevée aux Thespiens par l'empereur Caligula, fut remplacée par une autre, ouvrage de Ménodore. L'Amour était représenté debout, armé de son carquois et posé sur un socle de marbre pentélique. A ses côtés étaient deux autres statues de Praxitèle, Vénus et Phryné, la pre-

mière encore plus belle que la seconde, qui lui avait pourtant servi de modèle. Les autres monuments les plus remarquables de Thespies étaient le théâtre, un des plus beaux de la Grèce, le temple des Muses et celui d'Hercule, vainqueur en une seule nuit des cinquante filles de Thestius. Tous ces monuments ont disparu, et il ne reste plus de Thespies que ce qu'on n'a pu lui ôter, la douceur de son climat et la beauté de son site.

L'Hélicon était de toutes les montagnes de la Grèce la plus fertile et la mieux ombragée. Toutes ses pentes étaient couvertes d'oliviers, et ses cîmes couronnées de pins et de chênes verts. Cette montagne avait été consacrée aux Dieux et plus particulièrement aux neuf Muses, et l'on y trouvait plusieurs lieux ou bois sacrés, où les hommes pieux venaient faire leurs stations en certains jours de l'année. Le premier de ces lieux était au-dessus de la ville près de la fontaine Aganippide, où l'on voyait les statues des neuf Muses, mêlées avec celles d'Apollon, de Mercure et de Bacchus. La plupart de ces statues étaient de Céphisodote; mais le Bacchus, qui passait pour un chef-d'œuvre, était de Myron, et il avait été donné aux Thespiens par Sylla, qui l'avait ravi au trésor d'Orchomène.

Tout autour était une multitude d'autres statues, également renommées pour la beauté de leur travail. On admirait surtout une Arsinoé, reine d'Égypte, montée sur une autruche de bronze, et une biche qui allaitait le petit Télèphe, fils d'Hercule. A vingt stades au-dessus du bois des Muses était la fontaine Hippocrène et près de cette fontaine un autre bois sacré, plus particulièrement dédié à Apollon, où l'on

voyait les statues d'Orphée, de Linus et de l'Amour.

Enfin la plus haute station était sur le sommet de la montagne vers les sources du Permesse et du Lamus, qui coulent sur le revers septentrional de l'Hélicon, et dont l'un va se réunir au Lophis vers les ruines d'Haliarte, et l'autre au Phalare vers celles de Coronée.

L'Hélicon n'était pas seulement la montagne la mieux boisée de la Grèce, elle était encore la mieux arrosée, et elle répandait par l'abondance de ses eaux la fertilité dans tous ses environs, au sud dans les vallées de Creusis, de Thisbé et de Bulis, au nord dans celles d'Haliarte, d'Alalcomène et de Coronée.

Le chemin de Thespies à Delphes tourne le mont Hélicon vers l'ouest, et celui de Thespies à Thèbes le tourne vers le sud. Le premier côtoie le golfe Corinthien, circule dans l'étroite vallée, à l'entrée de laquelle sont les ruines d'Ascra, au milieu le village de Dobrèna, à l'extrémité les ruines de Thisbé; et laissant à gauche le port Cocosi et le port Mychus, il s'élève vers les ruines de Bulis dans un vallon solitaire, au fond duquel est le monastère de Saint-Luc. Ce lieu paraît entièrement désert, et l'on se croirait transporté aux extrémités du monde, si l'on n'apercevait tout-à-coup devant soi, sur une hauteur voisine, un très-bel édifice surmonté d'un dôme. C'est une église grecque en forme de croix. Le dôme et les bras de la croix sont soutenus par des colonnes de porphyre, et toute la nef est revêtue de marbre. Ce temple est l'ouvrage de Romain, un des derniers empereurs grecs, et renferme son tombeau. Le bâtiment, destiné à l'habitation des moines, paraît auprès de l'église chétif et mesquin. Au-dessous du monastère coule un ruisseau

qui descend en cascades des flancs élevés du mont Hélicon, et qui fuit en bouillonnant à travers les rochers, dont son cours est embarrassé. La beauté du site, ses ombrages, la richesse de la végétation, les ruines dispersées çà et là, tout fait présumer que l'ancienne Stiris devait être au fond de ce vallon, dont les eaux, après avoir arrosé de belles prairies, vont se jeter dans le port Mychus.

Le chemin s'élève du monastère de Saint-Luc sur la haute plaine d'Ambryssus par une rampe roide, taillée entre deux ravins profonds qui paraissent être deux vastes fondrières, entr'ouvertes par quelque convulsion de la nature. Ce qui le fait conjecturer, c'est que le terrain s'applanit tout-à-coup, dès qu'on est arrivé à la tête de ces fondrières. La plaine où l'on entre est une haute vallée, creusée entre deux chaînes de montagnes, qui lient le mont Hélicon au mont Parnasse. Une des deux chaînes se relève au mont Libéthrius, l'autre au mont Cirphis. Au milieu de la plaine sont des champs de blé et de coton, entremêlés de vignobles, et sur la pente des montagnes, des rideaux d'oliviers couronnés par des forêts de pins et de chênes verts. Le tableau, que présente cette variété de cultures, est très-pittoresque. La plaine s'étend pendant plus de deux lieues de l'est à l'ouest jusqu'au village de Distomos, bâti sur l'emplacement d'Ambryssus. Là le chemin se divise en deux branches : l'une, en tournant au sud, s'élève brusquement sur la crête du mont Cirphis, pour descendre dans la rade d'Aspro-Spitia, l'ancien port d'Anticyre : l'autre, en tournant au nord, s'élève insensiblement sur une aire circulaire déployée au pied du mont Parnasse, à l'intersection des trois routes d'Ambryssus,

de Delphes et de Daulis. C'est le chemin fourchu, où l'on croit qu'Œdipe tua Laïus, et l'un des principaux passages, par où l'on va du littoral Ionien sur le littoral Égéen, à travers la chaîne grecque.

Le chemin de Delphes se dirige au nord-ouest, et monte rapidement par un ravin profond jusqu'à mi-côte du mont Parnasse, pour descendre avec les eaux du Plystus à Delphes, tandis que le chemin de Daulis se dirige au nord-est et s'élève doucement sur un des cols de la chaîne grecque pour descendre avec les eaux du Phalare dans la plaine de Lébadée ou avec celles du Morius dans la plaine de Daulis.

La route de Thespies à Thèbes se dirige à l'est, côtoie le pied du mont Hélicon; et franchissant les collines, qui environnent Thèbes vers le lieu où était le *Cabirium* ou temple des Cabires, elle descend vers la fontaine de Dircé sous les murs de l'ancienne Cadmée.

La ville de Thèbes, peuplée maintenant de quatre mille habitants au plus, est située au milieu d'une plaine élevée sur une éminence arrondie, qui portait autrefois la Cadmée, sa citadelle, et elle n'occupe plus aujourd'hui que cette éminence, autour de laquelle on voit un mur crénelé, qui ne pourrait pas résister à de l'artillerie. Une vieille tour de construction moderne, mais bâtie sur des fondements antiques, est tout ce qui lui reste de ses premières fortifications.

Cette ville est redevenue de nos jours ce qu'elle fut dès son origine. Renfermée d'abord dans la Cadmée, elle descendit ensuite dans la plaine, et forma autour de la citadelle une enceinte circulaire qui avait 43 stades ou près de deux lieues de tour et qui était percée de sept portes. Aucun des monuments anciens

renfermés dans cette enceinte n'existe aujourd'hui; mais on reconnaît encore au milieu de tant de ruines, confusément éparses, vers le nord la fontaine de Dircè qui va se jeter dans le lac Hylica, et vers le sud la fontaine de Mars, que l'on peut comparer pour le volume de ses eaux à la fontaine de Nîmes, et qui donne naissance à l'Ismènus, dont les eaux servent à plusieurs tanneries où l'on fabrique de très-beaux maroquins: c'est la seule industrie des Thébains modernes.

L'Ismènus naît au pied d'un coteau jadis couronné par un temple d'Apollon, dont on voit encore les vestiges; mais tous les ouvrages de sculpture, qui décoraient ce temple, ont disparu. A l'entrée étaient un Mercure et une Minerve de marbre blanc, l'un sorti des ateliers de Phidias, l'autre de ceux de Scopas; et au milieu la statue du dieu, faite de la main de Canachus, comme celle de l'Apollon Branchide et lui ressemblant en tout, excepté que la dernière était en bronze, tandis que celle de l'Apollon Isménien était en bois de cèdre doré. Tous les ans on lui choisissait pour Daphnophore ou pontife un jeune homme en qui la beauté fût unie à la force, et l'on prétendait qu'Hercule avait été son premier Daphnophore. Tout auprès était le temple de ce demi-dieu, sur le fronton duquel étaient sculptés ses douze travaux; mais au lieu de son combat contre les oiseaux de Stymphale, on y avait représenté sa lutte contre Antée. Thrasybule, parti de Thèbes pour aller affranchir Athènes du joug des trente tyrans, consacra depuis dans ce temple pour souvenir de sa victoire deux statues colossales de marbre pentélique, l'une de Mercure, l'autre d'Hercule, toutes les deux du ciseau d'Alcamène.

Thèbes était autrefois la capitale de la Béotie, et elle en est encore aujourd'hui, après Livadie, la ville la plus importante.

CHAPITRE III.

De la Béotie.

LA Béotie occupe toute la largeur de la Grèce depuis le fond du golfe de Corinthe jusqu'au canal de l'Euripe, qui la sépare de l'Eubée, et elle peut être considérée dans son ensemble comme un grand bassin, environné de tous côtés d'un cercle de montagnes : au sud s'élèvent le mont Cithéron et le mont Parnète, au nord le mont Parnasse et le mont OEta, à l'ouest le mont Hélicon et à l'est divers groupes d'autres montagnes, qui se pyramident au mont Teumesse, au mont Messapius et au mont Ptoüs.

Toutes les routes de la Béotie partaient autrefois de Thèbes, comme d'un centre commun, et cette ville est encore aujourd'hui comme le nœud de la grande ligne de communication entre le midi et le nord de la Grèce.

La route de Chalcis se dirige à l'est, circule autour de petites collines, dont le mont Hypate est la plus élevée, et descend sur l'Euripe vers le port d'Aulis; d'où elle va le long du rivage passer l'Euripe sur un

pont de pierres à ceintre surhaussé, vers le point où l'Eubée se rapproche le plus du continent de la Grèce, et où l'on voit d'un côté le fort de Baba, et de l'autre la forteresse moderne d'Egripo ou Négrepont, bâtie sur l'emplacement de celle de Chalcis. C'est un polygone irrégulier, flanqué de tours, qui suit exactement le relief du terrain environnant et qui renferme une population de huit à dix mille habitants, mêlés de Turks et de Grecs.

Le petit fort de Baba, situé à l'entrée du pont sur un mamelon isolé et sur le rivage de la Béotie, peut être considéré tout à la fois comme un ouvrage avancé de la forteresse et comme une tête de pont sur le continent. La position de Chalcis est après celle de Corinthe la plus importante de la Grèce, parce qu'elle commande le canal de l'Euripe, et qu'elle défend l'entrée de l'île d'Eubée vers le point de la côte le plus accessible.

L'Eubée, qui se prolonge sur le flanc oriental de la Grèce depuis l'Attique jusqu'à la Thessalie, est une des plus grandes îles de la mer Égée. On lui donne trente lieues de long sur une largeur variable, de deux à six. Le mont Œcha la traverse dans toute sa longueur et projette au sud le cap Capharée, voisin de la forteresse de Carystos, et au nord le cap Cénée, près duquel on montre encore un tertre, qui renfermait jadis le tombeau de Lychas. On ne voit plus aujourd'hui sur sa côte septentrionale que les ruines d'Orée près du village de Xérochorion; mais on voit encore sur sa côte méridionale le bourg et le château de Carystos, nommé vulgairement Castel-Rosso, au pied d'une montagne renommée par son marbre rouge, sur le sommet de

laquelle sont les restes d'un ancien édifice, pareil au trésor d'Atrée à Mycènes : c'est un parallélogramme de trente pieds de long sur quinze de large et douze de haut, couvert de dalles de pierre en guise de toît. Il paraît que c'était un petit temple, consacré à Neptune.

Toute la côte, qui borde le château de Carystos et qui se prolonge jusqu'au cap Capharée, vis-à-vis l'île d'Andros, présente l'aspect le plus sombre et le plus effrayant : ce sont des montagnes à pic, élevant leur tête jusqu'aux nues et sillonnées par de larges et profondes crevasses, qui descendent jusqu'à la mer.

Le reste de l'île n'offre guère que quelques misérables villages presque tous habités par des Grecs, et l'île entière n'a pas plus de trente mille habitants sur une superficie de près de cent lieues carrées.

Vue dans son ensemble, l'île d'Eubée paraît très-effilée vers ses deux extrémités; mais elle est renflée vers son centre, où ses côtes par leur convexité vont presque toucher à la Béotie, dont elles ne sont séparées que par le détroit de l'Euripe, tandis qu'elles présentent dans leur échancrure deux grands golfes, qui s'ouvrent l'un au sud vers le littoral de l'Attique, l'autre au nord vers celui des Thermopyles.

La route de Thèbes à Chalcis passait autrefois par Glisante, Harma et Mycalesse : elle ne passe plus aujourd'hui que par quelques pauvres villages, dont celui de Spahidès est le moins misérable. On va maintenant de Chalcis ou plutôt de Baba, qui en est comme le faubourg, à Talanta, l'ancienne Atalante, en côtoyant l'Euripe et en tournant le mont Ptoüs. On trouvait ja-

dis sur cette route, d'abord Salganée sur le cap le plus voisin de Chalcis, puis Anthédon et Larymna, vers laquelle le lac Copaïs s'écoulait dans l'Euripe, et enfin Hales, qui n'était séparée de la Phocide que par le fleuve Platanius : on n'y trouve plus aujourd'hui que quelques huttes de pêcheurs, tantôt isolées, tantôt groupées, et qui ressemblent plutôt à des tanières d'animaux qu'à des habitations humaines.

Le port de Talanta, le plus fréquenté de la côte béotienne, est situé sur le canal d'Eubée au fond d'un petit golfe, à l'entrée duquel on voit l'île d'Atalante. Le bourg, qui a remplacé l'ancienne Oponte, est à une lieue et demie du port, au pied du mont Cnémis et paraît peuplé de deux à trois mille habitants.

La route de Chalcis à Talanta est peu suivie : celle de Thèbes au contraire à Livadie est très-fréquentée, parce qu'elle conduit dans tout le nord de la Grèce. Cette route se dirige au nord-ouest, et traverse d'abord un terrain inégal et rompu par des ravins profonds, qui rendent les approches de Thèbes très-difficiles de ce côté ; mais elle débouche ensuite dans une grande plaine, de trois lieues de long sur deux de large, se prolongeant jusqu'au pied du mont Phinée, où l'on voit une grotte spacieuse, que l'on dit avoir servi d'asyle au sphynx, monstre ailé, ordinairement représenté avec la tête d'une femme et le corps d'un lion. La tradition, qui s'en est conservée, est fabuleuse, comme l'est celle de tous les dragons ou monstres amphibies, qui ont désolé les pays anciennement inondés.

Le col, par où l'on traverse le mont Phinée nommé aussi mont Sphyngius, est peu élevé. On y monte par

une rampe sinueuse, et l'on descend dans une plaine en partie submergée, qui est coupée par les petits ruisseaux du Permesse et du Lophis, et qui bordée d'un côté par le lac Copaïs, s'étend de l'autre jusqu'au mont Tilphosius et aux premiers gradins du mont Hélicon. On côtoie le pied des montagnes; et laissant sur la droite les ruines d'Oncheste, d'Haliarte, d'Ocalée et d'Alalcomène, les unes ensevelies sous les eaux du lac, les autres couronnant des hauteurs semblables à des îles, on se détourne à l'ouest vers le village de Granitza, bâti sur l'emplacement de Coronée, pour s'enfoncer dans un vallon creusé au pied du mont Lybéthrius, à la tête duquel est la ville de Livadie, l'ancienne Lébadée.

Du pied du mont jaillit une source d'eau vive, qui se précipite en cascades sur une pente rapide et qui ressemble à la fontaine de Vaucluse: c'est la fontaine Hercine, aussi renommée dans la Grèce, que l'autre l'est en France. Au-dessus de la fontaine est un énorme rocher surmonté d'une vieille citadelle, et au pied du rocher l'antre de Trophonius, qui est aujourd'hui fermé et que l'on a jusqu'ici fouillé sans succès [1]. A l'ouest de cet antre et sur la croupe du mont est la ville de Livadie, qui se développe sur un terrain incliné au nord et qui n'est entourée que d'une vieille muraille. Les rues en sont petites, montueuses et étroites; mais elle est bien habitée et paraît très-commerçante. On lui donne une population de quinze

1. Je le fis fouiller moi-même en 1798 avec l'aide de M. Logothéthi, un des primats de Livadie, et je n'y découvris que quelques fragments de vases de terre cuite.

mille habitants, la plupart Grecs, qu'elle doit à son commerce et à la bonté de son territoire, qui s'étend de l'ouest à l'est depuis le pied du mont Lybéthrius jusqu'au lac Copaïs.

L'Hercine descend rapidement du vallon de Livadie et court mêler ses eaux à celles du Phalare qui vient du mont Parnasse, et qui coule de l'ouest à l'est pour aller se jeter dans le lac Copaïs sous le village de Granitza, l'ancienne Coronée. Cette rivière arrose une plaine fertile, toute cultivée en blé, riz, coton et garance, et qui bornée au sud par le mont Lybéthrius, l'est au nord par le mont Thurion, sur le revers duquel est le village de Caprèna, bâti des ruines de Chéronée. On voit encore au sommet de la montagne les vestiges de l'Acropolis ou citadelle, et au pied ceux d'un théâtre taillé dans le roc.

Les ruines de Chéronée sont à une lieue et demie au nord de Livadie, au milieu d'une plaine qui se prolonge de l'ouest à l'est depuis le pied du mont Parnasse jusqu'aux bords du lac Copaïs, et qui paraît aussi fertile que celle de Livadie, quoiqu'elle soit presque toute inculte. Au sud de la plaine, sur le revers du mont Thurion, est le village de Caprèna, à l'ouest et au pied du mont Parnasse celui de Daulia, au nord une traînée de petites collines qui bordent la rive droite du Céphise et qui masquent son cours, et à l'est le village de Scripous, bâti sur l'emplacement d'Orchomène au pied du mont Acontius, qui borne de ce côté l'horizon et semble se confondre de loin avec les petites collines de la rive droite du fleuve, quoiqu'il soit situé lui-même sur sa rive gauche. Cette plaine peut avoir trois lieues d'étendue d'ouest en

est, depuis le village de Daulia jusqu'à celui de Scripous, et paraît très-resserrée vers le pied du mont Parnasse; mais elle s'élargit ensuite vers le village de Caprèna et vers le lac Copaïs, où elle se confond d'un côté vers le hameau de Roméko avec la plaine de Livadie, et de l'autre vers les bouches du Céphise avec la plaine de Scripous.

C'est dans l'une de ces plaines que Sylla défit Archélaüs, un des généraux de Mithridate, et dans l'autre qu'Alexandre fit sous Philippe ses premières armes contre l'armée alliée des Grecs, principalement composée de Thébains, d'Athéniens et de Péloponésiens. La phalange macédonienne, composée de trente-deux mille hommes et la plus complète que l'on eût encore vue manœuvrer dans la Grèce, fut dans cette bataille ébranlée par le bataillon sacré des Thébains; mais Alexandre accourut avec une cohorte de jeunes cavaliers macédoniens au secours de la phalange, y rétablit l'ordre et enfonça lui-même à la tête de ses jeunes compagnons le bataillon sacré.

Ce bataillon était une institution particulière à Thèbes et qui donna pendant quelque temps la supériorité à la phalange thébaine sur toutes les autres phalanges grecques : il était composé de trois cents jeunes guerriers, élevés en commun dans la Cadmée et destinés à être officiers, après quelques années d'exercice comme soldats. Chacun d'eux était uni à un compagnon de son choix par une confraternité d'armes jurée devant les dieux, et devait partager avec lui les périls et la gloire des combats. Dans le commencement, on distribuait par pelotons les jeunes guerriers à la tête de chaque cohorte de la phalange thébaine; mais Pé-

lopidas, qui les commanda dans la suite, les réunit en un seul corps, et c'est ce corps, qui après avoir tant contribué aux victoires de Leuctres et de Mantinée, périt tout entier à la bataille de Chéronée. En voyant ces jeunes thébains, étendus sur le champ de bataille, tout couverts de blessures et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, Philippe, dit Plutarque, ne put retenir ses larmes et rendit un hommage éclatant à leur vertu.

La bataille de Chéronée détruisit l'équilibre de la Grèce, et donna la prépondérance aux rois de Macédoine, qui s'en servirent d'abord pour conquérir la Perse et ensuite pour asservir la Grèce. Cette révolution avait été préparée par l'affaiblissement des Athéniens et des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse, et elle fut accélérée par l'imprudence des premiers et surtout par la fougueuse éloquence de Démosthènes.

Si les Athéniens n'avaient pas fait déclarer la guerre à Philippe ou qu'après la lui avoir fait déclarer, ils se fussent bornés à défendre le midi de la Grèce, comme ils l'avaient fait dans la guerre Médique, ils auraient pu arrêter l'invasion des Macédoniens, comme ils avaient auparavant arrêté celle des Perses. Ils devaient, après avoir rallié les Grecs du Péloponèse, s'arrêter avec eux sur les confins de l'Attique, et attendre les Macédoniens dans les montagnes. S'ils fussent restés dans la vallée de l'Asopus au pied du mont Cithéron ou du mont Parnète, au lieu d'aller chercher les Macédoniens au fond de la Béotie dans la plaine de Chéronée, jamais ils n'eussent été vaincus sur ce terrain haché et inégal par la cavalerie ni même par la pha-

lange macédonienne, qui ne pouvaient manœuvrer qu'en plaine; et s'ils l'eussent été, ils auraient pu fermer aux vainqueurs avec les débris de leur armée les défilés de l'Attique hérissés de places fortes, et après leur avoir disputé les passages du mont Parnète et du mont Cithéron, se retirer enfin derrière l'isthme de Corinthe, comme derrière un rempart. C'était le meilleur plan de défense pour la Grèce méridionale qui sera invincible, tant qu'elle voudra se défendre, parce qu'elle est protégée par ses montagnes.

On montre encore aujourd'hui dans la plaine d'Orchomène vers le hameau de Roméko deux monticules factices, où les gens du pays prétendent que les Romains avaient érigé deux trophées en mémoire de la victoire de Sylla, quoique Plutarque dise positivement que ces trophées avaient été érigés sur le mont Thurion. Quant aux Macédoniens, ils n'en avaient point érigé dans cette plaine, parce qu'ils n'avaient pas la coutume, comme les autres peuples, d'ériger sur le champ de bataille des monuments publics, dans la crainte de s'attirer la haine des peuples vaincus. Alexandre même, dans le cours de ses victoires sur les Perses, n'en érigea aucun.

Le petit village de Roméko, situé entre Livadie et Scripous, à une lieue et demie de l'une et à trois quarts de lieue de l'autre, n'a pas plus de vingt maisons, et n'est remarquable que par quelques ruines peu importantes, parmi lesquelles on distingue un bas-relief en marbre qui représente un homme appuyé sur son bâton, ayant un chien à ses pieds et une *locuste* à la main, et que les uns prennent pour le dieu Pan et d'autres pour le philosophe Diogène; mais le village de

Scripous, où l'on compte au moins cent cinquante maisons, est environné de ruines de toutes parts, et paraît occuper l'emplacement d'Orchomène. Ce village est situé au-delà du Céphise et près de son embouchure dans le lac Copaïs, au pied d'un mont isolé, lié par ses racines au mont Acontius et qui a la forme d'un cône tronqué. La citadelle, dont on voit encore les murs, était sur le sommet du cône, et l'on y montait par un escalier, taillé dans le roc, aujourd'hui dégradé. Au pied de la colline est le trésor de Mynias, édifice circulaire à moitié enterré, dont la partie supérieure se termine en pointe, comme celle du trésor d'Atrée à Mycènes. Ces deux espèces de rotonde se ressemblaient parfaitement, avec la seule différence que le trésor de Mycènes était en pierre et celui d'Orchomène en marbre. Le dessus de la porte de celui-ci est un bloc énorme de marbre blanc, de près de vingt-cinq pieds de long.

On voit encore sur un des revers de la colline des vestiges d'un ancien théâtre taillé dans le roc, et sur un autre revers une source d'eau vive qui va se jeter à quelques pas de là dans le lac Copaïs. Dans le village même est un monastère grec, où l'on trouve une inscription, désignant les vainqueurs aux jeux célébrés en l'honneur des Grâces : ce qui pourrait faire croire que ce monastère occupe l'emplacement du temple consacré à ces trois déités, que l'on y avait représentées sous la forme de trois jeunes filles, se tenant par la main.

Orchomène fut dans les premiers temps de la Grèce ce que Corinthe devint depuis, un des grands entrepôts du commerce grec. Dans ces temps reculés, où l'on ne naviguait que le long des côtes et où l'on ne

doublait les promontoires qu'en tremblant, Orchomène avait même cet avantage sur Corinthe, qu'étant située comme elle entre deux mers, entre le golfe Corinthien et le canal d'Eubée, elle était encore plus voisine des côtes de l'Asie-Mineure et de l'Hellespont. Livadie, qui a remplacé Orchomène sous le rapport commercial, fait encore aujourd'hui un grand commerce avec Smyrne et Constantinople par le port d'Atalante, et avec Ancône et Trieste par celui d'Anticyre. Il n'y avait d'Orchomène à ces deux ports qu'un court portage, et l'on allait à l'un par la route d'Asplèdon et d'Oponte, et à l'autre par celle de Livadie et d'Ambryssus.

L'histoire ne dit pas en quoi consistait le commerce d'Orchomène; mais celui de Livadie consiste pour les exportations, en riz, huile, vin, cotons bruts ou filés, garance, vermillon; et pour les importations, en draps, bonnets, verrerie, quincaillerie, sucre et café.

Orchomène avait d'ailleurs par sa position une plus grande importance militaire que Livadie, parce que la première était située sur la route directe des Thermopyles, tandis que l'autre est trop éloignée de cette route et trop enfoncée dans les montagnes. Le mont Acontius, qui couvrait au nord Orchomène et qui lui servait comme de rempart, se prolonge jusqu'aux ruines de Parapotamies sur la rive gauche du Céphise, parallèlement à une traînée de petites collines dispersées sur sa rive droite; et c'est entre ces collines et le mont Acontius, que passe le fleuve pour aller se jeter dans le lac Copaïs : ce qui faisait de Parapotamies et d'Orchomène deux positions si importantes, que l'une était regardée comme la clef de la Phocide, et l'autre comme celle de la Béotie.

Le Céphise naît au-dessus du bourg de Lidoriki vers les ruines de Lilée, au pied des montagnes qui lient le mont Parnasse au mont Œta, et coule entre ces montagnes dans une vallée profonde, qui ressemble à un vaste entonnoir; d'où il sort par un goulet étroit vers les ruines de Parapotamies, pour aller se jeter sous Orchomène dans le lac Copaïs.

Ce lac, que l'on nomma d'abord lac Céphiséïde, puis Copaïs du nom de la ville de *Copœ*, située sur sa rive septentrionale, est appelé maintenant lac de Topolia du nom d'un bourg bâti sur l'emplacement de cette ville et couronnant une éminence, où l'on n'arrive que par une chaussée étroite: en été il est tout couvert de joncs et ressemble plutôt à une immense prairie verdoyante, qu'à une nappe d'eau; mais en hiver il inonde tous ses bords et ressemble à une mer. Bordé de tous côtés par des montagnes plus ou moins éloignées, il n'a aucune issue apparente, et il couvrirait peu à peu tout le terrain d'alentour, si la nature secondée par l'art n'avait ouvert à ses eaux des routes secrètes vers l'Euripe à travers le mont Ptoüs. Quelques-uns de ces canaux ont été fermés par des tremblements de terre, tandis qu'il s'en est ouvert d'autres à la place des premiers; en sorte que le lac n'a fait que changer de bassin, et qu'en submergeant des villes anciennes, il a laissé à découvert des terrains où l'on pourrait en bâtir de nouvelles.

C'est aux vapeurs continuelles qui s'exhalent de ce lac et à l'abondance de ses eaux, que la Béotie doit cet aspect verdoyant et cet air de fraîcheur et de vie, qui contraste avec l'aridité de l'Attique. Toutes les terres y sont couvertes d'arbres et de verdure, et l'on distingue

les Béotiens des Athéniens leurs voisins à l'éclat de leur teint et à la hauteur de leur stature. Les femmes en général y sont fraîches et jolies, et les hommes grands et robustes; mais ceux-ci paraissent moins vifs et moins spirituels que les Athéniens, quoique Plutarque, Pindare et Hésiode soient nés parmi eux. L'air est généralement très-épais en Béotie, très-froid en hiver et quelquefois brûlant en été. C'est le pays de la Grèce où il y a le plus de variations dans l'atmosphère, mais c'est aussi le plus fertile; et la Béotie fournit à l'Attique les grains qui lui manquent.

Thèbes était autrefois la ville principale de la Béotie: maintenant c'est Livadie. Cette ville est aujourd'hui après Patras la ville la plus importante du midi de la Grèce par son commerce et sa population.

CHAPITRE IV.

De la Phocide, de la Locride et de la Doride.

LIVADIE est aussi par sa position une des villes les plus importantes de la Grèce : elle est située sur un des principaux passages du littoral Ionien au littoral Égéen, et elle est le point central où se divisent les deux routes, qui conduisent l'une dans l'ouest, l'autre dans le nord de la Grèce: la première conduit à Delphes

et à Lépante sur le littoral Ionien, la seconde aux Thermopyles et à Larisse sur le littoral Égéen.

La route de Delphes se dirige à l'ouest, remonte le Phalare jusqu'au col de la chaîne qui lie le mont Hélicon au mont Parnasse et entre dans la Phocide vers l'aire circulaire, où se croisent les chemins d'Ambryssus et de Delphes, pour s'élever par un vallon sinueux vers le bourg d'Arakova, bâti sur l'emplacement de Cyparissus; d'où elle descend avec les eaux du Plystus au village de Castri, bâti sur les ruines de Delphes.

La ville de Delphes, qui devait tout son éclat au culte d'Apollon, une des principales divinités de la Grèce, s'élevait en amphithéâtre sur la pente méridionale du mont Parnasse au pied de deux rochers coupés à pic et connus sous le nom de roches Phœdriades. Le temple d'Apollon avait été bâti sur le plan le plus élevé, et renfermait la grotte, où la Pythie rendait ses oracles et dont l'entrée est encore apparente. Au nord et au-dessous du temple était la fontaine Cassotis, qui fournit de l'eau aux habitants de Castri, au nord-ouest le stade, dont on reconnaît encore les gradins et le pourtour, au sud-est au pied des roches Phœdriades la fontaine Castalie et plus loin dans la même direction le gymnase, sur l'emplacement d'un monastère dédié à la Vierge. L'hippodrome était au sud de la ville dans le vallon du Plystus.

Le village de Castri a remplacé Delphes et n'a plus que 70 maisons, éparpillées sur un terrain incliné et pierreux, où l'on ne voit que quelques arbres et quelques brins de verdure, mais qui est encore tout couvert de débris d'anciens monuments, dont il n'est pas aisé d'indiquer la destination. On distingue seulement vers

l'ouest autour du stade une longue galerie creusée dans le rocher qui paraît avoir été destinée à des sépultures, comme on peut le conjecturer par les niches que l'on y voit encore et qui devaient renfermer les statues des morts. On trouvera dans la carte de la Grèce un petit plan de Delphes, où l'on a indiqué ces espèces de catacombes.

Delphes était le siége principal de la religion grecque et celui de la diète amphyctionique, qui fut dans le principe une fédération purement religieuse, mais qui donna naissance à la fédération achéenne, établie depuis dans la Grèce pour y maintenir une sorte d'équilibre politique.

La religion est presque partout le premier lien des hommes, celui d'où naissent insensiblement tous les autres; et la plupart des peuples établissent le siége de leur culte dans des lieux ingrats et stériles, comme pour les dédommager des torts de la nature par les bienfaits de la religion. Presque partout les fédérations religieuses conduisent à des fédérations politiques, et les peuples unis entre eux par la même religion finissent toujours par s'unir sous le même gouvernement. La plupart des écrivains anciens prétendent même que l'oracle de Delphes contribua beaucoup à la civilisation de la Grèce et même à celle de l'Italie, en donnant des conseils sages aux peuples qui venaient le consulter; mais ce n'est pas la religion seule qui civilise les peuples, ce sont les lois faites en conformité de la religion, quand la religion est donnée par des peuples civilisés à des peuples incultes. De là l'utilité des missions religieuses et même des conquêtes politiques faites par les peuples civilisés dans les pays barbares.

Vu du sud et du vallon du Plystus, le Parnasse présente au dessus de Delphes deux roches énormes, sur lesquelles est un plateau élevé qui sert comme de piédestal au mont Lycorée, la plus haute sommité du mont Parnasse. Ce plateau a la forme d'un bassin oblong, sillonné dans sa longueur par une source qui jaillit à gros bouillons du pied du mont Lycorée et qui va se perdre entre les deux roches Phœdriades dans l'antre de Corycius, pour reparaître au pied de ces roches dans la fontaine Castalie.

On monte de Castri sur ce plateau par un escalier taillé dans les flancs des roches Phœdriades; mais on peut y monter du bourg d'Arakova par une pente moins roide. Il paraît que ce plateau était jadis un lac : il est maintenant cultivé pendant l'été, et l'on y voit plusieurs cabanes qui dans cette saison sont habitées par des pâtres à moitié cultivateurs.

Le mont Parnasse finit à une lieue de Castri en une saillie ou promontoire, au pied duquel est le village de Crisso, l'ancienne Crissa, situé vers l'angle où se réunissent les deux vallées du Plystus et de Salone, qui vont se terminer au fond du golfe Crisséen vers les ruines de Cyrrha, l'ancien port de Delphes. Le village de Crisso offre une bonne position de passage, parce qu'il est situé sur le chemin de Livadie à Salone. Cette position est d'autant plus importante, qu'elle est à la tête d'une vallée qui débouche dans le golfe Corinthien par la baie la plus vaste et la mieux abritée de ce golfe : ce qui y attirait autrefois le commerce de la mer Ionienne, et ce qui l'attire aujourd'hui au port de Galatsidi, situé sur le pourtour occidental de cette baie. Galatsidi, l'ancienne Galatsithium, est une petite

ville de trois à quatre mille habitants, presque tous marins ou constructeurs.

La vallée Crisséenne, encaissée entre de hautes montagnes nues et toute plantée de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers, offre un des plus beaux paysages de la Grèce; et c'est la beauté de ce paysage, en contraste avec le site effroyable de Delphes, qui fit autrefois la fortune de l'Apollon Pythien.

Le chemin de Delphes à Lépante se dirige à l'ouest et descend dans une vallée où commence la Locride et à la tête de laquelle est Salone, l'ancienne Amphissus. Salone est adossée à une montagne qui la couvre au nord et sur laquelle on voit une citadelle, tombant en ruines. La ville peuplée de sept à huit mille habitants et fermée d'un simple mur, s'élève en amphithéâtre au pied de la montagne, d'où sort une source abondante, qui arrose la plupart des rues et va ensuite fertiliser la campagne.

Il y a un chemin qui conduit de Salone dans la vallée du Céphise, en se dirigeant au nord et en tournant vers l'ouest le mont Parnasse, pour descendre au bourg de Dadi dans la Phocide ou à celui de Lidoriki dans la Doride; et il y en a un autre qui va du bourg de Lidoriki à travers le mont Œta dans la vallée du Sperchius vers la ville de Patradgik: c'est le chemin le plus court pour aller du littoral Ionien sur le littoral Égéen; mais ce chemin est dangereux en hiver à cause des avalanches qui se détachent du mont Parnasse et du mont Œta.

Le chemin de Lépante se dirige à l'ouest et s'élève par une rampe roide sur la montagne à laquelle Salone est suspendue; d'où l'on descend par le défilé de Ca-

routia au village de Malandrino dans une jolie vallée plantée d'oliviers; et laissant à gauche le port de Galatsidi, caché dans une échancrure de la côte, on traverse les villages de Véternitza et de Stélia, que l'on croit bâtis, l'un sur l'emplacement d'Œantium, l'autre sur celui d'Œnéon, pour aller passer la petite rivière de Morno et monter ensuite à Lépante, située sur un contrefort du mont Rigani, à l'entrée du détroit qui sépare le golfe de Corinthe de celui de Patras. C'est le littoral de la Locride occidentale, séparée de l'orientale par la Phocide et bornée au nord par une chaîne de montagnes, qui s'élève graduellement jusqu'au mont Zonas, par où elle se liait autrefois à travers la chaîne grecque avec la Tétrapole Dorienne, située sur le versant oriental du mont Œta. Ce pays, habité jadis par les Locriens-Ozoles, est aujourd'hui dépeuplé, quoiqu'il soit très-propre à la culture de l'olivier et de la vigne.

Lépante, l'ancienne Naupacte, est une forteresse de construction moderne, mais sur un tracé et des fondements antiques: elle est posée sur une montagne conique, environnée de quatre enceintes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme on nous représente celles d'Ecbatane. Jamais forteresse n'a pu nous donner une idée plus juste de l'architecture militaire des anciens. On voit que leurs meilleures fortifications étaient des enceintes concentriques, disposées, quand le terrain s'y prêtait, autour d'un cône ou d'une hauteur plus ou moins élevée. Des routes souterraines ou des chemins couverts communiquaient d'une enceinte à l'autre, en sorte que l'on commençait par se défendre dans l'enceinte extérieure, puis on se défendait succes-

sivement dans chacune des autres, et l'on se retirait enfin dans la dernière, comme dans un dernier réduit.

On ne pourrait aujourd'hui pénétrer dans le donjon de Lépante, qu'après avoir percé trois ou quatre murs; mais on pourrait le battre de toutes les hauteurs voisines, qui n'en sont séparées que par un ravin profond. Ce donjon est encombré de petites maisons qui dans un siége gêneraient sa défense.

Le port de Lépante est au pied de la forteresse : c'est un petit bassin ovale, défendu à son entrée par deux tourelles, l'une à droite, l'autre à gauche. Tout autour est un faubourg principalement habité par les Grecs, où l'on fabrique des maroquins, qui le disputent pour la beauté du grain et la vivacité des couleurs aux plus beaux maroquins de la Turkie. Lépante, malgré sa situation avantageuse, n'a guère que deux à trois mille habitants, mêlés de Grecs et de Turks.

La côte tourne au sud au-delà de Lépante et projette le cap Anti-Rhium, qui termine le littoral de la Locride et qui forme avec le cap Rhium de la Morée le détroit, par où l'on entre du golfe de Patras dans celui de Corinthe.

Il y a un chemin qui remonte de Lépante la petite rivière de Morno jusques vers ses sources au-dessus du village d'Artotina, bâti sur l'emplacement d'Érinée; d'où l'on s'élève sur une des plus hautes croupes de la chaîne grecque, pour descendre dans la vallée du Céphise vers le bourg de Lidoriki ou dans celle du Sperchius vers la ville de Patradgik. C'est le chemin par où les Doriens, sous la conduite des enfants d'Hercule, descendirent dans le Péloponèse, et c'est celui

que prennent les armées turkes, lorsqu'elles viennent directement de Larisse à Lépante et même à Patras, parce qu'il est beaucoup plus court que tous les autres; mais le chemin le plus suivi pour aller du midi dans le nord de la Grèce est celui de Livadie à Larisse par les Thermopyles.

Ce chemin se dirige au nord, traverse le Phalare en sortant de Livadie et s'élève sur une terrasse qui sert de base au mont Thurion, pour descendre dans la plaine de Chéronée vers le village de Capréna; d'où l'on va par une rampe douce à celui de Daulia, bâti au pied du mont Parnasse sur l'emplacement de Daulis, à l'entrée de la Phocide. Le village de Daulia couronné par un vieux château, dont deux tours existent encore, n'a pas aujourd'hui plus de cent maisons; mais il occupe une bonne position de passage, parce qu'il est sur le chemin qui conduit à Delphes en tournant vers le sud le mont Parnasse, ou aux Thermopyles en le tournant vers le nord.

Le chemin de Daulia à Delphes se dirige à l'ouest et traverse une vallée à l'origine de laquelle on voyait autrefois le Phocique, édifice oblong où s'assemblaient les députés des différentes villes de la Phocide et qui était divisé dans toute sa longueur par un double rang de colonnes. Sur les deux côtés étaient des gradins en amphithéâtre où s'asseyaient les députés, à l'entrée un vestibule entouré d'une balustrade, destiné aux spectateurs, et au fond un sanctuaire, où s'élevait, comme sur un trône, la statue de Jupiter, tenant d'une main une victoire, de l'autre le foudre, et ayant à ses côtés Junon et Minerve debout, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. C'était un des plus beaux monuments de

la Grèce; mais il n'en reste plus aujourd'hui aucun vestige.

Le chemin côtoyait ensuite le pied du mont Parnasse, et allait rejoindre celui qui vient de Livadie, vers le carrefour où l'on montre encore le tombeau de Laïus et où se divisaient les trois routes de Daulis, de Delphes et d'Ambryssus. Il paraît que ce chemin était autrefois le plus suivi et que c'était par Daulis que les théories de Thèbes et d'Athènes montaient sur le Parnasse aux fêtes d'Apollon.

La route de Daulia aux Thermopyles se dirige au nord et sort de la plaine de Chéronée à travers un défilé creusé entre le mont Parnasse et l'une des petites collines qui bordent la rive droite du Céphise, et sur laquelle on voit encore les ruines de l'ancien fort de Panopée. Ce défilé n'est qu'à un tiers de lieue du village de Daulia et à une lieue au plus de celui de Caprèna, et il débouche dans la vallée du Céphise vers les ruines de Parapotamies, qui sont de l'autre côté du fleuve, à une des extrémités du mont Acontius et à deux lieues et demie à l'ouest de celles d'Orchomène.

La gorge, que traverse le Céphise entre les ruines de Panopée et celles de Parapotamies, n'a pas un quart de lieue de large, et l'on ne peut entrer de la Béotie dans la Phocide que par cette gorge ou par le défilé de Panopée. Ces deux défilés, regardés autrefois comme les clefs de la Phocide, ne sont plus aujourd'hui défendus; mais ils pourraient l'être aisément par une ligne de retranchements, qui en s'appuyant d'un côté au mont Parnasse, de l'autre au mont Acontius, fermerait tout à la fois le défilé de Panopée et la gorge du Céphise : ce serait un point de retraite assuré pour

une armée qui aurait été forcée aux Thermopyles, et qui voudrait encore couvrir le midi de la Grèce.

Il y a un chemin qui, en sortant du défilé de Panopée, se dirige à l'ouest et remonte le Céphise sur sa rive droite, pour aller par le village de Vélitza et le bourg de Dadi à celui de Lidoriki, dans l'ancienne Doride; d'où en tournant au sud-ouest il s'élève, vers les sources du Céphise, sur le dos de la chaîne grecque, pour descendre par le village d'Artotina sur le golfe Corinthien vers la forteresse de Lépante.

Le village de Vélitza n'est connu que par les ruines qui l'entourent et que l'on présume être celles de Tithorée; mais le bourg de Dadi et celui de Lidoriki ont plus d'importance : le premier a 600 maisons, l'autre plus de 400, et leur territoire, qui paraît assez fertile, n'est pas mal cultivé. On y recueille beaucoup de grains et de fruits.

Un autre chemin se dirige au nord-est, traverse le Céphise sous Parapotamies, et s'élève par le village de Bogdana sur le mont Cnémis vers les ruines d'Hyampolis; d'où il descend par le village de Baltési sur le canal d'Eubée vers le bourg de Talanta, l'ancienne Oponte, patrie de Patrocle, et capitale de l'un des cantons de la Locride orientale.

La route directe de Daulia aux Thermopyles se dirige au nord-ouest, traverse le Céphise vers le village de Koubo; et laissant à droite celui d'Eleuta, elle monte par le bourg de Turkochori sur la croupe du mont Œta. Le village d'Eleuta et le bourg de Turkochori, à une lieue seulement l'un de l'autre, sont environnés de ruines et paraissent occuper l'emplacement d'une ancienne ville; mais les voyageurs

ne sont pas ici d'accord entre eux. Les uns croient voir Elatée sur l'emplacement de Turkochori, les autres sur celui d'Eleuta ou même à une demi-lieue plus au nord, au pied du mont Cnémis; et ils ont peut-être raison les uns et les autres, en supposant que cette ville, qui a été plusieurs fois détruite, ait été successivement rebâtie sur l'emplacement d'Eleuta et sur celui de Turkochori.

La vallée, que l'on traverse en allant de Daulia à Turkochori et qu'arrose le Céphise, est environnée de montagnes de toutes parts et ressemble à une vaste fondrière, d'où le fleuve sort par une gorge étroite vers les ruines de Parapotamies: ce qui a fait présumer que cette vallée n'était autrefois qu'un grand lac, qui s'étant ouvert un passage vers le lac Copaïs, a inondé toute la Béotie. La vallée du Céphise forme comme le cœur de l'ancienne Phocide, et paraît très-fertile; mais elle est aujourd'hui presque nue, et les oliviers qui couvraient autrefois les coteaux de Tithorée au pied du mont Parnasse et ceux d'Elatée au pied du mont Œta et qui produisaient la meilleure huile de la Grèce, ont presque tous disparu. On cultive maintenant dans cette vallée le blé, le sésame, le coton, le tabac, le maïs et le riz.

A l'exception du Céphise, tous les cours d'eau de la vallée ne sont que des torrents, qui se gonflent après un orage, mais qui, dans un temps sec, n'ont presque plus d'eau. Le Céphise lui-même n'en a pendant l'été qu'un très-petit volume, et suffit à peine pour arroser les champs cultivés, dont ses rives sont bordées.

Il y a un chemin qui de Turkochori remonte le Céphise jusque vers le bourg de Dadi; d'où il s'élève par

le village de Dronitza sur la croupe du mont Œta, pour descendre par le bourg de Boudonitza sur le canal d'Eubée vers les Thermopyles.

Un autre chemin remonte encore plus au nord le Céphise, et s'élève par le village de Névropolis sur les plus hautes sommités du mont Œta, pour descendre sur le canal d'Eubée vers l'embouchure du Sperchius: c'est le chemin qui tourne les Thermopyles, et qui traverse la Tétrapole dorienne ou l'ancienne Doride, patrie d'Hercule. Ce petit canton de la Grèce n'est plus habité aujourd'hui que par quelques montagnards à demi-sauvages, qui font le métier de pâtres ou de bûcherons et qui vont faire quelquefois celui de voleurs dans la vallée du Sperchius ou dans celle du Céphise. Le chemin, qui traverse leur pays, passe le mont Œta au défilé de Pétra, fermé jadis par un mur [1], dont on voit encore les vestiges, entre le village de Névropolis et celui de Draco-Spilia: c'est le passage connu sous le nom de *Portes-de-Fer*: il n'est plus praticable aujourd'hui que dans la belle saison.

La route ordinaire des Thermopyles s'élève directement de Turkochori sur un des cols du mont Œta, où elle passe entre deux forts à demi ruinés, situés sur deux pics élevés, l'un à droite, l'autre à gauche du chemin, et d'où elle descend avec un cours d'eau par le bourg de Lopadès sur le canal d'Eubée vers le petit village de Molo. Le cours d'eau, que l'on suit en descendant et que l'on passe plusieurs fois, est le tor-

1. Ce mur avait, dit-on, 24 lieues de long et allait du golfe Maliaque au golfe Crisséen, en séparant le midi du nord de la Grèce.

tueux Boagrius, qui sépare le mont Cnèmis du mont Œta et sur les bords duquel on voyait autrefois la petite ville de Thronium, capitale de l'un des deux cantons de la Locride orientale, séparée de l'occidentale par la vallée du Céphise et par le mont Parnasse.

Le village de Molo ou Milo, ainsi nommé d'un moulin à eau, est au milieu d'une petite plaine fertile, coupée par des prairies et des rizières, et ombragée par de très-beaux platanes; mais à l'issue de la plaine commence une plage nue et graveleuse qui se prolonge de l'est à l'ouest entre le mont Œta et le canal d'Eubée jusqu'à un rocher consacré jadis à Hercule Mélampyge. Là le mont Œta se rapproche de la mer, et ne laisse plus qu'un passage étroit entre le rivage et l'une de ses croupes, anciennement nommée Callidrome, du pied de laquelle sortent des eaux thermales, qui ont fait donner à ce défilé le nom de Thermopyles. A l'origine du défilé était autrefois le bourg d'Alpènus, dont il reste encore quelques ruines, et à son issue celui d'Anthèla, où siégeait en automne la diète amphyctionique. Cette issue était jadis fermée par un mur, qui se prolongeait du pied du mont Œta à la mer et dont on reconnaît encore les vestiges. La grève s'élargit ensuite et est sillonnée par un ruisseau qui sort des flancs du mont Callidrome, et qui paraît être l'Asopus des anciens. Le chemin suit une ancienne chaussée, aujourd'hui dégradée et bordée d'une zone d'alluvion de six à sept cents toises de large, dont le terrain nouveau tranche avec l'ancien.

Ce fut dans ce défilé que Léonidas avec une avant-garde de 300 Spartiates entreprit d'arrêter l'armée innombrable des Perses. Il se posta vers Anthèla der-

rière le mur qui fermait de ce côté le passage, après avoir jeté en avant quelques hommes de trait et laissé sur ses derrières à l'entrée du défilé vers le bourg d'Alpènus l'armée alliée des Grecs, composée seulement, suivant les uns, de sept à huit mille hommes, et, suivant d'autres, de dix à onze mille. Les Spartiates soutinrent dans ce poste pendant plusieurs jours tout l'effort des Perses, sans pouvoir y être entamés; mais ils y furent à la fin tournés par un sentier qui s'élève avec les eaux de l'Asopus sur les flancs du mont Callidrome et qui descend dans la plaine d'Alpènus vers le rocher Mélampyge, et ils périrent tous les armes à la main dans ce passage étroit, resserrés entre deux corps d'armée; en sorte qu'ils acquirent encore plus de gloire par leur dévouement que par leur combat. Le reste de l'armée grecque prit la fuite et se dispersa.

On voit encore aujourd'hui dans la petite plaine d'Anthèla une hauteur couverte de ruines, où la plupart des Spartiates furent tués et sur laquelle on leur éleva une colonne qui portait leur nom avec cette inscription : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.*

Le défilé des Thermopyles n'avait alors sur certains points que la largeur nécessaire au passage d'un chariot : il a aujourd'hui presque partout au moins six à sept cents toises de large; mais il serait encore très-facile à défendre, parce que le terrain d'alluvion, dont il est recouvert, est marécageux, mouvant et parsemé de rizières.

La grève s'élargit au-delà de l'Asopus, à mesure que le mont Œta s'éloigne sur la gauche; et laissant au

pied des montagnes les ruines de la forteresse de Trachis, on débouche à travers un terrain nu et marécageux dans une grande plaine, qui s'étend depuis le pied du mont Œta jusqu'à celui du mont Othrys et qui est arrosée par le Sperchius : c'est le commencement de la Thessalie.

CHAPITRE V.

De la Thessalie.

Le Sperchius, nommé aujourd'hui Hellada, naît au pied des montagnes qui lient la chaîne grecque au mont Pinde, et descend du mont Tymphreste dans une gorge profonde qui s'ouvre vers Patradgik et qui se prolonge jusqu'au fond du golfe Maliaque, dont le fleuve par ses alluvions accroît sans cesse le littoral : c'est une des vallées les plus fertiles de la Grèce, et elle est toute cultivée en blé, en maïs, en coton et en riz, tandis que ses coteaux sont couronnés de vignes et de mûriers, et ses plus hautes sommités de chênes et d'érables. L'olivier ne s'y montre plus que dans les lieux les mieux abrités et par bouquets très-rares; mais elle est parsemée de belles et vastes prairies, où l'on nourrit de nombreux troupeaux.

Patradgik est située sur un coteau qui borde la rive méridionale du fleuve, au pied d'une saillie du mont Œta. Cette ville peut renfermer quatre à cinq mille

habitants presque tous Turks, et paraît avoir été bâtie des ruines d'Hypate, que des voyageurs croient voir de l'autre côté du fleuve vers le petit village de Castritza, et d'autres sur la même rive, au pied même du mont Œta. Quoi qu'il en soit, les femmes n'y sont plus adonnées à la magie, comme dans la ville ancienne, mais elles sont encore renommées pour leur beauté et surtout pour leur fraîcheur. Son territoire produit en abondance de la soie et du coton, et l'on fabrique dans les montagnes voisines des fromages très-recherchés pour leur bonté.

Il y a un chemin qui remonte de Patradgik le Sperchius jusqu'à ses sources vers le village de Rentina, et qui traversant un des cols du mont Tymphreste, descend par le village de Fanari dans la vallée du Pénée vers la ville de Tricala.

Le chemin des Thermopyles à Larisse se dirige directement au nord; et franchissant le Sperchius à son embouchure sur un pont de pierre à trois arches, il tourne le golfe Maliaque et s'élève par une pente douce à Zeïtoun, situé au pied du mont Othrys sur l'emplacement de Lamia.

La ville de Zeïtoun est fermée d'un simple mur crénelé, qui s'élève en rampant sur une hauteur escarpée, où l'on voit une vieille citadelle, construite avec d'énormes pierres, dont quelques-unes offrent des bas-reliefs de la plus haute antiquité. Un de ces bas-reliefs représente le centaure Chiron, qui enseigne à Hercule encore enfant à jouer de la lyre. Le fils d'Alcmène tient d'une main sa massue, et de l'autre il étouffe un serpent, prêt à le dévorer. Au nord de la citadelle est un ravin profond, et au sud la ville qui

descend en amphithéâtre dans un vallon, où coule un affluent du Sperchius. Zeïtoun peut renfermer cinq à six mille habitants, mêlés de Grecs et de Turks : elle fait un peu de commerce, et exporte du blé et du riz par le port de Stillida, situé sur le retour du golfe Maliaque vers les ruines de l'ancienne Phalare.

Le golfe Maliaque est au fond de l'angle que fait le canal d'Eubée, en s'ouvrant sur la mer Égée. Ce canal se rétrécit d'abord vers la petite île de Myonèse, s'évase ensuite entre le cap Posidium et le cap Artémisium à l'entrée du golfe Pélasgique, et débouque enfin dans la mer Égée, vers les îles de Skiatos et de Scopèlos. Le cap Posidium et le cap Artémisium forment l'ouverture du canal de l'Euripe vers le nord, comme le cap de Cynosure et celui de Carystos en forment l'ouverture vers le sud; et voilà pourquoi, dans la guerre Médique, on regarda comme les libérateurs de la Grèce les Athéniens qui avec leur flotte à Artémisium fermèrent aux Perses le canal d'Eubée, et les Spartiates qui avec leur armée aux Thermopyles leur fermèrent l'entrée de la Phocide.

La péninsule, projetée entre le golfe Maliaque et le golfe Pélasgique, offre sur son pourtour plusieurs beaux ports, tels que ceux de Larisse-Crémaste, de Pteléon et d'Armyros; mais elle ne présente dans son intérieur, tout hérissé de montagnes, que quelques petits villages, où l'on élève des vers-à-soie et où l'on fait des fromages, aussi renommés pour leur bonté que ceux de Patradgik.

Un autre chemin va de Zeïtoun à la forteresse de Volo à travers cette péninsule montagneuse et passe au village de Goura; d'où il descend vers le

bourg d'Armyros sur le golfe Pélasgique; mais ce chemin est très-difficile, et l'on ne peut guère pénétrer dans l'intérieur de la Thessalie, que par la route de Pharsale.

Cette route s'élève de Zeïtoun par une rampe roide et par une gorge profonde sur le sommet aplati du mont Othrys, d'où l'on jouit de la plus belle perspective, et où l'on voit le lac de Daoudkli et le bourg de Domakos, l'ancienne Thaumacos. On traverse ce plateau du sud au nord, et l'on descend de Domakos dans la plaine de Pharsale par un vallon sinueux creusé dans les flancs du mont Othrys, un des grands contreforts de la chaîne grecque.

Zeïtoun est située sur le revers méridional de ce contrefort, et Pharsale l'est sur son revers septentrional, à une distance d'environ dix lieues et au pied d'une hauteur, sur laquelle on trouve les restes d'une vieille citadelle à maçonnerie cyclopéenne, nommée encore aujourd'hui le château d'Achille. La ville est ouverte et se compose de deux faubourgs, séparés l'un de l'autre par des champs cultivés et pouvant renfermer tous deux six à sept mille habitants, moitié Turks et moitié Grecs, mêlés de quelques Juifs.

La hauteur, sur laquelle est le château d'Achille, forme une espèce de dos d'âne, séparé seulement du mont Othrys par un ravin et très escarpé sur la moitié de son talus. L'autre moitié tombe en pentes plus roides encore vers Pharsale, et n'est accessible que sur quelques points à cause des ressauts du terrain. On voit à mi-côte d'anciennes constructions, et entre autres de vieux murs, qui paraissent avoir été ceux d'un théâtre. La crête de la montagne est couronnée par des fortifica-

tions antiques, auxquelles dans des temps postérieurs on paraît en avoir ajouté de nouvelles. Celles-ci ont presque entièrement disparu; mais les principaux murs et le tracé des autres subsistent encore. Toute cette masse d'ouvrages formait une ellipse allongée et étranglée vers l'est, qui avait quatre à cinq cents toises de long sur trente à quarante de large et qui était divisée en plusieurs réduits, afin que l'un étant pris, on pût encore se défendre dans les autres. Deux de ces réduits occupaient les deux mamelons les plus élevés de la crête, et dominaient toute la campagne. Dans l'enceinte du premier on voit encore les ruines d'un ancien temple, et dans l'enceinte du second une citerne immense: entre les deux sont deux portes encore debout, par lesquelles on communiquait de l'un à l'autre et qui étaient construites avec des pierres énormes à joints incertains et s'emboitant ensemble. Le double mur, qui environnait extérieurement la citadelle, était construit de la même manière avec des pierres taillées en carrés inégaux, et suivait tous les redans de la montagne. Le château d'Achille à Pharsale et les murs de Mycènes et de Tyrinthe dans le Péloponèse, sont les plus anciennes constructions qu'il y ait dans la Grèce.

Le terrain s'aplatit au-delà de Pharsale et présente une plaine ondulée, qui se prolonge depuis le mont Othrys jusqu'aux monts Cynoscéphales et qui est arrosée par deux petites rivières, l'une venant des environs de Domakos, l'autre de ceux de Goura, et se réunissant toutes deux vers Pharsale, pour aller se jeter dans le Pénée derrière les monts Cynoscéphales. La première de ces rivières paraît être l'Énipée, et

l'autre l'Apidane. La plaine, qu'elles traversent, est une des plus étendues de la Thessalie, et n'est séparée du littoral du golfe Pélasgique, que par une traînée de collines qui semblent lier le mont Othrys au mont Pélion et par le mont Pélion au mont Ossa.

Cette plaine est très-fertile en blé, en maïs, en coton, et paraît avoir une direction différente des autres grandes vallées du littoral égéen, qui appuient toutes leur tête à la chaîne grecque, au lieu que celle de Pharsale appuie la sienne aux montagnes qui longent la mer.

Le chemin de Pharsale à Volo se dirige à l'est et franchit la crête des hauteurs qui bordent le golfe Pélasgique vers le mont Phyllius, tandis que le chemin de Larisse se dirige au nord, passe l'Énipée à un quart de lieue de Pharsale sur un pont de pierre à six arches, et traverse la plaine qui s'élève insensiblement jusqu'aux pieds des monts Cynoscéphales.

C'est dans cette plaine que se donna la bataille entre César et Pompée. Les deux champions y vinrent des environs de Larisse, à travers les monts Cynoscéphales. César, qui semblait fuir devant son rival, pour le mieux attirer après lui, y arriva le premier et s'y déploya, le dos tourné à Pharsale et à quelques collines isolées qui se détachent du mont Othrys. Pompée le suivit jusqu'à l'entrée de la plaine; mais comme il ne voulait combattre que dans une position forte, il se tint au pied des monts Cynoscéphales. Un jour cependant qu'il s'était hasardé à descendre dans la plaine et à s'y déployer sur un terrain légèrement exhaussé, César vint lui présenter la bataille, que Pompée accepta.

César n'avait avec lui que vingt-deux mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, tandis que Pompée, renforcé par l'armée de Scipion, avait quarante-cinq mille fantassins et sept mille cavaliers, la fleur de la jeunesse romaine. Pompée se rangea le premier en bataille, et suivant l'usage des Romains forma ses légions sur trois lignes et chaque ligne sur dix rangs, appuya son aile droite à l'Énipée qui est très-encaissé vers ce point, et jeta sur sa gauche toute sa cavalerie, pour tourner avec elle la droite de César. Celui-ci de son côté se rangea également sur trois lignes; mais craignant d'être débordé par une armée plus que double de la sienne, il ne forma ses légions que sur cinq rangs pour égaler le front de Pompée, appuya son aile gauche à l'Énipée, plaça sur sa droite toute sa cavalerie pour l'opposer à la cavalerie ennemie; et comme cette droite était en l'air et qu'il craignait d'y être tourné par une cavalerie sept fois plus nombreuse que la sienne, il tira de sa troisième ligne six cohortes d'élite, qu'il plaça en réserve derrière son flanc droit, pour l'appuyer et le renforcer. Pompée, par une jactance qui lui était naturelle, ne voulut pas attaquer le premier; il attendit le choc de pied ferme, le reçut sans se rompre, et lança en même-temps toute sa cavalerie sur celle de son rival, qui fut en un instant tournée et enveloppée. Alors César fit sortir de derrière son flanc droit les six cohortes d'élite [1], qui ralliant sa cavalerie, chargèrent avec elle la cavalerie

1. Ce fut à cette infanterie d'élite que la victoire fut due. On n'avait jamais vu jusque là dans les armées romaines l'infanterie charger la cavalerie dans les plaines. Cet exemple est unique dans l'histoire romaine.

ennemie, et se portant rapidement sur l'aile gauche de Pompée, la prirent de revers, pendant que César la faisait attaquer de front par sa troisième ligne, qu'il avait tenue jusques-là en réserve. Ce mouvement décida la victoire. Pompée, qui avait compté pour le succès de la bataille sur sa cavalerie, prit la fuite, dès qu'il la vit dispersée et entraîna après lui toute son armée. César la poursuivit jusque dans son camp, le força, et se mettant aux trousses de Pompée, qui fuyait avec une simple escorte de cavalerie vers Larisse, il le poursuivit jusques dans la vallée de Tempé, et ne l'abandonna, que lorsqu'il l'eut vu s'embarquer sur le golfe Therméen.

La bataille de Pharsale ne coûta au vainqueur que deux cents légionnaires et trente centurions, tandis que l'armée vaincue eut quinze mille hommes tues et vingt-quatre mille prisonniers.

La route de Larisse sort de la plaine de Pharsale vers le nord, traverse les monts Cynoscéphales vers le village de Soubachi; et laissant à droite vers celui de Sarlikeuï les ruines de Scotusse, elle s'élève par le village de Bakeurgik sur une vaste esplanade, d'où elle descend par une pente douce dans la vallée du Pénée vers Larisse.

Les monts Cynoscéphales, qui séparent la plaine de Larisse de celle de Pharsale, sont des collines basses comme celles qui séparent la plaine de Pharsale du golfe Pélasgique. Entre ces collines se prolongent de petites vallées, qui ressemblent de loin aux ondulations de la mer, quand elle est légèrement agitée. Nulle part on ne voit des plis de terrain plus faciles ni plus doux. Deux armées, qui s'observent, peuvent y

cacher tous leurs mouvements, et la nature, si l'on peut ainsi parler, n'a dans aucun autre lieu du monde disposé un champ de bataille avec plus d'art.

C'est entre ces coteaux et non loin de Scotusse, que Flaminius vainquit Philippe III, roi de Macédoine. La phalange macédonienne ne put sur ce terrain ondoyant se mouvoir sans se rompre, tandis que la légion romaine plus maniable et plus flexible se prêta à tous les mouvements du terrain, prit la phalange en flanc et la rompit. Ce fut par une disposition semblable que les légions romaines vainquirent presque toujours la phalange grecque.

Cette phalange, qui combattait avec de longues piques sur seize hommes de hauteur, était invincible, quand elle combattait de front, parce qu'elle présentait à l'ennemi un rempart hérissé de fer; mais elle ne pouvait combattre de front que sur un terrain uni, et dès qu'elle combattait sur un terrain inégal, elle était obligée de se rompre : or elle était vaincue, dès qu'elle était rompue, parce que toute sa force était sur son front et dans sa masse, tandis que la légion romaine, qui ne combattait que sur dix hommes de hauteur et quelquefois sur cinq, pouvait combattre, sans se rompre, sur presque tous les terrains. Il suffisait donc à la légion romaine de manœuvrer devant la phalange grecque et de chercher à l'attirer sur un terrain inégal, pour la prendre en flanc ou de revers : c'est ce que fit Flaminius au combat des Cynoscéphales, et c'est ce que firent depuis tous les généraux Romains, quand ils eurent à combattre la phalange grecque.

Mais s'il est vrai que la phalange grecque fût alors devenue trop pesante pour pouvoir résister à la légion

romaine, il est au moins douteux qu'elle n'eût pas pu lui résister, si elle avait conservé sa formation primitive, qui était de combattre seulement sur huit hommes de hauteur ou même sur six, comme elle combattait dans les beaux temps de Sparte et d'Athènes. Ce fut Épaminondas qui le premier changea cette formation. Ne pouvant espérer de vaincre à armes égales la phalange lacédémonienne, il doubla la phalange thébaine, et même à Leuctres il la forma sur cinquante hommes de hauteur. Les Macédoniens imitèrent depuis à Chéronée cet ordre profond pour pouvoir vaincre la phalange thébaine, et dès-lors l'ordre de bataille sur seize de hauteur prévalut dans toutes les phalanges grecques; mais si on avait conservé l'ancienne formation, sur six ou huit hommes de hauteur, la phalange grecque eût été aussi maniable que la légion romaine, et elle eût conservé sur elle l'avantage d'avoir des armes plus longues.

La plaine, où l'on entre au sortir des monts Cynoscéphales, est arrosée par le Pénée, qui descend du mont Pinde, une des plus hautes sommités de la chaîne grecque. Ce fleuve, le plus grand de tous ceux de la Grèce méridionale, coule d'abord du nord au sud parallèlement à la chaîne grecque, jusque vers la ville de Tricala; mais il se détourne ensuite vers l'est et traverse une grande plaine, qui se prolonge par divers circuits jusqu'au delà de Larisse, pour aller se jeter à travers la vallée de Tempé dans le golfe Therméen.

Larisse, que les Turks nomment *Yénicher*, est bâtie sur la rive droite du fleuve, et n'est défendue que par un petit réduit intérieur, incapable de résister à de l'artillerie. Sa forme est celle d'une ellipse allongée sur

le fleuve, et elle est peuplée d'environ vingt mille habitants, une moitié Turks et l'autre moitié mêlée de Grecs et de Juifs. Les rues en sont larges, bien percées et ornées de jolis bains et de beaux bazars: ce qui lui donne un air de propreté et même d'élégance, que n'ont pas les autres villes de la Grèce. Cette ville est ordinairement gouvernée par un simple bey; mais comme elle a été la résidence de plusieurs sultans, elle a le privilége d'avoir pour juge un *mollah* ou cadi de premier rang.

La plaine, au milieu de laquelle Larisse est située, forme le cœur de la Thessalie, et elle est, comme celle de Pharsale, très-fertile en blé, en soie, en coton, en fruits de toute espèce, et surtout en excellents pâturages, où l'on nourrit les meilleurs chevaux de la Grèce.

La Thessalie est un bassin immense, environné d'un cercle de montagnes, qui s'élèvent graduellement les unes derrière les autres et sur lesquelles étaient autrefois assises soixante-quinze villes, comme sur les gradins d'un cirque. On ne voit plus à la place de la plupart de ces villes, que quelques misérables bourgades; mais l'aspect que présente de tous côtés ce vaste amphithéâtre, est encore un des plus imposants qu'il y ait au monde: au nord est le mont Olympe toujours couronné de neige, à l'est le mont Ossa et le mont Pélion qui paraissent posés l'un sur l'autre, au sud le mont Othrys que l'on prendrait de loin pour un gradin du mont OEta, et à l'ouest les sourcilleux sommets du Pinde, qui se perdent dans les nues. Ce bassin paraît avoir été jadis un lac, et il était vraisemblablement caché sous les eaux, avant que le Pénée se fût

ouvert un passage à travers l'Ossa et l'Olympe: il est encore aujourd'hui fermé de tous côtés, excepté vers la vallée de Tempé, par où le fleuve s'écoule dans la mer, et vers le golfe Pélasgique, où le terrain n'est ridé que par une traînée de petites collines, qui paraissent détachées les unes des autres vers leur base, mais qui reposent toutes sur un plateau plus ou moins élevé, puisque ce plateau retient les eaux du lac Bæbéïs, le seul restant des anciens lacs de la Thessalie: on le nomme maintenant lac Karla, et il est creusé au pied du mont Pélion, qui se prolonge le long du littoral Égéen depuis le golfe Pélasgique jusqu'au mont Ossa, vers l'entrée du golfe Therméen. Ce littoral est celui de l'ancienne Magnésie, aujourd'hui la contrée la mieux peuplée et la plus industrieuse de la Thessalie: on y file le coton dans tous les villages; et les fabriques, où l'on teint en rouge ce lainage, sont les plus renommées de la Grèce. La Magnésie est uniquement peuplée de Grecs, et jouit sous le gouvernement turk d'une sorte d'administration municipale, dont le siége principal est au bourg de Zagora, situé sur le littoral de la mer Égée, et à ceux d'Aya et d'Ambélakia, situés dans l'intérieur des terres. Le canton de Zagora comprend toute la région qui est autour du mont Pélion, celui d'Ambélakia, celle qui est autour du mont Ossa, et le canton d'Aya occupe le plateau intermédiaire qui sépare le mont Ossa du mont Pélion. Le canton d'Aya est le plus fertile de la Magnésie, et le bourg de ce nom le lieu le plus peuplé de ce canton: on y compte quatre à cinq mille habitants presque tous employés dans les filatures et les teintureries de coton.

La Magnésie fut la première contrée de la Grèce où

l'on apprit à dompter le cheval et à le mener au combat. Jusques-là on ne s'était servi de cet animal, que comme on se sert du bœuf, pour l'atteler à un char. Les Pélasges du mont Pélion lui imposèrent un frein, et en montant sur son dos, ils s'identifièrent en quelque sorte avec lui. Les peuples étonnés confondirent l'homme avec le cheval, et de là l'histoire fabuleuse des Centaures. Aussi, lorsque ces hommes merveilleux parurent pour la première fois dans le midi de la Grèce, montés sur leurs chevaux, ils y causèrent le même effroi que causa depuis au Mexique la cavalerie de Cortez: tout plia devant eux, et les Centaures triomphèrent aussi aisément des Lapithes, que les Espagnols des Mexicains.

Le bourg de Vélestinos, situé à l'extrémité méridionale du lac Bæbéïs, paraît avoir été bâti sur l'emplacement de Phères, patrie de Jason, qui éleva dans la Grèce, après la mort d'Épaminondas, une puissance nouvelle, dont l'éclat, aussi brillant que passager, fut comme l'éclair précurseur de celle de Philippe II, roi de Macédoine. La civilisation, apportée de la Syrie et de l'Égypte dans le midi de la Grèce, s'étendit ainsi progressivement dans le nord, jusqu'à ce qu'enfin elle eût été reportée par les conquêtes d'Alexandre dans le lieu de son berceau. On reconnaît encore l'Acropolis de Phères sur une éminence, du pied de laquelle sort une fontaine qui paraît être celle d'Hyppérie.

Le port de Golos ou Volo, situé au fond du golfe Pélasgique, sur l'emplacement de Pagase, à environ quatre lieues de Vélestinos, servait autrefois de port à Phères, comme il en sert aujourd'hui à Larisse; mais il

paraît que les Turks n'ont pas su apprécier l'importance de cette position, puisque là où ils auraient dû construire une forteresse de premièr rang, ils n'ont bâti qu'un mauvais fort triangulaire, flanqué de simples tours et incapable de résister au feu d'un vaisseau. Le bourg, qui environne ce fort, est aujourd'hui l'entrepôt de toute la Thessalie, et fait un commerce très-étendu, d'un côté avec Smyrne et Constantinople, et de l'autre avec Trieste et Livourne. Il envoie dans toutes ces villes des blés, des soies, des cotons filés, teints en rouge, et il en reçoit des bonnets, des draps, du café, et toutes sortes de marchandises coloniales : c'est ce commerce qui répand le mouvement et la vie dans tous les villages du mont Othrys, du mont Pélion et du mont Ossa, où le voyageur étonné trouve plus d'industrie et de liberté que dans le reste de la Grèce.

Le golfe Pélasgique est un bassin ovale, de cinq à six lieues de diamètre, qui par ses havres nombreux est un des points maritimes les plus importants de la Grèce. Ce golfe s'ouvre au sud sur le canal d'Eubée et se prolonge ainsi vers l'est par ce canal jusqu'aux îles de Skiatos et de Scopèlos. A l'entrée du golfe sont d'un côté le port d'Antron derrière le cap Posidium, de l'autre le port de Trikéri derrière le cap Œantium, sur son pourtour occidental les baies de Ptéléon, de Surbis et d'Armyros, sur son pourtour oriental celles d'Alyzon, de Méthone et d'Orménium, et au fond le fort de Volo, situé entre les ruines de Démétriade et celles d'Yolcos[1]; mais de toutes ces ruines celles de Démétriade sont les plus remar-

1. Les ruines de Démétriade ne se reconnaissent plus qu'à quelques vieilles constructions et au tracé d'un stade et d'un

quables, parce qu'elles occupent l'emplacement d'une forteresse, qui fut autrefois une des clefs de la Grèce. La position de Démétriade est après celle de Chalcis la plus belle du littoral Égéen; et si l'on voulait défendre la Thessalie du côté de la mer, il faudrait relever cette forteresse de préférence à toute autre.

Larisse est aujourd'hui la seule ville importante de la Thessalie; mais elle n'a d'importance sous le rapport militaire, que parce qu'elle est le nœud des communications entre le midi et le nord de la Grèce. C'est à Larisse que se divisent les trois routes qui conduisent l'une à Volo sur le golfe Pélasgique, la seconde en Épire à travers le mont Pinde, et la troisième en Macédoine à travers le mont Olympe.

La route de Volo se dirige au sud-est, et côtoie le lac Bæbéïs sur son pourtour occidental jusqu'au bourg de Vélestinos; d'où elle débouche au fond du golfe Pélasgique, d'un côté dans la baie d'Armyros près des ruines de Thèbes, et de l'autre dans la baie de Volo près des ruines d'Yolcos : c'est la route commerciale de la Thessalie.

Il y a une autre route qui mène de Larisse dans le canton et sur le littoral de la Magnésie, en se dirigeant à l'est. Cette route remonte la rivière qui vient du bourg de Rejani; d'où l'on va par le bourg d'Aya à celui de Zagora, en côtoyant le mont Pélion, ou par le village de Thanato à celui de Caritza, en côtoyant le mont Ossa. Le port de Caritza, situé près des bou-

---

hippodrome; mais les ruines d'Yolcos présentent encore sur l'escarpement de la montagne des pans de mur, construits avec d'énormes pierres, et qui semblent l'ouvrage des géants.

ches du Pénée, sert de port à Larisse sur le golfe Therméen, comme le port de Volo lui en sert sur le golfe Pélasgique.

La route de l'Épire se dirige à l'ouest et remonte le Pénée sur sa rive droite jusqu'au village de Coutzokéros, vers lequel on passe dans un bac sur sa rive gauche; et laissant à droite le bourg de Zarcos, au fond d'un joli bassin environné de montagnes, on suit une ancienne chaussée qui conduit du village de Siouti par ceux de Coulcoutos et de Courbali à la ville de Tricala, située vers le confluent du Léthéus et du Pénée.

Tricala, l'ancienne Tricca, est adossée au revers méridional d'une colline, sur laquelle on voit une citadelle, à demi ruinée et dominée par un plateau voisin d'où on pourrait la battre aisément : ce qui rendrait sa défense impossible; mais comme ce plateau serait très-propre à recevoir un camp retranché, on pourrait en temps de guerre défendre avec succès la position de Tricala, qui est très-importante, parce qu'elle est au principal débouché de la chaîne grecque.

La ville de Tricala est peuplée de sept à huit mille habitants, mêlés de Turks et de Grecs; et comme elle a toujours été regardée comme une des clefs de la Thessalie, les Turks y ont établi un pacha, dont le commandement s'étend sur toute la partie occidentale de cette contrée.

Il paraît que la ville de Métropolis, par où César déboucha en Thessalie dans son expédition contre Pompée, ne devait pas être éloignée de la position de Tricala; et les ruines que l'on montre sur la rive droite

du Pénée, vis-à-vis le confluent du Léthéus, pourraient bien être celles de cette ville, quoique la plupart des géographes l'aient placée au pied des montagnes qui bordent sa rive gauche.

Le Léthéus descend du pied du mont Ardam et arrose une vallée à la tête de laquelle sont des ruines que l'on a cru long-temps être celles de Métropolis, mais qui sont plutôt celles de Photinée. Nul site n'est mieux abrité, ni plus riant. Deux collines parallèles, revêtues du plus beau gazon, qui s'appuyent vers le nord au mont Ardam et qui descendent l'une vers l'autre par les mouvements les plus doux, forment, en se rapprochant, un berceau, au fond duquel coule le Léthéus et qui, s'ouvrant insensiblement vers le sud, s'évase enfin vers la vallée du Pénée en un grand bassin de forme demi-circulaire, où la végétation est aussi riche que variée : c'est une immense prairie, coupée par des champs de maïs et de tabac et ombragée par de beaux bouquets de noyers, de mûriers et de platanes. A la tête de ce bassin sont les ruines de Photinée, au milieu la forteresse de Tricala, et au-delà du Pénée, vers les débouchés de la chaîne grecque, d'autres ruines qui paraissent être celles de Métropolis. Le bassin de Tricala est le canton de la Thessalie où l'on élève les meilleurs bœufs et les plus beaux chevaux.

La route de l'Épire se détourne à Tricala vers le nord et remonte le Pénée à travers une vallée profonde qui se rétrécit graduellement jusques vers le bourg de Stagous, bâti sur l'emplacement de Gomphi ou du moins dans le voisinage de cette ancienne ville. Là les montagnes se rapprochent des deux rives, le terrain se rompt et devient âpre; et après avoir laissé sur la

droite les rochers escarpés des *Météores*, ressemblant les uns à des pyramides, les autres à des obélisques, on entre dans un ravin profond, au fond duquel roule le fleuve en bouillonnant, et que l'on remonte jusque près du village de Malacassis, bâti vers l'emplacement d'Éginium; d'où en tournant à l'ouest, on s'élève sur un des principaux cols du Pinde pour descendre par le bourg de Mezzovo dans la vallée de l'Aréthon sur le littoral ionien. Ce passage d'un littoral à l'autre à travers la chaîne grecque est aujourd'hui très-difficile; mais on pourrait le rendre praticable à de l'artillerie, en adoucissant les pentes trop roides et en suivant le cours du Pénée et de l'Aréthon, jusqu'à la crête des deux versans. La crête, qui sépare la Thessalie de l'Épire, paraît nue, et elle est presque toujours couverte de neige; mais les pentes du versant oriental sont plus douces et moins nues que celles du versant occidental. Le terrain y est moins âpre, mieux coupé et s'étage en collines, sur lesquelles on aperçoit un peu de verdure et quelques bouquets de hêtres. On côtoie ces collines en montant, et l'on voit à droite et à gauche descendre rapidement devant soi les deux principaux affluents du Pénée, l'un du pied de la montagne qui est au nord, l'autre du haut de la montagne qui est au sud, et se réunir tous deux dans un ravin profond que l'on traverse sur un pont de pierre, vers le khan de Malacassis, à une demi-lieue au-dessous du village de ce nom. Les habitants de ce village sont employés comme ceux du bourg de Mezzovo au transport des voyageurs et des marchandises qui traversent le Pinde.

Le mont Pinde paraît schisteux vers le col, où on

le passe; mais sur les crêtes environnantes on aperçoit des bancs de marbre rose.

Le Pénée s'encaisse au-dessous de Malacassis entre deux hautes montagnes, couvertes de hêtres vers leur sommet et de pins vers leur base. En été, on suit les bords du fleuve qui franchit avec fracas les rochers dont son cours est embarrassé; mais en hiver, lorsqu'on descend de Malacassis à Tricala, on côtoie à gauche le pied des montagnes, jusques vers les monastères grecs bâtis sur les rochers des Météores, où l'on ne peut monter qu'en se faisant hisser dans un panier; et l'on descend de ces espèces d'habitations aériennes avec un affluent du Pénée au bourg de Stagous, qui est une position très-importante, parce qu'elle est au débouché de la chaîne grecque. Là, les montagnes s'abaissent et s'éloignent des deux côtés. Le fleuve alors plus libre dans son cours fait un grand détour vers le sud, et puis revenant vers l'est, il entre dans une grande plaine, où un terrain gras, de beaux pâturages, des bordures de noyers et de mûriers, des vignes grimpant sur tous les arbres et partout une végétation luxuriante annoncent au voyageur une des contrées les plus riches et les plus fertiles de la Grèce. Le chemin à travers cette plaine est quelquefois boueux; mais il est uni, et il conduit par une vieille chaussée à Tricala, la ville la plus importante de la Thessalie après Larisse.

Il y a un chemin qui mène de Tricala dans l'Acarnanie et qui en se dirigeant à l'ouest va passer le Pénée vers les ruines de Métropolis; d'où il s'élève sur la chaîne grecque en remontant la petite rivière de Véternico, pour descendre dans la vallée de l'Aché-

loüs vers le hameau de Pertoli ou vers le village de Dési.

Un autre chemin se dirigeant au nord-est remonte de Stagous avec un autre affluent du Pénée, et s'élève par les villages de Mavrili et de Flamouristi sur la chaîne des montagnes qui lient le mont Pinde au mont Olympe, pour descendre vers le village de Phili dans la vallée de l'Haliacmon en Macédoine.

Enfin un troisième chemin va directement de Tricala à Alessona, l'ancienne Oloosson, à travers le mont Ardam, et s'élève d'Alessona sur les monts Cambuniens pour descendre vers la ville de Servitza dans la vallée de l'Haliacmon.

Mais tous ces chemins sont très-difficiles durant l'hiver: le seul praticable en toute saison est celui qui conduit de la Thessalie en Macédoine par la vallée de Tempé, et qui tourne vers l'est le mont Olympe. Il y a bien un chemin qui le tourne vers l'ouest, et qui se dirigeant directement au nord mène de Larisse au bourg de Tournovo, et du bourg de Tournovo à celui d'Alessona, en remontant l'impétueux Titarésius; d'où l'on va à Servitza à travers les monts Cambuniens; mais ce chemin est encore plus difficile que celui de Tempé.

La grande route de la Macédoine se dirige au nord-est et traverse en sortant de Larisse une riante plaine pour aller rejoindre le Pénée sur sa rive droite vers le pied du mont Ossa au village de Baba; d'où l'on monte en trois quarts d'heure au bourg d'Ambélakia et du bourg d'Ambélakia en deux heures au sommet du mont Ossa. Le bourg d'Ambélakia est aussi renommé que celui d'Aya par ses filatures et ses teintureries de coton. C'est au-dessous d'Ambélakia, au pied

même du mont Ossa, que commence la vallée de Tempé. On voit à l'entrée du vallon, sur la rive gauche du fleuve, le village de Balamout, et sur sa rive droite celui de Baba : le premier sur l'emplacement de Gonnus, l'autre sur celui d'Homolis.

Le village de Baba, que la route traverse, est au-dessous du bourg d'Ambélakia, à l'origine d'une petite plaine couverte du plus beau gazon et ombragée par un superbe bouquet de platanes : ce qui lui a fait donner par les Turks le nom de *Sopha :* c'est une halte favorite pour les caravanes. Au sortir de cette plaine on entre dans un ravin profond, creusé entre le mont Ossa et le mont Olympe. Le Pénée coule au fond du ravin : des deux côtés pendent d'énormes rochers, tantôt nus et déchiquetés à leur base, et tantôt tapissés de gazon. Le chemin serpente sur la rive droite : il est pavé de blocs de marbre, et n'a pas plus de quinze à vingt pieds de large. Quelquefois il est taillé dans le roc : d'autres fois, il s'élève d'une manière effrayante au-dessus de l'abyme, où le fleuve roule avec fracas. Deux caravanes, qui se rencontrent, sont obligées de se prévenir de loin, pour se ménager l'une à l'autre un passage libre. Dans certains endroits, le vallon s'élargit un peu ; mais dans d'autres il n'offre que la largeur du chemin taillé à pic sur le fleuve. C'est dans un de ces étroits passages que l'on trouve les ruines d'un vieux fort élevé par un proconsul romain, du nom de Cassius, sur une saillie du mont Ossa, pour fermer la vallée de Tempé, comme on peut l'inférer d'une inscription à demi effacée dont on ne peut plus lire que quelques mots [1]. C'est là proprement la gorge ou dé-

1. *Cassius Longinus procos.... in Tempe munivit...* suppléez *hoc oppidum.*

filé de Tempé, que le soleil éclaire à peine deux à trois heures en hiver et qui présente alors l'aspect le plus sombre et le plus sauvage; mais en été le vert des gazons et la fraîcheur des eaux contrastent agréablement avec la couleur noirâtre des rochers, et embellissent le paysage, animé par le chant d'une multitude d'oiseaux. Le défilé s'ouvre enfin peu à peu, et l'on sort de cette gorge profonde à une lieue et demie de Baba, pour entrer dans une plaine fertile, au milieu de laquelle le fleuve se replie sur lui-même en longs détours, avant de s'enfoncer dans la mer. Ce passage brusque d'une nature sombre et sauvage à une nature parée des plus brillantes couleurs, a fait toute la célébrité de la vallée de Tempé qui n'est réellement belle que par ses contrastes.

Cette vallée a été différemment décrite par les voyageurs suivant les aspects divers, sous lesquels ils l'ont vue. Rien n'est plus âpre que la gorge, creusée entre l'Ossa et l'Olympe; mais en deçà et au delà de cette gorge, ce sont les champs les plus variés et les plus fertiles.

CHAPITRE IV.

De la Macédoine.

En débouchant du défilé de Tempé, on suit encore pendant une demi-lieue le Pénée sur sa rive droite, puis on le passe sur un beau pont de pierre de douze

arches; et après l'avoir côtoyé pendant une heure encore, on tourne au nord. Alors laissant à gauche sur la pente du mont Olympe le village de Pyrgètos et le bourg de Rapsani, on côtoie sur la droite le golfe Therméen, et l'on s'élève par un ravin profond, dont on a adouci les rampes, sur un contrefort du mont Olympe qui vient se pyramider au bord de la mer. C'est sur le sommet de ce contrefort que l'on a bâti le château de Platamona, simple carré, flanqué de tours aux angles, et ayant à son centre une tour plus grande, destinée à lui servir de réduit. Ce fort, que l'on regarde comme la clef de la Macédoine, est mal entendu, et il serait inutile de le reconstruire sur un plan nouveau, parce qu'il est dominé par les hauteurs voisines, d'où il pourrait être battu avec succès. L'intérieur du château est maintenant encombré d'une centaine de maisons en bois, qui dans un siège gêneraient sa défense.

Le site, où ce fort est placé, n'est pas bien escarpé, et les rampes par où l'on y monte des deux côtés et qui divisent les eaux, sont assez douces; mais le chemin est si encaissé et si étroit, que quelques hommes suffiraient pour le barrer; et s'ils y étaient retranchés, on ne pourrait les déposter qu'en occupant les hauteurs environnantes, qui sont très-fourrées et d'un accès difficile.

On peut de ce point monter en quelques heures sur la croupe du mont Olympe, surmontée de trois sommités de hauteur inégale: celle du milieu, presque toujours couronnée de neige, a plus de mille toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer : les deux autres paraissent moins élevées. Celle du nord n'est

habitée que par des ours et des chamois; mais celle du sud l'est par les moines grecs du monastère de Saint-Denys, et l'on voit aujourd'hui sur celle du milieu, à la place de l'autel jadis consacré à Jupiter, une chapelle dédiée au prophète Élie, où tous les ans, au mois de juillet, les moines de ce monastère vont en pélerinage.

L'Olympe paraît nu vers sa cîme et sur son flanc méridional; mais sur ses autres flancs il est enveloppé d'une épaisse forêt, et sillonné par des ruisseaux qui répandent la fraîcheur et la vie dans toutes les campagnes d'alentour.

Le chemin de Macédoine passe sous le fort de Platamona dans l'inflexion du contrefort, et descend par un ravin profond sur le littoral du golfe Therméen, à l'origine d'une grande plaine qui s'ouvre peu à peu vers le nord, à mesure que les différentes branches de l'Olympe fuyent vers l'ouest : c'est la plaine de la Piérie qui commence la Macédoine et qui présente un demi-cercle, dont le diamètre baigné par le golfe Therméen peut avoir six à sept lieues de long sur un rayon de deux à trois. Elle est d'abord inégale et rompue; mais elle s'aplanit ensuite vers le hameau de Standia, où elle est sillonnée par une petite rivière, qui descend du mont Olympe et qui se divise en deux branches, avant d'entrer dans un lac, au sortir duquel elle va se jeter dans la mer. Il paraît que c'est le fleuve Hélicon des anciens, qui après avoir coulé pendant quelque temps dans la plaine, disparaissait soudain pour reparaître ensuite sous le nom de Buphyra, avant de s'enfoncer dans le golfe Therméen. Le hameau de Standia, environné de décombres, est sur l'emplacement

d'une ancienne ville, prise long-temps pour celle de Dium, mais qui pourrait bien n'en avoir été que le port, puisque la ville, d'après le témoignage de Thucydide, était plus reculée dans les terres : ce qui ferait conjecturer que les ruines de Dium sont celles que l'on trouve à deux lieues plus à l'ouest, au pied même du mont Olympe, dans un lieu solitaire, nommé Palæo-Malathria, où l'on voit une multitude d'édifices renversés, de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés et plusieurs autres restes d'architecture, qui n'ont pu appartenir qu'à une grande ville. Parmi ces débris on distingue encore ceux d'une colonne, qui, par la longueur de son diamètre, paraît avoir été d'une très-grande hauteur et qui était peut-être celle dont parle Pausanias, comme portant une urne de marbre, où l'on avait renfermé les cendres d'Orphée. En parcourant ces ruines que les gens du pays m'avaient indiquées, j'espérais y trouver plusieurs inscriptions; mais je n'y en trouvai qu'une de lisible, gravée sur la pierre d'un tombeau, élevé en l'honneur d'une jeune fille nommée Thérini [1]. Autour des principales ruines coule un ruisseau qui paraît être une des sources du fleuve Buphyra, et qui après avoir fait tourner un moulin à un quart de lieue plus bas, arrose une belle prairie, au milieu de laquelle on voit les restes d'un ancien aque-

---

1. L'inscription porte :

Ηρως καὶ Ῥωμη, Θερινῇ τῇ
δῖα θυγάτρι μέγας χάριν, ἐτῶν III.

Éros et Romi, à la mémoire de Thérini, leur illustre fille, âgée de 3 ans.

duc. Cet aqueduc, ces belles eaux, ce site environné de tant de débris, tout fait présumer que c'était là l'ancienne Dium, d'où Alexandre partit pour son expédition d'Asie et où il fit ériger vingt-quatre statues à autant de ses officiers tués au passage du Granique, si toutefois l'on n'aime mieux croire que c'était une ville plus moderne, bâtie des ruines de l'ancienne. Quoi qu'il en soit, cette ville était située dans un lieu bas et mal sain, et la tradition du pays porte que les habitants se réfugiaient pendant l'été à une lieue plus à l'ouest, dans une forteresse, dont on voit encore l'enceinte sur un des contreforts du mont Olympe. La forteresse de Malathria était au fond de l'amphithéâtre que forme l'Olympe, vu du golfe Therméen, et dominait toute la plaine, comprise entre le golfe et le pied des montagnes : ce qui en faisait un site admirable pour la perspective, mais une place peu importante sous le rapport militaire, parce qu'étant trop éloignée de la grande route, on pouvait la masquer et passer outre.

Après avoir traversé le fleuve Buphyra, le chemin s'élève insensiblement et parcourt une longue terrasse qui s'étend sur le golfe Therméen, et à l'extrémité de laquelle est la ville de Katheri ou Katherin, comme on l'appelle vulgairement. Katheri, l'ancienne Hatera, est une ville ouverte peuplée de quatre à cinq mille habitants, la plupart grecs, et gouvernée par un bey, qui commande dans toute la Piérie, et règne aujourd'hui sur l'Olympe à la place de Jupiter : il entretient ordinairement plusieurs compagnies d'Albanais à son service, et garde tous les défilés de la partie occidentale de la Macédoine.

Le chemin de Katheri à Thessalonique sort de la plaine de la Piérie en s'élevant sur des collines qui bordent le golfe Therméen et qui sont séparées des hautes montagnes, au revers desquelles coule l'Haliacmon, par des ravins plus ou moins profonds, connus des anciens sous le nom de gorges de Pydna. Ces ravins paraissent avoir été creusés par les eaux pluviales dans une terre légère et caillouteuse. Le chemin, tracé sur les vestiges d'une voie antique, suit la crête des hauteurs, et monte au village de Kitros et du village de Kitros à celui de Leftérochori, bâti sur le point culminant de la crête. Il paraît que Kitros est situé sur l'emplacement de Pydna, et Leftérochori sur celui du fort Méthone [1], au siége duquel Philippe, père d'Alexandre, perdit un œil.

Le village de Kitros est environné de ruines, et dans une situation charmante. Ses coteaux sont couronnés de vignobles, et tout son territoire est planté d'arbres à fruits; mais le territoire de Leftérochori est plus âpre et moins fertile. Le chemin d'un village à l'autre est montueux, rompu et pourrait être vivement disputé. Il faut sans cesse y défiler dans des gorges, et une armée ne pourrait y avancer, qu'en occupant les hauteurs environnantes. Il paraît que ce fut dans ces gorges que Paul-Émile vainquit Persée, dernier roi de Macédoine. La légion romaine divisée en petits pelotons y enfonça aisément la phalange macédonienne, trop lourde par sa masse et qui ne pouvait sans se rompre manœuvrer sur ce terrain inégal. Cette terrible

1. Méthone était située à 40 stades de Pydna.

phalange, entamée sous Philippe III au combat des Cynoscéphales, fut détruite sous Persée, son fils, à la bataille de Pydna. La victoire de Pydna fut comme le coup mortel porté à la puissance des Grecs, et les Romains n'eurent plus depuis dans le monde de rivaux dignes d'eux.

Après avoir couronné les crêtes de Leftérochori, le chemin descend par une rampe sinueuse au village de Libanova, et du village de Libanova à celui de Millova dans la vallée de l'Haliacmon. Les pentes ont été bien coupées, les détours ménagés avec art, et il est facile de s'apercevoir que cette route n'est pas l'ouvrage des Turks, mais les restes d'une voie romaine.

L'Haliacmon, que l'on traverse à une lieue de Millova et à deux lieues de son embouchure, naît au mont Pinde et descend du revers oriental de la chaîne grecque, comme le Pénée, dont il n'est séparé dans son cours que par ce grand contrefort qui va se pyramider au mont Olympe. On le nomme maintenant Indjé-Karasou : il est formé de deux principaux affluents, du Vénético et de la Biclista, sortis l'un du col de la chaîne grecque qui conduit dans la vallée de l'Aoüs, l'autre du col qui conduit dans celle de l'Apsus. Les deux affluents réunissent leurs eaux entre les deux petites villes de Grévéna et de Servitza, sur le revers septentrional du mont Olympe, et vont se jeter par un canal commun dans le golfe Therméen, entre le village de Millova et celui de Kapsochori. Il paraît que le Vénético, le plus méridional des deux affluents, est l'ancien Rhédias, et que la Biclista est l'Haliacmon proprement dit.

Il y a un chemin qui, en se dirigeant vers le sud, re-

monte l'Haliacmon sur sa rive droite jusques vers Servitza: d'où il s'élève sur un des cols des monts Cambuniens poùr descendre par Oloosson dans la vallée du Titarésius: c'est le chemin de la Thessalie. Servitza, que l'on nomme aussi Servia, est une petite ville de deux à trois mille habitants, située sur un petit affluent de l'Haliacmon.

Un second chemin, se dirigeant vers l'ouest, remonte l'Haliacmon sur sa rive gauche jusque vers Codjiani ou même jusque vers Grévéna; d'où il s'élève en côtoyant le Vénético jusqu'au village de Cosmati, pour aller passer la chaîne grecque au khan de Katara ou au village de Périvoli, et descendre par le bourg de Mezzovo dans la vallée de l'Aréthon ou par le village de Boboussa dans la vallée de l'Aoüs: c'est le chemin de l'Épire. Codjiani et Grévéna sont deux villes à moitié détruites, situées comme Servitza sur de petits affluents de l'Haliacmon et qui paraissent avoir été très-peuplées, quoiqu'elles soient aujourd'hui presque désertes.

Enfin un troisième chemin se dirigeant au nord-ouest et côtoyant le pied des montagnes, qui divisent les eaux de l'Haliacmon de celles du Loudias et de l'Axius, va par Véria, Siatista, Castorie, passer la chaîne grecque vers les sources de la Biclista, pour descendre par le village d'Helmas dans la vallée de l'Apsus: c'est le chemin de l'Albanie.

Véria, l'ancienne Bérée, est située au pied du mont Bermius, Siatista sur un petit affluent de l'Haliacmon, et Castorie, l'ancienne Céléthrum, autour d'un lac, auquel elle a donné son nom, et sur un plateau qui sépare les eaux de la Biclista de celles de l'Érigon.

Cette dernière ville est la seule, qui ait quelque importance militaire, parce qu'elle est fermée de murs et bâtie sur une presqu'île du lac, dont l'isthme très-étroit peut être aisément défendu. Castorie et Véria sont assez bien peuplées et peuvent avoir chacune sept à huit mille habitants, mêlés de Grecs et de Turks; mais Siatista, qui était presque entièrement habitée par des Grecs, paraît dépeuplée, comme Codjiani et Grévéna, depuis les derniers désastres de la Turkie.

Le chemin de Thessalonique se dirige au nord-est, passe l'Haliacmon entre le village de Millova et celui de Kapsochori, et traverse une plage basse et marécageuse, qui s'étend, comme une ceinture, autour du golfe Therméen : c'est l'ancienne Bottiée. Cette plage paraît être une terre d'alluvion, et elle est coupée, ici par des mares d'eau, là par des prairies naturelles, qui paraissent comme des îles, au milieu de la mer; mais en avançant, la terre devient moins nue, se couvre d'arbres et le paysage s'embellit. Le chemin est boueux en hiver, et il faut dans cette saison doubler et même tripler les attelages de buffles, que l'on emploie pour les transports. On suit une vieille chaussée, aujourd'hui très-dégradée, qui conduit en une heure à un cours d'eau nommé *Karasmac*, et que l'on présume être le Loudias des anciens : c'est un canal très-encaissé, que les uns croient naturel, d'autres artificiel, par où les eaux du lac d'Yénidjé s'écoulent lentement dans la mer ou vont se perdre dans l'Axius vers son embouchure. Le lac qui verse dans le canal ses eaux, après les avoir reçues de trois petites rivières venant de Niaousta, de Vodina et de Moglèna, borde la plage au nord-ouest, et prend

son nom de la petite ville d'Yénidjé, bâtie sur ses bords : c'est aujourd'hui le principal marché de tout ce littoral, où l'on cultive de très-bon tabac. Niaousta, Vodina et Moglèna, situées sur le pourtour septentrional du bassin d'Yénidjé, sont de petites villes plus enfoncées dans les montagnes : Niaousta a trois ou quatre mille habitants presque tous Grecs, qui fabriquent de jolies étoffes mêlées de soie et de coton : Vodina en a cinq à six mille, mêlés de Grecs et de Turks, qui cultivent un territoire bien arrosé et très-agréablement diversifié; mais Moglèna n'est plus qu'une misérable bourgade, quoique son territoire soit très-propre, comme ceux de Niaousta et de Vodina, à la culture du tabac et du mûrier.

On va d'Yénidjé à Vodina en remontant le principal affluent du Loudias, qui sort des lacs d'Ostrovo et de Kaïlar. Le vallon, que l'on suit, se rétrécit graduellement comme un entonnoir. La ville est au fond sur la pente des montagnes, qui la couronnent au nord. Les eaux du lac d'Ostrovo, en descendant rapidement de ces montagnes, forment des cascades que l'on peut comparer à celles de Tivoli. Vodina, l'ancienne Édesse, est aujourd'hui aussi renommée par ses cascades, qu'elle l'était autrefois par les tombeaux des rois macédoniens.

On s'élève de Vodina par une rampe roide sur le plateau des lacs d'Ostrovo et de Kaïlar, environné de tous côtés par un cordon de montagnes, qui séparent les eaux de l'Haliacmon de celles de l'Axius. Ces montagnes se pyramident, vers le sud, au mont Bermius et vont se rattacher vers l'ouest à la chaîne grecque; et quoiqu'elles paraissent très-élevées sur

certains points, elles ne forment cependant, comme les monts Cambuniens et le mont Olympe, qu'un grand contrefort de cette chaîne.

La petite ville d'Yénidjé, située au pied de cet amphithéâtre de montagnes, autour d'un lac, où viennent se rendre toutes les eaux du Loudias, présente une perspective agréable et peut renfermer quatre à cinq mille habitants presque tous Turks. Cette ville paraît avoir été bâtie avec les ruines de Pella, située à deux lieues plus au sud-est, à l'autre extrémité de la plaine et au pied des côteaux qui séparent le bassin du Loudias de celui de l'Axius. Pella s'élevait en amphithéâtre sur la pente d'une colline, qui portait sa citadelle, vers le lieu où l'on voit aujourd'hui le petit village d'Alla-Clissia, habité par des chrétiens Bulgares. Du pied de la colline jaillit une source d'eau vive, renfermée jadis dans un bassin carré de 40 pieds de côté, où l'on descendait par un escalier, dont on voit encore les degrés. Un canal, dérivé de ce bassin et ressemblant par sa grandeur à celui d'un fleuve, serpentait dans la plaine et unissait les eaux de cette fontaine, et peut-être celles du lac d'Yénidjé, aux eaux de la mer. Les deux côtés du canal sont encore couverts de débris d'anciens édifices, et l'on remarque vers son origine un grand creux de forme ovale, à moitié comblé, qui recevait autrefois les eaux des montagnes voisines et servait tout à la fois de réservoir au canal et de port à la ville: on le présume du moins par les anneaux de fer que l'on a trouvés sur son pourtour et qui pouvaient servir à amarrer les bateaux.

Rencognée au pied des montagnes et au fond des

marais qui bordent au sud-est la plaine d'Yénidjé, Pella n'a plus aujourd'hui aucune importance militaire; mais elle en avait autrefois une très-grande chez les peuples barbares du nord de la Grèce, parce qu'elle était pour eux un lieu de refuge, d'où ils s'élançaient sur les peuples civilisés et où ils venaient ensuite cacher leur butin. Pella était, avant Alexandre, plutôt le repaire que la capitale des Macédoniens : devenue ensuite la résidence de leurs rois, elle dominait du haut de sa citadelle toute la plaine qui se prolonge depuis le lac d'Yénidjé jusqu'au golfe Therméen et depuis le Loudias jusqu'à l'Axius. Cette plaine, presque toujours inondée pendant l'hiver, offre en été les tableaux les plus riches et les plus variés : des lacs au milieu des bois, des ruisseaux au milieu des plus vastes prairies, partout les gazons les plus verts et les plus frais ombrages. Le village turk de Mentéché, situé au milieu de ce paysage enchanteur et célèbre par le tombeau d'un derviche musulman, voit tous les ans accourir dans ses environs un concours nombreux de pélerins, qui y sont encore plus attirés par la beauté du lieu que par la sainteté du derviche.

On coupe cette plaine en droite ligne, de l'ouest à l'est, quand on va directement de Millova à Thessalonique; et après avoir passé le Loudias sur un bac, on passe l'Axius sur un autre bac vers son embouchure et vers le village de Colakia; d'où l'on va par celui d'Arapli à Thessalonique, en côtoyant le golfe Therméen; mais en hiver on est obligé de traverser la plaine obliquement et de s'élever vers le nord jusqu'au village de Sarili pour y prendre le chemin qui vient d'Yénidjé et aller passer l'Axius sur un pont de bois,

appuyé sur une petite île du fleuve; d'où l'on va par le village de Tékéli en quatre heures à Thessalonique.

L'Axius ou le Verdar, comme on l'appelle aujourd'hui, naît au pied des montagnes qui unissent la chaîne grecque à la chaîne mœsique; et après être descendu dans le bassin d'Uscup, où viennent se réunir les eaux de l'une et de l'autre chaîne, il se dirige au sud-est, reçoit vers le milieu de son cours, d'un côté le Koutchouc-Karasou qui descend de la chaîne grecque, de l'autre la Braönista qui descend de la châîne mœsique, et entre dans un ravin profond encaissé entre de hautes montagnes; d'où il ne sort que pour aller se jeter dans le golfe Therméen, à travers une plaine basse, qu'il accroît sans cesse de ses alluvions et qui se confond avec celle de Pella. Cette plaine, coupée seulement par la petite rivière d'Échidore et par quelques mares d'eau, est dépouillée d'arbres; mais elle est très-fertile en grains. Le chemin est tracé sur une voie antique : à droite et à gauche s'élèvent de petites éminences arrondies, les unes couvertes de gazon, les autres de cailloutage, et paraissant avoir servi les unes et les autres de vedettes ou de tombeaux. Au nord court une chaîne de montagnes, qui ceint le golfe Therméen comme un rempart, et qui en se courbant vers le sud-est va se pyramider au mont Courtiach et se ramifier dans toute la péninsule de la Chalcidique.

C'est au pied de ce mont et autour de la superbe baie, où finit le golfe Therméen, qu'est située Thessalonique, nommée vulgairement Salonique. Son enceinte, d'environ 4000 toises de développement, s'élève en rampant sur un contrefort du mont Cour-

tiach, et forme un grand demi-cercle, dont le diamètre est baigné par la mer. Aux deux extrémités du diamètre sont deux petits forts qui défendent la baie, et au couronnement du demi-cercle, sur le plateau du contrefort, une citadelle flanquée de sept tours, qui domine la ville et qui est elle-même dominée par les hauteurs du mont Courtiach.

La baie, qui lui sert de port et qui a la forme d'un croissant, est abritée par un promontoire, sur lequel on voit les ruines d'Ænia; et il serait très-aisé d'en défendre l'entrée, si l'on voulait fortifier ce promontoire.

Thessalonique est pour cette raison une des villes maritimes les plus importantes de la Grèce, et elle en est la plus commerçante, parce que par sa position centrale elle est l'entrepôt de toute la Turkie européenne; mais elle ne mérite aucune considération, comme place de guerre, parce que sa citadelle peut être battue de toutes les hauteurs du mont Courtiach, et que les deux forts, qui flanquent sa rade, ne pourraient pas résister au feu d'une escadre. Si on voulait faire de Thessalonique une place forte, il faudrait la bâtir sur l'emplacement d'Ænia : dans la position où elle est, on ne pourrait pas la défiler des hauteurs qui l'environnent.

Vue de la mer, Thessalonique présente un aspect assez agréable; mais dans l'intérieur elle est sale et mal bâtie. On porte sa population à environ 60 mille habitants, dont une moitié est composée de Turks et l'autre moitié mêlée de Grecs et de Juifs. Elle est, après Athènes, la ville de la Grèce la plus riche en monuments anciens. On voit encore dans sa citadelle

un arc de triomphe érigé en l'honneur d'Antonin et de Faustine sa fille, aux deux principales portes de la ville, qui sont celles de Rome et de Constantinople, deux autres arcs érigés, l'un en l'honneur d'Auguste après sa victoire sur Antoine, l'autre en l'honneur de Constantin après sa victoire sur Licinius ; et dans l'intérieur de la ville plusieurs autres monuments, tels que les restes de l'Hippodrome, ceux d'un temple de Vénus *Thermæa*, masqués par les murs d'une vieille mosquée, et un autre temple de forme ronde, qui paraît avoir été consacré aux dieux Cabires; mais le monument le plus précieux est un reste de deux colonnades, élevées l'une sur l'autre, qui décoraient la place publique et qui portaient deux rangs de statues de grandeur naturelle, groupées deux à deux sous la forme de cariatides. Il existe encore quatre de ces groupes, adossés à la colonnade supérieure : le premier représente un Ganimède et une Léda, le second un Pâris et une Hélène, le troisième un Bacchus et une Ariane, et le quatrième deux autres figures, dont l'une est très-dégradée, et l'autre paraît être une Victoire ailée [1].

Thessalonique est le siège d'un pacha, et une des villes les plus commerçantes de la Turkie: son principal commerce est avec Livourne, Trieste et Marseille, où elle envoie principalement des cotons, des tabacs, des laines, des soies, et d'où elle reçoit des draps, des bonnets, du sucre, du café et d'autres marchandises coloniales. C'est aujourd'hui le principal comptoir de

---

1. On peut voir la description détaillée de ce monument et en général de la ville de Thessalonique dans le Tableau du commerce de la Grèce, que je publiai en 1800.

la Grèce. On peut même regarder cette ville par sa position au fond du golfe Therméen comme le point de la Turkie européenne, le plus important, après Constantinople.

De ce point, comme d'un centre commun, partent les différentes routes, qui aboutissent à la circonférence de la Macédoine et dans les contrées voisines. Les principales de ces routes sont celles de Larisse, de Monastir, d'Uscup, de Sophie, de Philippopolis et de Constantinople.

La route de Larisse, que l'on vient de parcourir, est la plus facile; mais elle offrirait encore des difficultés à une armée, qui voudrait envahir de ce côté la Macédoine. Le défilé de Tempé, d'une lieue et demie de long, pourrait lui être aisément fermé, et elle ne pourrait forcer celui de Platamona, s'il était défendu. Elle aurait ensuite à défiler dans les gorges de Pydna et à traverser, au sortir de ces gorges, trois rivières difficiles à guéer, et dont on peut en un clin d'œil couper les ponts. Le passage de l'Axius surtout offrirait des difficultés, parce que ce fleuve est torrentueux : on peut le comparer à la Durance pour le volume et la rapidité de ses eaux : c'est un des plus grands fleuves du littoral Égéen.

La route de Monastir se dirige à l'ouest et va par Pella et Yénidjé à Vodina; d'où elle s'élève, en remontant le Loudias, sur le plateau d'Ostrovo vers le village de Castranitza, où la route de Castorie se sépare de celle de Monastir. La première se dirige plus au sud, passe au bourg de Kaïlar et franchit le cordon des montagnes qui environnent le bassin du Loudias, au défilé de Cotori, pour s'élever sur le plateau de Cas-

torie : l'autre franchit ce cordon au défilé de Kirli, et descend par la petite ville de Flûrina sur un affluent de l'Axius, qu'elle remonte jusqu'à Monastir.

Il paraît que cet affluent, nommé maintenant Koutchouc-Karasou, est l'Érigon des anciens. Cette rivière descend, comme l'Haliacmon, d'une des plus hautes sommités de la chaîne grecque, et elle est formée elle-même de trois autres affluents, dont l'un vient de Magarovo, un autre de Gritchovo, le troisième de Perlepé, et qui se réunissent tous les trois dans la grande plaine de Monastir; d'où le fleuve repoussé par les montagnes qui environnent Flûrina et par celles qui bordent les bassins de l'Haliacmon et du Loudias, fait un grand coude vers le nord, pour aller se jeter dans l'Axius vers le village de Polosco. La petite ville de Flûrina est située, à l'angle saillant de ce coude, sur un petit affluent sorti des montagnes, qui séparent le bassin de l'Érigon de celui de l'Haliacmon.

Il y a un chemin qui va de Flûrina à Castorie à travers ces montagnes et qui descend avec les eaux du lac de Castorie dans la vallée de l'Haliacmon. Ce chemin se dirige au sud : celui de Monastir au contraire se dirige au nord-ouest et s'élève, en remontant un affluent de l'Érigon, jusqu'à la ville de Monastir, située au pied de la chaîne grecque. Le chemin est boueux en hiver, et n'est praticable que pour des charrois attelés de buffles : le pays est très-agréablement coupé, et riche en pâturages : la végétation y est forte, et les hommes y sont grands et vigoureux : ce sont les plus beaux soldats de la Macédoine, et les soldats de la Macédoine sont les plus beaux de la Grèce.

Monastir ou Bitolia, l'ancienne Héraclée, est une ville de dix à douze mille habitants, la plupart Turks, fermée d'un simple mur crénelé, et dominée par plusieurs collines sur la moitié de son pourtour : ce qui en rendrait la défense mal aisée. Cette ville pourrait cependant devenir une des plus fortes places et des meilleures positions de la Grèce, si on la dégageait des hauteurs qui la commandent, parce qu'elle est située à un des principaux débouchés de la chaîne grecque, à l'entrée des défilés qui conduisent à travers cette chaîne en Albanie.

Il y a un sentier qui en se dirigeant à l'ouest s'élève brusquement de Monastir sur la chaîne grecque vers le bourg et le lac de Drénovo; d'où il descend dans la vallée du Génusus vers le bourg de Dévol. La route ordinaire se dirige plus au nord, s'élève en remontant le cours des eaux sur le plateau, où l'on voit le bourg de Resna, au milieu d'une riante prairie; et laissant à gauche à une lieue vers le sud le bourg et le lac de Presba, encaissé entre de hautes montagnes, elle monte par une rampe roide, bordée à droite d'un bois de chênes et à gauche d'un torrent profond, sur la crête nue qui couronne la chaîne grecque. Cette chaîne est presque toujours couverte de neige, et elle est hérissée de pointes de rochers, au milieu desquels on aperçoit çà et là quelques bouquets de hêtres. On la traverse du sud-est au nord-ouest, et l'on descend par un escarpement rapide, à travers un terrain schisteux et profondément sillonné par les eaux, sur le lac Lychnidien vers la ville d'Ochrida, située à l'entrée de l'Albanie. La crête de la chaîne grecque est dentelée vers le point où on la passe, et la plupart des dentelures

paraissent granitiques; mais ses flancs sont schisteux jusqu'à une très-grande hauteur. La montée sur le revers oriental pourrait être adoucie, parce que le terrain y est coupé en pentes larges; mais il serait très-difficile d'adoucir la descente sur le revers occidental à cause de la brièveté des rampes et de la hachure du terrain. Ce terrain descend en pentes brusques sur le lac Lychnidien, et dans certains endroits il paraît coupé à pic. L'entrée de la Macédoine est donc aussi difficile de ce côté que de tous les autres: ce qui a fait dire à un historien ancien, que c'est vaincre que d'y entrer : *introïsse, victoria fuit.*

Il y a de Thessalonique à Pella sept lieues, de Pella à Yénidjé deux, d'Yénidjé à Vodina six, de Vodina à Castranitza sept, de Castranitza à Flûrina dix, de Flûrina à Monastir six, de Monastir à Resna sept, de Resna à Ochrida six, en tout de Thessalonique à Ochrida 51 lieues. Cette route présente partout des vestiges d'une ancienne voie, et paraît suivre le tracé de la *voie Égnatienne,* qui se prolongeait de Lychnidus, à travers les monts Candaves, jusqu'à Dyrrachium, éloigné de Lychnidus de 29 lieues. La voie Égnatienne avait donc dans toute sa longueur environ 80 lieues [1], et elle traversait l'Axius à Géphira, la chaîne grecque

1. Strabon, d'après Polybe, lui donne seulement 267 milles romains ou 71 lieues $\frac{1}{2}$, et l'itinéraire d'Antonin 280 milles ou 74 lieues $\frac{2}{3}$. Pylon était la station qui divisait les deux versants de la chaîne grecque et qui séparait la Macédoine de l'Albanie, alors comprise dans l'Illyrie. Danville n'a donné à la voie Egnatienne que 60 lieues, parce qu'il avait trop rétréci la projection de la Grèce; mais on doit lui en donner au moins 75 et même 80, si l'on a égard à ses nombreux détours.

au col de Resna et les monts Candaves vers les sources du Génusus. Ses stations principales étaient Géphira, Pella, Edessa, Scurium, Cellæ, Heraclæa, Nicæa, Pylon, Lychnidus, Scampis, Claudiana, Dyrrachium; et si l'emplacement de plusieurs de ces stations est encore inconnu, c'est qu'on ne l'a pas cherché avec soin. La route de Thessalonique à Dyrrachium était une des plus belles que les Romains eussent construites dans la Grèce, et elle liait par la ligne la plus courte Rome à Constantinople.

Trois autres chemins s'élèvent de Monastir sur la chaîne grecque, l'un en remontant l'affluent de Magarovo, le second celui de Gritchovo et le troisième celui de Perlépé, jusqu'à la ville de ce nom; d'où en tournant au nord-ouest, on va traverser les monts hyperborées pour descendre vers Dibra dans la vallée du Drin, ou en tournant au nord-est on s'élève sur le mont Boboussa pour descendre vers Keuperli dans la vallée de l'Axius. Magarovo et Gritchovo sont de misérables bourgades; mais Perlépé est une ville murée, de quatre à cinq mille habitants, située au fond d'un bassin, abondant en pâturages, où l'on nourrit les meilleurs bœufs de la Macédoine. Il paraît que le mont Boboussa, qui sépare la vallée de l'Érigon de celle de l'Axius, est le mont Boras des anciens, lié par ses racines aux monts hyperborées, les sommets les plus élevés de la chaîne grecque. Ce mont ne doit donc point être considéré comme un anneau, mais comme un contrefort de cette chaîne. Le mont Othrys, le mont Olympe, le mont Bermius et le mont Boras, malgré leur élévation, ne sont que des montagnes secondaires ou des espèces de terrasses, qui servent d'arc-

boutant ou d'appui à la chaîne grecque sur le littoral Égéen.

Deux routes conduisent de Thessalonique à Uscup, en se dirigeant au nord. L'une plus à l'ouest remonte l'Axius jusqu'à son confluent avec l'Érigon et la Braonista; d'où elle s'élève par Keuperli jusqu'à Uscup : l'autre plus à l'est passe à Volevod, Kilkitch, Doïran, Stroumza, Radovich; d'où elle va traverser la Braonista vers Istip, pour aller rejoindre l'autre route vers Keuperli. Ces deux routes sont également difficiles, parce que dans l'une il faut sans cesse défiler dans la vallée de l'Axius, souvent inondée, et que dans l'autre il faut gravir des hauteurs, quelquefois très-roides.

Istip et Keuperli sont deux petites villes murées, de trois à quatre mille habitants chacune, bonnes comme positions de passage, parce qu'elles ferment l'une la vallée de la Braonista, l'autre celle de l'Axius, mais insignifiantes comme places de guerre, parce qu'elles sont dominées par les hauteurs environnantes. On voit autour d'Istip les ruines d'un vieux château bâti sur un pic par les anciens rois Bulgares; mais Keuperli n'est remarquable que pour avoir été le berceau d'une famille illustre, qui a donné plusieurs grands-vizirs à l'Empire. Quelques-uns des villages, que l'on rencontre sur la route d'Istip à Keuperli et de Keuperli à Uscup, sont habités par des chrétiens Bulgares, dont l'activité et la propreté contrastent avec la paresse et la saleté des autres chrétiens.

Uscup, l'ancienne Scupi, est une ville de cinq à six mille habitants, située sur la rive gauche de l'Axius, et environnée de collines sur une desquelles est un vieux château qu'on laisse tomber en ruines, quoique

l'on y ait placé plusieurs pièces de canon. Les rues y sont sales, les maisons petites; mais on y trouve des vestiges de monuments publics, qui indiquent sa grandeur passée. On voit dans ses environs les restes d'un aquéduc, porté jadis sur 53 arches et destiné à y amener les eaux de la Lépinza. Cette ville est de toutes celles qui bordent l'Axius, la plus importante sous le rapport militaire, parce qu'elle est située vers l'angle que forment en se réunissant les deux chaînes grecque et mœsique, et qu'elle est comme la principale clef de la Macédoine : c'est le point, autour duquel une armée, chargée de défendre l'entrée de cette province, devrait pivoter, parce qu'il est au débouché de l'une et de l'autre chaîne et à l'embranchement des trois routes, qui conduisent, l'une dans l'Albanie, la seconde dans la Bosnie, et la troisième dans la Thrace.

La route de l'Albanie et celle de la Bosnie traversent la première la chaîne grecque, et la seconde la chaîne mœsique, vers les points où ces deux chaînes se rattachent au mont Scardus, leur nœud commun, et la route de la Thrace côtoie le pied de la chaîne mœsique jusque vers les sources de l'Hèbre.

Deux routes, en se dirigeant vers l'ouest, conduisent d'Uscup dans l'Albanie: l'une remonte un affluent de l'Axius jusqu'au bourg de Tétovo, d'où elle va passer la chaîne grecque au village de Stratza, pour descendre vers le bourg d'Ibali dans la vallée du Drin noir : l'autre remonte un second affluent de l'Axius, qui paraît être sa source principale jusqu'à la petite ville de Kalkandéré; d'où elle s'élève par le village de Veïchal sur un des cols les plus ardus de la chaîne grecque, pour descendre vers Prisrend dans la vallée

du Drin blanc; mais cette route est très-difficile, et la montée y est aussi roide que la descente. Le col, par où l'on passe la chaîne, a plus de 900 toises d'élévation, et il est presque toujours couvert de neige. Le granit s'y montre par intervalles à travers des bancs de schiste. Prisrend est une ville de sept à huit mille habitants, située sur les frontières de l'Albanie au pied d'une hauteur, sur laquelle on voit un petit fort de construction moderne, mais dominé à 50 toises. La plupart des habitants sont Turks et armigères, et leur costume est très-élégant. L'écarlate et le pourpre dominent dans leur manteau, qui a la forme d'une chlamyde: ils sont chaussés de brodequins rouges : deux pistolets et un sabre pendent à leur ceinture, et leur coiffure est la toque albanaise, ornée d'une houpe de soie : leur exercice habituel est celui du *djérid* ou tournoi turk, et leur amusement favori la *pyrrhique* ou danse guerrière: ce sont les soldats les mieux tournés et les plus lestes de la Turkie : ils sont aussi ardents dans l'attaque, que rapides dans la retraite.

La route de la Bosnie se dirige au nord, et remonte la Lépinza, qui est un autre affluent de l'Axius, jusqu'au village de Katchianik; d'où en tournant au nord-ouest, elle s'élève vers le village de Kaïmirouzo sur le plateau du mont Scardus, un des points dominants de la Turkie d'Europe, pour descendre d'un côté avec le Drin blanc dans l'Albanie, et de l'autre avec l'Ibar dans la Bosnie; mais cette route n'est praticable qu'en été. La route ordinaire fléchit vers le nord-est et s'élève directement de Katchianik sur le mont Glouboutin, un des plus hauts sommets de la crête qui unit le mont Scardus au mont Orbèlus, pour

descendre par le village de Tavisda sur le plateau de Ghilan, vers les sources de la Morava; d'où l'on monte à travers une chaîne de petits coteaux sur la plaine élevée de Cassova, vers la ville de Pristina : c'est la route directe de la Bosnie.

Le village de Katchianik, situé à l'embranchement de ces deux routes, est caché dans un ravin profond, au pied de ce massif de montagnes qui se pyramide au mont Scardus et qui unit la chaîne illyrique à la chaîne mœsique, en séparant les eaux de la mer Égée de celles du Danube : c'est la route la plus courte pour passer d'un bassin dans l'autre. Il paraît que c'est une ancienne voie romaine, si l'on en juge par les vestiges que l'on y trouve. On voit autour de Katchianik les ruines d'un ancien aquéduc, et le chemin y passe encore sous un rocher percé en voûte. Ce village est à la tête et au principal débouché de la Macédoine : c'est une position de passage très-importante et susceptible d'une bonne défense.

La route d'Uscup dans la Thrace se dirige à l'est en côtoyant vers le sud le pied de la chaîne mœsique, traverse deux affluents de l'Axius, l'un au bourg de Comanova, l'autre à celui d'Egri-Palanka, au milieu duquel est un fortin carré flanqué de quatre tours, et s'élève en sortant d'Egri-Palanka sur un grand contrefort du mont Orbèlus, renommé par ses mines d'argent, pour descendre vers Guestendil dans le bassin du Strymon : elle va ensuite de Guestendil à Dubnitza, de Dubnitza à Samakof, et de Samakof à Bagna dans la vallée de l'Hèbre, à travers le mont Scomius, qui est, comme le mont Scardus, un nœud de la chaîne mœsique, auquel viennent se rattacher les monts Pan-

gées, dont les plus hautes crêtes séparent la Macédoine de la Thrace.

Les autres principales routes de la Macédoine sont celles qui conduisent de Thessalonique dans la Chalcidique et dans la Thrace.

La Chalcidique est une grande péninsule, située entre le golfe Therméen et le golfe Strymoniaque et qui tient à la Macédoine par un isthme hérissé de montagnes, dont le mont Courtiach est comme le noyau. Ce mont n'est point isolé et paraît lié aux autres montagnes, qui ferment, comme un rempart, le fond du golfe Therméen et qui, en se prolongeant du sud au nord entre le bassin de l'Axius et celui du Strymon, vont se rattacher à la chaîne mœsique vers le mont Orbèlus.

La péninsule de la Chalcidique est très-échancrée sur tout son pourtour, et elle est découpée en trois autres plus petites, celle de Pallène entre le golfe Therméen et le golfe Toronaïque, la péninsule de Torone entre le golfe Toronaïque et le golfe Singitique, et celle du mont Athos entre le golfe Singitique et le golfe Strymoniaque. On voyait jadis autour de cette péninsule, sur le golfe Therméen, Ænia et Antigonée; sur l'isthme de la péninsule de Pallène, Potidée ou Cassandrie; au fond du golfe Toronaïque, Olynthe; sur son pourtour oriental, Torone; sur le golfe Singitique, d'un côté Singis et de l'autre Sané; sur le golfe Strymoniaque Acanthe et Stagyre, et dans l'intérieur des terres, sur une petite rivière qui se jette au fond du golfe Singitique, Apollonie et Chalcis qui donna son nom à toute la péninsule. On ne voit plus aujourd'hui à la place de ces villes que des ruines ou

quelques misérables villages, tels que ceux de Cassandra sur les ruines de Cassandrie et d'Ayos-Mamas sur celles d'Olynthe. Les autres villages les plus remarquables de la Chalcidique sont ceux de Langadah, de Ravanah et de Bazar-Djédid sur l'isthme de la péninsule, et ceux de Vasilica, de Galatsida et de Larigovi sur le revers méridional de cet isthme. Le village de Larigovi, situé à mi-côte, est le chef-lieu d'un canton de douze villages, qui exploitent des mines d'argent, et dont les principaux sont ceux d'Isvoros, d'Acantho et d'Erissos, que l'on rencontre sur le chemin de Larigovi au mont Athos. Isvoros paraît être sur l'emplacement de Stagyre, Acantho sur celui d'Acanthus, et Erissos sur celui de Sané, nommée depuis Uranopolis [1], et située sur l'isthme même du mont Athos, que coupa Xerxès dans son expédition en Grèce, pour faire passer sa flotte du golfe Strymoniaque dans le golfe Singitique, sans doubler le mont Athos. Ce canal n'avait guère que mille toises de long sur trente pieds de large, et l'on en voit encore le tracé, quoiqu'il ait été comblé depuis long-temps par les sables. Le mont

1. Il reste encore des médailles d'Uranopolis et d'Acanthus. Celles d'Uranopolis portent d'un côté un astre et de l'autre une figure de femme assise sur un globe, qui élève une couronne de la main droite. Tout autour on lit ces mots : ΟΥΡΑΝΙΑΩΝ ΠΟΛΕΩΣ. Les médailles d'Acanthus sont très communes : elles présentent d'un côté un lion dévorant un taureau, au-dessous le mot ΑΛΕΞΙΟΣ, épithète du dieu protecteur de la ville ; et sur le revers une aire carrée, au milieu de laquelle sont quatre élévations de forme pyramidale. On lit autour le mot ΑΚΑΝΘΙΟΝ pour ΑΚΑΝΘΙΩΝ : ce qui prouve que l'oméga n'avait pas encore été introduit dans l'alphabet grec, lorsqu'elles furent frappées.

Athos [1], que l'on nomme aujourd'hui Ayon-Oros ou Monte-Santo, n'est plus habité que par des moines Grecs, qui y ont bâti une infinité de cellules et une vingtaine de monastères, dont quelques-uns ressemblent à des citadelles. On trouve dans ces divers monastères des moines de tous les pays, les uns livrés à la vie contemplative, les autres à la vie agricole, et plus particulièrement à l'éducation des abeilles et des vers à soie [2]. Le reste de la Chalcidique paraît désert et n'a pas aujourd'hui plus de vingt-cinq mille habitants, tandis que cette péninsule, par ses havres nombreux et par sa fertilité, pourrait en nourrir au moins cent mille.

Il y a un chemin qui côtoie vers le sud les montagnes de l'isthme de la Chalcidique et qui conduit de Thessalonique par Vasilica, Galatsida et Larigovi au mont Athos : il y en a un autre qui traverse ces montagnes en droite ligne, et qui passant par Langadah, Ravanah et Bazar-Djédid va déboucher au fond du golfe Strymoniaque vers les ruines d'Aréthuse, sur une côte déserte où l'on montre encore le tombeau d'Euripide; mais la route la plus fréquentée est celle de Constantinople. Cette route côtoie le revers septen-

---

1. D'après M. le capitaine Gauthier, l'élévation de l'Athos est de 2,066 mètres ou de 1,060 toises.

2. Parmi ces monastères, il en est un où les moines ont renoncé à l'usage de la parole, le plus beau don, après celui de la pensée, que Dieu ait fait à l'homme pour le perfectionner; mais la plupart de ces moines, fatigués bientôt d'un genre de perfection que personne n'admire dans cette vaste solitude, quittent le monastère après quelque séjour, et se dispersent dans les autres monastères de la Turkie.

trional de l'isthme, et s'élève en sortant de Thessalonique sur la crête des montagnes qui bordent le fond du golfe, franchit cette crête à un défilé de 25 pieds de large au plus, jadis fermé par un mur, dont on voit encore les vestiges, et descend par une pente rapide sur une plaine crevassée, qui peut avoir quatre lieues du nord au sud sur deux d'ouest en est et qui est de tous côtés environnée de montagnes. Au milieu de la plaine s'élève un monticule factice, au pied duquel est le bourg de Langaza, divisé en plusieurs groupes de maisons, et au sud-est s'étendent deux lacs de forme oblongue, encaissés entre deux chaînes de montagnes, dont l'une va se pyramider vers le sud au mont Courtiach et l'autre vers le nord au mont Bertiscus. Le premier de ces lacs est le lac de Langaza, et l'autre celui de Betchik, ainsi nommé d'un village bâti sur ses bords. Celui-ci, qui paraît être l'ancien lac de Bolbé, n'est séparé du premier que par une hauteur, sur laquelle on a bâti le village de Clissèli, et verse ses eaux au fond du golfe Strymoniaque, vers les ruines de Bromiscus. La route se détourne à Langaza vers l'est; et coupant la plaine obliquement, elle côtoie d'abord le lac de Langaza, puis monte au village de Clissèli, d'où elle descend sur le lac de Betchik, qu'elle côtoie jusqu'au village de ce nom, pour déboucher enfin avec les eaux du lac au fond du golfe Strymoniaque vers un khan ou karavanseraï, qui sert de station aux voyageurs et d'habitation à des gardes-côtes et à des douaniers. Les environs de ce khan offrent un mélange agréable d'eaux et de verdure : au milieu des bois paraissent des villages, dans les bas-fonds des prairies, et sur tous les coteaux des oliviers buissonneux,

que la main de l'homme n'a jamais cultivés; mais tous ces lieux sont malsains, parce que les eaux s'y égarent dans des marais. On côtoie, en sortant du khan, le golfe Strymoniaque; et laissant à gauche, au pied des montagnes, le vieux château de Rondine, on va passer le Strymon à sa sortie du lac de Hakinos, devant le village d'Yéni-keuï, bâti sur les ruines d'Amphipolis; ou bien tournant ce lac à l'ouest jusqu'au village de Hakinos, qui lui a donné son nom, on va passer le Strymon à son entrée dans le lac, et l'on s'élève à travers une grande plaine vers la ville de Sérès, bâtie au pied des montagnes, qui bordent cette plaine à l'est.

Le lac de Hakinos, que traverse le Strymon, avant de se jeter dans la mer, a cinq à six lieues de long du nord au sud sur une largeur de deux à trois d'ouest en est, et paraît être le lac Cercinette des anciens.

La route de Thessalonique jusqu'à Amphipolis et au passage du Strymon suit le tracé d'une ancienne voie romaine, dont on aperçoit encore les vestiges, et n'offre guère d'inconvénient que celui d'être quelquefois inondée pendant l'hiver, parce que les eaux n'y ont pas un écoulement facile; mais la route, qui s'élève d'Amphipolis à Sérès en côtoyant le lac de Hakinos, est très-difficile dans toutes les saisons : elle traverse presque partout un terrain mou, qui s'humecte à la moindre pluie, et elle est pleine de boue en hiver, et de poussière en été : ce qui oblige d'y doubler et même quelquefois d'y tripler les attelages : elle est d'ailleurs presque partout coupée par de profondes ornières, et dans les débordements du lac occasionés par ceux du fleuve, elle se couvre de flaques d'eau, qui

cachent des trous dangereux. On lui préfère pour cette raison une autre route, moins difficile, quoique plus montueuse, qui traverse le mont Bertiscus.

Cette route se sépare à Langaza de celle d'Amphipolis; et tournant au nord-est, elle s'élève par le village de Sohos ou par celui de Lakana sur le mont Bertiscus; d'où elle descend par le village de Nigritta ou par celui de Skafcha, voisin des ruines d'Anthémus, sur les bords du Strymon, que l'on passe sur un pont de bois, à une lieue à l'ouest de Sérès. Les ruines d'Anthémus sont cachées au fond d'un vallon habité par des Yourouks: on les reconnaît à des restes d'anciens édifices et à divers tronçons de colonnes de marbre, dispersés tout autour: on a trouvé parmi ces ruines, des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur l'emplacement de cette ancienne ville: elle était à trois lieues environ à l'ouest de Sérès.

Le Strymon, nommé aujourd'hui Strouma-Karasou, naît vers le bourg de Radomir au pied des plus hautes sommités de la chaîne mœsique; et après avoir reçu d'un côté toutes les eaux qui descendent du mont Orbèlus vers Guestendil, et de l'autre toutes celles qui descendent du mont Scomius vers Dubnitza, il entre vers Djoumaïa dans une gorge profonde, qui ne s'ouvre que vers Pétrich, où le fleuve, après avoir reçu sur sa droite l'affluent qui vient de Radovich et sur sa gauche celui qui vient de Mélénik, traverse une nouvelle gorge, pour entrer enfin vers Demir-Hissar, dans la plaine de Sérès et de cette plaine dans le lac de Hakinos, au sortir duquel il va se jeter dans la mer vers les ruines d'Amphipolis.

Le Strymon coule en général du nord au sud, et il a un volume d'eau qui égale quelquefois celui de l'Axius, et qui d'autres fois est inférieur à celui de l'Haliacmon: torrent impétueux ou ruisseau paisible, suivant la différence des saisons, il inonde au printemps la plaine de Sérès, et l'été il s'y traîne lentement dans un lit profond. Cette plaine, de sept à huit lieues de long sur trois à quatre de large, est une des plus fertiles de la Grèce, et la mieux cultivée de la Macédoine: elle est parsemée de villages, et toute coupée en petits carrés, qui sont plantés alternativement en coton et en blé et qui présentent de loin l'aspect d'un immense échiquier.

Sérès, l'ancienne Siris ou Sirrha [1], est située à une lieue à l'est du Strymon, au pied des montagnes couronnées par le mont Cercina, et sur un ruisseau qui vient de ces montagnes et que quelques voyageurs ont pris pour le Pontus des anciens, à cause de ses fréquentes inondations. La ville fermée d'un simple mur s'élève des bords du ruisseau sur une colline qui porte une vieille citadelle flanquée de tours, et peut renfermer 25 à 30 mille habitants, dont 12 à 15 mille sont turks, et les autres chrétiens, mêlés de quelques juifs. Cette ville, la plus peuplée de la Macédoine après celle de Thessalonique, est le principal entrepôt des cotons macédoniens, qui se répandent de là dans toute la Turkie et même dans toute l'Europe,

1. Cette identité est prouvée par une inscription, trouvée à Sérès dans la maison de l'évêque grec, et où l'on célèbre les vertus de Tibérius Claudius, fils de Diogène, de la tribu Quirina, Pontife et premier *Agonothète* de la ville des Sirrhéens.

et elle a plusieurs manufactures où l'on file et où l'on teint ce lainage : elle est pour cette raison un des grands marchés de la Turkie européenne et le centre de toutes les communications avec les villes voisines.

Une route va directement de Sérès à Uscup dans la vallée de l'Axius : elle se dirige d'abord au nord et sort de la plaine de Sérès vers le bourg de Démir-Hissar, défendu par un vieux château, pour remonter le Strymon jusque vers Pétrich; d'où en se détournant vers l'ouest, elle remonte la rivière qui vient de Radovich et qui par le volume de ses eaux, autant que par la longueur de son cours, paraît être le Pontus des anciens. Cette rivière, nommée maintenant Stroumitza, est le principal affluent du Strymon, comme l'Érigon est le principal affluent de l'Axius; et voilà pourquoi les anciens ont classé ces deux cours d'eau au nombre des principales rivières de la Macédoine. Pétrich, Stroumza et Radovich, que l'on rencontre sur les affluents du Pontus, sont de petites villes de trois à quatre mille habitants chacune, qui n'ont aucune importance militaire et que l'on n'a murées que pour les préserver des incursions des voleurs. La route, qui conduit de l'une à l'autre de ces villes en côtoyant le Pontus, est très-diversifiée : c'est une suite continue de bassins plus ou moins grands, qui ressemblent aux anneaux d'une chaîne et qui varient continuellement le paysage. Les montagnes environnantes sont revêtues d'arbres et de gazon jusque sur leur sommet, et les bassins arrosés par des ruisseaux, qui serpentent au milieu des plus vertes prairies : dans les bas-fonds paraissent des moulins, sur les hauteurs des villages groupés autour des pics

les plus élevés, de distance en distance des bouquets d'arbres, partout des plantations de tabac et de maïs; mais au-delà de Radovich, le pays change d'aspect, le terrain devient plus âpre, et l'on s'élève sur la crête nue des montagnes qui séparent les eaux du Strymon de celles de l'Axius, pour descendre par un vallon étroit et par une pente rapide dans la vallée de la Braonista vers Istip; d'où l'on va à Uscup en remontant la vallée de l'Axius.

Une autre route va de Sérès à Sophie dans la vallée du Danube. Cette route se dirige au nord, remonte le Strymon jusque vers Guestendil, et s'élève vers Radomir sur la croupe nue de la chaîne mœsique, pour descendre avec un affluent de l'Escus à Sophie. Radomir n'est qu'une misérable bourgade, ensevelie pendant l'hiver sous les neiges; mais Guestendil, qui est plus au sud et que l'on croit être la *Justinianapolis*, patrie de Justinien, est une ville de sept à huit mille habitants, située sur un affluent du Strymon au fond d'un bassin riche en pâturages, qui nourrit de très-beaux troupeaux et une belle race d'hommes, également propre aux travaux des champs et à ceux de la guerre. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne, couronnée par un fortin, et elle est fermée elle-même d'un mur crénelé, flanqué de tours carrées, qui ont 40 pieds de haut et qui donnent trois étages de feux, y compris ceux de la plate-forme ou de l'étage supérieur.

Une troisième route remonte le Strymon jusque vers le bourg de Djoumaïa, habité par des Turcs Yourouks, qui font dans l'armée le service de pionniers; d'où elle se détourne vers le nord-est pour remonter

jusqu'à Dubnitza un affluent du Strymon nommé la Djerma, qui vient du mont Scomius. Dubnitza est une petite ville de quatre à cinq mille habitants, la plupart Turks, située entre deux montagnes dans une gorge où coule la Djerma, et elle est environnée d'un mur crénelé, qui s'élève en rampant sur les deux montagnes. Avec un développement moindre de moitié, on aurait pu fermer la gorge hermétiquement; mais on n'aurait jamais pu défiler la ville des hauteurs qui la commandent. Il aurait fallu la bâtir plus à l'est au débouché d'une grande plaine rase et couverte de gazon, d'où l'on s'élève par un vallon étroit, au fond duquel naît la Djerma, sur une crête âpre et nue, qui paraît lier la chaîne mœsique au mont Scomius et par le mont Scomius au mont Pangée et au mont Rhodope. Cette crête divise les eaux de la mer Égée de celles du Danube: on la traverse de l'ouest à l'est pour descendre avec les eaux de l'Escus à Samakof.

Samakof est une petite ville de trois à quatre mille habitants, fermée d'un mur crénelé, flanqué de tourelles en briques, et située au milieu d'une plaine élevée, qui produit d'excellents pâturages et qui est environnée d'un cordon de montagnes, où l'on exploite des mines de fer. Le plateau de Samakof est un des points dominants de la Turkie européenne, et forme sur la ligne de la chaîne mœsique un angle saillant vers le sud, qui ressemble à un grand bastion; d'où l'on descend avec le Strymon, le Nestus et l'Hèbre sur la mer Égée, et avec l'Escus et l'Osmus sur le Danube. Ce serait le lieu de cette haute région le plus propre à recevoir en temps de guerre un camp retranché, si on voulait fermer tout à la fois à une armée venant de

la vallée du Danube l'entrée de la Macédoine et celle de la Thrace.

Au sortir de Samakof, le chemin s'élève insensiblement sur la croupe nue des montagnes, qui environnent le plateau vers l'est, pour descendre avec les eaux de l'Etus au bourg d'Ichliman dans le bassin du Danube, ou avec celles de l'Hèbre au bourg de Bagna dans le bassin de la Thrace. Le bourg de Bagna n'est environné que d'un simple mur de terre. La chaîne mœsique décrit depuis Dubnitza, ou depuis le mont Scomius jusqu'au mont Hœmus, une courbe irrégulière ou une ligne spirale, que le chemin ne peut pas traverser en ligne droite, sans passer, tantôt sur le versant de la mer Égée, et tantôt sur celui du Danube; c'est ce qui rend de ce côté la route de la Macédoine dans la Thrace si âpre et si difficile.

Une autre route conduit encore plus directement de Sérès à Philippopolis par le bourg de Mélénik, situé sur l'affluent le plus oriental du Strymon. La route remonte cet affluent jusqu'à ses sources, et s'élève ensuite sur la croupe des montagnes qui bordent à l'est la vallée du Strymon, pour descendre dans la vallée de Négrecoup; d'où elle va franchir le mont Pangée vers le village d'Yatofza, et le mont Rhodope vers celui d'Otloudgik, pour descendre avec un affluent de l'Hèbre, par les villages de Pestéra et d'Aladjalar, à Philippopolis; mais cette route n'est praticable qu'en été, et elle est continuellement infestée par les voleurs, cantonnés dans le mont Pangée et dans le mont Rhodope.

Enfin deux autres routes, et ce sont les seules praticables pour de l'artillerie, mènent de Sérès à Constantinople par la Cavale. L'une y conduit par Angista

et l'autre par Amphipolis. La première se dirige à l'est en sortant de la plaine de Sérès, traverse le bourg de Zigna renommé par ses belles cultures de coton, et va passer, entre le village de Rakova et celui d'Angista, une rivière qui descend de la vallée de Négrocoup, et qui, après avoir recueilli toutes les eaux de la plaine de Drama et de celle de Philippes, se détourne à l'ouest, pour aller se jeter dans le lac de Hakinos. Quelques voyageurs ont pris cette rivière pour le Strymon, parce qu'elle descend comme la Djerma et d'autres affluents de ce fleuve, du pied des montagnes, qui vont se pyramider au mont Scomius; mais elle a un trop faible volume d'eau pour mériter ce nom; et elle n'en aurait même qu'un filet en été, si elle n'était l'égout de la plaine de Philippes, où naissent une infinité de sources, qui viennent grossir son cours.

Le bourg de Négrocoup, situé vers la source principale de la rivière d'Angista, et le village de Vrondou, situé sur un affluent de l'ouest, sont de misérables bourgades, dont les habitants sont employés dans les mines de fer, exploitées dans les montagnes voisines; mais la ville de Drama, l'ancienne Drabescus, située sur un autre affluent, au pied des montagnes qui sont à l'est, est une petite ville de cinq à six mille habitants, très-renommée par ses filatures et ses teintureries de coton.

On passe la rivière à deux lieues de Rakova sur un pont de pierre, et l'on s'élève en une heure au village d'Angista; d'où l'on débouche vers celui de Cromista dans la plaine de Philippes.

Cette plaine a cinq à six lieues d'étendue du nord

au sud sur trois à quatre de l'ouest à l'est. De petites collines, détachées les unes des autres, mais liées entre elles par leur base, la séparent au nord de la vallée d'Angista et de la plaine de Drama, et au sud du rivage escarpé de la mer : à l'ouest elle est bordée par un groupe de montagnes qui se pyramident au Pounar-Dâg, et à l'est par un amphithéâtre d'autres montagnes, qui vont se rattacher vers le nord au mont Scomius. Sur ses bords sont des ravins formés par les torrents descendus des montagnes, et au milieu quelques rizières et de vastes marais environnés de joncs, dont les eaux ont de la peine à s'écouler dans la rivière d'Angista, à cause du peu d'inclinaison du terrain. Au sud-est s'élèvent des buttes factices, sur une desquelles sont les ruines de Philippes, et au sud-ouest des collines isolées, qui cachent la petite ville de Prava. On ne peut entrer dans cette plaine du côté du nord que par les défilés d'Angista et de Drama, et du côté du sud que par ceux de Prava et de Philippes. Il faut même, pour éviter les marais dont elle est couverte, quand on va d'Angista à Prava, la tourner vers l'ouest en côtoyant le Pounar-Dâg, et traverser une petite vallée latérale, ombragée par de très-beaux platanes, où l'on voit les villages de Palnor et de Dranitz, et d'où l'on va à Prava, à travers les ravins, qui bordent la plaine à l'ouest.

Prava est située au point où se croisent les routes d'Angista et d'Amphipolis. Celle de Sérès à Amphipolis se dirige au sud, côtoie le lac de Hakinos et va rejoindre la route de Thessalonique au village d'Yéni-keuï, bâti dans un coude que fait le Strymon à sa

sortie du lac. Tout autour sont des ruines qui paraissent être celles d'Amphipolis. Le fleuve environnait la ville sur trois de ses côtés, et elle était défendue sur le quatrième par un mur, élevé entre les deux rives: ce qui rendait sa défense très-facile. Voilà pourquoi cette ville était autrefois regardée comme la meilleure forteresse de la Macédoine, et que les Athéniens et les Spartiates se la disputèrent avec tant d'acharnement. Ce lieu est encore aujourd'hui une bonne position de passage. Le port d'Eïon, situé au-dessous d'Amphipolis, est maintenant enseveli au milieu des marais qui bordent la mer; et l'embouchure du fleuve n'est plus accessible qu'à de petits bateaux, parce que la mer a rongé la côte et y a déposé des bancs de sable.

On passe le Strymon devant Yéni-keuï, quand on vient de Thessalonique; et laissant à droite sur les bords de la mer des salines qui fournissent du sel à toute la Macédoine, on se dirige à l'est et on s'élève sur un côteau agréablement boisé, pour descendre par une rampe rapide au bourg d'Orfano, dont la rade foraine sert aujourd'hui, comme celle de Rondine, de port à Sérès.

Au sortir d'Orfano, le chemin s'élève sur d'autres collines également boisées; d'où il descend dans une vallée, d'environ cinq lieues de long, bordée de deux côtés par de hautes montagnes, dont les unes vont se grouper vers le nord au Pounar-Dâg, et présentent sur leurs pentes les villages de Courchova et de Moustégna, tandis que les autres en se prolongeant à l'est vont se terminer en une côte escarpée, qui sépare la plaine de Philippes des bords de la mer. Cette vallée offre sur plusieurs points des étranglements, qui sont au-

tant de défilés, où l'on pourrait arrêter une armée. Le chemin sort enfin de ces défilés à travers une gorge étroite, au débouché de laquelle on trouve la petite ville de Prava, peuplée de deux à trois mille Turks et environnée d'un simple mur crénelé, tel qu'on en voit autour de toutes les petites villes de la Turkie européenne, exposées aux incursions des voleurs. Ces sortes d'enceintes ont ordinairement un plus grand développement qué la ville même, et elles sont destinées à recevoir les habitants de la campagne et leurs bestiaux. Comme les voleurs dans leurs courses ne traînent point de canons avec eux et ne se battent qu'à coups de fusil, une simple muraille suffit pour les arrêter; et voilà pourquoi presque toutes les villes sont murées dans la Grèce, comme elles l'étaient chez nous dans les temps féodaux: c'est le résultat d'un mauvais système de police.

Il y a à Prava une fonderie de canons, où l'on emploie le fer exploité dans les montagnes voisines, et en particulier dans le Pounar-Dâg, qui recèle aussi dans ses flancs des mines d'argent et même d'or : ce qui a fait croire à quelques voyageurs que cette montagne était la cime principale des monts Pangées, d'où Philippe, père d'Alexandre, tira tant de richesses, quoique d'autres pensent avec plus de raison qu'il ne faut donner ce nom qu'à la sommité principale des montagnes, dont la plaine de Philippes est bordée à l'est et qui la séparent de celle du Nestus. Quoi qu'il en soit, toutes ces montagnes ne sont séparées entre elles que par la plaine élevée de Philippes, et se groupent toutes autour de ce massif, qui en se prolongeant vers le nord va se rattacher au mont Scomius et séparer la Macédoine de la Thrace. Ces montagnes ne sont

plus habitées aujourd'hui que par des peuplades armigères, qui désolent le pays par leurs brigandages, et elles sont toutes couvertes d'une forêt presque continue de hautes futaies: ce qui indique un état de civilisation encore imparfait, parce que les hommes en se civilisant abattent ordinairement ces grands massifs de bois, pour leur substituer des plantations isolées ou groupées en petits bouquets, qui ornent la terre, sans la surcharger. Il en est des arbres, comme de la population, qui ne prospère que là où elle est bien distribuée. Partout où elle est entassée, comme en Turkie, sur de très-petits espaces, les campagnes sont désolées par des brigands, et les hommes se dévorent dans les villes, comme les poissons dans un vivier.

Prava est une position de passage très-importante, parce qu'elle est sur le chemin direct de Thessalonique à Constantinople, et au débouché de la plaine de Philippes où se donna la bataille, qui vit expirer la liberté romaine. Au-delà de Prava, les montagnes s'écartent à droite et à gauche, et l'on entre dans la plaine par son extrémité méridionale, qui en est la partie la plus élevée. Une traînée de petites collines, à travers lesquelles passe le chemin de Prava à Néapolis et à la Cavale, la sépare de ce côté du rivage escarpé de la mer. Quelques-unes de ces collines paraissent détachées des autres, et s'avancent dans la plaine. Au fond et au pied d'un amphithéâtre de montagnes qui s'élève jusqu'à la plus haute cime des monts Pangées, sont les ruines de Philippes, et à deux milles en avant de ces ruines deux collines isolées, l'une au nord, l'autre au sud, sur lesquelles étaient assis les camps de Brutus et de Cassius: ceux d'Octave et d'Antoine étaient vis-

à-vis à l'ouest sur deux autres collines, séparées des premières par un ruisseau qui court du sud au nord et va se perdre dans un marais. Brutus et Cássius occupaient ainsi les débouchés de la plaine qui conduisent à Néapolis et à la Cavale, et Octave occupait avec Antoine ceux qui conduisent à Prava et à Amphipolis. Les deux armées étaient venues sur le champ de bataille, l'une de l'Asie-Mineure à travers l'Hellespont et en côtoyant le littoral de la Thrace jusque vers l'île de Thase, d'où elle était montée sur la plaine par les défilés des monts Pangées : l'autre y était venue de l'Italie à travers la Grèce et en côtoyant le littoral de la Macédoine jusqu'à Amphipolis, où l'attendaient Norbanus et Saxa, qui avec huit légions occupaient déjà le pays au nom des triumvirs, et qui à l'approche de Brutus et de Cassius s'étaient repliés du Nestus sur le Strymon, où l'armée triumvirale se rassembla, pour entrer toute réunie dans la plaine par les défilés de Prava. Chacune des deux armées était composée de dix-neuf légions; mais les légions de l'une, recrutées en Italie et dans la Grèce, étaient plus complètes que celles de l'autre qui n'avaient pu être recrutées qu'en Asie ou dans la Thrace; et les deux triumvirs avaient sous leurs étendards environ cent mille hommes d'infanterie et treize mille de cavalerie, tandis que Brutus et Cassius n'avaient que quatre-vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers. Ainsi si ces derniers étaient supérieurs en cavalerie, les autres l'étaient en infanterie, et c'est l'infanterie qui gagne les batailles. Octave occupait avec sa division la gauche d'Antoine, et Brutus occupait avec la sienne la droite de Cassius; en sorte que Brutus était opposé à Octave, et Cassius

à Antoine. Brutus attaqua le premier, et enfonça les légions d'Octave; mais pendant qu'il poursuivait les fuyards, Cassius découvert sur son flanc droit fut lui-même enfoncé par Antoine; et dans la persuasion que Brutus l'avait été comme lui, il se tua de désespoir. Brutus en rentrant victorieux dans son camp, y apprit la fin tragique de Cassius; et ayant rallié les légions dispersées de son ami, il se disposa à livrer seul une seconde bataille. Les deux armées se tâtèrent pendant plusieurs jours, et en vinrent enfin à une nouvelle action générale, encore plus meurtrière que la première. Brutus, après avoir enfoncé de nouveau les légions d'Octave et s'être séparé par ce mouvement du camp qu'il occupait, fut lui-même tourné sur son flanc gauche par Antoine, et acculé au pied des montagnes qui bordent la plaine vers l'est, où à l'exemple de Cassius il se perça de son épée, en s'écriant : « O vertu, tu n'es qu'un vain nom », comme si l'homme, qui défend une juste cause, n'avait point d'avenir et pouvait accuser la Providence de l'impuissance de ses efforts, lorsqu'il ne doit en accuser que les égarements des passions humaines.

Brutus et Cassius, qui combattaient pour la république contre Octave et Antoine qui, à l'exemple de César, voulaient établir à Rome la monarchie pure, défendaient assurément la meilleure cause, puisqu'ils cherchaient à faire prévaloir un gouvernement mixte et tempéré sur un gouvernement simple et absolu; mais quand on défend la vertu, il ne faut pas la blasphémer, comme si on ne la défendait que pour soi et par orgueil, tandis qu'on ne doit la défendre que dans l'intérêt du genre humain et pour obéir à la volonté divine empreinte dans notre raison.

Brutus et Cassius furent appelés les derniers des Romains, et ils le furent réellement, parce qu'il n'y a plus de citoyens, quand il n'y a plus de patrie, et qu'il n'y a plus de patrie, quand il n'y a plus de liberté. Mais si Brutus et Cassius furent les derniers des Romains, ils n'en furent pas les plus grands; et si dans les champs de Philippes, ils déployèrent l'un et l'autre un courage héroïque, ils n'y montrèrent pas, comme généraux, de grands talents.

Antoine, qui était un homme sans vertu, comme tous les hommes avides du pouvoir absolu, mais qui savait la guerre, parce qu'il l'avait apprise sous César, chercha dans les deux batailles à séparer l'armée ennemie de ses communications avec Néapolis et l'île de Thase, où elle avait établi ses dépôts, et il y réussit dans la dernière bataille, en manœuvrant sur le flanc gauche de Brutus et en lui fermant les débouchés de la plaine sur Néapolis; mais Brutus, qui pour ne pas se laisser couper la retraite, aurait dû prévenir cette manœuvre, en portant ses principales forces sur son flanc gauche, les porta au contraire sur son flanc droit pour les diriger contre Octave, et il se vit ainsi acculé au fond de la plaine, entre les marais qui la bordent au nord, et les montagnes qui l'environnent à l'est. Dans cette position, il ne pouvait plus se dégager qu'en passant sur le corps à toute l'armée ennemie : ce qu'il tenta sans succès, et ce qui explique le désespoir précipité de ce Romain, ainsi que celui de Cassius, blâmés par tous les historiens.

Le chemin de Prava à la Cavale coupe la plaine obliquement; et laissant à gauche les ruines de Philippes sur une éminence, dont l'Acropolis occupait le som-

met, il entre dans une gorge creusée entre les petites collines, qui bordent la plaine au sud; d'où il s'élève sur la crête escarpée de la côte, pour descendre par une pente rapide sur les bords de la mer vers les ruines de Néapolis, ou, en tournant à l'est, vers la petite ville de la Cavale, peuplée, comme celle de Prava, de deux à trois mille habitants, presque tous Turks.

Cavala, ou comme on dit vulgairement la Cavale, est située au pied d'un contrefort des monts Pangées sur un rocher qui saille en mer, et qui semble marquer la liaison de ces monts avec l'île de Thase. La ville est environnée d'une double enceinte, tournant autour du rocher, et elle est couronnée par une citadelle, qui domine d'un côté la rade, et de l'autre le col creusé entre le rocher et le contrefort, par où passe le chemin de Constantinople: ce qui fait de cette forteresse une des clefs de la Macédoine, puisqu'on ne peut y entrer de ce côté, sans défiler sous son canon; mais elle est aujourd'hui dans un mauvais état de défense, comme toutes les forteresses turkes, et elle a l'inconvénient de pouvoir être battue d'une hauteur placée à l'est, d'où elle reçoit de l'eau par un aquéduc à deux rangs d'arcades. Cette hauteur, qui va se rattacher aux monts Pangées et dont l'aquéduc parcourt les crêtes, était autrefois défendue par des ouvrages, aujourd'hui à moitié détruits. Il faudrait rétablir ces ouvrages et les lier à ceux de la Cavale, si on voulait compléter les fortifications de cette place, et lui assurer l'eau dont elle a besoin et qu'on peut maintenant lui couper. La Cavale est une position très-importante, parce qu'elle ferme la Macédoine du côté de l'est, comme Platamona la ferme du côté de l'ouest.

On monte en sortant de la Cavale par une chaussée étroite sur la crête du contrefort qui porte l'aquéduc, d'où l'on descend dans un vallon d'environ une demi-lieue de large, s'ouvrant au sud sur la mer; et après avoir traversé ce vallon d'ouest en est, on remonte sur la crête d'un autre contrefort, fermé jadis par un mur, connu sous le nom de *Pergamus murus*. On descend de là dans un second vallon parallèle au premier; et remontant un troisième contrefort, dont le col était défendu, comme les deux autres, par une ancienne muraille, nommée *Phragrœus murus*, on débouche enfin dans la Thrace par un chemin qui côtoie d'abord le rivage de la mer, mais qui s'en écarte ensuite, pour aller passer le Nestus à deux lieues de son embouchure. Le passage de cette rivière torrentueuse et les trois défilés, qu'il faut successivement traverser pour pénétrer dans la Macédoine, défendent mieux ce pays du côté de la Thrace que la forteresse de la Cavale, qui n'est, comme celle de Platamona, qu'une bicoque, incapable d'arrêter une armée dans sa marche.

La Macédoine est environnée d'un demi-cercle de montagnes, dont le diamètre, baigné par la mer, présente dans le golfe Therméen et dans le golfe Strymoniaque deux grandes échancrures, et deux plus petites dans le golfe Toronaïque et dans le golfe Singitique.

A une des extrémités du demi-cercle est le mont Olympe, à l'autre le mont Pangée et au fond la chaîne mœsique, d'où se détache un grand contrefort ou une chaîne intermédiaire qui se prolonge du nord au sud depuis le mont Orbèlus jusqu'au mont Athos, et qui coupe le demi-cercle en deux parties. La partie occidentale comprend la plaine de Khateri et les deux

bassins de l'Haliacmon et de l'Axius; et la partie orientale embrasse celui du Strymon et la plaine de Philippes.

Les trois péninsules de la Chalcidique, et surtout celle du mont Athos, placée hors du demi-cercle, appartiennent encore moins à la Macédoine qu'aux îles de la mer Égée, qui semble vouloir les envahir et les détacher peu à peu du continent. Le mont Athos paraît le mont le plus élevé de cette contrée; mais c'est qu'il n'a point, comme les autres, de piédestal, et qu'il pose immédiatement sur la mer. Le mont Olympe n'est guère moins élevé. On ne donne au mont Athos que 1060 toises d'élévation, tandis que le mont Olympe en a 1017, le mont Scardus au moins 1400, le mont Orbèlus 1300, le mont Scomius 1200 et le sommet des monts Pangées environ 1000. Les autres montagnes de la Grèce sont en général moins élevées que celles de la Macédoine: le mont Pinde n'a pas plus de 1200 toises, le mont Parnasse plus de 1000 et le mont Cyllène dans la Morée plus de 900.

Sur l'arc du demi-cercle et au débouché des montagnes sont Platamona, Servitza, Grévéna, Castorie, Monastir, Uscup, Comanova, Egri-Palanka, Guestendil, Dubnitza, Négrocoup, Drama et la Cavale, et sur sa corde, très-irrégulièrement échancrée par la mer, Véria ou Bérée, Thessalonique, Amphipolis et Prava. Vodina et Sérès sont les deux seules villes importantes de l'intérieur.

La Macédoine est la contrée de la Grèce la plus riche en subsistances et en hommes; et voilà pourquoi les maîtres de cette contrée le furent presque toujours de toutes les autres. C'est aussi la contrée la plus

commerçante, et la ville de Thessalonique fait à elle seule presque la moitié du commerce extérieur de toute la Grèce.

CHAPITRE VII.

De la Thrace.

Quoique la Thrace n'ait jamais été comprise politiquement dans le cadre de la Grèce, elle en fait partie sous le rapport physique et même sous le rapport militaire, parce qu'elle termine au nord le littoral de la mer Égée. Je décrirai donc ici rapidement cette contrée, en parcourant la route qui conduit de la Cavale à Andrinople et à Constantinople.

Cette route, au sortir des défilés de la Macédoine, entre dans la Thrace par la plaine qu'arrose le Nestus. Le Nestus, nommé maintenant Mesto, naît au pied de ce massif de montagnes que couronne le mont Scomius, et descend vers le village de Raslouk dans une vallée profonde, encaissée entre le mont Pangée et le mont Rhodope; d'où il sort vers le bourg de Tzaglaïk, pour se répandre dans une plaine principalement cultivée en tabac, et aller se jeter dans la mer vis-à-vis l'île de Thase.

On passe le fleuve à quelque distance de son embouchure, pour éviter les bas-fonds qui bordent la plage; et laissant à droite sur les bords de la mer les

ruines d'Abdère, on s'élève au nord vers le pied du mont Rhodope jusqu'à la petite ville d'Yénidjé, bâtie sur l'emplacement de Tyride, où habitait ce roi Diomède qui faisait dévorer les étrangers par ses chevaux, et qui fut puni par Hercule du même supplice[1].

Yénidjé de Thrace, qu'il faut bien distinguer d'Yénidjé de Macédoine, est située au milieu d'une plaine, où l'on cultive le meilleur tabac de la Turkie, et elle est peuplée de deux à trois mille habitants, la plupart Turks, et presque tous occupés à cultiver ce tabac, à le préparer et à l'expédier au dehors. Le tabac d'Yénidjé est aussi renommé en Turkie que le vin de Tokai l'est en Allemagne.

On traverse à une demi-lieue d'Yénidjé sur un pont de pierre une petite rivière très-encaissée; d'où l'on va à travers une jolie plaine ombragée par un bois d'ormes, au milieu duquel est un téké ou ermitage turk, à une forteresse ruinée, nommée Bouroun-Calessi, qui paraît être l'ancienne Dicée ou du moins une forteresse moins ancienne, bâtie sur le même lieu. Cette forteresse offrait une bonne position de passage, parce qu'elle était située à l'entrée d'un défilé, resserré au nord par les contreforts du mont Rhodope et au sud par un étang qui borde le golfe de Lagos et qui paraît être l'ancien lac Bistonis; mais elle a été abandonnée, parce que les marais environnants rendent ce lieu mal-

---

1. Ce sujet est représenté sur une pierre antique, où l'on voit Hercule tenant d'une main sa massue, et de l'autre Diomède, au milieu d'un groupe de chevaux, qui se dressent sur leurs pieds et ouvrent la bouche comme pour le dévorer.

sain. Le golfe de Lagos est le meilleur mouillage de toute la côte, et présente aux navigateurs un abri sûr contre les vents du nord. Quand les vents du sud soufflent, il faut aller chercher un autre abri derrière l'île de Thase.

La côte se relève au-delà de ce golfe, les montagnes se rapprochent de la mer et ne laissent plus entre elles et le rivage qu'une plaine marécageuse, traversée par un large torrent, à l'extrémité de laquelle on trouve une autre forteresse ruinée, de forme quadrangulaire, dont les quatre côtés sont encore debout. Le chemin s'élève ensuite sur un plateau, où l'on aperçoit les traces d'un ancien camp, dont les lignes appuyées d'un côté à la mer, de l'autre aux montagnes, coupaient la plaine du nord au sud; et l'on descend de ce plateau avec un cours d'eau et par un talus très-doux à la ville de Gumourdjina, située, comme Yénidjé, au milieu d'une plaine fertile, cultivée en tabac. Gumourdjina peut avoir cinq à six mille habitants.

Les montagnes, qui depuis le Nestus décrivent sur le littoral une ligne presque droite d'ouest en est, fuyent au-delà de Gumourdjina vers le nord, pour former un demi-cercle, au fond duquel est le village de Skapdjilar, l'ancienne Skapté-Hyla, aussi renommée par le séjour qu'y fit Thucydide que par ses mines d'or, et reviennent ensuite vers le sud, pour projeter le cap élevé, qui porte la petite ville de Mérée, l'ancienne Marronée. Deux chemins y conduisent: l'un y va à travers les montagnes sur le tracé d'une ancienne voie romaine, que l'on abandonne vers le village de Skapdjilar : l'autre plus direct coupe la plaine en droite ligne et suit pendant une lieue le lit d'un tor-

rent qui vient des environs de Skapdjilar ; d'où il s'élève sur le plateau de Mérée.

Cette petite ville, peuplée de trois à quatre mille habitants, n'est qu'à un quart de lieue de la mer, non loin d'un fortin qui commande la rade voisine, et elle est environnée d'une forêt d'oliviers. Ces arbres, qui avaient disparu du littoral égéen depuis la Thessalie et qui n'avaient reparu que vers les bouches du Strymon, bordent toute la côte depuis le Nestus jusqu'à l'Hèbre.

La route se divise à Mérée en deux branches. L'une suit le littoral, traverse l'Hèbre vers les ruines de Dorisque et va à travers les bouches du lac Stentoris à la petite ville d'Énos, située sur une péninsule qui borde ce lac. Énos, devenue l'entrepôt du commerce d'Andrinople, n'a pour toute défense qu'un fort qui protége sa rade, mais qui ne pourrait pas défendre les bouches de l'Hèbre, parce qu'il en est trop éloigné. Il faudrait le convertir en une simple batterie de côte, ou le transporter sur la langue de terre qui sépare l'Hèbre du lac Stentoris, où il pourrait défendre également les bouches de l'un et de l'autre. On va ensuite d'Énos en côtoyant le golfe de Mélas, plus connu aujourd'hui sous le nom de Saros, traverser l'Hellespont vers l'isthme de la Chersonèse de Thrace : c'est le chemin direct de l'Asie-Mineure.

L'autre branche de la route s'élève de Mérée sur la plaine Briantique, arrosée par le Lissus, et rejoint vers Férée le chemin qui côtoie le pied des montagnes et qui vient de Skapdjilar sur le tracé d'une ancienne voie romaine.

Férée ou Féredgik est une petite ville de deux à

trois mille habitants, située au débouché de la plaine Briantique sur un petit affluent de l'Hèbre. La plaine Briantique peut avoir trois lieues de long sur deux de large, et elle est environnée d'un cordon de montagnes, qui ne s'ouvrent qu'à l'est vers Férée, et au nord vers le défilé de Tempyra; d'où l'on va par Trajanopolis à Andrinople.

Férée est une bonne position de passage, parce qu'elle est située à l'embranchement des deux routes, qui conduisent l'une à Constantinople et l'autre à Andrinople. La première se dirige à l'est, passe l'Hèbre sous le village de Kaltékos, ou remontant le fleuve plus au nord, va le traverser au bourg d'Ypsala : l'autre se dirige directement au nord et va par Trajanopolis, Démotika et Erkéné à Andrinople. Trajanopolis n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village, situé sur la rive droite de l'Hèbre et connu sous le nom d'Orikhova; mais Démotika et Erkéné, situées sur la rive gauche du fleuve, l'une au confluent d'un petit ruisseau nommé Kizil-Naär, l'autre à celui d'une rivière, qui paraît être l'ancienne Agriane, sont deux petites villes de quatre à cinq mille habitants chacune, la première célèbre par la résidence des khans tartares de Crimée et surtout par celle de Charles XII, l'autre renommée dans toute la Thrace pour la beauté de ses vergers et la fertilité de ses jardins.

L'Hèbre, nommé aujourd'hui Maritza, naît vers le bourg de Bagna au pied des montagnes qui lient le mont Scomius à la chaîne mœsique, coule d'ouest en est dans une vallée encaissée entre le mont Rhodope et le mont Hœmus, qui ne s'ouvre que vers Tatar-Bazargik, au-dessus de Philippopolis; et après avoir reçu

sous Andrinople l'Arda qui vient du mont Rhodope et la Tonza qui descend du mont Hœmus, il se détourne au sud et va se jeter au-dessous d'Ypsala dans la mer Égée, vers la petite ville d'Énos. La vallée qu'il parcourt est la plus étendue de la Thrace, et elle est aussi renommée pour sa fertilité que pour la variété de ses productions : elle donne du blé, du vin, de la soie, du coton, du lin, du tabac, du riz et toute sorte de fruits. La terre y paraît nue au premier aspect, parce que les arbres fruitiers y sont cachés dans des plis de terrain; mais on y trouve par intervalles autour des villages de superbes bouquets de noyers et de platanes, qui annoncent la plus riche végétation.

L'Hèbre est le plus grand fleuve du littoral égéen : il est navigable pour des barques de 50 tonneaux depuis son embouchure jusqu'à Andrinople, et pour de petits bateaux depuis Andrinople jusqu'à Philippopolis. Les lieux les plus remarquables que l'on rencontre sur ses bords, sont Bagna, Tatar-Bazargik, Philippopolis, Andrinople, Démotika, Trajanopolis, Ypsala et Énos; mais tous ces lieux n'ont d'importance militaire que par leur position, et n'en ont aucune, si l'on excepte Andrinople, par leurs fortifications.

Bagna est un bourg de deux mille habitants au plus, fermé d'un simple mur en terre, quoiqu'il soit la clef de la vallée de l'Hèbre, dont il occupe la tête : il est situé au pied de la chaîne mœsique, dans un vallon resserré entre le mont Scomius et le mont Hœmus, vers le fond d'une espèce d'entonnoir; d'où l'on s'élève en tournant à l'ouest sur le plateau de Samakof, et en tournant au nord sur la croupe de la chaîne mœsique, pour descendre par le bourg d'Ichliman sur le plateau

de Sophie. Le défilé, par où l'on passe la chaîne, en allant à Ichliman, est connu maintenant sous le nom de Cupuli-Derven : c'est l'ancien défilé de Trajan, fermé jadis par un mur, dont on voit encore les vestiges; il offré le passage le plus aisé de la vallée de l'Hèbre dans celle du Danube, et il devrait pour cette raison être défendu en temps de guerre par un camp retranché.

La vallée de l'Hèbre s'ouvre à trois lieues au-dessous de Bagna, et l'on entre dans une grande plaine, qui va toujours en s'élargissant jusqu'à Andrinople et qui présente une des plus belles vallées de l'Europe. Le chemin est tracé sur la rive droite du fleuve depuis Tatar-Bazargik jusqu'à Philippopolis et même jusqu'au pont de Moustapha-Keupri, et depuis ce pont jusqu'à Andrinople, il est tracé sur sa rive gauche.

Tatar-Bazargik est une ville de huit à dix mille habitants, environnée d'une simple enceinte de briques séchées au soleil, et qui mériterait cependant d'être mieux défendue, parce qu'elle est située au débouché de la vallée de l'Hèbre. Au milieu de la vallée et sur la rive droite du fleuve, s'élèvent trois mamelons isolés, qui ressemblent à des pyramides. C'est sur ces trois mamelons qu'est située la ville de Philippopolis, fermée seulement, comme celle de Bazargik, d'une simple enceinte en briques crues: sur la rive gauche est un faubourg entièrement ouvert et lié à la ville par un pont de bois. Des deux côtés le terrain est uni, et rien ne pourrait empêcher qu'une armée, qui aurait franchi le mont Hœmus, ne tournât cette ville ou même ne la prît d'emblée, si ce n'est le courage de ses habitants, qui sont au nombre de plus de trente mille

et presque tous armigères; mais Adrianopolis, vulgairement nommée Andrinople, a conservé une partie de ses anciennes fortifications, et elle est, après Constantinople, la ville la plus forte de la Thrace: elle est située sur la rive gauche de l'Hèbre, au confluent de la Tonza et vis-à-vis celui de l'Arda. Quand ces trois rivières débordent en même temps, une partie des maisons est sous les eaux: les autres s'élèvent en amphithéâtre sur une colline légèrement inclinée, au sommet de laquelle on voit une ancienne forteresse grecque, très-solidement construite, consistant en un carré tronqué, flanqué de quatre orillons, et qui par son élévation serait susceptible d'une bonne défense, si on pouvait la dégager des maisons qui l'entourent. Le reste de la ville, composé des faubourgs, est dispersé dans la plaine sur la rive gauche de l'Hèbre et sur les deux rives de la Tonza, et n'est environné que d'un simple mur en terre, pareil à celui d'un jardin, mais qui a près de deux lieues de développement. Cette ville a environ cent mille habitants, turks, chrétiens ou juifs, et renferme plusieurs édifices remarquables, tels que l'ancien palais des sultans, le grand-Bézestein et surtout la mosquée de sultan Sélim, célèbre par la hauteur de ses trois minarets, et l'une des plus belles de l'empire. Les trois rivières, qui environnent Andrinople et qui ressemblent à trois grands canaux, en rendent les approches difficiles et favoriseraient sa défense dans un siége. L'Arda n'a pas, il est vrai, un grand volume d'eau; mais la Tonza, qui traverse la ville du nord au sud, s'enfle tellement dans les grandes crues, qu'elle égale presque l'Hèbre, dont elle change la direction.

Andrinople est le point militaire le plus important de l'intérieur de la Thrace et celui sur lequel une armée, chargée de couvrir Constantinople, devrait pivoter pour se porter rapidement sur tous les défilés du mont Hœmus, par lesquels l'ennemi pourrait déboucher. Il faudrait lier les trois rivières sur un front plus ou moins étendu par des lignes de retranchement, et enfermer la ville dans un vaste camp, dont elle serait comme le réduit. C'est de toutes les places, qui bordent l'Hèbre, la plus propre à former le noyau d'un camp retranché : elle est comme le cœur de la Thrace, et elle est située au milieu d'un immense bassin, environné de tous côtés de montagnes, qui ne s'ouvrent et ne s'abaissent que vers le sud, sur le littoral de la mer Égée et sur celui de la Propontide : de tous les autres côtés, les montagnes bornent l'horizon au loin comme un mur bleuâtre et présentent un vaste amphithéâtre, qui s'élève vers l'ouest jusqu'au mont Rhodope, vers le nord jusqu'au mont Hœmus et vers l'est jusqu'à un contrefort du mont Hœmus, connu sous le nom de mont Strandja, dont la branche principale se courbe du nord au sud le long de la mer Noire jusqu'à Constantinople. C'est le chaînon qui semble lier le mont Hœmus à l'Olympe de Bythinie et qui paraît rompu au Bosphore : les Turks l'appellent le petit Balkan, pour le distinguer de la chaîne du mont Hœmus, ou du Balkan proprement dit. Celui-ci sépare la vallée de l'Hèbre de celle du Danube, et l'autre la sépare du littoral de la mer Noire. La chaîne du grand Balkan, couronnée par le mont Hœmus, n'est qu'une continuation de la chaîne mœsique, et elle est formée, comme le reste de cette chaîne, de trois chaînes pa-

rallèles, dont celle du milieu est la plus élevée. Celle-ci est la principale : elle verse au nord dans le Danube l'Yatrus et le Lom, au sud dans l'Hèbre les divers affluents de la Tonza; et c'est le prolongement de cette chaîne jusqu'au cap Éminéh sur la mer Noire, qui verse d'un côté le Kamchik et la rivière de Pravadi dans le golfe de Varna, et de l'autre le Dermendéré et la rivière de Touz-Casri dans le golfe de Bourgas. Les autres petites rivières du bassin de la Thrace ont toutes leurs sources dans la chaîne du petit Balkan, d'où descendent dans la mer Noire les rivières d'Aïnada et de Média, et dans l'Hèbre le Salsédéré et l'Agriane.

Andrinople est le nœud de toutes les routes qui sortent de la Thrace. La route de Thessalonique, que l'on vient de parcourir, se dirige au sud-ouest, en côtoyant l'Hèbre et la mer Égée. Une autre route se dirige directement à l'ouest, remonte l'Arda jusque vers ses sources et conduit à travers les défilés du mont Rhodope dans la vallée du Nestus, et de la vallée du Nestus dans celle du Strymon, à travers les défilés du mont Pangée : c'est la route directe de Sérès. Cette route, praticable seulement pour les caravanes, traverse un pays âpre, couvert de bois, mais riche en mines de fer : la population y est rare, dispersée dans des hameaux, mais très-belliqueuse et presque toute composée de paysans ou de bergers turks, venus de l'Asie-Mineure et connus sous le nom d'Yourouks.

Une autre route se dirige au nord-ouest, remonte l'Hèbre jusqu'à ses sources vers Bagna, où elle se divise en deux branches : l'une traverse les défilés du mont Scomius et s'élève sur le plateau de Samakof,

pour descendre par Dubnitza dans la vallée du Strymon vers Guestendil; d'où, en côtoyant la chaîne mœsique sur son revers méridional jusqu'à Uscup, elle va traverser cette chaîne au-dessus de Katchianik, pour s'élever sur le plateau de Cassova et descendre par Pristina dans la Bosnie : c'est la route de Trieste et de l'Italie.

L'autre branche se dirige plus au nord, et s'élève directement de Bagna par le défilé de Trajan sur la chaîne mœsique, pour descendre par Ichliman sur le plateau de Sophie; d'où elle va à Nissa, et de Nissa, en suivant le cours de la Morava, à Sémendrie et à Belgrade sur le Danube : c'est la route de Vienne et de l'Allemagne.

Les autres routes se dirigent au nord ou à l'est, et conduisent à travers le Balkan dans la vallée du Danube ou sur le littoral de la mer Noire. La première de ces routes remonte l'Hèbre jusqu'à Moustapha-Keupri; et, tournant au nord, elle s'élève par le bourg de Tchirmen et par les villages d'Arabadji-Keuï et de Tchali-Keuï à la ville d'Eski-Zagra, située sur un affluent de la Tonza, au milieu d'une riante vallée, plantée en vignes et en arbres fruitiers. Cette ville, ainsi nommée pour la distinguer d'Yéni-Zagra, située plus à l'est sur la rive droite de la Tonza, se dessine bien au pied des montagnes qui l'environnent, et ses minarets blanchâtres offrent, au milieu des arbres qui couvrent la vallée, un agréable tableau. On passe la Tonza à une lieue au nord de la ville sur un pont de bois, et l'on s'élève, en remontant le fleuve, à la petite ville de Keïchanlik, située au pied de la chaîne la plus élevée du Balkan, au milieu de champs de rosiers, plantés en sillons comme la vigne et exhalant au prin-

temps les plus doux parfums. Le territoire de cette ville est cultivé par des paysans Bulgares, venus de la vallée du Danube et répandus aujourd'hui sur les deux revers du Balkan, où ils ensemencent les meilleures terres et font paître sur les autres leurs nombreux troupeaux.

Le terrain s'élève brusquement à une lieue et demie de Keïchanlik, et l'on monte vers le village de Chipka sur la crête nue et schisteuse du Balkan, d'où l'on descend avec l'Yatrus au village de Kabrova. Là, le chemin se divise en deux branches: l'une va par le bourg de Selvi à la petite ville de Lofcha, et descend de Lofcha avec l'Osmus à Nicopolis sur le Danube : l'autre y descend directement avec l'Yatrus, et va de Kabrova à la ville de Ternova et de la ville de Ternova à celle de Sistove. C'est la route de la Valachie.

Une seconde route s'élève directement au nord, remonte la Tonza sur sa rive gauche jusqu'à sa sortie des montagnes vers la ville d'Yamboli, l'ancienne Yanpolis, et va traverser la chaîne du Balkan au-dessus de la ville de Sélimnia, située, comme celle de Keïchanlik, au pied des plus hautes montagnes, au milieu de vergers de rosiers. Au printemps, de jeunes filles bulgares se répandent tous les jours en troupes dans ces vergers et y moissonnent toutes les roses épanouies, qu'elles apportent à la ville dans des corbeilles d'osier ou sur des *Arabas* ou chariots grossiers, traînés lentement par des buffles. La fraîcheur de ces moissonneuses, l'élégance de leur taille et de leur vêtement, les longues tresses de leur chevelure qui pendent sur leurs épaules et le voile léger qui flotte sur leur tête, rappellent au voyageur ces scènes de la vie pastorale,

si bien décrites par les anciens. Quelquefois ces jeunes filles déposent à terre leurs corbeilles et dansent en rond au son de la musette d'un berger, ou en s'accompagnant elles-mêmes de leurs chants : ce sont les paysannes les plus jolies et les plus accortes de la Turkie. La ville de Sélimnia paraît assez bien peuplée, et ne manque pas d'une sorte d'industrie. On y travaille très-bien le cuivre, et l'on y distille de l'essence de rose, recherchée dans toute la Turkie.

On s'élève, en sortant de Sélimnia, sur la crête nue du Balkan, ressemblant de loin à un mur crénelé : on la passe vers le col de Demir-Kapou, et l'on descend par le village de Bébrova, avec un affluent de l'Yatrus, à Ternova, ou par le village de Starka, avec un affluent du Kamchik, à Choumla. La montée est très-abrupte sur le revers du sud, où la fonte précipitée des neiges a déchiré le flanc déboisé des montagnes ; mais la descente sur le revers du nord est moins roide et moins nue, et l'on aperçoit quelques bouquets d'arbres dans le creux des vallons.

Les villes d'Eski-Zagra et de Keïchanlik que l'on rencontre sur la première de ces routes, et celles d'Yamboli et de Sélimnia que l'on trouve sur la seconde, ne présentent aucune espèce de fortification qui pût arrêter une armée dans sa marche, et elles n'ont d'importance militaire que par leur position au débouché des montagnes.

Une troisième route, fléchissant plus vers l'est, s'élève d'Andrinople, par les villages d'Ak-Pounhar et de Papasli, sur le plateau de Khatoun-Ili et du plateau de Khatoun-Ili sur celui de Karnabad, traverse en sortant de Karnabad le Dermendéré, qui va se jeter

au-dessous d'Aïdos dans le golfe de Bourgas, et monte par le village de Dobral sur la crête nue du Balkan; d'où elle descend sur un des deux affluents du Kamchik, pour aller par le village de Tchali-Kavac passer l'autre affluent vers le village d'Eski-Stambol ou vers celui de Marach, et s'élever ensuite d'Eski-Stambol sur le plateau d'Eski-Djuma vers le village de Bouguelar, ou du village de Marach sur le plateau de Choumla vers le village de Kitcha. Le groupe de montagnes, qui se pyramide entre ces deux plateaux, sépare les eaux du Danube de celles de la mer Noire, et l'on descend, à travers des collines basses, séparées à leur base les unes des autres, du plateau d'Eski-Djuma avec le Lom à Roustchouk, ou de celui de Choumla avec la rivière de Pravadi à Varna : c'est ce qui donne à la ville de Choumla, située au pied de ce groupe de montagnes, une très-grande importance militaire : aussi est-elle regardée comme la double clef de la vallée du Danube et du golfe de Varna.

Enfin une quatrième route, se dirigeant au nord-est, s'élève d'Andrinople sur le plateau d'Omour-Fakih, qui forme de ce côté comme le premier gradin du Balkan, et va par les bourgs de Cara-Pounhar, de Touz-Casri et de Benli, passer le Dermendéré vers la ville d'Aïdos, pour monter par le défilé de *Nadir-Derven* sur la plus haute crête de la chaîne. Cette crête ressemble ici, comme à Sélimnia, à un mur tailladé, où l'on n'aperçoit d'abord aucune issue, mais qui s'ouvre tout-à-coup par une tranchée profonde sur un ravin, au fond duquel coule un torrent qui va se jeter dans la baie de Mésembrie, au sud du cap Émineh: c'est un vallon très-encaissé, d'où l'on s'élève par une

rampe roide sur la crête de la chaîne, pour descendre dans la vallée du Kamchik vers le village de Keupri-Keuï. On traverse ensuite les collines basses qui séparent le Kamchik de la rivière de Pravadi, et l'on va à la ville de ce nom, où se divisent les trois routes de Choumla, de Silistrie et de Varna : l'une de ces routes conduit à Choumla en remontant le cours des eaux, la seconde à Varna en le descendant, et la troisième à Silistrie ou à Rassova dans la vallée du Danube. Cette dernière est la route directe de la Moldavie.

Les petites villes d'Omour-Fakih, de Khatoun-Ili, de Karnabad et d'Aïdos, situées sur le revers méridional du Balkan, sont formées de divers groupes de maisons, que l'on prendrait de loin pour des tentes dressées au milieu d'une riante pelouse; et elles n'ont d'importance militaire, que parce qu'elles sont au débouché des montagnes et sur des plateaux fertiles en pâturages, où l'on pourrait, en temps de guerre, former des camps retranchés.

Telles sont les différentes routes qui conduisent d'Andrinople dans la vallée du Danube et sur le golfe de Varna, à travers le Balkan. Ces routes au reste sont à peine tracées; et si l'on voulait y faire passer une armée avec son artillerie, il faudrait les ouvrir avec des pionniers, comme font les Turks, quand ils entrent en campagne.

Les autres routes se dirigent toutes à l'est ou au sud, et conduisent d'Andrinople sur le littoral de la mer Noire ou sur celui de la Propontide. Une de ces routes remonte le Salsédéré jusque vers la ville de Kirkilissia, située au pied du mont Strandja ou du petit Balkan sur un superbe plateau, où se divisent les rou-

tes de Bourgas, d'Aïnada, de Média et de Constantinople. Les trois premières traversent le petit Balkan, et conduisent, l'une à Bourgas en se dirigeant au nord-est, la seconde à Aïnada en se dirigeant à l'est, et la troisième, en se courbant un peu vers le sud, à Visa et de Visa à Média. La route de Constantinople se dirige directement au sud-est, côtoie le petit Balkan, et va de Kirkilissia par Séraï, Indjighis et Tchataltcha à Constantinople.

La ville de Kirkilissia a huit à dix mille habitants, et celle de Visa, défendue par un petit fort, où siége un pacha de second rang, en a trois à quatre mille; mais le bourg de Séraï n'est guère connu que par les maisons de plaisance, dont l'avaient embelli quelques khans de Crimée, et ceux d'Indjighis et de Tchataltcha ne sont remarquables que par la forme conique de leurs habitations, dont la plupart taillées dans le roc ressemblent à celles de Troglodytes. Tout ce pays est désert, et la route qui le traverse est peu fréquentée: c'est la route des montagnes.

La route la plus suivie d'Andrinople à Constantinople est celle de Sélivrie, qui se dirige directement au sud-est et qui va par Kafsa, Eski-Baba, Tchatal-Bourgas et Karisteran, déboucher vers Tchourlou sur la Propontide : c'est la route de la plaine, qui se réunit vers Sélivrie à celle de Thessalonique; elle suit les vestiges d'une ancienne voie romaine. Cette route, la plus fréquentée de la Turkie, sort de la vallée d'Andrinople pour s'élever au bourg de Kafsa; et s'éloignant graduellement de l'Hèbre, elle parcourt une plaine ondoyante, d'une vaste étendue et très-agréablement variée: ici sont des collines, tantôt nues, tantôt revê-

tues de beaux bouquets d'arbres, là des prairies et des vergers, partout des champs propres à la culture de la vigne et du blé, mais presque tous abandonnés. Les deux principaux affluents de l'Agriane, que l'on traverse sur cette route, descendent du petit Balkan, l'un des environs du bourg de Séraï, l'autre de ceux du village de Topkondjilar, et vont se jeter par un canal commun dans l'Hèbre vers la petite ville d'Erkéné, après avoir arrosé la plus riante vallée de la Thrace.

Il y a d'Andrinople à Kafsa cinq lieues, de Kafsa à Eski-Baba cinq, d'Eski-Baba à Tchatal-Bourgas quatre, de Tchatal-Bourgas à Karisteran quatre, de Karisteran à Tchourlou six, et de Tchourlou à Sélivrie huit. Kafsa est un joli bourg environné d'arbres, situé sur un plateau, d'où l'on découvre tout le cours de l'Hèbre jusque vers Erkéné; mais Eski-Baba n'est qu'une misérable bourgade environnée de ruines, et la petite ville de Tchatal-Bourgas n'est plus remarquable que par ses poteries de terre cuite, et surtout par des bouts de pipe d'un rouge-clair, très-agréablement vernissés. Karisteran est un lieu presque désert, mais qui doit avoir été jadis assez important, puisqu'on y voit encore trois pyramides hydrauliques, connues sous le nom de *souterazis*, où l'on recueillait jadis toutes les eaux des environs. On sort au-delà de Karisteran de la vallée de l'Agriane et du bassin de l'Hèbre, en s'élevant sur un coteau à peine sensible; et l'on descend par une pente douce à Tchourlou, située sur un cours d'eau qui va se jeter dans la Propontide vers Rhodosto. Depuis qu'on a laissé tomber les murs de Tchatal-Bourgas, la petite ville de Tchourlou est le seul lieu fermé qu'il y ait sur cette

route; mais on peut le tourner et passer outre. Tchourlou a cependant une grande réputation stratégique, par sa position au débouché du bassin de l'Hèbre sur la Propontide.

La route d'Andrinople à Sélivrie, qui est la grande route de Constantinople, peut donner une idée de toutes les autres routes de la Turkie. Le chemin est à peine tracé et n'est indiqué que par quelques levées naturelles ou par quelques restes d'anciennes chaussées, entièrement dégradées; en sorte qu'il n'y a pas réellement de chemin, ou que le chemin est partout. En général les chemins turks ne sont tracés que dans les montagnes, où ils présentent des sentiers inégaux et tortueux : sur les terrains unis, ils passent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et ne sont marqués que par les traces que l'on y a laissées. Tel est le chemin d'Andrinople à Constantinople. Une armée pourrait y marcher et même y évoluer en tout sens, quelque nombreuse qu'elle fût; mais comme le pays est presque partout inculte et que les villages y sont rares, elle serait exposée à y mourir de faim, à moins qu'elle ne traînât avec elle ses subsistances.

Enfin la dernière route d'Andrinople se dirige au sud, et va, en descendant l'Hèbre, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre, rejoindre vers Ipsala la route qui vient par Férée de Thessalonique : c'est la route commerciale d'Andrinople à Énos. Celle de Thessalonique par Férée à Constantinople se dirige à l'est, et côtoie d'abord la mer Égée et ensuite la Propontide jusqu'au Bosphore. Le terrain, qu'elle parcourt, est généralement uni, mais élevé et quelquefois ondulé. L'olivier ne s'y montre plus, et l'on n'y cultive guère

que la vigne et le blé. La population y est rare, la culture négligée : de tous côtés sont des champs abandonnés et des bruyères éternelles.

L'Hèbre fait au-dessus de Férée, vers la petite ville d'Ypsala, un grand coude, au fond duquel on le passe sur un bac ; et laissant à droite la route qui descend à Énos, on s'élève sur le plateau de Hanlar, où se réunissent les deux routes de Férée et d'Ypsala. Des monticules factices et des coupures artificielles indiquent vers le village de Hanlar l'emplacement d'anciens camps retranchés. On descend du plateau de Hanlar dans une vallée sillonnée par un ruisseau qui paraît être l'Absinthus des anciens, et au milieu de laquelle est la petite ville murée de Keïchan ; d'où l'on monte par un chemin pierreux et inégal au bourg de Malgara, situé, sur un plateau élevé, à la tête de la petite rivière de Mélas qui va se jeter dans le golfe de Saros, auquel elle avait jadis donné son nom : ce golfe termine de ce côté le littoral de la mer Égée. On sort du plateau de Malgara par le défilé de Dervendji-Keuï; et laissant à droite le chemin par où l'on va du village d'Ortcha à Gallipolis, on franchit le chaînon du Tékir-Dâg, qui lie les montagnes de la Thrace à celles de la Chersonèse, et l'on se dirige par le bourg d'Yénidgik, vers Rhodosto, sur la Propontide.

La Chersonèse de Thrace, située entre le golfe de Saros et l'Hellespont, est une langue de terre de 12 à 13 lieues de long sur 2 à 4 de large, très-irrégulièrement découpée, où l'on voyait autrefois douze villes plus ou moins florissantes. On n'y en voit plus aujourd'hui qu'une seule, celle de Gallipolis, située sur

l'Hellespont à l'entrée de la Propontide, et peuplée de 12 à 15 mille habitants. Le reste de la presqu'île n'en a pas davantage. L'isthme, qui l'attache au continent, n'a que deux lieues de large, et il est tellement élevé, qu'il domine le réseau de toutes les hauteurs de la péninsule; en sorte que l'on pourrait descendre de la première de ces hauteurs à toutes les autres. Il faudrait donc, si l'on voulait défendre cette péninsule, rétablir les trois anciennes forteresses qui en défendaient l'entrée, et qui étaient celles de Cardie, de Lysymachie et de Pactiée. La première était au fond du golfe de Saros, la seconde au milieu de l'isthme, et la troisième sur l'Hellespont. Il ne reste plus aujourd'hui de ces villes que quelques ruines, dont on pourrait se servir pour tracer une ligne de retranchement d'une mer à l'autre, et même pour rétablir l'ancien mur qui coupait l'isthme et fermait la péninsule.

Le chemin de Gallipolis va rejoindre au bourg d'Yénidjik la route de Thessalonique à Constantinople, et conduit sur le tracé d'une ancienne voie romaine au village d'Osman-Keuï, situé sur un plateau, d'où l'on descend sur la Propontide à Rhodosto.

Rhodosto, l'ancienne Bisanthe, est une ville de 20 à 25 mille habitants, fermée d'un simple mur crénelé, avec des tours aux angles. Tous les coteaux d'alentour sont couverts de vignes, et produisent un vin rouge très-agréable, qui ressemble au vin de Bourgogne. De toutes les villes de la côte, Rhodosto est celle d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la Propontide.

Au-delà de Rhodosto, le chemin devient plus uni et côtoie la mer. Érékli, l'ancienne Périnthe, nommée depuis Héraclée, que l'on trouve entre Rho-

dosto et Sélivrie, n'est plus qu'une misérable bourgade, formée de quelques groupes de maisons; mais elle présente toujours un aspect agréable, parce qu'elle est située sur une éminence, où la plupart des maisons s'élèvent en amphithéâtre.

Sélivrie, l'ancienne Sélymbrie, s'est mieux conservée: elle renferme encore huit à neuf mille habitants, et elle occupe un promontoire, dont l'ancienne forteresse, habitée par les chrétiens, couronne le sommet. La ville nouvelle, habitée par les Turks, est au pied du promontoire, et n'est fermée que d'un simple mur, flanqué de tours.

Sélivrie est une bonne position de passage, parce qu'elle est à l'intersection des deux routes d'Andrinople et de Thessalonique à Constantinople. C'est entre Héraclée et Sélivrie que commençait le mur d'Anastase, qui se prolongeait jusqu'au port de Derkon sur la mer Noire et renfermait cet angle de terre, qui finit au Bosphore et termine l'Europe. On l'appelait le Macron-Tichos: il avait été construit sous le Bas-Empire, pour défendre Constantinople contre les incursions des Barbares. On en trouve encore des vestiges en plusieurs endroits. Ce mur avait quinze lieues de long et formait la base d'un triangle, dont Constantinople occupe le sommet.

Le chemin de Sélivrie à Constantinople suit le littoral de la Propontide, et n'offre plus que deux positions militaires, où l'on pourrait arrêter une armée dans sa marche : ce sont celles des deux bourgs de Bouïouk et Koutchouk-Czemedjé ou du grand et du petit pont, ainsi nommés, parce qu'ils sont situés aux bouches de deux étangs, dont les eaux se dégorgent dans

la Propontide, et que l'on traverse sur une chaussée étroite percée de plusieurs arches; mais ces positions pourraient être tournées à la faveur de quelques plis du terrain, parce que les ruisseaux, qui se jettent dans les deux étangs, n'ont qu'un très-petit volume d'eau et sont très-faciles à guéer.

Dès qu'on a passé le grand et le petit pont, on traverse un terrain nu et légèrement ondulé, bordé au nord par quelques vignobles et au sud par la Propontide; d'où l'on débouche vers le village de San-Stéphano, où sont les poudrières de l'empire, dans la plaine de Constantinople, coupée seulement par quelques collines isolées et par quelques mares d'eau. Le terrain, autour de la ville, est nu, inculte, la population rare: on n'y voit presque point d'habitation, aucune avenue plantée: les dehors de cette capitale ressemblent à un désert.

Mais si les dehors de Constantinople sont tristes du côté de la terre, rien n'est plus imposant que son aspect, quand on y arrive par mer. Dès qu'on a tourné la pointe de San-Stéphano, tout-à-coup la ville se déploie devant vous comme un vaste amphithéâtre, qui semble sortir du sein des eaux et se courber comme un croissant depuis le château des Sept-Tours jusqu'à la pointe du Seraï. On double cette pointe; et laissant à droite, d'abord sur la côte d'Asie et puis sur celle d'Europe, les deux faubourgs de Scutari et de Galata, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par l'embouchure du Bosphore et qui semblent fuir tour à tour devant vous comme dans un tableau mouvant, vous entrez dans un port profond, qui vous présente sur un nouvel horizon une nouvelle scène et une nouvelle perspective,

où le mélange des eaux, des arbres et des maisons produit au premier aspect une sorte d'enchantement.

Mais l'intérieur de la ville ne répond pas à cette brillante perspective : des rues étroites, mal pavées et tortueuses, des places irrégulières et couvertes d'immondices, partout des maisons petites et dont la petitesse contraste avec la grandeur de quelques édifices publics, telle est la capitale actuelle de la Turkie, qui ne se fait réellement distinguer des autres villes de l'empire, que par son étendue et par la beauté de ses bains, de ses bazars et surtout de ses mosquées.

Constantinople a la forme d'un triangle, qui tient par un de ses côtés au continent, et dont les deux autres sont baignés, l'un par les eaux de la Propontide, l'autre par celles du port. A l'angle le plus méridional est le château des Sept-Tours, au plus oriental le Séraï ou palais du sultan, et au plus septentrional le vieux palais de Constantin.

Le château des Sept-Tours, l'ancien Cyclobon, situé sur la Propontide, est un pentagone de 40 toises de côté, flanqué de sept tours. Les cinq tours principales flanquent les angles du pentagone, et les deux autres la porte d'entrée, l'ancienne porte Dorée.

Le Séraï, qui est à l'entrée du Bosphore et du port, occupe l'emplacement de l'ancienne Byzance, et ressemble plutôt à une forteresse qu'à un palais : c'est un amas confus de constructions irrégulières, telles que pavillons, kiosques, bains, la plupart surmontées de coupoles dorées et environnées de jardins, le tout enveloppé d'une muraille de 25 à 30 pieds de haut et de près d'une lieue de développement.

L'angle le plus septentrional se termine au fond du

port et renferme le palais de Constantin, celui des Blaquernes et l'ancien quartier de l'Hebdomon, environné du faubourg d'Eïoub, où le sultan, à son avènement à l'empire, va ceindre le cimeterre.

La ville moderne est assise sur un promontoire qui va en s'abaissant depuis le palais de Constantin jusqu'à la porte du Séraï, et qui verse ses eaux, d'un côté dans la Propontide et de l'autre dans le port. L'arête entre les deux versants divise la ville en deux parties, séparées l'une de l'autre par une longue rue, qui se prolonge du nord-ouest au sud-est depuis la porte d'Andrinople jusqu'à celle du Séraï. De cette arête se détachent sept collines, comme autant de contreforts. Six de ces collines occupent le versant du port, et la septième, qui se ramifie en plusieurs branches, couvre de ses rameaux tout le versant de la Propontide. Sur la première colline, en s'élevant du sud au nord, on voit le Séraï, Sainte-Sophie et la mosquée de Sultan Ahmed, sur la seconde la mosquée d'Osman, sur la troisième, le point le plus élevé de la ville, celle de Soliman et le vieux Séraï. L'aquéduc de Valens joint la troisième à la quatrième, sur laquelle est bâtie la mosquée de Méhèmet : celle de Sélim est bâtie sur la cinquième, le palais de Constantin sur la sixième; et la septième descend sur la Propontide par un talus presque insensible, depuis la porte d'Andrinople jusqu'au château des Sept-Tours.

La plus belle mosquée de Constantinople, celle qui a servi de type à toutes les autres, est l'ancien temple chrétien, dédié par Justinien à la sagesse éternelle, personnifiée sous le nom de sainte Sophie : c'est une croix grecque de 270 pieds de long sur 240 de large,

surmontée d'une vaste coupole, dont les courbes s'appuient sur deux demi-dômes, élevés chacun sur trois dômes plus petits, le tout soutenu par quatre énormes piliers réunis par des arcades et renforcés par huit colonnes de granit.

La mosquée de Soliman est après celle de Sainte-Sophie la plus grande, et celle d'Ahmed la plus élégante. La plupart de ces mosquées se ressemblent et présentent toutes une croix grecque, couronnée par des coupoles plus ou moins élevées et surmontées par des minarets, du haut desquels on appelle le peuple à la prière. L'intérieur du temple est nu ou seulement orné de quelques sentences tirées du Coran; mais les différentes parties de l'édifice sont ordinairement supportées par des colonnes de marbre, de jaspe ou de porphyre, et l'on y a prodigué tous les ornements d'architecture, empruntés aux temples chrétiens.

Les monuments anciens, les plus remarquables de Constantinople après Sainte-Sophie, sont ceux que l'on voit sur la place de l'Hippodrome ou autour de cette place, nommée par les Turks Atmeïdan: c'est une place irrégulière de 250 pieds de long sur 150 de large, au milieu de laquelle s'élève un obélisque égyptien en granit rose de 60 pieds de haut, qui a ses quatre faces chargées d'hiéroglyphes et son piédestal orné de bas-reliefs.

Près de cet obélisque est un autre obélisque grec, et entre les deux une colonne torse en bronze, aujourd'hui tronquée et surmontée jadis de trois têtes de serpents, dont les corps entortillés formaient le fût: on la nomme vulgairement la Colonne brûlée, parce qu'elle a été noircie par le feu des incendies.

Derrière la place de l'Hippodrome est la citerne de Philoxène de 190 pieds de long sur 166 pieds de large, dont la voûte, soutenue par une infinité de colonnes, est percée de lucarnes, qui servaient autrefois de margelles. Cette citerne est aujourd'hui consacrée à une filature de soie, ainsi que la plupart des citernes voûtées. Les citernes à ciel ouvert sont devenues des jardins, et elles sont presque toutes dégradées, ou détournées de leur première destination; en sorte que la ville serait privée d'eau, si on ne lui en amenait par des aquéducs, dont la plupart sont l'ouvrage des empereurs romains.

Celui de Valens, qui réunit la troisième à la quatrième colline et qui porte de l'eau au Séraï, a 314 toises de long sur 70 pieds d'élévation, et il est formé de deux espèces d'arcades, les unes en ogive, les autres à cintre plein. Cet ouvrage est construit en pierres de taille, et il est attribué à l'empereur Valens, quoiqu'il ait été reconstruit presque en entier par Soliman-le-Grand. Les aquéducs de Constantinople se divisent au faubourg d'Eïoub en deux branches, dont l'une porte de l'eau au château des Sept-Tours par l'aquéduc de la porte d'Andrinople, et l'autre au Séraï par l'aquéduc de Valens.

Le palais de Constantin, situé entre la porte d'Andrinople et celle du faubourg d'Eïoub, n'est plus qu'une ruine; mais le palais des Blaquernes, situé tout auprès, est mieux conservé. Ce palais fut la résidence des derniers empereurs.

L'enceinte de la ville est de 9,500 toises au moins. Le côté de la campagne en a près de 3,000, celui de la Propontide 2,500, et le côté du port plus de 4,000, en suivant la courbure du rivage. Le côté du port et

celui de la Propontide sont fermés d'une simple muraille de 20 à 25 pieds de haut, flanquée de tours rondes ou carrées, dont quelques-unes sont masquées par les maisons; mais le côté de la campagne, qui n'est pas défendu par la mer, comme les deux autres, a été fortifié avec plus d'art, et il est fermé de trois murs parallèles, bordés à l'extérieur d'un fossé de 12 pieds de profondeur sur 25 de large et s'élevant les uns au-dessus des autres depuis les bords du fossé jusqu'au mur intérieur; en sorte que ce dernier mur a 25 à 30 pieds d'élévation, celui du milieu 20 à 25 et le mur extérieur seulement 15 à 20. Ces trois murs, à environ 20 pieds les uns des autres, et dont les deux intérieurs sont couronnés de tours, ont au premier aspect quelque chose d'imposant, parce qu'ils peuvent présenter une triple ligne de feux; mais comme ils n'ont point été disposés pour recevoir de l'artillerie et que l'ennemi pourrait s'en approcher de très-près avec la sienne à l'abri de quelques plis du terrain, Constantinople ne pourrait pas soutenir long-temps une attaque régulière.

La triple muraille se termine, vers le palais de Constantin, à l'angle rentrant, où le terrain s'élève et s'abaisse brusquement vers le fond du port; et c'est sans doute à cette âpreté du terrain qu'il faut attribuer la faiblesse du reste de l'enceinte, qui n'est plus fermée jusqu'au port que d'une simple muraille flanquée de tours. Ce point est cependant la clef de Constantinople; et la colline voisine, à laquelle est adossé le village de Topchilar et qui couronne le faubourg d'Eïoub, est le nœud de toutes les petites vallées, qui, comme autant de rayons divergents, s'épanouissent dans la ville et

ses environs. Partout ailleurs le terrain est découvert, et forme en avant des remparts de superbes glacis.

Le port finit vers le faubourg d'Eïoub à un vallon, connu sous le nom des *Eaux douces*, où l'on voit un joli kiosque, soutenu par des colonnes de marbre blanc et surmonté d'une coupole dorée. Au fond de ce vallon, renommé pour la beauté de ses prairies et de ses ombrages, commence un coteau nu et escarpé qui borde l'autre côté du port et qui se termine en un promontoire, dont le faubourg de Péra occupe le sommet et celui de Galata le pourtour. Ce promontoire, encore plus élevé que celui sur lequel Constantinople est assise, présente la seule position militaire extérieure qui plonge dans la ville : toutes les autres collines, à l'exception de celles qui environnent la porte d'Andrinople et le palais de Constantin, fuient et s'abaissent dans le lointain.

La pointe de Galata et celle du Sérai, à 500 toises seulement l'une de l'autre, forment l'entrée du port; et c'est la pointe du Séraï et celle de Scoutari, éloignées entre elles de 900 toises, qui forment l'entrée du Bosphore. Le Bosphore a 15,300 toises de long, sur une largeur variable, de 1,900 toises à 360, et le port a 4,500 toises de profondeur sur une largeur de 500 à 200 toises. Les anciens appelaient ce port *Chryso-Kéras* ou *Corne d'or*, parce qu'il se courbe dans les terres, comme une corne de taureau.

Péra est la résidence des ambassadeurs européens, Galata celle des négociants francs, et le faubourg de Scoutari, le lieu de sépulture préféré par les Turks, parce qu'il est situé en Asie, le berceau de leur religion.

A trois quarts de lieue de Scoutari, sur le retour que fait la côte en s'ouvrant vers la Propontide et au fond d'une anse demi-circulaire, où coule le ruisseau de Chalcédon, est le village de Cadi-Keuï, l'ancienne Chalcédoine, dans lequel on montre encore la rotonde de Sainte-Euphèmie, devenue célèbre pour avoir été le siége d'un concile général. Le petit port de Chalcédoine est bordé des îles des Princes, qui terminent le Bosphore du côté de la Propontide, comme les îles Cyanées le terminent du côté de la mer Noire.

Constantinople est dans une position admirable. Il n'y a point d'autre ville au monde mieux située pour le commerce, aucune autre, dont le port soit aussi sûr, la défense plus facile, les approvisionnements plus prompts : les vents, qui en défendent l'entrée aux vaisseaux de la Méditerranée, y poussent ceux de la mer Noire : on dirait que la nature l'a destinée à être l'entrepôt du monde, et à dominer tout à la fois sur l'Europe et sur l'Asie.

On évalue sa population et celle de ses faubourgs à environ cinq cent mille habitants, au nombre desquels on compte environ 300 mille Turks, 100 mille Grecs, 70 mille Arméniens et 30 mille Juifs. Les deux tiers de cette population habitent Constantinople, et l'autre tiers ses faubourgs, parmi lesquels celui de Scoutari par son étendue et par sa population tient le premier rang. Ces divers habitants ont chacun des occupations et une physionomie particulières. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs vivent de leur industrie, et la plupart des Turks sont employés dans la milice ou dans l'administration. Ils ont chacun des vêtements et surtout des couleurs qui leur sont affectées; et quand

même on ne les distinguerait pas à leurs habits et à leur coiffure, on les reconnaîtrait encore à leur démarche et aux traits de leur visage. Le Turk se fait remarquer par sa gravité, l'Arménien par son flegme, le Grec par sa vivacité, et le Juif par sa souplesse et sa servilité : on voit bien que le premier est le maître, et que les autres ne sont que ses esclaves.

Constantinople n'a pas cette physionomie animée qui distingue les autres capitales de l'Europe. Il n'y a guère de mouvement que sur le port : partout ailleurs règne ce morne silence du despotisme, qui se fait également remarquer dans toutes les autres villes turkes, et qui n'est interrompu que par le cri religieux des Muézins : « Dieu seul est grand, il n'y a « qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ce cri, qui descend du haut des minarets, pour appeler le peuple à la prière, semble au milieu du silence général descendre du haut des cieux.

Le terrain, autour de Constantinople, est uni ou légèrement ondulé depuis le château des Sept-Tours jusqu'au fond du port; mais au-delà et surtout vers l'angle, compris entre le Bosphore et la mer Noire, il devient inégal et montueux. Tout ce coin de terre est hérissé de hauteurs, s'élevant par échelons vers le nord jusqu'à la crête des montagnes qui bordent la mer Noire, et vers l'est jusqu'à une autre crête parallèle au Bosphore et qui en suit la courbure : d'un côté les eaux coulent dans la mer Noire et dans le Bosphore, de l'autre au fond du port. Les ruisseaux tombant dans la mer Noire ou dans le Bosphore, ont peu de cours et un très-petit volume d'eau : tels sont ceux qui se jettent dans les baies de Domousdéré et

de Kilia ou dans celles de Bouïouk-déré et d'Istènia; mais les autres, qui viennent se jeter au fond du port, ont un cours plus long et un plus grand volume d'eau, et forment les deux petites rivières d'Ali-Bey et de Ket-Hana, dont le point de réunion est dans le vallon des Eaux douces. La première de ces rivières paraît être le Cydaris, et l'autre le Barbycès des anciens : elles descendent toutes deux des montagnes qui bordent la mer Noire; mais le Barbycès, le plus oriental des deux affluents, a un plus gros volume d'eau, parce qu'il reçoit l'Hydrolis, venu du village de Belgrade, et tous les autres affluents, descendus de la rive septentrionale du Bosphore. Ces deux rivières sont séparées par un contrefort, qui va se terminer vers leur confluent au fond du port en une espèce de promontoire, et coulent toutes deux, ainsi que tous leurs affluents, dans des vallées étroites et profondes, qui présentent à côté d'une des plus grandes villes du monde, les aspects les plus sauvages et les plus romantiques. On se croirait transporté au fond de l'Amérique dans ces vallées solitaires, que diguent les castors, pour y construire leurs maisons; et l'on dirait que l'on a voulu imiter ici le travail de ces animaux, en barrant toutes les vallées où coulent les plus petits ruisseaux, pour en élever les eaux dans des souterazis ou espèces de réservoirs, construits en forme d'obélisques; d'où on les conduit sur la pente des montagnes à Constantinople par des aquéducs, que l'on peut comparer à ceux de Rome pour la beauté et la hardiesse du travail. On distingue parmi ces aquéducs l'aquéduc Coudé [1], dit de Constantin,

1. L'aquéduc Coudé traverse le Barbycès près du village de

porté sur trois rangs d'arcades, dont les ouvertures vont en augmentant d'un rang à l'autre, et l'aquéduc attribué à Justinien[1], porté seulement sur deux rangs, dont les piles s'élèvent en talus jusqu'à la partie supérieure. Ces deux aquéducs, les plus beaux des aquéducs restants du moyen âge, sont également remarquables, l'un par la grandeur de sa construction, l'autre par l'élégance et la proportion de toutes ses parties.

Telle est la découpure et tel est le relief de ce coin de terre, qui environne Constantinople et qui termine l'Europe. Le sol, quoique montueux et haché, en est très-fertile; et s'il était bien cultivé, il produirait les meilleurs fruits et les plus beaux arbres. On y voit presque tous ceux qui ornent nos campagnes, tels que l'orme, le frêne, le tilleul, le platane, le peuplier, le marronier et plusieurs autres assez rares parmi nous, comme le cyprès pyramidal, le plaqueminier, le micoucoulier, l'arbre à soie et plusieurs espèces d'acacias. Le ciel y est pur, le soleil brillant, les hivers doux, les étés tempérés, le paysage enchanteur et si varié, que la mer semble s'être glissée furtivement jusqu'au sein des terres, pour l'animer et l'embellir encore. Si l'on pouvait détacher ses affections du pays où l'on est né, je dirais, comme Horace, que ce petit coin du globe me plaît mieux que tous les autres :

Pyrgos au-dessous de celui de Belgrade, et il est ainsi appelé, parce qu'il est formé de deux parties en équerre entre elles.

1. L'aquéduc de Justinien traverse le Cydaris près du village de Djébedji-Keuï : il a 18 toises de hauteur, et ses piles près du sol en ont 8 d'épaisseur.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet....

Le mont Hœmus ou le Balkan, en se courbant au sud jusqu'au Bosphore, verse ses eaux, d'un côté dans la mer Noire, et de l'autre dans l'Hèbre et la Propontide. Le versant oriental décline en pentes courtes et brusques; mais l'occidental se déploie en pentes plus longues et plus douces. Sur le premier coulent les eaux, qui descendent par les golfes de Derkon, de Média, d'Aïnada et de Bourgas dans la mer Noire; et sur l'autre, celles qui descendent par les golfes de Czemedjé, de Sélivrie, de Rhodosto dans la Propontide, et par l'Agriane et le Salsédéré dans l'Hèbre. Cette dernière région paraît déserte, et les habitations y sont rares. On ne trouve guère de lieux un peu considérables sur le versant de la Propontide que les bourgs de Tchataltcha et d'Indjighis, et sur le versant de l'Hèbre que la ville de Kirkilissia; mais le versant de la mer Noire est mieux peuplé, et l'on y voit plusieurs petits ports, qui font le cabotage entre Constantinople et Varna.

Le premier de ces ports, en s'élevant du sud au nord, après être sorti du Bosphore, est celui de Derkon, situé au fond d'un golfe, d'environ deux lieues de profondeur et où se terminait le long mur d'Anastase. Ce golfe est aujourd'hui défendu par une mauvaise redoute.

La côte est très-escarpée depuis le port de Derkon jusqu'au bourg de Média, situé sur un promontoire bordé de deux ruisseaux, dont les bouches sont obstruées par des bancs de sable. Ce bourg est environné

de grottes qui paraissent avoir été habitées, et on voit sur l'isthme du promontoire l'enceinte d'une ancienne ville, que l'on croit être Salmydesse : c'est peut-être une autre ville du moyen âge, où les Génois avaient établi une factorerie intermédiaire entre celles de Constantinople et de Varna. Une batterie, placée sur la pointe de Média, défend l'accès des deux petites baies environnantes.

A six lieues du bourg de Média est celui d'Aïnada, situé à l'entrée d'une baie demi-circulaire, garantie des vents du nord par le cap Thynias, qui se prolonge de l'ouest à l'est sur une longueur de 1500 toises. Une tour octogone fait toute la défense de cette baie, qui pourrait être mieux défendue par une simple redoute, construite sur une hauteur, à 200 toises plus au sud. Il paraît que l'ancienne ville de Thynias était au fond de la baie; et c'est entre le bourg de Média et celui d'Aïnada que l'on voit aujourd'hui, à quelque distance dans les terres, la petite ville de Viza, sur la route de Média à Kirkilissia et à Andrinople.

Il n'y a plus aucun mouillage depuis la baie de Thynias jusqu'au golfe de Bourgas. Ce golfe a au moins quatre lieues d'ouverture, sur cinq de profondeur; mais il se rétrécit en s'enfonçant dans les terres, et n'a plus que trois quarts de lieue de large vers le village de Bourgas, situé au fond. Sur les deux caps, qui forment l'entrée du golfe, sont d'un côté Sizéboli, de l'autre Mésembrie, et sur les petites baies, qui en échancrent le pourtour, Tchinghéné-Iskélessi, Foros, Bourgas, Ayoulou et Ravéda.

Sizéboli est sur la presqu'île où s'élevait Apollonie. La côte est escarpée depuis Sizéboli jusqu'à Foros sur

tout le pourtour méridional du golfe, et elle est si bien découpée, qu'elle offre les trois plus beaux ports de la mer Noire; mais ces trois ports ont chacun quelque inconvénient: celui de Sizéboli est exposé aux vents du nord, le port de Tchinghéné nourrit des vers qui rongent les bordages des vaisseaux, et celui de Foros est si enfoncé dans les terres, qu'il n'est pas plus aisé d'y entrer que d'en sortir.

La côte s'abaisse au fond du golfe vers Bourgas, et elle est unie et plate jusqu'à Mésembrie sur tout son pourtour septentrional. Le village de Bourgas est situé sur une plage inondée, et celui d'Ayoulou, qui paraît avoir remplacé Anchiale, l'est sur un cap bordé de marais salants. L'anse, au nord-est d'Ayoulou, est celle de Ravéda, où l'on a établi un chantier de construction. Plus à l'orient est le port où les empereurs grecs tenaient leur flotte, et sur la presqu'île rocailleuse, qui forme l'ouverture septentrionale du golfe, on voit Mésembrie, peuplée, comme Sizéboli, de marins et d'ouvriers constructeurs.

La mer ronge la vieille enceinte de Sizéboli, comme celle de Mésembrie, encore plus dégradée que la première; et si on voulait défendre l'entrée du golfe, il faudrait réparer les murs de ces deux petites villes et y ajouter quelques ouvrages extérieurs. Il serait d'autant plus facile de fortifier ces deux places, qu'elles sont environnées par la mer sur les trois quarts de leur pourtour. La côte méridionale du golfe est bordée d'écueils, et il suffirait d'en défendre l'accès avec quelques batteries placées sur ces écueils; mais il faudrait border d'une chaîne de redoutes toute la côte septentrionale, qui est basse et découverte. Tout le pourtour du golfe

de Bourgas est marécageux, et il est sillonné par trois petites rivières, venues l'une d'Omour-Fakih, l'autre de Touz-Casri et la troisième d'Aïdos. La première se jette dans le golfe vers le village de Tchinghéné, la seconde vers celui de Foros et la troisième, qui est le Dermendéré, vers celui de Bourgas. Le Dermendéré côtoie le Balkan vers le sud, comme le Kamchik le côtoie vers le nord.

Le golfe de Bourgas est un point trop important, pour qu'on puisse impunément négliger sa défense. La côte environnante doit être défendue par une ligne continue de batteries, non seulement pour couvrir Constantinople, mais encore pour faciliter ses approvisionnements. Ce golfe est comme un point de mire pour les flottes russes stationnées à Sevastopole et à l'embouchure du Borysthène, qui peuvent y arriver avec un vent du nord, avant même que les Turks puissent apprendre qu'elles ont appareillé.

La côte se relève au-delà de Mésembrie vers le cap Éminèh, où le Balkan, en s'abaissant dans la mer Noire, fait une énorme saillie, qui sépare le golfe de Bourgas de celui de Varna. Ces deux golfes sont, par la beauté de leurs havres, également favorables à un débarquement; mais l'un a par rapport à la défense de Constantinople une bien plus grande importance que l'autre, parce qu'une armée, qui marche de Varna sur le Bosphore, a encore le Balkan à passer, tandis qu'elle l'a tourné et qu'aucun obstacle naturel ne peut plus l'arrêter, dès qu'elle est établie sur le golfe de Bourgas.

Le Balkan, qui borne la Thrace au nord, comme la mer Noire la borne à l'est, se prolonge depuis le cap Éminèh jusqu'aux sources de l'Hèbre comme un im-

mense rempart, et présente sur ses deux revers deux longs plateaux ou deux grandes terrasses, qui s'abaissent l'une sur le golfe de Bourgas et dans la vallée de l'Hèbre, l'autre sur le golfe de Varna et dans la vallée du Danube. Ce rempart n'est percé que sur cinq à six points différents, au défilé de Nadir-Derven au nord d'Aïdos, à celui de Dobral au nord de Karnabad, au défilé de Demir-Kapou au-dessus de Sélimnia, à celui de Chipka au-dessus de Keïchanlik et à celui de Trajan au-dessus de Bagna: c'est par ces défilés que passent toutes les routes qui conduisent de la vallée de l'Hèbre dans celle du Danube; en sorte que la Thrace est encore mieux défendue par ses montagnes, que par ses places fortes.

La Thrace est la province la plus importante de la Turkie européenne, et elle en est la plus peuplée et la plus riche. On lui donne plus de deux millions d'habitants, et elle est très-fertile en grains, en pâturages et en fruits de toute espèce. La côte de la mer Noire est une mine inépuisable de bois et de charbon de terre ; et l'on trouve des mines de fer et d'argent dans le mont Rhodope et dans le mont Pangée.

La Thrace termine au nord le littoral Égéen de la Grèce, et l'Étolie commence au sud le littoral Ionien.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE III.

DU LITTORAL IONIEN DE LA GRÈCE,

OU

DE LA GRÈCE OCCIDENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Étolie et de l'Acarnanie.

En ne considérant le golfe de Corinthe que comme une espèce de mer intérieure, le littoral ionien ne commence proprement qu'au détroit de Lépanthe, vers le fond du golfe de Patras. Le golfe de Patras s'ouvre sur la mer Ionienne entre le cap Araxe et le cap Scropha, vers l'embouchure de l'Acheloüs, et forme une espèce d'entonnoir, défendu à son goulet par les deux forts de Rhium et d'Anti-Rhium, qui n'étant éloignés l'un de l'autre que de huit à neuf cents toises au plus, croisent bien leurs feux, et pourraient aisé-

ment fermer à une escadre l'entrée du golfe Corinthien.

Le chemin de Lépanthe dans l'Étolie traverse le canton de Vénético, l'ancienne Étolie Épictète, et côtoie la chaîne du mont Corax jusqu'au pied du mont Chalcis; d'où en tournant cette montagne au nord, il va passer l'Événus vers la fontaine de Callirhoë et vers les ruines de Calydon, ou, en tournant la montagne au sud, passer le fleuve vers le village de Galata.

Le mont Chalcis paraît être le dernier chaînon du mont Corax, et le mont Corax, par sa direction de l'est à l'ouest, le prolongement du mont Œta, qui semble couper vers l'ancienne Doride la chaîne grecque à angle droit et qui étendant ses branches, d'un côté jusqu'au canal de l'Eubée, de l'autre jusqu'au golfe de Corinthe, sépare militairement le midi du nord de la Grèce : c'est ce qui avait jadis donné tant d'importance au mont Œta, regardé généralement comme un rempart élevé par la nature pour protéger les Grecs contre les Barbares. Cette chaîne, perpendiculaire à la chaîne grecque, est en effet la meilleure défense militaire des Grecs du midi contre ceux du nord, parce qu'elle est partout très-élevée, et qu'elle n'offre que deux passages à ses deux extrémités : l'un sur le littoral des Thermopyles, l'autre sur celui de Lépanthe. La forteresse de Trachis, qui défendait autrefois le premier de ces passages, et celle de Lépanthe qui défend aujourd'hui le second, peuvent donc être considérées comme les deux clefs de la Grèce méridionale; et si cette portion de la Grèce s'affranchissait du joug des Turks avant celle du nord, il faudrait relever ou réparer ces deux forteresses.

L'Événus, nommé aujourd'hui Fidari, que l'on traverse en entrant dans l'Étolie, proprement dite, descend, comme le Céphise, de ce groupe de montagnes, qui est comme le noyau du mont Œta et qui lie le mont Parnasse à la chaîne grecque. Il est formé de quatre affluents principaux: le premier descend des plus hautes sommités du mont Corax, le second du pied même de la chaîne grecque, et les deux autres du mont Panétolicon, un des grands contreforts de cette chaîne, et ils vont se réunir tous les quatre dans une vallée profonde creusée sur le revers du mont Corax; d'où le fleuve sort, en s'ouvrant un passage entre le mont Chalcis et le mont Aracynthe, pour aller se jeter par deux bouches dans le golfe de Patras, entre le village de Galata et le bourg d'Hippochori[1].

Ce fleuve est torrentueux, et change souvent de lit. L'hiver, on le passe sur un bac, l'été sur le dos d'un guide; et il paraît qu'autrefois on le passait ainsi, puisque le centaure Nessus, ayant passé sur son dos Déjanire et voulant lui faire violence, fut tué d'un coup de flèche par Hercule, resté sur l'autre bord.

Les vallées, par où coulent les divers affluents de l'Événus, sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer, et ne produisent que des arbres forestiers et des pâturages. Aussi la population y est-elle rare et

---

1. Voyez pour de plus amples détails sur cette partie de la Grèce le Voyage de M. de Pouqueville qui, ayant long-temps résidé à Yanina, a pu recueillir, sur l'Étolie, l'Acarnanie, l'Épire et en général sur toute la Grèce occidentale, plus de renseignements et des renseignements plus exacts, que les autres voyageurs.

clair-semée. On ne voit dans les deux premières que les bourgs d'Amourani et de Lépotina, et dans les deux autres que quelques méchants villages, dont les habitants ne se nourrissent que du lait de leurs troupeaux ou des châtaignes de leurs montagnes; mais on cultive dans la partie inférieure de ces vallées, autour du bourg de Cossina et du lac de Saurovitza, un peu de maïs et quelques vignes, et l'on trouve dans l'intérieur des terres un superbe plateau bordé de hautes montagnes et creusé par deux grands lacs, qui s'étendent depuis les bords de l'Évènus jusqu'à ceux de l'Achéloüs et qui divisent naturellement ce bassin en deux régions, l'une au nord, l'autre au sud. La première, qui s'élève jusqu'au mont Panétolicon, est habitée par des peuplades armigères, dont les mœurs farouches rappellent celles des anciens Étoliens; mais l'autre, qui n'est séparée du golfe de Patras que par le mont Aracynthe, est habitée par des peuplades chrétiennes plus ou moins industrieuses, adonnées à l'agriculture et au commerce.

C'est dans ce bassin intérieur que l'on trouve les deux lacs de Vrachori et d'Angelo-Castron, qui paraissent être, le premier l'ancien lac de Trichonium, le second celui de Lysimachie et qui communiquent l'un avec l'autre par des canaux marécageux, que l'on croirait artificiels, s'ils n'étaient alimentés par trois petites rivières, descendues du mont Panétolicon.

La plus orientale de ces rivières vient du village de Zacogliana et va se jeter directement dans le lac de Vrachori; mais les deux autres, celles de Thermissi et de Zapandi, s'écoulent dans les marais qui unissent les deux lacs et qui s'épanchent dans celui d'Angelo-

Castron, vers lequel le terrain s'incline légèrement.

Au nord de ces marais, et à peu près à une égale distance des deux lacs, est la petite ville de Vrachori, divisée en plusieurs groupes de maisons et peuplée de quatre à cinq mille habitants, la plupart Turks, mêlés de Grecs et de Juifs. Cette ville, devenue le siége de l'administration du pays, est entièrement ouverte, et n'a pour toute défense que les marais, dont elle est bordée. Son territoire est cultivé en riz, en tabac, en maïs et en blé, et elle a quelques fabriques de cuirs et de maroquins.

A une lieue au nord-est de Vrachori on voit les ruines de Thermus, et à une lieue au nord-ouest le bourg moderne de Zapandi. Les ruines d'Angelo-Castron, bâti par Ange Comnène sur l'emplacement d'Arsinoë, sont au sud-ouest du lac de Lysimachie vers un des gués de l'Achéloüs, et celles de Métapa et de Pamphie sont au sud-est du lac de Trichonium, au pied des montagnes qui le séparent de la vallée de l'Évènus. Autour des deux lacs est une plaine unie et marécageuse, au milieu de laquelle s'élèvent des monticules factices, que l'on présume avoir servi de vedettes ou de tombeaux; et sur la pente des montagnes, qui bordent la plaine de tous côtés, paraissent des forêts sombres et épaisses, où l'on dirait que la main de l'homme n'a jamais porté la cognée.

Thermus, l'ancienne capitale de l'Étolie, occupait le lieu le plus inaccessible de cette plaine. Il fallait, pour y arriver, avant que l'on eût construit une chaussée entre les deux lacs, traverser une triple ligne de rivières, ou tourner vers le sud le lac de Thrichonium jusqu'à Métapa, et défiler depuis Métapa jusqu'à Pam-

phie sur les flancs des montagnes, le long d'une corniche suspendue au-dessus du lac. On gravissait ensuite, à l'issue du défilé, un sentier roide et tortueux; d'où l'on débouchait enfin dans une plaine marécageuse, bornée au nord par une colline escarpée, sur laquelle on voyait une acropolis ou citadelle et tout autour des maisons groupées, ressemblant à autant de forts. C'est ce chemin que suivit Philippe III, roi de Macédoine, quand il vint à Thermus, pour punir les Étoliens du sac de Dium. Thermus ressemblait moins alors à une ville qu'à une tanière de brigands, d'où les Étoliens s'élançaient sur les peuples voisins, pour revenir ensuite y cacher leur proie : c'était le repaire des Etoliens, comme Pella était, avant Alexandre, celui des Macédoniens. Il ne reste plus maintenant de la première de ces villes, comme de la seconde, que des ruines et des souvenirs.

Au sud des deux lacs, le terrain s'élève graduellement jusqu'à la crête du mont Aracynthe; d'où l'on descend sur le golfe de Patras par le défilé de Lélante vers le bourg d'Hippochori, ou par les défilés de Plévrone et de Trichium vers les petites villes de Missolonghi et d'Anatolico.

Lélante, Plévrone et Trichium n'offrent plus, comme Thermus, que des ruines; mais le bourg d'Hippochori et les deux petites villes de Missolonghi et d'Anatolico, qui sont les chefs-lieux des trois cantons du littoral Étolien, étaient assez bien peuplés avant l'insurrection des Grecs contre les Turks. Le bourg renfermait mille à douze cents habitants, et les deux petites villes trois à quatre mille chacune.

Toute la côte, depuis l'Évènus jusqu'à l'Achéloüs,

est basse et marécageuse, et elle est bordée de lagunes, au-devant desquelles s'élève un banc de sable, qui se prolonge comme un ruban d'un fleuve à l'autre et qui n'est percé qu'aux deux extrémités, et au milieu, vers la petite île de Vasiladès, sur laquelle on a bâti un fortin, pour défendre le passage : c'est derrière cette petite île, qu'est située la ville de Missolonghi, à l'origine d'une plaine qui s'étend depuis les bords de la mer jusqu'au pied du mont Aracynthe et qui présente une forêt d'oliviers. Missolonghi, devenue célèbre de nos jours par le siége qu'elle a soutenu contre les Turks, n'est fermée que d'un simple mur crénelé, enveloppé d'un fossé de sept pieds de large sur quatre de profondeur, et auquel on avait ajouté avant le siége, sur le front de la campagne, deux bastions, rasés depuis par les Turks. Sa population, digne par son courage d'un meilleur sort, a été détruite et dispersée, et la ville paraît maintenant déserte. Sa rade a si peu de profondeur, qu'elle ne peut recevoir que des bateaux : les autres bâtiments sont obligés de s'arrêter à deux lieues en mer, vers la petite île de Vasiladès.

Anatolico est à deux lieues à l'ouest de Missolonghi, à l'entrée d'une autre lagune, encore plus enfoncée dans les terres. Cette ville est bâtie sur pilotis, et ressemble à Venise en miniature : son territoire sur la terre ferme présente, comme celui de Missolonghi, une ceinture d'oliviers, autour de divers groupes de maisons, qui semblent sortir du sein des eaux.

La lagune d'Anatolico n'est plus séparée de l'Achéloüs que par la Parachéloïde, péninsule sablonneuse, sur laquelle s'élèvent des buttes ou monticules calcaires, qui paraissent être les sommets des anciennes îles

Échinades et qui portent les villages de Magerla, d'Agouri et de Milo, dont l'aspect ressemble de loin à celui d'îlots, semés au milieu d'une mer de sables. Tout le littoral de l'Étolie, depuis l'embouchure de l'Évènus jusqu'à celle de l'Achéloüs, est une terre d'alluvion, déposée sur le rivage par les débordements des deux fleuves, et surtout par ceux du dernier. L'Achéloüs inondait autrefois ses bords, et ravageait toutes les terres d'alentour. Hercule l'enchaîna dans son lit, en le diguant de toutes parts; et ce fut là un de ses plus glorieux travaux, celui qui lui valut la main de Déjanire, fille d'Œnéus, roi des îles Échinades. Le fleuve la demandait en mariage à son père, et se présentait à lui, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous celle d'un serpent. Hercule tua le serpent, et arracha les cornes au taureau, pour en faire à son beau-père un présent de noces.

L'Achéloüs, nommé aujourd'hui Aspro-Potamos, sépare l'Étolie de l'Acarnanie et peut être comparé au Pénée pour le volume de ses eaux. Il descend comme le Pénée des plus hautes sommités du mont Pinde, et coule rapidement du nord au sud dans une vallée profonde, qui ne s'ouvre que vers le bassin de Vrachori : là le fleuve devenu plus calme se divise en plusieurs canaux, qui se réunissent en un seul vers le lac d'Angelo-Castron, dont il reçoit les eaux, pour parcourir ensuite une longue plaine d'un aspect rougeâtre, et aller enfin s'enfoncer dans la mer au milieu des sables, accumulés vers son embouchure.

Presque tous les affluents de l'Achéloüs descendent de la chaîne grecque, et coulent dans des vallées encaissées entre de hautes montagnes, jadis habitées

par les Athamanes et aujourd'hui par des peuplades braves et armigères, adonnées comme eux à la vie pastorale et au brigandage. Les principaux de ces affluents, en s'élevant du sud au nord, sont d'abord celui qui vient du bourg de Carpénitzé et qui coule sur le revers septentrional du mont Panétolicon dans une vallée, à la tête de laquelle était l'ancienne Callium: ensuite l'affluent qui descend, comme le Sperchius, du mont Tymphreste, et qui arrose la vallée de Léontitos; et enfin celui qui descend du bourg de Véternico, et qui arrose la vallée de Pyrrha et de Dési. L'affluent principal naît d'une source nommée Goura, située à huit milles au-dessus du bourg de Chaliki[1], au pied des montagnes qui environnent celui de Lépénitzé, et qui font partie du groupe du mont Pinde; et l'on ne voit guère sur sa rive occidentale d'affluents un peu considérables que la rivière de Voïnicovo et celle d'Aëtos, l'ancien Anape, descendues l'une du mont Callidrome, l'autre de la montagne de Catouna. Tout ce pays montagneux faisait autrefois partie de l'Athamanie, et était compris entre l'Étolie, la Thessalie, l'Épire et l'Acarnanie: il est aujourd'hui presque dépeuplé, et n'est guère habité que par des pâtres.

Plusieurs routes conduisent de l'Étolie dans l'Acarnanie, et partent l'une d'Hippochori, une autre de Missolonghi, une troisième d'Anatolico. La route directe côtoie le littoral, et va passer l'Achéloüs vers son embouchure: les autres traversent l'intérieur du pays.

---

1. Voy. le Voyage de la Grèce par M. de Pouqueville, liv. VI, chap. 2.

La route d'Hippochori à Vrachori tourne à l'est le mont Aracynthe; et remontant l'Évènus et un de ses affluents jusqu'au village de Zadim, elle conduit par celui de Papadatès au village de Métarga, bâti sur l'emplacement de Métapa; d'où en côtoyant à l'est le lac de Vrachori, elle va par le défilé de Pamphie déboucher dans la plaine de Thermus : c'est un chemin très-difficile et peu suivi, depuis que l'on a construit entre les deux lacs la chaussée qui mène directement à Vrachori.

La route de Missolonghi à cette ville se dirige directement au nord et s'élève par le défilé de Plévrone sur la croupe du mont Aracynthe; d'où elle descend par le village de Sivitza sur le plateau des lacs. Ce plateau paraît très-fertile, et il est cultivé en blé, maïs, riz et tabac. Les villages, répandus autour des lacs, offrent de loin un aspect agréable, parce qu'ils sont tous groupés autour de petites collines, qui s'élèvent comme des îles sur ce terrain uni et marécageux. Le chemin est très-boueux en hiver, et l'on va du village de Sivitza traverser vers celui de Calivia les marais qui séparent le lac de Vrachori de celui d'Angelo-Castron, en suivant une chaussée de 600 toises de long, portée sur 366 arches, à l'issue de laquelle on s'élève en deux heures à la ville de Vrachori. Là, le chemin de l'Acarnanie se détourne à l'ouest; et laissant à environ une lieue, vers le nord-est, les ruines de Thermus, il va par le bourg de Zapandi traverser l'Achéloüs entre le village de Malagousta et celui de Lépénou, près duquel on voit sur la rive droite du fleuve les ruines d'une ancienne ville, qui paraissent être celles de Stratos. L'accès de

l'Acarnanie est très-facile de ce côté, parce que le fleuve, divisé en plusieurs branches, est aisé à guéer; et dès qu'on a franchi les marais qui bordent sa rive droite, on côtoie successivement le lac d'Oséros et celui d'Ambrakia; d'où l'on va déboucher au fond du golfe Ambracique dans la baie de Caravanseraï.

La route d'Anatolico à Vrachori conduit par le village de Stamna ou par celui de Milo sur les bords de l'Achéloüs; et remontant ce fleuve sur sa rive gauche, elle va par les villages de Gouria et de Doritza passer vers les ruines d'Angelo-Castron deux cours d'eau, sortis du lac de ce nom : elle s'élève ensuite à travers la rivière de Zapandi à Vrachori, ou bien tournant à l'ouest, elle va passer l'Achéloüs au-delà du village de Doritza, pour s'élever vers les ruines de Conope au village de Makala; d'où en côtoyant les lacs d'Oséros et d'Ambrakia, elle débouche vers le village de Slano sur le golfe Ambracique, dans la baie de Caravanseraï ou dans celle de Loutraki.

Deux autres routes conduisent encore plus directement d'Anatolico sur le golfe Ambracique : l'une traverse, en sortant de la plaine d'Anatolico, la péninsule de la Parachéloïde et va passer l'Achéloüs sur un bac entre le village d'Agouri et le bourg de Catochi; d'où elle remonte sa rive droite jusqu'à son confluent avec l'Anape, qu'elle côtoie jusque vers le village de Typho, pour s'élever par une rampe roide au bourg de Catouna, situé sur une montagne qui domine les lacs d'Oséros et d'Ambrakia, et descendre ensuite avec un cours d'eau sur le golfe Ambracique dans la baie de Loutraki, à l'ouest de celle de Caravanseraï. L'autre route traverse la Parachéloïde par le village de

Magerla et va passer l'Achéloüs à son embouchure vers les ruines d'Œniades, à un lieu nommé Trigardon; d'où en côtoyant le littoral de l'Acarnanie, elle conduit par les villages de Pétala, de Dragomestri et de Candili à celui de Zaverda, situé au fond du golfe de ce nom. Zaverda est le point où se divisent les deux routes de Sainte-Maure et de Vonitza : la première se dirige à l'ouest et va par le village de Playa traverser, au bac de Pératia, le détroit qui sépare l'Acarnanie de l'île de Leucade : l'autre se dirige au nord, et traverse le mont Berganti, l'Olympe acarnanien, pour descendre par le village de Paradisi sur le golfe Ambracique dans la baie de Vonitza, à l'ouest de celle de Loutraki.

La côte de l'Acarnanie depuis l'Achéloüs jusqu'au golfe Ambracique court en général vers le nord-ouest, et elle s'étage en terrasses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres jusqu'au mont Berganti et qui présentent sur leurs premiers gradins des vignes et des oliviers, et sur les autres des pins et des chênes verts : c'est dans l'intérieur des terres une forêt continue de hautes futaies, coupée seulement par quelques clairières, où l'on voit des lacs plus ou moins grands, et autour de ces lacs quelques méchants villages. Des mouillages faciles à prendre et à tenir, à cause de la dentelure du rivage, faciliteraient presque partout des descentes, et il est inconcevable que l'on n'ait pas défendu, du moins avec quelques batteries, les points les plus accessibles de la côte, indiqués par les baies de Dragomestri et de Zaverda. Tout ce littoral n'est protégé que par une double ligne d'îles, entre lesquelles la mer est resserrée dans un canal, qui paraît

n'être qu'un prolongement de celui de Patras. Les plus grandes de ces îles, après Céphalénie, sont celles d'Ithaque et de Leucade.

L'île d'Ithaque paraît se confondre à l'horizon avec celle de Céphalénie, et n'en est séparée que par un détroit. Cette île a sept à huit lieues de long, et elle est tellement échancrée sur sa côte orientale, qu'elle semble coupée en deux. La côte occidentale n'est qu'une longue chaîne de récifs; mais la côte orientale offre dans son échancrure la baie de Vathy et dans cette baie le double port de la ville d'Ulysse, surmonté du mont Neïus et du mont Nérite, et plus au sud, vers le promontoire du Corbeau, une bonne aiguade dans la fontaine d'Aréthuse. L'île entière n'a guère que sept à huit villages, qui ressemblent de loin, comme au temps de Cicéron, à des nids suspendus à des rochers.

En débouquant du canal étroit, qui sépare Ithaque de Céphalénie, on découvre devant soi l'île de Leucade et le promontoire escarpé, d'où les amants malheureux se précipitaient dans la mer: c'est le Saut de Leucade, célèbre par la mort de Sapho.

L'île de Leucade a la forme d'un triangle, suspendu à la côte de l'Acarnanie par son angle le plus aigu. Cet angle finit en un banc de sable effilé et sinueux, qui semble avoir été séparé du continent par une coupure artificielle et qui s'élargit vers le point de sa courbure, où il repose sur une roche plane de trois cent cinquante toises de long sur cent de large. C'est sur cette aire que l'on a bâti la forteresse de Sainte-Maure, pentagone irrégulier, flanqué de deux demi-bastions et baigné par la mer sur tout son pourtour,

excepté sur les deux langues de sable qui la bordent de deux côtés et qui sont couvertes, l'une par une batterie basse, l'autre par une demi-lune.

La mer, dont la forteresse est environnée, est une lagune, où l'on ne peut entrer qu'avec des monoxylons ou petites pirogues d'un faible tirant d'eau; et si l'on voulait occuper les deux langues de sable avec deux bonnes redoutes, on ne pourrait prendre Sainte-Maure qu'en jetant une digue dans la mer: ce qui serait au reste très-facile, en suivant la direction du banc de sable, à l'extrémité duquel il n'y a pas entre l'île et l'Acarnanie plus de deux pieds d'eau.

A l'autre extrémité du banc, du côté de l'île, est le faubourg d'Amaxiki, peuplé de cinq à six mille habitants et où siége l'administration de l'île.

Un aquéduc en pierre, qui traverse la lagune et qui portait autrefois de l'eau dans la forteresse, a été détruit en partie et ne sert plus que de pont pour les gens à pied; en sorte que cette forteresse est exposée dans un siége à manquer d'eau : elle ne mérite donc pas toute l'importance que les Vénitiens y attachaient autrefois. Sainte-Maure peut être regardée, sous un point de vue offensif, comme une tête de pont qui débouche dans l'Acarnanie et qui ouvre la Grèce; mais sous le rapport défensif, elle ne peut être considérée que comme un poste avancé sur la mer Ionienne, dont le point de retraite est sur Corfou.

L'île de Leucade n'a pas d'autres défenses artificielles; mais elle a plusieurs beaux ports et entre autres celui d'Elliménos, où la flotte de Cléopâtre stationna avant la bataille d'Actium. Les jardins de l'île sont ombragés par des bois d'orangers et de cédrats, et

toute la campagne est couverte de vignes et d'oliviers. On lui donne une population de 18 à 20 mille habitants, dont un tiers habite la ville, et les deux autres sont dispersés dans trente-six villages : c'est après Zante l'île de la mer Ionienne la mieux cultivée. Sa côte orientale, parsemée de bourgs et de villages et parée de la plus riche culture, forme un contraste frappant avec la côte opposée de l'Acarnanie, dont l'aspect est triste et sauvage.

La côte acarnanienne se relève au-delà de la forteresse de Sainte-Maure et projette vers le nord le promontoire d'Actium et celui d'Anactorium, qui ne sont plus séparés de la péninsule de Prévèza que par un canal étroit, par où les eaux de la mer Ionienne entrent dans le golfe Ambracique. Ce canal est très resserré à son entrée et n'a pas 500 toises de large; mais il s'évase ensuite et présente un bassin oblong, d'environ quatre à cinq lieues de large du sud au nord, sur dix à douze de profondeur d'ouest en est. La côte méridionale est acore et dentelée; mais la côte orientale est moins sinueuse et s'élève doucement vers le mont Callidrome, tandis que la côte septentrionale est basse et marécageuse. Ce golfe est le plus profond du littoral ionien, et il a la même importance sur ce littoral, que le golfe Pélasgique sur le littoral égéen. Ils pénètrent l'un et l'autre dans l'intérieur de la péninsule, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et semblent vouloir la couper en deux. La côte méridionale du golfe borde l'Acarnanie, et elle est découpée en quatre baies plus ou moins profondes, qui offrent toutes de bons mouillages. Au fond de la première, entre le promontoire d'Actium et celui d'Anactorium, est le village de Co-

nidari, au fond de la seconde la forteresse de Vonitza, et dans les deux autres le port de Loutraki et celui de Caravanseraï.

Le promontoire d'Actium, qui est à l'entrée du golfe et qui portait autrefois le temple d'Apollon, se termine vers son sommet en un plateau, sur lequel campa l'armée d'Antoine : celle d'Octave était campée vis-à-vis sur la péninsule de Prévèza, vers le lieu où l'on bâtit depuis la ville de Nicopolis. Les deux flottes étaient mouillées à l'entrée du golfe, celle d'Antoine en dedans du promontoire, celle d'Octave en dehors : la première, composée de vaisseaux plus grands, voulant en sortir pour combattre en ligne et profiter de sa supériorité: l'autre voulant l'en empêcher et attaquant les vaisseaux ennemis à leur débouquement, pour ne pas les laisser manœuvrer. La défaite commença par les vaisseaux égyptiens qui portaient Cléopâtre, et qui ne pouvant se déployer en débouquant les uns après les autres, gagnèrent précipitamment la haute mer et entraînèrent dans leur fuite le vaisseau même, que montait Antoine. Dès-lors la victoire ne fut plus disputée, et l'armée de celui-ci, quoique supérieure en nombre, se réunit sans combattre à celle de son rival.

Le village de Conidari, situé au fond de la baie, près des ruines de la ville d'Anactorium, est entièrement ouvert, et ne présente aucune espèce de défense, quoiqu'il soit très-propre à recevoir une batterie de côte; mais la petite forteresse de Vonitza, située derrière le promontoire d'Anactorium et long-temps occupée par les Vénitiens, est capable de quelque résistance. Cette forteresse est assise sur un rocher escarpé,

autour duquel serpente un mur, de quinze à vingt pieds de haut sur deux ou trois d'épaisseur, qui suit tous les contours du rocher et qui est flanqué de petites tours demi-circulaires. Quelques pièces de canon cachées sous l'herbe gisent çà et là au milieu de cette enceinte, où l'on sème de l'orge partout où le rocher n'est pas à nu. Au pied du fort et sur le pourtour de la baie, est un bourg malsain, dont les habitants peu nombreux ressemblent à des spectres, errant au milieu des tombeaux.

La côte de l'Acarnanie se termine à l'est de Vonitza en deux autres baies : l'une est celle de Loutraki, l'ancien port de Limnée, au fond duquel coule un ruisseau, venu des environs de Catouna; et l'autre celle de Caravanseraï, où l'on voit sur une colline escarpée, environnée de marais de toutes parts, l'enceinte d'une vieille forteresse, flanquée de tours, que les gens du pays nomment Ambrakia, quoique l'ancienne Ambracie fût située, suivant Polybe, de l'autre côté du golfe sur les bords de l'Aréthon. Cette enceinte, aujourd'hui abandonnée et qui paraît moderne, bien qu'elle repose sur des fondements antiques[1], est peut-être une construction du moyen âge, à laquelle on donna le nom d'Ambracie, après la destruction de la ville ancienne, à cause du voisinage du golfe Ambracique. Quoi qu'il en soit, Ambrakia par sa situation, au fond du golfe et à l'entrée des défilés qui conduisent, le

1. Quelques voyageurs ont cru que ces ruines étaient celles d'Argos-Amphilochique, d'autres celles d'Olpœ, où les Acarnaniens tenaient leur cour de justice. Cette dernière opinion est celle de l'auteur du Voyage de la Grèce.

long des lacs d'Ambrakia et d'Oséros, dans la vallée de l'Achéloüs, vers le gué de Stratos ou vers celui de Conope, occupait une position militaire très importante et pouvait être regardée comme la clef de l'Acarnanie; et si on voulait aujourd'hui défendre le pays de ce côté, il faudrait la relever ou du moins lui en substituer une autre dans la baie voisine de Loutraki, au lieu de conserver celle de Vonitza, rencognée dans un angle, qui n'offre aucune issue. On ne voit plus aujourd'hui dans les baies de Loutraki et de Caravanseraï que quelques maisons isolées, où logent des douaniers.

La Grèce se rétrécit vers ce point, entre le golfe Ambracique et le golfe Maliaque, et présente un isthme qui n'a, suivant Strabon, que 800 stades ou environ 33 lieues de large; mais il serait très-difficile de le franchir, parce qu'il est hérissé de hautes montagnes qui se prolongent par le mont Callidrome et par le mont Panétolicon, à travers la chaîne grecque, jusqu'au mont Œta et au mont Othrys. Le mont Callidrome et le mont Panétolicon étayent la chaîne grecque sur le littoral ionien, comme le mont Œta et le mont Othrys l'étayent sur le littoral égéen.

L'Acarnanie, bornée au nord par cet isthme et par le golfe Ambracique, est, comme l'Étolie, toute couverte de lacs et de montagnes. Ces deux contrées sont maintenant presque désertes, et une poignée d'Albanais, qui les a envahies et qui en occupe les positions principales, y exerce de nos jours plus de ravages, que n'y en exercèrent autrefois les phalanges macédoniennes et les légions romaines. Rien ne serait cependant plus aisé que de défendre cette partie de la

Grèce : il suffirait de fermer avec quelques ouvrages de l'art les bouches de l'Achéloüs et de l'Évènus, qui ouvrent le littoral au sud sur le golfe de Patras, et les baies de Loutraki et de Caravanseraï, qui l'ouvrent au nord sur le golfe Ambracique.

CHAPITRE II.

De l'Épire et de Corfou.

Le chemin de l'Épire se dirige au nord en sortant de la baie de Caravanseraï; et laissant à droite le mont Callidrome, qui sépare l'Acarnanie de l'Épire et le golfe Ambracique de la vallée de l'Achéloüs, il côtoie le pourtour oriental de ce golfe et va par les villages d'Agrapidia, de Vlica, d'Armyros et de Cataphrico à celui de Coprina, situé au fond d'une baie où commence la côte septentrionale du golfe, et d'où l'on s'élève par le village de Comboti à la ville d'Arta, située au fond d'un coude que fait la rivière de ce nom, avant de descendre dans le golfe Ambracique.

La rivière d'Arta, que les uns prennent pour l'Inacchus Amphilochique, d'autres pour l'Aracthus ou l'Aréthon, descend comme l'Achéloüs des plus hautes sommités du mont Pinde; et après être sortie d'un ravin profond creusé sur le revers occidental de la chaîne

grecque, elle se détourne au sud vers le pied des montagnes qui bordent le plateau d'Yanina, et coule presque en ligne droite entre deux chaînes de montagnes; d'où elle sort vers la ville d'Arta pour aller se jeter dans le golfe Ambracique entre la baie de Coprina et celle de Salagora. La plaine, qu'elle arrose vers son embouchure et qui borde le pourtour septentrional du golfe, est une des plus fertiles de la Grèce, autant par la richesse que par la variété de ses productions, et elle est toute parsemée de petits villages qui s'élèvent, au milieu de cette plaine basse et marécageuse, comme des îles au milieu de la mer. On lui a donné le nom de *Khazi*, pour indiquer sa fertilité : il paraît que c'est l'ancienne Amphilochie.

Arta, ou, comme on dit vulgairement l'Arta, en donnant à la ville et à la rivière le même nom[1], est située à quatre lieues au-dessus du golfe Ambracique sur la rive gauche du fleuve, qui l'environne vers le nord et l'ouest sur la moitié de son pourtour, et elle est environnée vers l'est sur l'autre moitié par une colline, sur laquelle on a bâti une citadelle, qui n'est dominée d'aucun côté; en sorte que rien ne serait plus aisé que de défendre cette ville, si elle était mieux fortifiée du côté du fleuve, où elle n'est fermée que d'un simple mur percé de meurtrières. L'Arta est aujourd'hui le principal entrepôt du commerce de l'Épire, et elle est peuplée de sept à huit mille habitants, les deux tiers Grecs, et l'autre tiers, mêlé de Turks et de Juifs.

---

1. Pour être mieux entendu, je désignerai ordinairement la rivière sous le nom d'Aréthou.

La plupart des voyageurs croient que cette ville a été bâtie sur l'emplacement d'Ambracie; mais leur opinion n'est fondée que sur de simples conjectures. Scylax dit bien qu'Ambracie était située à 80 stades du golfe Ambracique, et Tite-Live qu'elle avait à l'est des collines sur lesquelles s'élevait sa citadelle, et à l'ouest des plaines ouvertes et le fleuve Aréthon; mais comment concilier Tite-Live avec les écrivains grecs, qui disent que l'Aréthon avait sa source au mont Tymphée, tandis que la rivière d'Arta vient du mont Pinde[1]. Quoi qu'il en soit, l'Arta est le point où se divisent les routes de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Épire.

Trois routes conduisent en Thessalie : la première remonte le fleuve sur sa rive gauche jusqu'à l'affluent qui vient de Radovich, et s'élève avec les eaux de cet affluent jusqu'au bourg de Théodouria; d'où elle descend dans la vallée de l'Achéloüs vers le village de Djiorgia, pour aller traverser la chaîne grecque vers celui de Pertoli et descendre avec un affluent du Pénée dans la plaine de Tricala.

Une autre côtoie le fleuve jusqu'à l'affluent qui vient du bourg de Calaritès, remonte cet affluent jusqu'à ses sources et descend dans la vallée de l'Achéloüs vers le village de Cotari, pour aller traverser la chaîne grecque vers le bourg de Clinovo, et descendre avec un affluent du Pénée dans la vallée de Stagous.

---

1. L'auteur du Voyage de la Grèce croit que l'Arta est bâtie sur l'emplacement d'Argithéa, l'ancienne capitale des Athamanes.

La troisième route, la principale ligne de communication entre l'Épire et la Thessalie, remonte le fleuve jusqu'au pont de Driscos, vers le confluent de la rivière de Calaritès et vers l'embranchement de la route d'Yanina, où elle entre dans un ravin profond au fond duquel coule le fleuve, que l'on côtoie, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce qu'enfin les deux rives devenant trop abruptes, on est obligé d'entrer dans son lit, tout encombré de roches énormes, qui paraissent s'être détachées des montagnes voisines. On le passe ainsi et on le repasse plusieurs fois, tantôt à gué, et tantôt sur des ponts de bois informes, suspendus à des rochers. Enfin les montagnes s'écartent un peu sur la droite, et l'on monte vers le monastère de Saint-Athanase au bourg de Mezzovo, situé au fond du ravin, où se réunissent les deux principaux affluents du fleuve, dont l'un descend d'un pic élevé qui est au nord et qui paraît être le mont Lacmon, et dont l'autre vient des montagnes inférieures, qui sont à l'est et qui forment proprement le groupe du mont Pinde. Le bourg s'élève en amphithéâtre sur les deux rives du torrent, et paraît très-peuplé, parce que toutes les caravanes s'y arrêtent. On lui donne deux à trois mille habitants, employés pour la plupart à faciliter aux caravanes et aux voyageurs le passage du Pinde : c'est le grand passage de la chaîne grecque, comme le mont Cénis l'est de la chaîne alpine, quand on va de France en Italie.

On monte ensuite du bourg de Mezzovo par une rampe roide sur la crête nue du mont Pinde vers le khan de Zigos; d'où l'on descend avec le Pénée, qui naît sur le revers oriental de cette crête, au khan de Ma-

lacassis, situé au-dessous du village de ce nom; et l'on va ensuite en côtoyant la rive gauche du fleuve déboucher par la vallée de Stagous dans la plaine de Tricala : c'est la grande route de Thessalie.

Toute cette partie de la chaîne grecque, s'élevant d'un côté depuis la rivière de Calaritès jusqu'à la crête du mont Pinde, et s'abaissant de l'autre depuis la crête du mont Pinde jusqu'à la ville de Stagous, est habitée par des Grecs Valaques, d'origine et de mœurs différentes des autres Grecs : ils paraissent avoir plus d'activité et plus d'industrie, et ils sont en général très-hospitaliers.

Le Pinde peut être regardé comme le point dominant de la Grèce. C'est de ce groupe de monts, un des points les plus élevés de la chaîne grecque, que descendent l'Aréthon dans le golfe d'Ambracie, l'Achéloüs dans celui de Patras, le Pénée et le Vénético, l'un des affluents de l'Haliacmon, dans le golfe Therméen, et l'Aoüs dans le golfe Adriatique.

Une branche du chemin s'élève directement du bourg de Mezzovo sur le mont Lacmon, une des cimes du mont Pinde; et traversant l'Aoüs vers ses sources, elle va passer la chaîne grecque au khan de Katara, pour descendre avec un affluent du Vénético dans la plaine de Grévéna : c'est le chemin de la Macédoine.

Une autre branche s'élève sur les montagnes de Zagori, qui bordent à l'est le plateau d'Yanina; et remontant la rivière de Dipotami jusqu'à ses sources, elle descend vers le village de Boboussa dans la vallée de l'Aoüs, d'où elle conduit, le long du fleuve, dans l'Albanie. Cette route tourne l'Épire à l'est.

Le canton de Zagori, qu'elle traverse, est composé

d'une quarantaine de villages, situés au milieu des montagnes qui s'élèvent du plateau d'Yanina jusqu'au mont Pinde, et il est habité par une race d'hommes, actifs et aventureux, qui se répandent dans toute la Turkie et même jusqu'en Allemagne, pour s'y livrer au commerce et qui finissent toujours par rapporter dans leurs montagnes le fruit de leur industrie : les Zagoriotes sont les Génevois de la Turkie.

La route d'Yanina se détourne à l'ouest vers le confluent de la rivière de Dipotami, et s'élève par le village d'Yanitza sur le plateau d'Yanina vers le village de Barcamoudi : c'est l'embranchement de la route de Mezzovo. Une autre route monte du pont de Driscos plus directement encore sur ce plateau, et va par le village de Condouraki déboucher sur le lac d'Yanina, vers le monastère d'Hellopi et vers les ruines de Castritza : c'est l'embranchement de la route de Calaritès. Mais ces deux routes sont trop difficiles en hiver, et on leur préfère la route directe de l'Arta à Yanina, à travers les monts Cassiopées, la ligne de communication la plus suivie entre ces deux villes de l'Épire.

Cette dernière route traverse le fleuve en sortant de l'Arta sur un pont de pierre, dont l'arche du milieu, bâtie en ogive, a 80 pieds d'élévation; et côtoyant le pied des montagnes, qui bordent la plaine au nord, elle conduit par le village de Marat et par celui de Khanapoulo au khan de Catchico-Bazaro, situé à l'entrée de ces montagnes sur un plateau gazonné, où se tient tous les ans une foire célèbre. Ce khan offre une bonne position de passage, parce qu'il est au débouché des montagnes, à la tête de cette belle plaine de

Khazi, qui s'étend depuis la rivière d'Arta jusqu'à celle de la Lourcha et qui borde au nord le golfe Ambracique.

La route d'Yanina se divise au khan de Catchico-Bazaro en deux branches : l'une se dirige au nord et s'élève par les villages de Coumkadès et de Mougliana, vers le khan des Cinq-Puits, sur un plateau, qui est la clef de toutes les positions environnantes; d'où elle monte par le village de Kyriaki sur la croupe des monts Cassiopées vers le khan de Saint-Dimitri, pour descendre par le village d'Ardos et par celui de Catchica sur le plateau d'Yanina.

L'autre, se dirigeant plus à l'ouest, va par le village de Strévina rejoindre la Lourcha au pont de la Pachèna; d'où en remontant cette rivière jusqu'à ses sources au pied du mont Tymphée, elle s'élève vers le monastère de Saint-Élie sur la croupe des monts Cassiopées, pour descendre par le village de Rapchista et par le hameau de Bonila sur le plateau d'Yanina.

Le plateau d'Yanina, qui se prolonge du sud au nord et qui paraît être l'ancienne Hellopie[1], est environné de montagnes de tous côtés : au sud et à l'ouest sont les monts Cassiopées et les monts Olychiniens, liés entre eux par le mont Tymphée et s'abaissant les uns vers le golfe Ambracique, les autres vers la mer Ionienne; et au nord et à l'est sont les montagnes de Zagori, s'élevant comme par échelons jusqu'au mont Pinde et à la chaîne grecque. Au milieu est un lac, qui a quatre

1. Voy. dans le Voyage de la Grèce la description de cette partie de l'Épire.

ou cinq lieues du sud au nord sur une ou deux d'est en ouest et qui semble coupé en deux par une île. L'aspect du lac est triste et sombre, parce que les montagnes, dont il est environné à l'est, sont très-élevées et rembrunissent le paysage; mais ses bords du côté de l'ouest sont plus riants et plus fertiles : c'est aussi de ce côté que l'on a bâti la ville d'Yanina, la capitale actuelle de l'Épire.

Cette ville s'appuie d'un côté aux collines qui bordent le lac à l'ouest et qui sont couronnées par un fort flanqué de quatre tours casematées, et elle s'incline de l'autre vers une presqu'île du lac, à l'extrémité de laquelle on voit deux autres petits forts, l'un occupant l'angle de la presqu'île, l'autre un îlot voisin. Le reste du pourtour n'est fermé que d'un simple mur crénelé; mais il y a sur le front de l'ouest ou sur celui de la campagne, à environ deux cents pas de l'enceinte, un retranchement lié des deux côtés au fort qui domine ce front, et qui enveloppe les parties les plus faibles de la ville. Ce retranchement au reste ne consiste que dans un simple fossé, dont les terres, jetées du côté de la ville, forment une espèce de parapet.

Yanina est peuplée de vingt à vingt-cinq mille habitants, les trois quarts Grecs, qui font un assez grand commerce par Ancône avec l'Italie et par Trieste avec l'Allemagne, et elle est le siége d'un pachalik, longtemps occupé par un homme aussi célèbre par ses cruautés que par son énergie et par son courage : c'est Ali-Pacha-Tépélèni, le Phalaris des temps modernes. Cet homme placé à la tête d'une province, où vivait une multitude de peuplades belliqueuses, de mœurs et de religion différentes, eut l'art de les divi-

ser entre elles pour les affaiblir les unes par les autres et les contenir toutes; mais enfin il succomba lui-même aux embûches du gouvernement turk, et fut enseveli sous les ruines d'Yanina.

Le lac d'Yanina communique par un marais couvert de roseaux avec un autre petit lac, d'un niveau inférieur et situé plus au nord vers le village de Lapchista; mais aucun des deux n'a d'issue apparente : ce qui a fait soupçonner que leurs eaux s'écoulaient par des canaux souterrains et qu'elles allaient reparaître dans les rivières, qui descendent du plateau d'Yanina dans la mer Ionienne.

Yanina est le point dominant de l'Épire, et celui où se divisent les différentes routes de la Thessalie, de l'Albanie et du littoral Épiréen.

La route de la Thessalie se dirige à l'est, côtoie le pourtour méridional du lac jusqu'au village de Barcamoudi et traverse ensuite une longue chaussée flanquée par un vieux fort ruiné; d'où elle s'élève par le village d'Yanitza sur les montagnes, qui séparent le plateau d'Yanina de la rivière d'Arta, pour descendre sur les bords de cette rivière vers le khan de Kira et le confluent de la rivière de Dipotami : là elle rejoint la route de l'Arta, pour aller traverser la chaîne grecque au mont Pinde.

La route de l'Albanie se dirige au nord, et sort du plateau d'Yanina vers le lac de Lapchista et le village de Gardiki, situé au pied d'une butte, couronnée d'une vieille enceinte cyclopéenne, où l'on a cru reconnaître l'emplacement de Dodone[1], et d'où l'on

1. Voyez le Voyage de la Grèce, ib.

s'élève par les villages de Néochori et de Ravénia sur la chaîne des montagnes qui séparent le plateau d'Yanina de la vallée de l'Aoüs, pour descendre dans cette vallée vers la petite ville de Conitza ou vers le bourg d'Ostanitza.

Conitza, peuplée de trois à quatre mille habitants, est située au pied des montagnes escarpées qui bordent la rive droite du fleuve, et offre une bonne position de passage, parce qu'elle est à l'embranchement des deux routes de la Macédoine et de l'Albanie. La route de la Macédoine remonte l'Aoüs jusqu'à ses sources, va passer la chaîne grecque vers le khan de Katara ou vers le village d'Avdola, et descend ensuite avec les eaux du Vénético dans la vallée de l'Haliacmon : celle de l'Albanie au contraire descend le fleuve par Ostanitza, Prémiti et Clissoura; d'où en tournant à l'ouest, elle conduit par le défilé de Grouka à Tépélèni, situé vers le confluent de l'Aoüs et du Célydnus.

Ostanitza est un bourg de deux à trois mille habitants, où l'on passe l'Aoüs sur un pont de pierre, et Prémiti une petite ville de quatre à cinq mille habitants, surmontée d'un fort qui commande le cours du fleuve, et qui est lui-même commandé par la montagne, à laquelle la ville est adossée.

Le fort de Clissoura occupe une position encore plus importante, parce qu'il est situé au confluent de l'Aoüs et de la Desnitza, au fond du coude que fait le fleuve, en se détournant à l'ouest, pour descendre dans la mer Ionienne. Cette position est la clef de tout le pays : elle ouvre tous les défilés qui conduisent dans la Macédoine et dans l'Albanie. Au pied du fort

est un bourg de 12 à 1500 habitants; d'où l'on va, en côtoyant le fleuve et à travers le défilé de Grouka, à la ville de Tépélèni.

Une autre route, dont la direction est au nord-ouest, conduit encore plus directement d'Yanina à Tépélèni, en s'élevant du village de Néochori sur la croupe mamelonée du mont Dzidza, pour descendre vers le village de Djérovina sur les bords d'un petit lac, d'où sort le Thyamis, nommé maintenant Calamas. Ce fleuve coule vers l'ouest dans la mer Ionienne: on le passe vers ses sources, et l'on s'élève sur une haute montagne, d'où l'on descend avec un affluent du Célydnus au village de Delvinaki.

Delvinaki est au point, où se coupent les deux routes de Tépélèni et de Butrinto. La première se dirige au nord, descend avec les eaux du Célydnus au bourg de Liboovo; et laissant à gauche, au pied des montagnes, la ville d'Argiro-Castron, elle va par le bourg de Cormovo traverser le Célydnus vers son embouchure, pour monter à la petite ville de Tépélèni, située sur une falaise qui borde la rive gauche de l'Aoüs.

Tépélèni, où naquit le fameux Ali-Pacha, est assise sur un monticule, dont un fort assez bien construit occupe le sommet; mais ce fort, qui paraît n'avoir été bâti que pour envelopper le palais d'Ali, n'a pas assez de capacité, et il faudrait lui donner plus de développement. Au pied du fort est un faubourg, habité par des Grecs, dont les maisons sont groupées autour de la falaise. On donne à Tépélèni environ trois mille habitants. Cette ville offre une bonne position de passage, parce qu'elle domine la vallée de l'Aoüs et qu'elle ouvre celle du Célydnus.

La vallée du Célydnus se prolonge du sud au nord depuis le bourg de Liboovo jusqu'à Tépélèni, et paraît une des plus fertiles de l'Épire, surtout en grains et en pâturages. Au milieu de la vallée et sur la saillie d'une montagne, qui la borde à l'ouest, est la ville d'Argiro-Castron, dont les maisons dispersées en groupes semblent suspendues à la montagne, et qui est encore mieux défendue par son site que par le château, dont elle est dominée. Cette ville peut avoir quatre à cinq mille habitants : elle est le chef-lieu d'un canton, où l'on voit une multitude de petits villages, qui répandent dans toute la vallée le mouvement et la vie.

L'autre route ou celle de Butrinto laisse à Delvinaki la route de Tépélèni; et tournant à l'ouest, elle s'élève vers le village de Moursina sur la montagne qui divise les eaux du Célydnus de celles de la Pavla et de la Pistritza, pour descendre dans le bassin de Delvino, où l'on voit reparaître la vigne et l'olivier, qui avaient presque entièrement disparu du plateau d'Yanina.

Delvino est une ville de cinq à six mille habitants, mêlés de Turcs et de Grecs, située sur un petit affluent de la Pavla, autour d'un mamelon, couronné par un fort, où réside ordinairement un pacha à deux queues. Son territoire, très-agréablement varié, est arrosé par la Pavla, qui vient des montagnes de Cardiki et qui fléchit au-dessous de Delvino vers le sud-ouest, pour aller se jeter dans le lac Péloïs, vis-à-vis l'île de Corfou. Le chemin de Butrinto suit le cours de cette rivière; et tournant vers l'ouest le lac Péloïs, il va déboucher au fond de la baie d'Armyros, vers la petite forteresse de Butrinto.

Un autre chemin, encore plus court, va directement de Delvinaki à Butrinto, à travers les montagnes qui divisent les eaux de la Pavla de celles de la Pistritza : ce chemin se sépare de celui de Delvino vers le village de Cardikaki et descend avec la Pistritza sur le lac Péloïs, qu'il tourne vers l'est, pour aller traverser une langue de terre qui se prolonge entre ce lac et celui de Riza ; mais il est très-difficile et souvent impraticable, à cause des marais, dont les deux lacs sont environnés.

Le fort de Butrinto est situé sur une plage basse et marécageuse, entre la rivière de Saronia et celle qui sort du lac Péloïs, à laquelle Andromaque donna le nom de Simoïs. Ce fort de construction vénitienne est une simple enceinte triangulaire, flanquée de tours aux angles et séparée de la campagne par une coupure faite entre les deux rivières. L'ancienne Butrotum, encore reconnaissable à ses ruines, était sur une butte de l'autre côté du Simoïs, dont les eaux en sortant du lac l'embrassaient sur la moitié de son pourtour : ce qui rendait sa défense très-facile. On ne voit plus aujourd'hui sur cette butte que quelques cabanes de pêcheurs.

Le lac Péloïs, plus connu maintenant sous le nom de lac de Butrinto, se prolonge du sud au nord le long de la côte d'Épire jusqu'aux montagnes de Delvino, au pied desquelles il reçoit la Pistritza et la Pavla, dont l'une vient de l'est, l'autre du nord, et qui ne sont séparées l'une de l'autre vers leur embouchure que par des marais, au milieu desquels elles unissent leurs eaux. Toute la plage, autour du lac, est marécageuse et paraît déserte. Si c'est là le lieu qui conso-

lait Andromaque dans son exil, en lui retraçant l'image chérie de Troie, il faut que ce lieu ait bien changé d'aspect; car il n'offre plus aujourd'hui qu'un marais infect, des terres incultes et de toutes parts l'image de la mort.

La route directe d'Yanina à Corfou se dirige à l'ouest et sort du plateau de l'Épire vers le village de Tista ou vers celui de Rodotovi pour s'élever sur une crête de coteaux hérissés de rochers; d'où l'on descend, par un escalier en limaçon taillé dans le roc, au village de Velchistas, situé vers la source du Velchis, qui paraît être un dégorgeoir souterrain du lac de Lapchista et que l'on côtoie sur sa rive droite jusqu'à son confluent avec le Thyamis, pour aller passer ce fleuve au pont de Raïco au-dessous de la cascade de Glizani. Cette cascade a 25 à 30 pieds de haut, et ressemble à celle de Tivoli.

Le Thyamis sort du lac de Djérovina, et coule d'abord vers le sud; mais il se détourne ensuite vers l'ouest, à son confluent avec le Velchis, et il entre dans une vallée profonde encaissée entre de hautes montagnes, d'où il ne sort que vers le bourg d'Yaniari, pour aller se jeter dans la mer Ionienne, entre la baie de Sayadès et celle de Goménitza, en face de l'île de Corfou. La vallée, qu'il parcourt, est en général très-étroite; mais elle s'élargit sur certains points et présente partout un terrain meuble et fertile, que les pluies détachent des montagnes voisines et qui est très-propre à la culture du blé, du maïs et du tabac. De longs rideaux d'oliviers, bordés de mûriers, de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers, couvrent le pied des montagnes, tandis que leurs cimes sont

couronnées de pins et de chênes verts. Quelques agas turks possèdent aujourd'hui ces belles terres, qui faisaient autrefois la principale richesse d'Atticus.

On descend le Thyamis sur sa rive droite, après l'avoir passé au pont de Raïco, et l'on va par les villages de Sarrachovitzas et de Coutchi à celui de Levtochoria, où la route se divise en deux branches: l'une traverse les montagnes qui bordent le fleuve au nord et va par le hameau de Vigla, en côtoyant un affluent du Thyamis, au village de Phéniki, et du village de Phéniki au bourg de Philatès. Ce bourg est formé de plusieurs groupes de maisons et situé sur un plateau, d'où l'on descend par les villages de Sképhari et de Liopési au bourg de Sayadès, et du bourg de Sayadès sur la baie de ce nom, vis-à-vis l'île de Corfou.

L'autre route côtoie la rive droite du Thyamis et conduit par les villages de Goura, de Sellopia, de Mouchaga et de Bèza à celui de Calibaki; d'où en tournant à droite vers les ruines d'une ancienne forteresse, nommée Palœo-Vénétia, elle va par le bourg d'Yaniari déboucher aussi dans la baie de Sayadès, vers le village de Kérakia.

Deux autres routes conduisent d'Yanina sur le littorial ionien: l'une est celle de Parga, l'autre celle de Prévéza. La route de Parga se dirige au sud-ouest, et sort du plateau d'Yanina vers le hameau de Bonila; d'où elle s'élève par le vallon de Cosméras sur la croupe nue des montagnes qui bordent ce plateau, pour descendre vers les ruines de Passaro dans la vallée du Térino.

Le Térino, un des affluents du Thyamis, naît au

mont Tymphée; et coulant vers le nord-ouest, il va se réunir au Velchis vers son confluent avec le Thyamis, au-dessous du village de Paliouri. La vallée, qu'il arrose, est très-fertile, et paraît avoir cinq à six lieues de long.

Vers les sources du Térino et sur sa rive droite, près d'une chapelle dédiée à saint Georges, est une colline de forme ronde, sur le sommet de laquelle on voit une enceinte pélasgique que l'on nomme Palœo-Castron, et sur sa pente méridionale d'autres ruines, parmi lesquelles on distingue encore celles d'un théâtre et de plusieurs autres édifices: l'antiquité de ces ruines, leur masse imposante au milieu d'un désert, la tradition des habitants du pays, tout fait présumer que ce sont celles de la ville et de l'Acropolis de Passaro.

La ville de Passaro fut avant celles de Pandosie et d'Ambracie la résidence des rois Molosses de la famille des OEacides, qui régna en même temps sur l'Épire et la Macédoine, et qui faisait remonter son origine à Pyrrhus, fils d'Achille, et par Achille à Pélée et à OEacus. Cette famille était aussi vénérée dans la Grèce que celle des Héraclides, parce que l'une et l'autre limitèrent dans leurs mains le pouvoir royal, pour le régler et se mettre dans l'impuissance d'en abuser. Un prince Molosse, dont les ancêtres régnaient depuis neuf cents ans à Passaro, fut envoyé à Athènes pour y achever son éducation; et à son retour dans ses états, il y établit un sénat et partagea avec ce sénat et le peuple le pouvoir législatif. Dès lors les Molosses perfectionnèrent leur gouvernement, et y réunirent successivement les autres peuples de l'Épire. C'est ainsi que cette contrée devint la plus civilisée du nord de la Grèce.

Un écrivain célèbre, qui est allé chercher jusque dans les forêts de la Germanie nos institutions modernes et en particulier celle qui partage le pouvoir législatif entre le roi, les grands et le peuple, aurait pu la trouver bien plus aisément à Rome, à Sparte et même à Passaro, puisque c'est principalement à cette institution que les rois d'Épire et de Sparte durent l'avantage d'avoir survécu à tous les autres rois de la Grèce. L'opinion de cet écrivain, empruntée aux publicistes allemands et long-temps accréditée parmi nous, a fait naître en Europe une espèce de romantisme politique, plus dangereux encore que le romantisme littéraire, puisque l'un ne peut corrompre que notre littérature, tandis que l'autre tend à corrompre nos sociétés politiques, en élevant au-dessus des institutions de la Grèce et de Rome les institutions féodales du moyen âge.

A une petite distance des ruines de Passaro et sur l'autre rive du Térino sont les trois petits villages d'Alépou, de Tzérénovitza et de Drémichoux. La route de Parga traverse le Térino vers l'un de ces villages, et s'élève sur la croupe des monts Olychiniens, pour descendre avec un cours d'eau, qui paraît être l'affluent principal du Mavro-Potamos, au village de Zagoura et du village de Zagoura à celui de Levtochori; d'où l'on va à la petite ville de Paramythia, à travers les montagnes qui bordent le fleuve à l'ouest.

Paramythia est située sur le revers méridional de ces montagnes, vers les sources d'un autre cours d'eau qui arrose une des plus belles vallées de l'Épire et va se jeter dans le Mavro-Potamos, à sa sortie du lac de Tchouknida. Le château de Paramythia,

flanqué de quelques vieilles tours, s'élève sur un roc escarpé, qui se détache de la montagne; et au pied du roc est la ville, divisée en plusieurs quartiers et peuplée de trois à quatre mille habitants, Turks ou Grecs.

Cette ville est le siége d'un bey qui gouverne les deux cantons de Paramythia et de Margariti, connus de nos jours sous le nom de Chamouri et dans le moyen âge sous celui d'Aï-Donati ou de Saint-Donat, dans lequel quelques voyageurs ont cru reconnaître le nom altéré d'Aïdonie.

Sur le côté oriental de la vallée et à trois lieues et demie au sud de Paramythia sont des ruines nommées maintenant Turko-Palaka, qui consistent dans une enceinte cyclopéenne [1], où l'on a trouvé récemment plusieurs statues parmi lesquelles était un Ulysse en marbre, monté sur un bélier, tel qu'Homère le représente sortant de la caverne de Polyphème. On présume que ces ruines sont celles de Pandosie.

A trois quarts de lieue plus au sud, sur la rive droite du Mavro-Potamos et vers le village de Castritza, sont d'autres ruines, que l'on croit être celles de Cichyre ou d'Aïdonie, qui donna son nom à ce canton de l'Épire, et où Pirythoüs, accompagné de Thésée, enleva Coré, fille d'Aïdonéus, roi des Molosses, qui fit enfermer le ravisseur dans un souterrain, où il fut dévoré par le chien Cerbère. On a trouvé parmi les ruines de cette ville une médaille de bronze, qui représente d'un côté une tête diadêmée, couronnée de pavots avec des bandelettes tombant

1. Voy. le Voyage de la Grèce, liv. IV, chap. 6 et suivants.

sur les épaules, et de l'autre un Cerbère à trois têtes[1].

C'est au-dessous du village de Castritza que le Mavro-Potamos entre dans un lac environné de marais, au sortir duquel il reçoit vers le village de Tchouknida la rivière de Paramythia, réunie à une autre qui vient de la petite ville de Margariti. Le chemin de Paramythia à Margariti se dirige au sud, et traverse un pays agréablement varié. On compte de l'une de ces villes à l'autre environ quatre lieues. Margariti est située, comme Paramythia, à la tête d'une vallée qui se confond avec celle du Mavro-Potamos vers le village de Varphani, à l'ouest de celui de Tchouknida. On lui donne deux à trois mille habitants, la plupart Turks, parmi lesquels il y en a de très-riches. La ville, formée de plusieurs groupes de maisons, est au pied d'une colline, sur laquelle on voit un vieux fort en ruines.

La route de Margariti à Parga est très-montueuse, et s'élève par les villages de Khéli et de Moulouri sur la croupe des montagnes qui bordent la mer, pour descendre par ceux de Gouria et d'Aya à la ville de Parga, bâtie sur le cap Chimœrium, qui paraît avoir donné le nom de Chamouri à ce canton de l'Épire.

Le Mavro-Potamos ou fleuve noir, qui reçoit sur sa rive droite les deux affluents de Paramythia et de Margariti, reçoit sur sa rive gauche deux autres affluents, dont l'un vient du village de Romanadés et l'autre de celui de Systrani. L'un de ces affluents doit être le Selléis des anciens. Le dernier, après avoir fait un grand coude vers le sud, vient se jeter dans le

---

1. Voy. ib. le Voyage de la Grèce.

Mavro-Potamos près du village de Souli, le chef-lieu d'un autre canton, long-temps habité par une peuplade chrétienne armigère, devenue de nos jours aussi célèbre par son courage que par ses malheurs, et dont les restes sont maintenant dispersés dans tous les coins de la Grèce.

Cette peuplade, composée de douze à treize mille individus, parmi lesquels on pouvait en armer jusqu'à mille, formait une espèce de fédération politique, qui comprenait onze villages et plusieurs hameaux, les uns situés sur des montagnes inaccessibles, les autres au pied de ces montagnes, et tous encore mieux défendus par leur site que par les tours, dont on les avait environnés. Les Souliotes ont soutenu à l'abri de leurs rochers, contre toutes les forces de l'Épire, un siége ou plutôt un blocus, qui a duré dix ans et que l'on a comparé au siége de Troie. Il paraît que les rochers de Souli sont les météores des anciens Selles, parmi lesquels on choisissait les ministres de l'Iéron de Dodone.

Le canton de Souli, l'ancienne Selléïde, est aujourd'hui presque désert, et il sera difficilement repeuplé, parce que le terrain en est trop âpre et trop escarpé.

Le Mavro-Potamos entre, en sortant des montagnes de Souli, dans la vallée d'Aïdonie, traverse le lac de Tchouknida et va se jeter, en sortant de ce lac, dans la mer Ionienne au port Glykis, dont il a adouci les eaux : ce qui a fait présumer que le lac de Tchouknida, environné de marais, était le lac Achérousien des anciens, le Mavro-Potamos, qui traverse ce lac, leur Acheron, et la rivière de Paramythia ou celle de

Margariti leur Cocyte; et c'est d'après les souvenirs, attachés à ces lieux, que les Grecs avaient imaginé leur enfer, et l'avaient placé dans ce canton de l'Épire, où le soleil disparaissait pour eux de l'horizon.

Il y a un chemin qui conduit du village de Souli à Yanina en se dirigeant au nord-est et qui, remontant l'affluent de Romanadès jusqu'au village de Dervichiana, s'élève vers les ruines de Passaro sur le plateau d'Yanina. Un autre chemin va du village de Souli à Prévéza en se dirigeant au sud-est; et traversant vers le village de Zalengos les montagnes, qui séparent le bassin de Mavro-Potamos de celui de la Lourcha, il descend avec un affluent de cette rivière au bourg de Loroux: d'où il conduit, à travers l'isthme de Nicopolis, à la ville de Prévéza. On compte d'Yanina à Souli quatorze lieues, et de Souli à Prévéza treize.

Mais la route ordinaire d'Yanina à Prévéza se dirige directement au sud, et sort du plateau d'Yanina vers le village de Rapchista, traverse vers le khan de Saint-Élie un des cols du mont Tymphée et descend avec la Lourcha au village de Vrisi; d'où en côtoyant le fleuve sur sa rive droite, elle va par les villages de Variadès et de Madamista à celui de Néo-Syndéco, où se divisent les deux routes de l'Arta et de Prévéza. La première traverse la Lourcha au pont de la Pachèna, et conduit le long du canal de Strévina par le village de Khanapoulo à l'Arta: l'autre côtoie la Lourcha jusqu'au bourg de Loroux, vers son embouchure. Cette dernière route passe sous le village de Saint-Georges, où naissent plusieurs belles sources, que les Romains avaient réunies dans un vaste réservoir, pour les conduire à Nicopolis par un aquéduc en briques, de sept à huit

lieues de long, dont on voit encore les restes imposants, et va ensuite par le village de Philippiada à celui de Candja à travers une forêt sombre, au milieu de laquelle on voit sur une colline escarpée une vieille forteresse, que des voyageurs ont prise pour celle d'Ambracie, quoiqu'elle porte l'empreinte d'une construction moins ancienne : c'est la forteresse de Rogous, qui fermait jadis de ce côté la vallée de la Lourcha et qui est aujourd'hui abandonnée. Elle est située sur la rive droite de la Lourcha, au pied des montagnes, sur le revers desquelles on voit le bourg de Lélovo, au milieu d'une riante vallée qui débouche dans celle de la Lourcha, vers le village de Candja; d'où l'on descend au bourg de Loroux, situé sur un joli plateau, vers le confluent de la rivière de Zalengos avec la Lourcha.

La Lourcha ou rivière de Rogous, que les uns prennent pour l'Acheron, d'autres pour l'Aréthon, naît, comme le Térino et le Mavro-Potamos, au mont Tymphée au-dessus du village de Vrisi, et coule du nord au sud dans une vallée encaissée entre de hautes montagnes qui s'élèvent des bords de la mer jusqu'aux monts Cassiopées, et d'où elle sort vers le village de Candja, pour aller se jeter au-dessous du bourg de Loroux dans le golfe Ambracique, entre la baie de Nicopolis et celle de Salagora.

Le bourg de Loroux n'est guère composé que d'une centaine de maisons groupées autour d'un petit fort; mais il offre une belle position de passage, parce qu'il est placé à l'embranchement de la route de Parga à l'Arta et de celle d'Yanina à Prévéza. Cette dernière route sort du bassin de la Lourcha vers le village de Liboovo et va par celui de Flambouréchi

traverser vers le hameau de Micalitchi l'isthme de Nicopolis; d'où en se dirigeant au sud, elle conduit en deux heures à la ville de Prévéza, située à l'entrée du golfe Ambracique, vis-à-vis le promontoire d'Actium.

Telles sont les principales routes qui traversent l'Épire: la seule, qui en côtoie le littoral, est celle de l'Arta à Prévéza et à Corfou. Cette route se divise en plusieurs branches: l'une descend directement de l'Arta sur le golfe Ambracique, en suivant la rive droite du fleuve jusqu'à son embouchure vers le village de Néochorion, près duquel on voit au milieu des lagunes, qui bordent le golfe, les ruines d'une ancienne forteresse, nommée Philo-Castron, que quelques voyageurs ont prise pour celle d'Argos-Amphilochique, et d'où l'on va au port de Salagora, l'échelle actuelle de l'Arta, à travers l'isthme d'une péninsule qui se prolonge le long du golfe comme un long ruban; mais la route commerciale de l'Arta à cette échelle coupe obliquement la plaine Amphilochique, et descend par les villages de Costakious, d'Anésa et de Paliouri sur la baie de Salagora, à travers une longue chaussée, percée de plusieurs arches, qui unit la péninsule à la terre ferme. On ne voit sur cette baie qu'un khan, une douane et quelques magasins.

Toute la zône de terrain, qui forme la ceinture septentrionale du golfe Ambracique, paraît avoir été bouleversée par les feux et par les eaux; et la géographie ancienne de cette partie de l'Épire est encore très-incertaine, tant par rapport au site d'Argos et d'Ambracie, que relativement au cours de l'Inacchus, de l'Aréthon et de l'Acheron. Tout ce qu'on sait d'après le témoignage des anciens écrivains, c'est qu'Ar-

gos était vers l'embouchure de l'Inacchus, Ambracie vers celle de l'Aréthon, et que l'Inacchus avait sa source au mont Pinde, l'Aréthon la sienne au mont Tymphée, et l'Acheron son embouchure au port Glykis. S'il était constaté que la rivière d'Arta est la même que l'Aréthon, on pourrait croire qu'Ambracie était sur l'emplacement de la ville d'Arta et Argos sur celui d'Ambrakia, au fond de la baie de Caravenseraï; car Ambracie était d'après Polybe à 180 stades d'Argos, et d'après Scylax à 80 stades au-dessus du golfe Ambracique: ce qui concilierait toutes les mesures des anciens. Mais comment croire que la rivière d'Arta, venue du mont Pinde, est la même que l'Aréthon, que tous les écrivains anciens font descendre du mont Tymphée. Les volcans, si fréquents dans cette partie de la Grèce, auraient-ils produit quelques changements dans le cours des eaux, ou le texte des anciens écrivains aurait-il été altéré? c'est ce qu'il n'est pas aisé d'expliquer. Quoi qu'il en soit, l'ancienne Amphilochie n'est plus reconnaissable aujourd'hui, et la zône de terrain, qui borde le golfe Ambracique et qui paraît être une terre d'alluvion, doit avoir changé l'aspect et même la forme de ce littoral. A l'ouest de la baie de Salagora, la mer s'enfonce bien avant dans les terres et ne laisse plus entre le golfe Ambracique et la mer Ionienne qu'un isthme étroit, par où l'on entre dans la péninsule de Nicopolis. Il y a un chemin tracé sur une ancienne chaussée, qui suit la courbure du rivage et qui passant la Lourcha à son embouchure tourne le golfe à l'ouest, et entre directement dans la péninsule par le village de Flambouréchi; mais la route ordinaire de l'Arta à Prévéza coupe par le milieu la plaine Am-

philochique et va passer la Lourcha vers le bourg de Loroux; d'où elle descend dans la péninsule par le village de Liboovo.

L'isthme de la péninsule de Nicopolis, resserrée d'un côté par la baie de Mazoma située sur le golfe Ambracique, et de l'autre par celle de Comare située sur la mer Ionienne, n'a guère que six à sept cents toises de large, et la péninsule entière n'a pas plus de six lieues de tour. Cette péninsule est très-échancrée au sud vers le port Vathi, au-devant duquel le promontoire d'Actium forme un angle saillant, qui rétrécit le golfe à son embouchure et le divise en deux bassins, l'un compris entre la péninsule et les deux promontoires d'Actium et d'Anactorium, et l'autre, plus à l'est, entre le littoral de l'Épire et celui de l'Acarnanie. Le premier bassin a la forme d'un triangle, et il a si peu de fond, que les grands vaisseaux n'y peuvent entrer; mais le bassin intérieur, qui figure un grand carré irrégulier, ressemble à une mer, et il offrirait par sa vaste capacité la plus belle rade du monde, s'il était aussi accessible aux flottes modernes, qu'il l'était aux anciennes.

C'est à l'entrée du premier bassin, vis-à-vis le promontoire d'Actium, qu'est située la ville moderne de Prévéza, peuplée de trois à quatre mille habitants, la plupart Grecs, et défendue par deux forts, l'un au sud, l'autre au nord de la ville, tous les deux sur le littoral, le premier à l'entrée du golfe, l'autre vers le port Vathi. Le dernier, qui est un ouvrage vénitien, n'est qu'une simple redoute à demi - revêtement et ne présente plus qu'une vieille enceinte, presque entièrement effacée, où l'on peut pénétrer de toutes

parts, malgré quelques pièces de fonte, destinées à en défendre les approches; mais l'autre fort, nommé Saint-Georges, construit par les Turks, est bastionné, et serait susceptible d'une bonne défense, s'il avait une plus grande capacité. La ville, assise entre les deux forts, n'est fermée du côté de la campagne que d'un simple mur, bordé d'un fossé profond ; mais on peut regarder comme un de ses ouvrages extérieurs le petit fort, que l'on a bâti récemment sur la pointe de Pantocrator, à l'ouest du fort Saint-Georges.

La péninsule de Prévéza paraît très-fertile, et elle est toute cultivée en vignes, en oliviers et en orangers : c'est le jardin de l'Épire, et un verger continuel. On va, à travers ce verger, de Prévéza à l'isthme en deux heures. C'est sur l'isthme et au pied du coteau dont il est couronné, qu'Auguste avait bâti Nicopolis ou la ville de la victoire, pour perpétuer le souvenir de son triomphe sur Antoine. Il paraît que l'enceinte de la ville occupait toute la largeur de l'isthme, puisque celle de la Naumachie, dont on voit encore le pourtour, s'étend jusqu'aux bords de la mer. A l'une des extrémités de cette enceinte, vers le littoral du golfe Ambracique, était l'Acropolis ou citadelle, dont les murs sont encore debout : on pourrait en faire aujourd'hui un camp retranché, qui défendrait l'entrée de la péninsule et qui couvrirait encore mieux la forteresse de Prévéza, que les ouvrages extérieurs, dont on l'a environnée.

Nicopolis ne nous offrait plus depuis long-temps que des souvenirs de la grandeur romaine : elle nous en offrira désormais de la valeur française. Trois cents de nos braves s'y dévouèrent en 1799, pour couvrir

la ville de Prévéza, qui nous avait été cédée par les Vénitiens et qui faisait alors partie de l'empire français. Obligés, pour défendre la péninsule, d'occuper toute la largeur de l'isthme, ils y furent inopinément assaillis par une armée de quinze à vingt mille Turks, commandés par le fameux Ali pacha d'Yanina. Leur ligne trop étendue fut, après une longue résistance, percée sur plusieurs points. Assaillis alors de toutes parts, ils se réunissent en petits carrés, et repoussent cette nuée de barbares, dont ils sont environnés. Trois fois ils en ouvrent les rangs et s'y précipitent : ils veulent tous vaincre ou mourir. Ils tombent enfin accablés de lassitude sur des monceaux d'ennemis, qu'ils ont immolés. Deux cents périssent sur le champ de bataille : les cent autres, tous plus ou moins blessés et affaiblis par la perte de leur sang, sont faits prisonniers et traînés, à travers la Grèce, à Constantinople, où on les oblige de porter les têtes sanglantes de leurs compagnons. Le dévoûment de ces trois cents Français devant Nicopolis a quelque chose d'héroïque, et rappelle celui des trois cents Spartiates aux Thermopyles.

La côte de l'Épire, échancrée par le golfe Ambracique, se recourbe à l'entrée de ce golfe vers le nord, et présente d'abord la baie de Comare, ensuite celle de Fanari, au fond de laquelle est le port Glykis, et enfin celle de Goménitza, qui est à l'entrée du canal de Corfou.

La route de Prévéza à Corfou sort de l'isthme de Nicopolis vers le hameau de Micalitchi; d'où en tournant la baie de Comare, elle va rejoindre vers le village de Comarina, bâti sur l'emplacement de Comaros,

la route qui vient directement de l'Arta par Loroux; et laissant à gauche sur les bords escarpés de la mer les ruines de Régniassa, qui paraissent être celles de Cassiopée, elle va par le village de Loutcha et par celui de Mocovina traverser le Mavro-Potamos au-dessous du lac de Tchouknida, vers son confluent avec la rivière de Paramythia. Là le chemin de Corfou se divise en deux branches : l'une remonte d'abord la rivière de Paramythia jusqu'au village de Varphani, puis celle de Margariti jusqu'à la ville de ce nom; d'où elle s'élève sur la crête des montagnes, qui séparent le bassin du Mavro-Potamos de celui du Thyamis, pour descendre avec un cours d'eau, par le village de Charaki et par le bourg de Salitza, sur la baie de Goménitza, en face de l'île de Corfou.

L'autre branche descend avec le Mavro-Potamos du village de Tchouknida au port Glykis, nommé maintenant Fanari, à cause d'un fanal que les Vénitiens avaient élevé à son entrée; et traversant sur une chaussée les marais, dont ce port est bordé, elle va déboucher dans la baie de Saint-Jean : d'où elle monte, en côtoyant le rivage, à la forteresse de Parga, située au pied d'une haute montagne sur un rocher escarpé, qui s'avance dans la mer vers la petite île de Paxos, et qui est environné d'eau sur les trois quarts de son pourtour. Les murs de cette forteresse s'élèvent en rampant tout autour du rocher, et ils sont couronnés par un cavalier, qui commande l'isthme étroit, par lequel le rocher est attaché au continent; mais ils sont eux-mêmes commandés par la montagne voisine, et ils ont le défaut d'être mal flanqués, parce qu'ils suivent trop exactement le contour circulaire de la base, sur laquelle ils sont assis.

Parga avait naguère une population de quatre ou cinq mille habitants, que des malheurs non mérités ont dispersés dans toutes les îles ioniennes. Son territoire, environné de hautes montagnes, présente sur la mer un vaste amphithéâtre, où la verdure de l'oranger se mêle agréablement à celle de l'olivier et de la vigne, et tranche avec la crête nue des montagnes environnantes.

Vis-à-vis la forteresse de Parga est l'île de Paxos, qui n'en est séparée que par un canal de trois à quatre lieues et qui offre sur une très-petite superficie une population de cinq à six mille habitants, dont la moitié est éparpillée dans des hameaux au milieu d'une forêt d'oliviers, et l'autre réunie autour d'une petite baie, mouillage intermédiaire entre le golfe d'Ambracie et le canal de Corfou.

Le chemin de Parga à Corfou suit le littoral et conduit par le village d'Arpitza à celui de Mortoux, voisin de la petite île de Sivota; d'où l'on va, en tournant la baie de Nitza et celle de Goménitza, passer le Thiamis sous les ruines de Palæo-Vénétia ou sous le bourg d'Yaniari. Ce bourg n'est plus qu'à une petite distance du village de Kérakia, situé à l'entrée de la baie de Sayadès, où l'on s'embarque ordinairement pour Corfou; mais si l'on veut aller s'embarquer dans la baie de Butrinto, pour traverser le canal dans sa moindre largeur, on va par les bourgs de Liopési et de Sayadès tourner la montagne, sur les flancs de laquelle on aperçoit la petite ville de Conispolis, et l'on descend par le village de Moursia et avec la rivière de Saronia sur la baie de Butrinto, vers le fort de ce nom. Ce chemin au reste est peu fréquenté, parce

que les petits ports intermédiaires de Pagagna, de Cotaïto et de Félia, présentent un trajet plus facile et plus court.

L'île de Corfou, l'ancienne Corcyre et la Phéacie du temps d'Homère, n'est séparée de l'Épire que par un canal de deux à trois lieues, et elle a la forme d'un croissant, dont la côte occidentale figure l'arc et la côte orientale la corde. Les anciens se la représentaient sous l'image d'une faux, recourbée vers la Grèce, et lui avaient donné le nom de Drépanum. Elle n'a guère que onze à douze lieues de long sur quatre à cinq dans sa plus grande largeur; mais si nous en croyons Pline, elle avait autrefois plus d'étendue en longueur: d'où l'on peut conjecturer qu'elle était alors unie à la petite île de Paxos, dont elle a pu être détachée par un tremblement de terre. La nature du terrain, la projection et la composition des montagnes dans les deux îles, donnent de la vraisemblance à cette conjecture; mais on ne peut pas l'étayer du témoignage de l'histoire, muette sur ce point. Une chaîne de montagnes, qui se pyramide vers le nord dans le mont Pantocrator et qui se divise en plusieurs branches, en se prolongeant vers le sud, forme toute la charpente de l'île. La plaine paraît sèche et aride; mais toutes les montagnes, jusqu'à leur cime, sont revêtues d'oliviers, et ces arbres occupent à peu près la moitié de sa superficie.

La forteresse de Corfou, la capitale de l'île, est située sur sa côte orientale, vis-à-vis le littoral de l'Épire et sur un promontoire qui s'avance vers l'îlot de Vido, et elle apparaît de loin sous la forme d'un grand bastion à flancs concaves. A l'angle saillant est la citadelle, assise

sur deux roches qui semblent sortir du sein des eaux, sur les deux faces deux longues courtines assujéties à toutes les brisures du rivage, et dans les deux flancs deux petits ports, le port Spilée dans le flanc du nord et le port Phéacien dans celui du sud. La gorge de la forteresse ou l'isthme du promontoire a six cents toises de développement, et la forteresse tout entière en a environ trois mille.

La citadelle est séparée du corps de la place par une esplanade bordée d'un fossé, qui communique des deux côtés à la mer, et elle occupe les deux roches Phéaciennes par trois étages d'enceintes et de batteries. Les deux premières enceintes sont encombrées de maisons et mal flanquées; mais la troisième est surmontée de plate-formes, qui dominent la ville et la rade.

Le corps de la place ou la ville, proprement dite, est bâtie à l'italienne et percée de petites rues, dont quelques-unes sont ornées de portiques. Ses deux fronts sur la mer ne sont formés que d'un simple mur, bâti sur le roc et portant des batteries sur son terre-plein, presque partout au niveau du sol; mais le front, qui coupe l'isthme, est formé d'une enceinte flanquée de trois bastions à flancs retirés, et il a un si grand relief, qu'il domine deux mamelons situés en avant. On avait d'abord laissé sur ce front le fossé au niveau de la campagne: ce qui a obligé dans la suite à diviser la contrescarpe et à ajouter une fausse-braie, dont il paraît qu'on a voulu faire le fondement d'un front corrigé suivant le système moderne.

Telle est la première enveloppe de Corfou. Ce qui la distingue, c'est que l'escarpe est presque partout de

roc vif, comme celle de Malte et de Gibraltar. Cette première enveloppe en a une seconde sur le front de la campagne, composée de demi-lunes et de redans, liés ensemble et défendus par une multitude de petits ouvrages, tels que fossés étroits, galeries de contre-mines, glacis plongeants; et c'est devant cette seconde enveloppe, à quatre cents toises de la première, que sont les deux monts Abraham et Saint-Sauveur, occupés chacun par un fort. Le fort Abraham est vers le port Spilée et le faubourg Mandoukio, le fort Saint-Sauveur vers le port Phéacien et le faubourg Castradès; et l'on voit entre les deux forts, sur un pli léger du terrain, la redoute de Saint-Roch.

Le fort Saint-Sauveur est un labyrinthe d'ouvrages mal entendus, et presque tous sans capacité. Les ouvrages du fort Abraham ont le même défaut; mais ils sont moins multipliés. La redoute de Saint-Roch est destinée à lier ces deux forts et à porter des feux sur leurs bases et sur leurs revers, ainsi qu'à voir et à flanquer le chemin qui conduit dans l'île. Les Français, maîtres pendant quelque temps de Corfou, avaient formé le projet d'ouvrir un canal entre les deux forts et la ville, pour unir le port Spilée au port Phéacien et isoler ainsi le corps de la place; et ce projet, qui n'offrait dans la nature du terrain que quelques difficultés, a été depuis exécuté.

Tout le canal, entre l'île et le continent, peut être regardé comme servant de rade à Corfou; mais on mouille ordinairement devant la petite île de Vido, où l'on est protégé par le canon de la citadelle; et c'est ce mouillage que l'on nomme proprement la rade de Corfou. Les deux ports, à cause de leur peu de

fond, ne peuvent guère recevoir que des bateaux.

La petite île de Vido n'est qu'à 550 toises de la citadelle, et elle devrait pour cette raison être liée à la défense de Corfou, parce que l'ennemi pourrait de ce point incendier la ville, sans avoir presque rien à craindre de ses défenses. Il faudrait construire un redan sur la colline, qui domine l'île vers son centre, et établir des batteries sur sa circonférence [1].

On a comparé les fortifications de Corfou à celles de Malte, dont elles ont le relief imposant; mais si elles ont autant de réputation, elles en méritent beaucoup moins. Cette place est aujourd'hui mieux défendue par son site que par l'art. Du côté de la mer, elle ne peut qu'être brusquée; et ses abords du côté de la terre sont si onduleux et si bien couverts, qu'il n'est besoin, pour les défendre, que d'occuper les points de chicane qu'offre le terrain sur deux lieues de rayon, et d'y harceler l'ennemi, afin qu'il ne puisse se présenter que harassé devant les forts. Une ou deux sorties, bien conduites et favorisées par tous les ouvrages avancés, ne pourraient manquer alors de le rebuter. Dans tous les cas, le front de la campagne, le point obligé de toute attaque régulière, peut être d'autant plus énergiquement défendu, qu'il est impossible de couper à l'assiégé sa retraite sur la citadelle.

Le port Gouin, une des dépendances de la place et le chantier de ses constructions, est à deux lieues au nord au fond d'un coude, que fait l'île, en se recourbant vers l'Épire. Ce port est un bassin ovale,

---

1. J'imagine qu'on en a établi depuis; mais j'ai décrit Corfou telle que je l'ai vue en 1800.

si bien fermé de toutes parts, qu'on le croirait creusé des mains de l'homme. L'entrée en est étroite et n'est pas défendue, quoique ce point soit le plus favorable à une descente. C'est aussi par là que les Turcs attaquèrent Corfou dans leur dernière guerre avec Venise. Ils s'établirent sur la hauteur, placée entre le port Gouin et le faubourg Mandoukio, d'où ils foudroyèrent la ville : ils tentèrent même un assaut général, et déja ils s'étaient logés sur le terre-plein d'un bastion, lorsque Schoulembourg les en délogea, et mérita ainsi la statue, qui lui fut érigée par la reconnaissance des Vénitiens sur la principale place de la ville.

Quelques voyageurs ont pris le port Gouin pour le port Phéacien, et les vergers, qui l'environnent, pour les jardins d'Alcinoüs; mais il est plus vraisemblable que le port Phéacien était celui de Castradès, et que les jardins d'Alcinoüs s'élevaient en amphithéâtre derrière ce faubourg, sur le penchant de la colline où l'on voit les ruines de Chrysopolis, et d'où sort la fontaine de Caridakio. Le port *Doux* devait être plus au sud dans la petite baie de Callikiopoulo.

Corfou a toujours eu et aura toujours une grande importance militaire : elle est par sa position la clef de l'Adriatique, et comme l'anneau qui unit la Grèce à l'Italie.

La forteresse de Corfou peut renfermer onze à douze mille habitants, ses deux faubourgs et sa banlieue sept à huit mille, et il y en a environ quarante mille dispersés dans le reste de l'île. Les Corcyréens forment la nuance des Grecs aux Italiens : ils sont, comme les premiers, enthousiastes et amoureux de nouveautés, et comme les autres, indolents et vains; mais depuis

qu'ils jouissent d'un gouvernement libre, ils sont devenus meilleurs. Corfou, unie maintenant avec Paxos, Leucade, Ithaque, Céphalénie, Zante et Cythère, forme sous le protectorat de l'Angleterre une république fédérative, qui, affranchie du joug des Turks, finira par en affranchir le reste de la Grèce : c'est le plus grand bien qu'elle puisse faire à l'Europe.

Le canal de Corfou, qui commence à la petite île de Sivota, finit au cap Merto, à l'extrémité du lac de Butrinto et à l'opposite du port corcyréen de Cassopo, l'ancienne Cassiopée, où les bâtiments, sortant de Corfou pour entrer dans l'Adriatique, trouvent un abri sûr. Ce canal a neuf ou dix lieues de long, et offre un des plus beaux mouillages de la mer Ionienne. Au-delà du canal, la côte d'Épire court au nord, devient acore, et présente dans ses échancrures d'abord le port d'Ayos-Saranda, puis celui de Panormo, ensuite la baie de Gitana au pied du coteau couronné par le bourg de Kimara, et enfin le cap de la Linguetta, à l'entrée du golfe d'Aulone.

Ce golfe, creusé dans les flancs des monts Acro-Cérauniens, a près de quatre lieues de profondeur du nord au sud, et il est fermé par la petite île de Sasos et par une branche des monts Cérauniens, qui ne laisse entre la côte de la Grèce et celle de l'Italie vers Otrante, qu'un détroit où commence l'Adriatique et qu'on peut franchir en une nuit : *undè iter Italiam, cursusque brevissimus undis.*

Sur le pourtour occidental du golfe est le port *Ragusais*, près des ruines d'Oricum, au fond le bourg de Ducatès, et sur son pourtour oriental le fort de Canina, ainsi que la forteresse d'Aulone, nommée

vulgairement la Vallone. Cette forteresse est située sur une plage inondée, à une demi-lieue de la mer, et elle n'est fermée que d'une simple enceinte crénelée, au milieu de laquelle est un fortin, qui lui sert de réduit. On lui donne une population de quatre à cinq mille habitants, et elle est le siége d'un pacha à deux queues. Le fort de Canina, situé à une demi-lieue plus au sud sur un pic escarpé, et exclusivement habité par des Turks, ne peut guère être considéré que comme la citadelle d'Aulone, ou comme un de ses ouvrages avancés.

Le bourg de Ducatès, au sud du fort de Canina et au fond du golfe, est entièrement ouvert. Ce bourg est situé au pied de hautes montagnes, qui fuyent les unes derrière les autres, et dont les plus élevées portent leur tête jusque dans les nues : ce qui leur fit donner des anciens le nom de monts Acro-Cérauniens, parce qu'ils étaient souvent frappés de la foudre. On leur donne aujourd'hui celui de montagnes de Kimara du nom du bourg, situé sur leur revers occidental; et c'est parmi la peuplade armigère, qui les habite, que l'on rencontre les meilleurs soldats de l'Épire.

Le chemin de Butrinto dans l'Albanie côtoie le littoral et va par les bourgs de Loucovo, de Borchi et de Kimara traverser vers le village de Drimadès les monts Acro-Cérauniens, pour descendre vers le bourg de Ducatès au fond du golfe d'Aulone; d'où en côtoyant son pourtour oriental on va passer l'Aoüs à son embouchure, vers le village de Fiéri. C'est le chemin d'Aulone; mais ce chemin taillé le long du littoral sur le flanc des montagnes est très-difficile, et on lui

préfère le chemin de Delvino, et même celui d'Argyro-Castron. Le premier remonte la Pavla jusqu'à Delvino, et même jusqu'à ses sources, traverse vers le bourg de Cardiki les monts Acro-Cérauniens, pour descendre avec la Suchista sur l'Aoüs vers le village de Carbonara, renommé par ses mines de poix fossile : l'autre remonte la Pistritza jusqu'aux montagnes de Delvinaki et descend avec le Célydnus à Argyro-Castron et d'Argyro-Castron à Tépéléni sur l'Aoüs. C'est le chemin d'Apollonie, qui tourne la forteresse d'Aulone.

L'Aoüs, que l'on traverse, sur ces trois routes, à Fiéri, à Carbonara et à Tépéléni, descend, comme l'Aréthon, du mont Pinde; mais il coule vers le nord dans une direction opposée jusqu'au fort de Clissoura, où il fléchit vers l'ouest, pour aller se jeter dans la mer au-dessous du village de Fiéri, vers les ruines d'Apollonie. Ce fleuve, nommé maintenant Vouïssa, sépare l'Albanie de l'Épire.

L'Épire, où les Grecs avaient placé leur enfer, parce que la lumière du jour semblait pour eux s'y éteindre, forme une espèce de terrasse ou plutôt un amphithéâtre de terrasses, qui s'élèvent les unes au-dessus des autres depuis les bords de la mer Ionienne jusqu'à la crête de la chaîne grecque, et qui s'abaissent vers le sud sur le golfe d'Ambracie, et vers le nord dans la vallée de l'Aoüs.

Le plateau le plus élevé de cet amphithéâtre est celui d'Yanina, bordé de tous côtés d'un cordon de montagnes, dont quelques-unes paraissent percées à leur base, comme le mont Ptoüs, pour laisser passer les rivières qui sillonnent cet amphithéâtre : telles que le Célydnus, le Thyamis et même la Lourcha,

dont la première descend dans l'Aoüs, la seconde dans la mer Ionienne et la troisième dans le golfe Ambracique.

Ce vaste amphithéâtre est coupé en gradins, sur la pente desquels habitent des peuplades armigères, les unes chrétiennes, les autres turkes, qui ont conservé à l'abri de leurs montagnes une sorte d'indépendance; mais la plupart de ces peuplades ont été soumises ou détruites dans ces derniers temps; en sorte que l'Épire paraît aujourd'hui ravagée, comme elle le fut jadis après la conquête des Romains.

CHAPITRE III.

De l'Albanie et du golfe de Cataro.

L'Aous, que l'on franchit en entrant dans l'Albanie, n'a guère un volume d'eau plus considérable que l'Achéloüs, et peut être gueé presque partout; mais il fait dans son cours des coudes nombreux, et il serait difficile à une armée de le remonter, parce qu'au fond de chaque coude il y a des positions très-fortes, qu'on ne pourrait emporter, si elles étaient défendues.

La première est occupée par le fort de Tépéléni, situé sur la rive gauche du fleuve, vers son confluent avec le Célydnus : c'est une position de passage, qui

ouvre la vallée d'Argyro-Castron, d'où l'on s'élève sur le plateau d'Yanina par la rampe la moins roide et la route la plus facile. Cette route est la grande ligne de communication entre l'Épire et l'Albanie.

Le fort de Clissoura occupe le fond du second coude : il est situé sur la rive droite du fleuve à son confluent avec la Desnitza, et domine une gorge étroite et profonde, qui est, sur le littoral ionien de la Grèce, ce que le défilé de Tempé est sur le littoral égéen. Maître du défilé de Clissoura, on peut remonter la Desnitza jusqu'à ses sources vers le bourg de Staria, et s'élever ensuite sur la chaîne grecque, pour descendre en Macédoine avec la Bielista, le principal affluent de l'Haliacmon.

Au fond du troisième et du quatrième coude sont les deux petites villes d'Ostanitza et de Conitza, où l'on ne parvient qu'en défilant dans une autre gorge de l'Aoüs, fermée par le fort de Prémiti. Les forts de Tépéléni, de Clissoura et de Prémiti arrêteraient donc aisément dans sa marche une armée qui voudrait remonter l'Aoüs; et quand cette armée aurait pris ou tourné toutes ces défenses artificielles, elle trouverait d'autres obstacles dans la nature du terrain, d'autant plus âpre et plus escarpé, qu'il s'élève davantage vers la crête de la chaîne grecque; mais dès qu'on est arrivé sur cette crête, on peut la franchir sur plusieurs points, et descendre en Macédoine avec le Vénético, l'autre affluent de l'Haliacmon. Ce fut la multiplicité de ces avenues qui facilita à Paul-Émile l'entrée de la Macédoine : il feignit de se présenter à l'une, et il entra par une autre.

Deux chemins conduisent de la vallée de l'Aoüs dans

l'Albanie : l'un suit le littoral, et l'autre traverse l'intérieur des terres. Le premier part d'Aulone, passe l'Aoüs vers les ruines d'Apollonie, l'Apsus vers le village de Pyrgos, le Génusus vers les ruines d'Asparagium, au bourg de Pékind, le Panyasus à celui de Cavaya; d'où il va à Durazzo en tournant la baie de Pétra. Ce chemin est bon en été, et dans les temps secs; mais il devient impraticable dans la saison des pluies, parce que toutes les rivières de la côte inondent la plage et y forment des mares d'eau. Tout le littoral paraît d'ailleurs malsain et dépeuplé. On ne trouve quelques cultures qu'autour d'Apollonie, où il n'y a plus qu'un misérable couvent de moines, à la place de l'ancienne ville. Quoique ce lieu ait bien changé d'aspect, il offre cependant toujours une des plus belles positions de la côte, parce qu'il est aussi accessible de Brindes, qu'Aulone l'est d'Otrante, et qu'il ouvre la vallée de l'Aoüs, par où l'on va en Macédoine par la route la plus courte. La côte est partout ailleurs basse et marécageuse, et elle ne se relève que vers le bourg de Cavaya, à l'origine de la baie de Pétra, le point le plus accessible du golfe de Durazzo : c'est aussi vers ce point que les Romains avaient établi la base de leur principale ligne de communication avec la Grèce, et où commençait la voie Égnatienne, qui conduisait en Macédoine à travers les monts Candaves.

La route de l'intérieur part de Tépéléni; et remontant l'Aoüs jusqu'au fort de Clissoura, elle s'élève avec un affluent de la Desnitza sur le mont Tomoros, pour descendre dans la vallée de l'Apsus vers Bérat.

L'Apsus, nommé maintenant Ergent, naît au-dessus

du village d'Helmas, au pied de la chaîne grecque; et après avoir reçu sur sa droite un affluent venu de Voscopolis, il coule d'est en ouest dans une vallée profonde, qui ne s'ouvre que vers le bourg de Dubrin; d'où il descend dans la vallée de Bérat, pour aller se jeter dans la mer vers l'étang de Tréboutchi.

Bérat est une ville de sept à huit mille habitants, située sur une colline qui domine une gorge de l'Apsus et qui est elle-même dominée par les montagnes voisines : c'est un parallélogramme flanqué de tours et couronné par un fortin carré, servant de citadelle. La ville basse, ou le faubourg, est divisée par le fleuve en deux quartiers, liés entre eux par un pont de pierre, et elle est la résidence du pacha de l'Albanie inférieure ou méridionale. La vallée de Bérat est bien arrosée, et elle est fertile en grains et en pâturages.

Il y a un chemin qui de Bérat remonte l'Apsus jusqu'à ses sources vers le village d'Helmas; d'où il s'élève sur la chaîne grecque, pour descendre avec le Biclista à Castorie. Un autre chemin remonte jusqu'à Voscopolis avec un affluent de l'Apsus et va traverser la chaîne grecque vers le bourg de Piatza aux sources du Génusus, pour descendre avec les eaux de l'Érigon à Flûrina ou à Monastir.

La petite ville de Voscopolis, située sur cette route et sur un affluent de l'Apsus, vers un des principaux débouchés de la chaîne grecque, était naguère le principal entrepôt du commerce de l'Albanie avec la Macédoine, et elle était peuplée de quatre ou cinq mille Grecs; mais cette population a été détruite ou dispersée dans ces derniers temps par les Turks, et la ville ressemble maintenant à un désert : presque toutes les maisons sont détruites ou abandonnées.

Le chemin de Bérat à El-Bassan se dirige au nord, et traverse les montagnes, qui séparent le bassin de l'Apsus de celui du Génusus, par des sentiers très-difficiles, où il faut sans cesse défiler dans des gorges étroites et où l'on pourrait arrêter une armée à chaque pas. Cette partie de l'Albanie est très-montueuse.

Le Génusus, connu maintenant sous le nom de Scombi, sort du lac de Drénovo au-dessus du bourg de Dévol, côtoie le pied des monts Candaves et va déboucher par un grand coude, au fond duquel est le village de Jurâd, dans la vallée d'El-Bassan; d'où il descend dans la mer au-dessous du bourg de Pékind.

El-Bassan, l'ancienne Albanopolis, est située dans une plaine fertile, au pied des montagnes qui bordent la rive droite du Génusus et qui font partie du groupe des monts Grabatz. Cette ville n'est fermée que d'une simple enceinte crénelée, au milieu de laquelle on voit un petit fort flanqué de tours, où réside un pacha à deux queues, dépendant de celui de Bérat. On y fabrique des platines de fusil très-estimées, et on lui donne quatre à cinq mille habitants, la plupart musulmans, et les autres chrétiens.

El-Bassan est le point où se divisent les trois routes de Monastir, de Scoudari et de Durazzo. La première se dirige à l'est, et remonte le Génusus jusqu'au village de Jurâd et même jusqu'à celui de Cucusi, où elle se divise en deux branches : l'une tourne au sud les monts Candaves et remonte le fleuve jusqu'au bourg de Gortcha et même jusqu'à celui de Dévol; d'où elle s'élève sur la chaîne grecque vers le lac et le bourg de Drénovo, pour descendre avec un affluent de l'Érigon à Monastir : l'autre, tracée sur les vestiges de la voie

Égnatienne, s'élève directement du village de Jurâd ou de celui de Cucusi sur la croupe des monts Candaves, d'où elle descend sur le lac Lychnidien vers le bourg de Stronga; et traversant le Drin à sa sortie du lac, elle va par Ochrida passer la chaîne grecque vers le bourg de Resna ou vers le lac de Presba, pour descendre à Monastir avec un autre affluent de l'Érigon.

La route de Scoudari se dirige au nord, et s'élève sur la croupe des monts Grabatz; d'où elle descend vers Tyran dans une grande vallée, arrosée par l'Ismus qui va se jeter dans la mer au nord de Durazzo. Tyran est une petite ville d'environ trois mille habitants, fermée d'un simple mur, auquel on a accolé un petit réduit, flanqué de tours, où réside le gouverneur. La vallée de Tyran est très-fertile : le fond en est cultivé en maïs et en riz, tandis que toutes les collines voisines, qui s'étagent jusqu'aux monts Grabatz, sont couronnées de vignes et d'oliviers.

Les monts Grabatz séparent les deux vallées d'El-Bassan et de Tyran, et peuvent être regardés comme les premiers gradins des monts Candaves qui soutiennent sur les flancs de la chaîne grecque le plateau d'Okrida, comme les monts Cassiopées soutiennent celui d'Yanina.

La route d'El-Bassan à Durazzo quitte celle de Tyran au pied des monts Grabatz vers les sources du Panyasus, nommé maintenant Spirnatza, tourne à l'ouest, et va rejoindre vers le village de Séraso la route de Cavaya à Durazzo, l'ancienne Dyrrachium, en côtoyant les collines qui environnent la baie de Pétra.

Ce fut sur ces collines et autour de cette baie, que César dans sa campagne en Grèce construisit des lignes

de circonvallation, qui s'appuyaient des deux côtés à la mer et qui avaient quinze mille pas de développement, pour y enfermer l'armée de Pompée et la couper de Dyrrachium, où elle avait établi ses dépôts; mais ces lignes étant trop étendues, Pompée les rompit sur un point et força César dans ses retranchements. Celui-ci chercha alors à attirer son rival dans le cœur de la Grèce, pour le séparer de Dyrrachium. L'imprudent Pompée le suivit; et au lieu de se tenir dans les montagnes pour y disputer le terrain à des troupes plus aguerries que les siennes, il compta trop sur la supériorité de sa cavalerie et se laissa conduire par les feintes marches de l'ennemi dans les plaines de la Thessalie, où César le vainquit par ses belles manœuvres.

César déploya dans cette campagne tous les talents d'un grand général. Le monde connu était alors partagé en deux moitiés, l'une à César, l'autre à Pompée. Le premier occupait par ses lieutenants l'Espagne, la Gaule, l'Italie, l'autre par les siens l'Asie-Mineure, la Syrie et toute la côte septentrionale de l'Afrique. Entre eux était la Grèce, qui flottait incertaine, et où l'un et l'autre avaient des partisans. Pompée y passa le premier, pour y rallier les siens.

La péninsule de la Grèce est tellement échancrée sur son pourtour, qu'elle paraît comme divisée en trois autres péninsules: l'une bornée au nord par l'isthme de Corinthe, l'autre par une ligne tirée du golfe Ambracique au golfe Pélasgique, et la troisième par une ligne tirée du golfe d'Aulone au fond du golfe Therméen.

Quand on veut occuper la Grèce militairement, il est nécessaire d'occuper au moins un de ces trois

isthmes. Pompée crut qu'en les embrassant tous les trois et en tenant la ligne de Dyrrachium à Thessalonique, il contiendrait aisément toute la péninsule, et il s'embarqua à Brindes pour venir occuper Dyrrachium; d'où il envoya Scipion, son lieutenant, à Thessalonique: il fit de ces deux villes ses places de dépôt et divisa son armée en deux corps, l'un sous ses ordres directs en Albanie, l'autre sous ceux de Scipion en Macédoine, tous les deux liés par les monts Candaves, dont il occupa le plateau.

César, qui était à la poursuite de Pompée, l'ayant manqué à Brindes, n'avait plus que deux partis à prendre, ou de le devancer dans le midi de la Grèce, pour y rallier ses propres partisans et revenir ensuite vers le nord combattre son rival, ou de le suivre immédiatement sur la côte d'Albanie, pour s'interposer entre la Grèce et lui, et le séparer tout d'un coup de la péninsule. C'est ce dernier parti qu'il préféra; mais ne pouvant descendre à Dyrrachium, occupé déja par Pompée, il se dirigea sur Apollonie et descendit dans le golfe d'Aulone. Il s'empara d'abord du port d'Oricum, pour y abriter sa flotte, et se porta rapidement sur Apollonie, où il établit ses dépôts, comme Pompée avait établi les siens à Dyrrachium: il envoya ensuite Domitius son lieutenant dans la vallée de l'Haliacmon en Macédoine, pour y observer et y contenir Scipion. Quoiqu'avec une armée inférieure à celle de Pompée, il prit sur-le-champ l'offensive et marcha contre lui, pour lui couper ses communications avec la mer et le séparer de Dyrrachium, s'il restait dans la Candavie, ou pour le séparer de Scipion, en s'interposant entre eux, s'il accourait pour dé-

fendre Dyrrachium. Pompée prit ce dernier parti, et vint au-devant de César jusque sur l'Apsus. Le fleuve seul séparait les deux armées : elles s'observèrent pendant quelques jours : ensuite Pompée décampa le premier et se replia sur Asparagium, pour se rapprocher de Dyrrachium. César le suivit, mais par un long détour, en remontant le fleuve pour aller chercher un gué, prit le bourg de Parthinium ; et ayant passé le Génusus, il vint présenter la bataille à Pompée, qui la refusa et alla camper sur les hauteurs de Pétra, pour couvrir Dyrrachium. César suivit ce mouvement, et vint établir son camp devànt celui de Pompée, espérant lui faire abandonner cette position, ou, s'il y restait, lui couper ses communications par terre avec Dyrrachium. Pompée s'obstina à rester autour de la baie de Pétra, d'où il communiquait par mer avec sa flotte, et il s'y fortifia. Son camp était assis sur un plateau élevé, environné de collines escarpées. César s'empara de ces collines, les lia les unes aux autres par une ligne de retranchements et entreprit d'enfermer Pompée dans son camp [1]; mais la ligne de circonvallation ayant trop de développement, pour pouvoir être partout également défendue, Pompée la perça à une de ses extrémités et tourna le camp de César, qui se voyant débordé et craignant d'être coupé lui-même de sa ligne de communication avec Apollonie, se replia

1. Il n'y a que deux exemples dans l'histoire où une armée supérieure ait été assiégée dans son camp par une armée inférieure : le premier fut donné par César au camp de Pétra près de Dyrrachium, et l'autre par Frédéric au camp de Pirna près de Dresde.

derrière le Génusus. Pompée le suivit dans ce mouvement, et atteignit son arrière-garde au passage du fleuve; mais César lui ayant dérobé une marche, Pompée désespéra de l'atteindre, et l'abandonna au passage de l'Apsus. César changea alors son plan de campagne et résolut de porter le théâtre de la guerre du littoral ionien de la Grèce sur le littoral égéen, où Domitius son lieutenant guerroyait sans aucun résultat avec Scipion lieutenant de Pompée, pensant que si Pompée le suivait sur le littoral égéen en se séparant de Dyrrachium, il pourrait le combattre dans le cœur de la Grèce à chances égales, et que s'il restait sur le littoral ionien, il pourrait lui-même après sa jonction avec Domitius, accabler Scipion seul, et revenir ensuite sur Pompée, pour l'accabler à son tour; mais craignant que Pompée ne prévît son dessein et ne le devançât dans la Macédoine par le chemin direct de la Candavie, tandis qu'il ne pouvait prendre lui-même que celui de l'Épire, il donna ordre à Domitius de venir au-devant de lui dans la Thessalie; et, pendant que Pompée, qui avait en effet deviné le dessein de son rival, traversait les monts Candaves pour aller joindre Scipion dans la vallée de l'Haliacmon, César ramassa tous ses dépôts à Apollonie et prit lui-même le chemin de l'Épire, en allant passer la chaîne grecque vers les sources du Pénée, où il rallia à lui Domitius, et d'où il descendit par Eginium, Gomphi et Métropolis, dans les plaines de la Thessalie. Mais à peine eut-il débouché dans ces plaines, qu'il vit venir au-devant de lui Scipion, qui était à la poursuite de Domitius et qui avait déja occupé Larisse avec une forte garnison; et à peine eut-il refoulé Scipion sous les murs de cette ville, qu'il

vit accourir à lui Pompée descendant, comme Jupiter, du mont Olympe, à travers les défilés d'Oloosson. Jusque-là les deux rivaux, en s'attaquant et en se poursuivant tour à tour, s'étaient montrés dignes l'un de l'autre; mais César, en reprenant l'offensive sur Pompée, semblait avoir repris sur lui la supériorité. Toutes les armées, dispersées dans la Grèce, s'étant alors réunies dans le camp de l'un ou de l'autre, il ne restait plus aux deux chefs qu'à vider leurs différends dans une bataille. César en homme résolu alla la présenter à Pompée. Celui-ci hésitait à la recevoir, et demeurait renfermé dans son camp. Pour l'en faire sortir, César manœuvra devant lui, et sembla fuir pour le mieux attirer; mais comme la plaine de Larisse était ouverte de toutes parts et que Pompée lui échappait tantôt par un côté, tantôt par un autre, il chercha à l'attirer dans celle de Pharsale qui, étant cachée derrière les monts Cynoscéphales dans un coin de la Thessalie, n'offrait qu'une seule issue pour en sortir. César l'y conduisit par des marches habiles; et l'ayant rencogné au pied des monts Cynoscéphales, il se plaça devant lui vers l'issue de la plaine. Alors Pompée ne pouvant plus en sortir, qu'en défilant devant César ou en lui prêtant le flanc, s'il retournait en arrière, fut réduit à accepter la bataille et s'y prépara; mais comme il vit l'armée ennemie ne se former que sur cinq rangs contre l'usage des Romains, il pensa qu'elle n'oserait pas l'attaquer de front, qu'il ne s'agissait que d'un combat de cavalerie, et il concentra toute la sienne sur son aile gauche pour tourner l'aile droite de César. Celui-ci, témoin de sa manœuvre, plaça six cohortes d'élite derrière son aile droite; et quand il vit la cavalerie de

Pompée imprudemment lancée et tournant son flanc droit, il fit sortir de derrière ce flanc les six cohortes d'élite, donna dans l'angle rentrant et affaibli de la ligne ennemie, et l'enfonça : disposition qui lui valut la victoire, et qui décida du sort de la campagne et de celui de l'empire.

La ville de Dyrrachium, appelée maintenant Durazzo, est située à l'extrémité de la baie de Pétra sur l'isthme d'une petite péninsule très-irrégulièrement découpée, et elle n'est fermée que d'une vieille enceinte flanquée de tours, presque exclusivement habitée par des Turks. Les chrétiens habitent au dehors un faubourg, qui favoriserait les approches. Cette ville, en y comprenant le faubourg, peut renfermer cinq à six mille habitants, et fait quelque commerce avec la côte opposée de l'Italie; mais son port, ouvert aux vents du sud, est peu sûr et ne peut recevoir que de petits bâtiments. Voilà pourquoi on lui préfère celui de Pétra.

Dyrrachium était, sous les Romains, le principal point de communication entre l'Italie et la Grèce; et c'était de ce point que partait la voie Égnatienne, qui traversait la vallée du Panyasus et, au sortir de cette vallée, les monts Grabatz, pour descendre vers Claudiana dans la vallée du Génusus, qu'elle remontait jusqu'aux défilés de Jurâd et de Cucusi; d'où elle s'élevait par Scampis sur le plateau du lac Lychnidien : elle traversait ensuite le Drin à sa sortie du lac, montait par Lychnidus sur la chaîne grecque vers Pylon et descendait par Héraclée dans la vallée de l'Érigon; d'où elle s'élevait par Cellœ sur le plateau du Loudias, pour redescendre par Édesse à Pella et

aller de Pella à Thessalonique, en passant l'Axius à Géphira. C'est la plus belle route qui ait été construite dans la Grèce, et elle l'avait été si solidement, qu'on en découvre encore à chaque pas des vestiges, quand on va de Durazzo à Thessalonique par le chemin d'Ochrida.

Durazzo est encore aujourd'hui le point où se divisent les principales routes de la Grèce, et en particulier celles d'Ochrida et de Scoudari. La route d'Ochrida se dirige à l'est sur les traces de la voie Égnatienne, traverse la vallée d'El-Bassan, remonte le Génusus jusqu'au défilé de Jurâd, et s'élève vers les ruines de Scampis sur le plateau des monts Candaves, pour descendre vers le bourg de Stronga sur le lac d'Ochrida. C'est la route directe de la Macédoine.

La route de Scoudari se dirige au nord et se divise, au sortir de Durazzo, en deux branches. L'une traverse l'intérieur des terres; et laissant sur la droite le chemin de Tyran, elle va par le bourg de Présa à la petite ville de Croïa, située sur les flancs des montagnes qui séparent la vallée de l'Ismus de celle de la Mathia; d'où elle descend par le bourg d'Ichmid à Alessio. L'autre côtoie le littoral et va par les villages de Sciak et de Scala traverser l'Ismus vers le village de Moïch, et la Mathia vers celui de Goura, pour s'élever à Alessio en remontant le Drin.

Croïa, ou Ak-Séraï, patrie de Skander-Bey, est peuplée de cinq à six mille habitants, la plupart chrétiens du rit latin, et elle s'élève en amphithéâtre, au pied d'une hauteur couronnée par un vieux fort, qui domine la ville et qui est lui-même dominé des montagnes voisines.

La Mathia, que l'on traverse sur ces deux routes, vers le bourg d'Ischmid ou vers le village de Goura, est une rivière très-torrentueuse : elle descend, comme l'Ismus, des monts Candaves et va se jeter dans la mer au sud d'Alessio. La vallée, qu'elle arrose, est très-fertile, et elle est habitée par les Mérédites, peuplade chrétienne, armigère, dont le chef-lieu est au bourg d'Oroché. Les Mérédites sont les meilleurs soldats chrétiens de l'Albanie, et ils ont conservé les mœurs et même le vêtement des guerriers du moyen âge. Ils portent, comme les anciens chevaliers, une tunique blanche descendant jusqu'aux genoux et assujettie sur les reins avec une ceinture, et sur cette tunique un camail ou capuchon brun, qui leur couvre la tête et les épaules.

On passe la Mathia vers son embouchure, quand on vient directement de Durazzo, et l'on traverse ensuite, jusque vers Alessio, une grande plaine marécageuse sur une chaussée d'environ trois lieues de long, qui paraît être un ouvrage des Romains.

Alessio, l'ancienne Lissus, est une petite ville de deux à trois mille habitants, moitié musulmans, moitié chrétiens, située sur la rive gauche du Drin, à une lieue de son embouchure, et au pied d'un mamelon isolé, sur lequel est un vieux fort carré, qui renferme une ancienne église chrétienne changée en mosquée, où l'on voit le tombeau de Skander-Bey. Le Drin porte à Alessio des barques de cinquante tonneaux, et peut être comparé, pour le volume de ses eaux, à l'Hèbre sous Andrinople.

Le Drin naît comme le Génusus sur le plateau des monts Candaves, au pied même de la chaîne

grecque, traverse le lac d'Ochrida et se dirige d'abord vers le nord; mais il se détourne ensuite vers l'ouest à son confluent avec le Drin blanc, qui venant du mont Scardus et coulant vers le sud lui fait changer de direction; et après avoir fait un grand coude vers ce point, il va se jeter dans la mer au fond d'un golfe très-ouvert, auquel il a donné son nom. La vallée, qu'il arrose en sortant du lac d'Ochrida, est très-fertile : elle était jadis connue sous le nom de Dardanie, et elle renferme les deux bourgs de Dibra, qui paraissent être l'un ou l'autre sur l'emplacement de l'ancienne Deborus et qui sont habités tous les deux par une peuplade turke, très-guerrière. Les Dibriotes sont les meilleures recrues que l'on enrôle pour Alger.

La route d'Alessio à Scoudari remonte le Drin sur sa rive gauche jusque vers le village de Zadrin ou vers celui de Zouppa; d'où elle s'élève par le village de Boucherat à Scoudari, à travers la belle plaine qui s'étend depuis le Drin jusqu'au lac Labéatis et qui est traversée par la Drinassa, torrent impétueux, dont les eaux viennent se mêler avec celles de la Boïana à sa sortie du lac.

La Boïana, ou du moins son principal affluent, nommé Moracca, vient, comme le Drin blanc, du mont Scardus; d'où elle descend au bourg de Podgoritza, pour aller traverser le lac Labéatis et se jeter, au sortir du lac, dans la mer, à travers une grande plaine qui borde le golfe du Drin et qui abonde en grains et en pâturages : c'est la partie la plus fertile de l'Albanie septentrionale ou supérieure.

L'Albanie supérieure est divisée en deux grandes terrasses : l'une maritime, se prolongeant depuis les

bouches du Drin jusqu'au golfe de Cataro : l'autre intérieure, s'étendant autour du lac Labéatis jusque sur le plateau de Podgoritza.

Scoudari, l'ancienne Scodra, est située au sud de ce lac, et occupe entre le lac, la Boïana et le Drinassa plusieurs collines, sur une desquelles est un fort, qui lui sert de citadelle; mais ce fort, trop élevé, n'a que des feux fichants, et peut être battu des hauteurs voisines. Il faudrait couronner par des ouvrages de fortification toutes ces hauteurs et les lier ensemble. On pourrait alors aisément en défendre les approches, par une ligne de retranchements qui irait du lac à la Drinassa et qui les envelopperait toutes.

La ville de Scoudari, dont le site a quelque ressemblance avec celui de Genève, est composée de plusieurs faubourgs, séparés les uns des autres par des jardins, et elle peut renfermer environ vingt mille habitants, parmi lesquels on compte trois à quatre mille chrétiens, presque tous du rit latin. Les Scoudariotes sont plus industrieux et plus riches que les autres Albanais, parce qu'ils sont favorisés par un beau territoire, et par le voisinage de la Boïana, navigable jusqu'à la mer pour des barques de 60 tonneaux.

Scoudari est le siège d'un pacha à trois queues, qui gouverne toute l'Albanie septentrionale, et elle est le point central, d'où partent les principales routes de la Macédoine, de la Bosnie et de la Dalmatie.

La route de Macédoine se dirige au sud-est, remonte le Drin jusque vers Stronga à sa sortie du lac Lychnidien; et côtoyant ce lac sur sa rive occidentale depuis Stronga jusqu'au bourg de Starova, elle va franchir vers le village de Vinia les monts Candaves

pour descendre vers Gortcha dans la vallée du Génusus, qu'elle remonte jusqu'au bourg de Dévol et même jusqu'à celui de Piatza, pour aller passer la chaîne grecque vers les sources de la Biclista, et descendre avec cette rivière en Macédoine : c'est la route de Castorie.

Une autre route se sépare de la première à Stronga, côtoie le lac Lychnidien sur sa rive orientale et va par Ochrida et le monastère de Saint-Naoüm passer la chaîne grecque vers le bourg de Drénovo, pour descendre avec un affluent de l'Érigon en Macédoine: c'est la route de Monastir.

Une troisième route s'élève directement d'Ochrida sur la chaîne grecque vers le bourg de Resna, et descend à Monastir avec un autre affluent de l'Érigon : c'est l'ancienne voie Égnatienne.

Ochrida est située vers le point d'intersection des deux dernières routes, sur la rive orientale du lac Lychnidien, au pied d'un cône tronqué qui s'avance dans le lac, et dont le sommet aplati est couronné par une citadelle, flanquée de tours et de redans. Cette citadelle a quatre ou cinq cents toises de développement, et passe pour une place très-forte, parce que les approches en sont difficiles, et qu'elle n'est dominée d'aucun côté; mais on peut l'incendier avec quelques obus, attendu qu'elle est encombrée de maisons. On y compte quatre à cinq mille habitants, presque tous employés au transport des marchandises qui viennent de la Macédoine ou qui y vont, et elle est la résidence d'un pacha à deux queues, dépendant de celui de Monastir.

Le lac d'Ochrida, l'ancien lac Lychnidien, a sept

lieues de long du sud au nord sur trois ou quatre de large de l'est à l'ouest, et il occupe, comme le lac d'Yanina, un plateau élevé entre la chaîne grecque et une autre chaîne, qui en forme comme le dernier gradin : c'est la chaîne des monts Candaves.

Le Drin naît à six lieues au sud-est d'Ochrida, au pied du monastère de Saint-Naoüm, traverse le lac du sud au nord dans toute sa longueur, et en sort à une lieue et demie d'Ochrida, vers le bourg de Stronga [1]. Quelques voyageurs ont présumé que l'ancienne Lychnidus occupait l'emplacement de cette ville; mais d'autres ont cru en reconnaître les ruines à cinq lieues plus au sud, vers le monastère de Saint-Naoüm.

Une autre route encore plus courte conduit de Scoudari en Macédoine; et remontant le Drin jusqu'à son confluent avec le Drin blanc, vers le village de Stana, elle s'élève par la ville de Prisrend sur la chaîne grecque, pour descendre par Kalkandéré et avec un affluent de l'Axius à Uscup : c'est la route directe de Constantinople, qui se réunit à Uscup avec celle de la Bosnie.

Deux routes conduisent de Scoudari dans la Bosnie, en se dirigeant au nord-est : l'une va passer le Drin blanc vers le bourg d'Yacovo ou vers celui de Pékia; d'où elle s'élève sur le mont Scardus pour descendre avec l'Ibar à Mitrovitza : l'autre remonte le Zem, un des affluents de la Moracca jusqu'au bourg de Clémenti, et va traverser le mont Scardus vers le bourg de Pla-

---

1. On regarde dans le pays la source de Saint-Naoüm, une des plus belles de la Grèce, comme une décharge du lac de Presba.

va, pour descendre avec la Rasca à Novi-Bazar ou avec le Lim à Priépol.

Enfin trois autres routes conduisent de Scoudari dans la Dalmatie, en se dirigeant au nord, à travers le Czerna-Gora ou Monte-Negro, un des grands contreforts du mont Scardus, et celui dont les différentes branches vont embrasser le golfe de Cataro.

La première côtoie le lac de Scoudari sur sa rive orientale; et remontant le Moracca jusque vers ses sources, elle va traverser le Monte-Negro au col, par où il se rattache au mont Scardus, pour descendre par le bourg de Nixiki et par le fort de Kloboch dans la vallée de la Trébignitza : c'est la route de l'Herzégovine.

La seconde côtoie le lac de Scoudari sur sa rive occidentale, remonte un de ses affluents jusqu'au bourg de Cettigné et conduit, à travers une des branches du Monte-Negro, à la forteresse de Cataro, située au fond du golfe de ce nom.

La troisième côtoie le littoral; et laissant à gauche sur la mer la forteresse de Dulcigno, elle va par Antivari et Budua traverser les bouches du golfe de Cataro, devant la forteresse de Castel-Nuovo.

Dulcigno, Antivari et Budua sont trois petites villes murées, dont les deux premières ont un réduit qui leur sert de citadelle, mais qui n'ont d'ailleurs toutes les trois aucune importance militaire, parce qu'elles ne pourraient pas résister à de l'artillerie et qu'il serait aisé de les tourner. On compte dans la première cinq à six mille habitants, dans la seconde trois à quatre mille et dans la troisième environ deux mille.

Le chemin de Scoudari à Dulcigno se dirige d'abord au sud et descend la Boïana sur sa rive droite jus-

qu'au village de Liséna, d'où en se détournant à l'ouest, il conduit par le village de Sogagni à Dulcigno, qui est le port de Scoudari. Les Dulcignotes vivent de piraterie, et sont les Algériens de l'Adriatique. On va ensuite de Dulcigno à Antivari et d'Antivari à Budua, en suivant la côte. La baie de Budua, abritée par la petite île de San-Nicolo, offre un assez bon mouillage. Toute la côte, depuis Dulcigno jusqu'à Budua, est habitée par d'intrépides marins, et fournit les meilleurs matelots de la Turkie.

A l'est de Budua s'élève le Monte-Negro ou mont noir, habité par une peuplade chrétienne du rit grec, qui vit indépendante à l'abri de ses montagnes. Les Montenégrins sont aussi renommés en Albanie par leur courage, que les Maïnotes le sont en Morée. Ils habitent une centaine de villages ou hameaux, bâtis au pied ou autour de monastères, qui ressemblent à des forteresses. Leur chef-lieu est au bourg de Cettigné, composé d'environ 80 maisons, au milieu desquelles s'élève un couvent fortifié, où réside leur archimandrite, qui est tout à la fois leur chef politique et religieux : il est connu sous le nom de *Vladika*.

Cettigné, avec sa banlieue, forme un canton particulier, et les autres villages forment quatre autres cantons, qui ont bien chacun leur chef, mais qui sont tous liés par une confédération générale, à la tête de laquelle est le Vladika. Ici tout homme est soldat, depuis l'archimandrite jusqu'au berger : les femmes même sont armigères, et les Montenégrins peuvent mettre sous les armes jusqu'à sept à huit mille hommes, quoique leur population n'excède pas cinquante mille habitants. Le Monte-Negro se pyra-

mide vers le golfe de Cataro, et l'on dirait que ce golfe a été creusé dans ses flancs.

Le golfe de Cataro peut avoir huit à neuf lieues de profondeur, et ressemble moins à une mer qu'à une rivière profondément encaissée : il est composé de trois bassins, où l'on entre par des goulets plus ou moins étroits. A l'entrée du premier est la forteresse de Castel-Nuovo, et au fond du troisième celle de Cataro, qui a donné son nom à tout le golfe. Sur ses deux rives sont une multitude de villages et de bourgs, parmi lesquels on distingue celui de Pérasto, qui par le nombre et la beauté de ses maisons, mérite plutôt le nom de ville.

La forteresse de Castel-Nuovo est, vis-à-vis l'entrée du premier bassin, sur une montagne escarpée, couronnée par une citadelle; et l'on voit sur une hauteur voisine le fort de Cornigrad, qui croise ses feux avec ceux de la citadelle, et qui présente un carré de 80 toises de côté avec des tours aux angles. Le terrain tout autour paraît sec et rocailleux, et ne souffrirait pas de tranchées; mais la citadelle et le fort peuvent être battus en brêche, l'un de la montagne de Santa-Veneranda, l'autre de celle de Sliébi.

La ville de Pérasto, vis-à-vis l'entrée du troisième bassin, est entièrement ouverte; mais celle de Cataro, située au fond du même bassin, est environnée d'une forte muraille. Cette ville, où siége l'administration du pays, occupe le fond d'une espèce d'entonnoir, et s'élève en rampant sur une montagne nue, au sommet de laquelle on a bâti une citadelle, encore mieux défendue par son site, que par les grosses tours dont on l'a flanquée.

Du reste, toutes les fortifications du golfe sont inutiles, parce qu'elles peuvent toutes être tournées. On pourrait leur substituer de simples batteries de côte; et rien ne serait plus aisé que de choisir l'emplacement de ces batteries, parce que le golfe offre, par sa configuration, une suite d'angles correspondants, qui pourraient aisément croiser leurs feux, et qui défendraient mieux contre une escadre ennemie l'accès du littoral, que les fortifications actuelles, dont le relief peut paraître imposant, mais dont les feux sont trop élevés. Le littoral de Cataro fait aujourd'hui partie de la domination autrichienne, et présente une population de 30 à 40 mille habitants, presque tous adonnés au commerce et à la navigation. C'est au golfe de Cataro que finit l'Albanie.

L'Albanie, connue des Turks sous le nom d'Arnaoütlik ou pays des Arnaoütes, offre, comme l'Épire, un amphithéâtre de montagnes, s'élevant graduellement les unes au-dessus des autres depuis le rivage de la mer jusqu'à cette partie de la chaîne grecque, qui lie le mont Pinde au mont Scardus et qui divise les eaux du littoral ionien de celles du littoral égéen.

Les deux plateaux, les plus élevés de cet amphithéâtre, sont d'un côté celui du lac Lychnidien à la tête de la vallée du Drin, et de l'autre celui du lac Labéatis, à la tête de la vallée de la Boïana; et c'est sur le terrain seul, qui forme la partie inférieure de ces deux vallées et qui est compris entre Scoudari et Alessio, que des armées pourraient se déployer et manœuvrer : partout ailleurs elles auraient même de la peine à marcher, parce qu'elles trouveraient des obstacles à chaque pas, dans les montagnes des défilés

étroits, dans les vallées des terrains inondés, partout des chemins très-mauvais, pratiqués dans des gorges ou élevés sur des chaussées. Elles ne pourraient pas même se procurer des vivres, parce que la plupart des habitations étant bâties à mi-côte, les paysans enleveraient de la plaine toutes leurs récoltes, et iraient les cacher dans les montagnes. Le blé d'ailleurs est rare, le pain détestable, et l'on ne vit que de maïs, d'orge et de riz. Les pâturages, il est vrai, sont abondants; mais les chevaux sont peu nombreux, et l'on ne pourrait faire les transports qu'avec des bœufs ou des buffles.

L'Albanie est divisée en deux grands pachaliks, celui de Bérat et celui de Scoudari : le premier s'étend depuis l'Aoüs jusqu'au Génusus, l'autre depuis le Génusus jusqu'au Monte-Negro; mais la plupart des habitants, qui vivent dans ces pachaliks et qui sont de mœurs et de religions différentes, n'obéissent aux pachas turks, que lorsqu'ils y sont contraints. Ces divers peuples ont trouvé dans leurs montagnes les moyens de se soustraire à l'oppression, et ils jouissent dans la Turkie d'Europe d'une sorte d'indépendance, pareille à celle dont jouissent les Kourdes et les Turkmans dans la Turkie d'Asie.

Quand les Turks envahirent l'Asie-Mineure et la Grèce, tous les peuples, qui eurent le courage de leur résister, se réfugièrent après la conquête, les uns dans les montagnes du Caucase, les autres dans celles de l'Albanie. L'Albanie devint alors l'asile des peuples les plus courageux de la Turkie européenne, comme le Caucase l'était devenu des peuples les plus courageux de la Turkie asiatique. Ces peuples portèrent dans leur nouvelle patrie leurs habitudes et leurs usages, vécurent indépendants les uns des autres, et ne se mêlè-

rent jamais entre eux : c'est la cause de leur état de civilisation encore imparfait; mais cet état de civilisation, qui s'opposa à leurs progrès dans les arts, favorisa leur humeur guerrière. Aussi les Albanais sont-ils aujourd'hui les meilleurs soldats de la Turkie d'Europe. Ils possèdent au plus haut degré la force, l'agilité, l'ardeur et toutes les qualités les plus propres au métier des armes, et ils égaleraient et peut-être même surpasseraient les meilleures troupes européennes, s'ils avaient la même instruction et la même discipline; mais comme ils vivent dans un pays peu civilisé, ils ne savent pas faire la guerre avec art : ils ne la font que par instinct, et ils ne font bien que la petite guerre. Aucun tirailleur n'ajuste mieux qu'eux, aucune troupe ne choisit mieux un poste et ne le défend avec plus de vigueur. Ils se multiplient par la célérité de leurs marches devant l'ennemi, et ils lui font sans cesse illusion. Éparpillés, quand ils sont en retraite, ils se cachent, pour tirer, derrière un rocher ou un buisson; et quand le terrain ne leur offre aucun abri, ils creusent la terre et s'y blottissent dans des trous-de-loup; mais quand ils attaquent, ils chargent tous en masse, et aucune troupe ne peut sans s'ouvrir résister à leur élan.

Les Albanais n'aiment pas les travaux sédentaires, et ils préfèrent le métier des armes à tous les autres. Quand ils ne font pas la guerre entre eux, ils vont la faire ailleurs, et ils se louent aux pachas de la Turkie, comme les Suisses se louent aux princes de l'Europe. On donne ordinairement un sequin[1] par mois de solde

1. Monnaie d'or de Venise, la plus pure qui ait cours en Turkie, et valant à peu près douze de nos francs.

aux fantassins, et deux sequins aux cavaliers, avec la faculté aux uns et aux autres de butiner sur l'ennemi. Ces soldats ont la valeur et la fidélité des Suisses; mais ils n'en ont pas la subordination, et ils sont le fléau des villes et des campagnes. Souvenez-vous de ces brigands enrégimentés, qui sous le nom de Malandrins désolèrent la France sous Charles V et rançonnèrent le pape Urbain dans Avignon, et vous aurez une idée des soldats albanais. Cette milice conquerra la Turkie ou la démembrera, et ce sera peut-être un soldat albanais qui renversera le trône d'Osman.

L'Albanie ressemble à la Suisse par ses montagnes, et elle est beaucoup mieux défendue par la nature que par l'art. Comme elle ne peut être attaquée que par mer il faudrait, si on voulait la défendre, fortifier les principaux points de la côte, et en particulier Dulcigno, Alessio, Durazzo et Apollonie, les deux premiers aussi accessibles de Manfrédonia et de Bari, que les deux autres le sont de Brindes et d'Otrante. Il faudrait agrandir ou du moins couvrir d'une ligne de retranchements Scoudari, qui ouvre la vallée de la Moracca et celle du Drin; réparer Durazzo, d'où l'on peut monter sur le plateau d'Ochrida par la voie Égnatienne; et rebâtir Apollonie, d'où l'on peut s'élever sur celui d'Yanina par la vallée de l'Aoüs et par celle du Célydnus. L'Albanie est à la Grèce ce que la Lombardie est à l'Italie. Quiconque veut garder ces deux péninsules, doit en occuper la tête : voilà pourquoi les Turks attachent tant d'importance à l'Albanie et l'ont toujours regardée comme le boulevard de la Grèce.

CHAPITRE IV.

De la Grèce en général, de sa charpente, de sa population, et de son système défensif.

La Grèce, étendue au nord jusqu'à la chaîne Mœsique, est une grande péninsule, composée de trois autres : la première, ou la plus méridionale, bornée par l'isthme de Corinthe, et comprenant la Morée ou le Péloponèse; la seconde, l'ancienne Hellade ou Hellénie, limitée à une ligne tirée du golfe Ambracique au golfe Pélasgique ou même jusqu'au golfe Therméen, et comprenant sur le littoral égéen l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Thessalie, et sur le littoral ionien l'Étolie et l'Acarnanie; et la troisième circonscrite par la chaîne Mœsique et comprenant sur le littoral ionien l'Épire et l'Albanie, et sur le littoral égéen la Macédoine et la Thrace. Les Turks appellent tout ce pays *Roum-ily* ou Romanie, parce qu'ils l'ont conquis sur les empereurs grecs, qui lors de la conquête portaient encore le nom d'empereurs romains.

La Grèce est formée de deux chaînes de montagnes, dont l'une sépare les eaux du Danube de celles de la mer Ionienne et de la mer Égée, et l'autre le littoral égéen du littoral ionien; mais ces deux littoraux n'ont ni les mêmes formes ni la même configuration. Le

littoral égéen s'abaisse généralement en un talus plus ou moins long jusqu'à la mer, tandis que le littoral ionien s'abaisse en terrasses plus ou moins courtes, appuyées presque partout sur le dos d'une autre chaîne de montagnes, qui n'est rompue qu'en certains points, pour laisser passer les eaux, dont elle est sillonnée. C'est la raison pour laquelle les principales montagnes du littoral ionien, telles que le mont Callidrome, les monts Cassiopées et les monts Candaves, sont plus ou moins parallèles à la chaîne grecque, tandis que les grandes montagnes du littoral égéen, telles que le mont Othrys, le mont Olympe et le mont Boras, lui sont presque toutes perpendiculaires.

Les anciens ne donnaient à la Grèce méridionale que 1,360,000 stades de superficie ou environ 1,952 lieues carrées, et elle n'en a guère plus de 2,000 : savoir la Morée tout au plus 1,000, l'Attique avec la Mégaride environ 100, la Béotie 120, la Phocide avec la Locride et la Doride 130, l'Étolie avec l'Acarnanie 260, la Thessalie 450. Le reste de la péninsule, ou ce qu'on peut appeler par extension la Grèce septentrionale, n'en a guère plus de 8,000 : savoir l'Épire, y compris l'Athamanie, environ 1,000, l'Albanie 1,500, la Macédoine 2,500 et la Thrace 3,000. La péninsule grecque tout entière n'en a guère plus de dix mille.

La Thrace, y compris Constantinople, a environ 2,000,000 d'habitants, la Macédoine 1,200,000, l'Albanie 700,000, l'Épire 400,000, la Thessalie 200,000, l'Acarnanie avec l'Étolie 60,000, la Phocide avec la Locride 50,000, la Béotie 40,000, l'Attique avec la Mégaride 30,000, la Morée 300,000. La Grèce tout entière n'a pas plus de cinq millions d'habitants : ce qui

donne à peine 500 habitants par lieue carrée, population inférieure à celle des pays les moins peuplés de l'Europe.

Encore cette faible population est-elle mal répartie, et elle n'est pas homogène. Les hommes sont agglomérés dans les villes, et clair-semés dans les campagnes. Dans la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, une moitié de la population est musulmane : il n'y en a qu'un quart dans l'Épire, et qu'un sixième dans le midi de la Grèce. Les chrétiens, qui habitent les villes, sont sous le joug des Turks; mais ceux qui habitent les montagnes, ont conservé une sorte d'indépendance. Les Monténégrins dans l'Albanie, les Kimariotes dans l'Épire, les Maïnotes dans la Morée sont des peuplades guerrières, qui doivent leur indépendance à leurs montagnes.

D'autres peuplades chrétiennes ou musulmanes la doivent uniquement à leur genre de vie errante. Ces peuplades habitent pendant l'été les plus hautes sommités de la chaîne grecque, où elles occupent des cabanes faites de branches d'arbres, qui forment par leur réunion des espèces de villages; d'où ils descendent pendant l'hiver sur le littoral des deux mers, pour y faire paître leurs troupeaux et y vendre leurs laines et leurs fromages. On les connaît dans la Macédoine et dans l'Albanie sous le nom de Kolbans ou pâtres[1]. Ces pâtres traînent avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, et ils errent dans la Grèce, comme les Turkmans dans l'Asie-Mineure. Dans la saison des pluies, ils parquent dans des enceintes

---

1. Voyez le Tableau du commerce de la Grèce, que je publiai en 1800, à l'article *Laines de Macédoine*.

formées d'énormes quartiers de roches, qui ressemblent à des constructions cyclopéennes, et dans les autres temps ils campent, comme les Arabes, sous des tentes de feutre noir. Leurs mœurs sont celles de tous les peuples nomades : ils sont bons et généreux envers leurs hôtes, mais cruels et barbares envers les autres hommes, qu'ils regardent tous comme leurs ennemis.

La Grèce est par le grand relief de son terrain comme l'abrégé de tous les climats. Toutes les productions du nord y croissent à côté de celles du sud. Ses montagnes sont couvertes d'arbres forestiers, et ses vallons ombragés de toutes sortes d'arbres à fruits; mais le nord est en général plus fertile que le sud, surtout en herbages et en plantes céréales. La chaîne grecque depuis le mont Scardus jusqu'au mont Pinde repose sur un banc de granit, qui se montre par intervalles dans les principaux passages; mais depuis le mont Parnasse jusqu'au mont Cithéron et même jusqu'au mont Hymète, elle ne paraît recouverte que de bancs schisteux ou calcaires. Les arbres à bois dur, tels que le chêne, le hêtre et le noyer, dominent dans les montagnes du nord, et les arbres résineux, tels que le pin, le mélèse et le châtaignier, dans celles du sud. Tous ces arbres mêlés entre eux et confondus, sur les terrains inclinés, avec toutes sortes de plantes et d'arbrisseaux, le vert de tous ces végétaux différemment nuancés et variés à l'infini, des rochers nus et déchiquetés au milieu des gazons les plus frais, des bois touffus et des vallons ombragés à côté des montagnes les plus arides, des cours d'eau qui parcourent les plus riantes vallées ou qui s'égarent dans des marais ou des étangs, presque partout l'aspect de la mer

ou de lacs solitaires, l'air tour à tour le plus vif et le plus doux, des orages passagers sous un ciel constamment pur et resplendissant, toutes les couleurs de la nature et tous les accidents de terrain perpétuellement en constraste et en harmonie entre eux : voilà ce qui donne à la Grèce une physionomie particulière, et ce qui la distingue de toutes les autres contrées de l'Europe.

Les hommes offrent dans la Grèce les mêmes variétés que les végétaux; mais ils ont tous un type qui leur est commun, le plus beau qu'on ait encore reconnu dans l'espèce humaine : la tête ovale, le profil du visage droit, le front proéminent, le nez presque sans inflexion, les yeux grands et vifs, la physionomie fine et expressive, la taille déliée et élancée, le genou fin, la jambe sèche, le pied petit, le corps nerveux, la stature moyenne. Ils paraissent en général avoir été taillés dans des proportions fines, plutôt que dans des proportions fortes; et ils semblent être aux autres hommes ce que les chevaux arabes sont aux autres chevaux, le prototype de leur espèce.

Le mélange du sang asiatique, loin d'avoir gâté le type grec, semble l'avoir embelli, en lui ôtant ce qu'il avait de trop anguleux. Les Turks de la Grèce n'ont pas, il est vrai, autant de finesse dans les proportions, ni autant de souplesse dans les muscles que les Grecs indigènes; mais ils ont des formes mieux arrondies et une stature plus élevée. Ceux du nord surtout, généralement connus sous le nom d'Arnaoûtes, sont les plus beaux des hommes; mais la nature, qui trempa leur constitution, comme le granit de leurs montagnes, leur imprima dans l'âme une inflexible dureté : ils sont cruels, vindicatifs, impitoyables, et ils

se font les uns aux autres autant de maux que la nature leur a prodigué de biens.

Mais c'est surtout dans les facultés intellectuelles que les habitants de la Grèce paraissent supérieurs à ceux des autres pays : ils ont en général plus d'intelligence, et surtout plus d'imagination; mais aussi leurs passions sont plus vives et sujettes à plus d'écarts : ce qui a fait jusqu'ici mal apprécier leur caractère moral. Les uns n'ont vu dans ces hommes que des vices, les autres que des vertus. La vérité est qu'il n'y a pas de peuple en Europe, chez lequel il y ait plus de vertus et plus de vices; mais ses vertus sont l'ouvrage de la nature, tandis que ses vices sont celui du gouvernement.

Parmi les qualités morales qui distinguent les Grecs des Turks, les plus tranchantes sont celles qui résultent de leur position sociale. Quoique soumis en apparence au même despote, au fond les Turks sont les maîtres, et les Grecs les esclaves. De là les vices des uns et des autres : les premiers sont orgueilleux, ignorants et présomptueux : les seconds rampants, rusés et trompeurs, les uns et les autres également braves; mais la bravoure des uns est plus constante, celle des autres plus journalière : les Grecs sont quelquefois plus courageux que des hommes, d'autres fois plus timides que des femmes. Aussi les Turks leur ont-ils donné dans quelques lieux, comme dans les îles de l'Archipel, le nom de *lièvres;* mais ces hommes timides deviennent des lions, quand leur vie est en danger, bien différents en cela des Juifs qui habitent avec eux dans quelques villes et qui se laissent égorger comme des moutons, avec la plus stupide résignation.

Les dispositions des Grecs et des Turks par rapport aux nations étrangères ne sont pas les mêmes, quoique ces nations ne soient guère plus aimées des uns que des autres. Si la Grèce était attaquée, les Turks la défendraient comme une métairie qui leur appartient; mais les Grecs, qui ne la cultivent que pour ces maîtres orgueilleux, ne se battraient pas pour un gouvernement qui leur est étranger, ou s'ils se battaient, ce serait contre leurs maîtres.

Les Grecs, qui vivent aujourd'hui dans la Grèce sous le joug des Turks, ressemblent à ceux qui vivaient autrefois dans l'Asie-Mineure sous le joug des Perses: ils haïssent tous également leurs oppresseurs; mais ils ne s'aiment pas entre eux : leurs haines et leurs dissensions actuelles prouvent la perpétuité du même esprit qui déchira l'empire des Paléologues et qui le livra au joug des Turks. Jamais pour s'en affranchir, ils n'agiront de concert, ni avec cet esprit d'ensemble qui peut seul assurer le succès. La liberté ne peut leur venir que d'une main étrangère; et l'Europe civilisée leur doit ce grand bienfait, en reconnaissance de tous ceux qu'elle a reçus de leurs pères : elle le doit même à la dignité de l'espèce humaine. Quand on voit une si belle race d'hommes ainsi dégradée, il semble que la terre est dépouillée de son plus bel ornement, et que le genre humain doit être en deuil.

Les Turks ne sont guère plus unis entre eux que les Grecs, parce que l'effet du despotisme est de relâcher tous les liens de la société. Les pachas des principales villes affectent l'indépendance sous quelques vains dehors de soumission : les beys de la campagne imitent les pachas des villes : ils se sont tous groupés

autour de quelques hommes puissants; et ce sont ces hommes qui disposent seuls de toutes les forces du pays. Les beys de la Macédoine, de l'Albanie et de l'Épire ne reconnaissent plus aucun frein : ceux de la Thessalie, de l'Étolie et de l'Acarnanie sont divisés entre eux, et interceptent toutes les communications du nord avec le midi de la Grèce. Les côtes méridionales seules et les îles, qui les entourent, peuvent être, il est vrai, plus aisément contenues par les armements maritimes; mais comme la population y est presque exclusivement composée de Grecs, le gouvernement turk est encóre moins assuré de cette partie de la Grèce, que de toutes les autres.

L'état actuel des lieux n'est pas plus rassurant que celui des hommes. Les grandes villes, telles que Constantinople, Andrinople, Philippopolis dans la Thrace, Sérès, Thessalonique, Monastir dans la Macédoine, Ochrida, Scoudari, Bérat dans l'Albanie, Yanina, l'Arta dans l'Épire, Tricala, Larisse dans la Thessalie, Salone dans la Phocide, Livadie dans la Béotie, Athènes dans l'Attique, ne sont que des lieux fermés, auxquels on a donné le nom imposant de places fortes; et les petits forts, qui défendent l'accès des côtes ou les principaux passages, tels qu'Énos, la Cavale, Platamona, le Volo, Zeïtoun sur le littoral égéen, Dulcigno, Durazzo, la Valone, Butrinto, Parga, Prévéza, Lépanthe sur le littoral ionien, ne sont que de misérables donjons où l'on peut tout au plus poster quatre à cinq cents hommes. Tous ces forts, de vieille ou de nouvelle construction, peuvent être bons pour s'y renfermer dans une révolte passagère avec une garde, et y attendre en paix que l'orage soit dissipé; mais ils ne

valent rien pour couvrir un pays ni pour arrêter une armée dans sa marche, parce qu'on peut les tourner ou les masquer. Ce sont moins des fortifications que des repaires de brigands.

La Grèce ne pourrait donc pas être défendue dans son état actuel contre une invasion étrangère. Mais quel système pourrait-on adopter pour la défendre?

Ce système devrait d'abord tendre à réunir tous les habitants, chrétiens ou musulmans, sous les mêmes étendards, en leur donnant à tous dans une loi commune les mêmes droits et les mêmes intérêts à défendre, et il devrait ensuite être relatif à la structure et à la charpente du pays.

La charpente de la Grèce se compose d'une double chaîne de montagnes, dont l'une ferme la Grèce au nord, et l'autre la traverse du nord au sud. Cette dernière chaîne, formant comme le dos de la péninsule, s'abaisse en pentes courtes et successives sur la mer Ionienne, tandis qu'elle s'allonge en pentes longues et continues sur la mer Égée; d'où il suit qu'il est plus aisé d'y monter du côté de la mer Égée, que du côté de la mer Ionienne. Voilà pourquoi on a presque toujours négligé sa défense sur ce dernier côté, tandis que sur l'autre on avait jadis construit les trois forteresses de Thessalonique, de Démétriade et de Chalcis, regardées comme les trois clefs de la Grèce. Il faudrait relever ou reconstruire ces trois forteresses, et surtout mieux défiler celle de Thessalonique, qui est dominée par une montagne voisine : il faudrait fortifier les principaux points du littoral ionien, fermer les embouchures du Drin et de l'Aoüs, en agrandissant Alessio et en rebâtissant Apollonie; mais surtout il faudrait défen-

dre l'accès des golfes d'Aulone et d'Ambracie, les deux points les plus accessibles du littoral ionien, en occupant la petite île de Sazos, située au bouches de l'un, et en agrandissant la forteresse de Prévéza, située aux bouches de l'autre. Enfin il faudrait fermer l'entrée du golfe Corinthien, en changeant l'emplacement de la forteresse de Lépanthe, ou en la construisant sur un plan nouveau.

Les forteresses de l'intérieur, telles qu'Ochrida, Monastir, Castorie, Tricala, Salone, ne sont bonnes qu'à défendre les débouchés de la chaîne grecque; mais il faudrait défendre par d'autres forteresses ceux de la chaîne mœsique, par où une armée venant du Danube pourrait pénétrer dans le nord de la Grèce.

Cette chaîne, qui unit la péninsule au reste de l'Europe, l'en sépare en même temps par une barrière naturelle; et quoiqu'elle se prolonge depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire sur une ligne de 150 lieues, elle ne pourrait guère être traversée par une armée que sur deux points, entre le mont Scardus et le mont Orbèlus, vers les sources de l'Axius, et entre le mont Orbèlus et le mont Hœmus, vers celles de l'Hèbre. Partout ailleurs les montagnes sont trop escarpées, et les passages trop difficiles.

Le passage entre le mont Hœmus et le mont Orbèlus, connu sous le nom de défilé de Trajan, est le plus accessible. On remonte de la vallée du Danube l'Escus jusqu'à Sophie et même jusqu'à Samakof, et l'on descend avec l'Hèbre à Bazargik et à Philippopolis : c'est la route de la Thrace. L'autre route est celle de la Macédoine. On remonte un des affluents de la Morava ou un de ceux de la Drina jusque sur le plateau

de Vrana ou jusque sur celui de Pristina, et l'on descend avec l'Axius à Katchianik et à Uscup. Ce sont là les deux principaux passages de la vallée du Danube dans la Grèce. Il y a bien d'autres chemins qui traversent le mont Hœmus et le mont Scardus, mais qui sont très-difficiles et qui pourraient être défendus par de simples camps retranchés. Il y en a même qui côtoient la mer Noire et l'Adriatique, et qui conduisent des bouches du Danube par Varna à Bourgas et de celles du golfe de Cataro par Budua à Scoudari; mais ces chemins ne sont que de longs défilés, où une armée pourraît être arrêtée à chaque pas, et où elle aurait de la peine à subsister, si elle n'était convoyée par une flotte.

Il faudrait donc, pour défendre la Grèce, établir deux grandes forteresses, l'une à Uscup, l'autre à Bazargik ou à Philippopolis, la première pour défendre l'entrée de la Macédoine et la tête de la vallée de l'Axius, l'autre pour défendre l'entrée de la Thrace et la tête de la vallée de l'Hèbre.

La petite ville d'Uscup, fermée d'un simple mur, ne pourrait pas même arrêter une avant-garde, parce qu'elle pourrait être brusquée. Il faudrait en faire le noyau d'une grande forteresse, où l'on pût rallier une armée en retraite, et la réorganiser : cette position a toujours été négligée.

Celle de Philippopolis a été mieux appréciée; et quand Philippe, père d'Alexandre, voulut s'assurer de la Thrace et la défendre contre les Barbares, il fortifia Philippopolis, comme les Lombards fortifièrent Milan, quand ils voulurent s'assurer de l'Italie. C'est que, lorsqu'on veut défendre un pays, il faut en défendre la tête; mais Philippopolis n'a maintenant qu'une

simple enceinte comme Uscup, et ne saurait arrêter une armée dans sa marche, parce qu'elle ne pourrait pas résister à de l'artillerie. Il faudrait la reconstruire et l'agrandir. Il faudrait même, si l'on voulait défendre énergiquement les deux passages de la chaîne mœsique, établir deux camps retranchés, l'un dans la gorge de Bagna au-dessus de Bazargik, l'autre dans celle de Katchianik au-dessus d'Uscup, et les défendre avec deux corps de troupes, qui auraient leur point de retraite, l'un sur Uscup, l'autre sur Bazargik ou sur Philippopolis.

Mais ce système de défense ne pourrait être établi, qu'autant qu'on réunirait toute la population de la Grèce dans les mêmes intérêts, parce qu'il serait inutile de défendre la tête de la péninsule, si l'on n'était assuré du littoral. Or les Turks ne seront jamais assurés du littoral de la Grèce, tant que les Grecs y seront dans l'oppression, parce qu'ils n'auront aucun intérêt à le défendre. Tant qu'un peuple conquérant est plus fort que les peuples voisins, il peut tenir une partie de ses sujets dans l'oppression, parce qu'il peut se défendre seul contre les gouvernements étrangers; mais dès qu'il est devenu plus faible, il ne peut plus se défendre qu'avec toute sa population. C'est la position, où se trouvent aujourd'hui les Turks par rapport aux Grecs, et où se trouveront tôt ou tard les Autrichiens par rapport aux Italiens. Il faut alors affranchir la population opprimée ou consentir que d'autres l'affranchissent : ce qui peut être un malheur pour un gouvernement, mais ce qui n'en est jamais un pour l'humanité. Or rien ne serait plus aisé maintenant pour les peuples de l'Europe que d'affranchir la Grèce, en l'attaquant par le littoral.

Quand on veut découvrir sur le littoral de la Grèce les points d'attaque les plus favorables à une armée européenne, il ne faut pas les chercher sur le littoral égéen, qui est le plus éloigné du point présumé du départ : il ne faut pas même les chercher sur le littoral de l'Albanie, qui est le point du littoral ionien présumé le plus voisin, parce qu'il n'y a en Albanie aucun bon port, où l'on pût opérer un débarquement. On ne peut d'ailleurs monter de ce littoral sur le plateau d'Ochrida, le premier degré marqué par la nature pour s'élever sur la chaîne grecque, que par le long détour de la vallée du Drin ou par les défilés escarpés des monts Candaves. Or la marche, à travers les monts Candaves ou le long de la vallée du Drin, serait très-difficile. La marche le long du littoral albanais ne le serait guère moins. D'abord le chemin de Cataro ou de Budua aux bouches de la Boïana est impraticable à de l'artillerie; et si l'on peut masquer aisément le château de Scoudari, qui est au fond d'un angle, environné de deux côtés par la Boïana et par la Drinassa, il faut, au-delà de Scoudari, traverser une plaine fangeuse et souvent inondée, forcer Alessio, Tyran, El-Bassan, Bérat, défiler ensuite dans des gorges étroites jusqu'à l'Aoüs, et passer enfin sous le canon de Tépéléni, pour s'élever par la vallée du Célydnus sur le plateau d'Yanina, le point dominant de tout le littoral ionien.

Il vaudrait donc mieux attaquer la Grèce par le littoral de l'Épire ou par celui de l'Acarnanie et de l'Étolie, que par celui de l'Albanie. Mais l'attaque par l'Acarnanie et par l'Étolie, à l'autre extrémité du littoral ionien, a aussi ses inconvénients. D'abord la côte

y est âpre, le terrain montueux ou coupé, les vallées étroites ou inondées; et si on n'en occupe tout à la fois et la tête et l'issue, on risque de s'y faire enfermer, comme dans une souricière. Il est vrai que les débouchés de la chaîne grecque y sont plus faciles de ce côté que de tous les autres, et qu'on peut, en côtoyant le golfe Corinthien et en tournant le mont Œta ou le mont Parnasse, pénétrer aisément dans la Phocide, dans la Béotie, et jusque dans l'Attique; mais outre qu'il serait impossible de déployer sur ce terrain haché une armée nombreuse, on ne pourrait pas l'y faire subsister. D'ailleurs une armée, qui occuperait l'Attique, la Béotie et même la Phocide, ne serait pas plus avancée dans la Grèce que ne le serait en Italie une armée qui occuperait la Calabre : elle le serait encore moins, parce que les défilés du mont Œta sont encore plus difficiles à franchir que ceux des Apennins. Quand une armée veut conquérir un pays, elle doit en occuper le point dominant, qui est en Italie la Lombardie, et dans la Grèce le plateau de l'Épire sur le littoral ionien, et celui de la Macédoine sur le littoral égéen. L'Épire et la Macédoine doivent donc être le but de toute expédition dans la Grèce : l'attaque par le littoral de l'Épire paraît donc être la plus favorable.

Elle est aussi la plus facile; et la disposition des côtes et leur gisement, tout jusqu'à la hachure du terrain semble avoir marqué les points de débarquement aux deux extrémités de ce littoral, dans le golfe d'Aulone et dans celui d'Ambracie. La charpente du pays semble même favoriser cette attaque; car le plateau d'Yanina, qui présente le degré le plus aisé pour monter sur la chaîne grecque, est plus accessible que celui d'Ochrida;

et comme si la nature eût craint qu'on ne pût le gravir par les pentes trop roides du Thyamis et du Mavro-Potamos, elle a ménagé au nord et au sud des pentes plus douces, dans la vallée du Célydnus et dans celle de la Lourcha : en sorte que l'on peut regarder ces deux vallées comme les deux grandes routes de l'Épire. On doit donc attaquer la Grèce par le littoral de l'Épire, plutôt que par celui de l'Albanie ou de l'Acarnanie.

L'attaque par le littoral de l'Épire offrirait encore plus d'avantages à une armée, déjà maîtresse de Leucade ou de Corfou, parce qu'elle pourrait y établir sa base d'opération et en raccourcir la ligne; mais une armée d'invasion pourrait également partir de la côte d'Italie, parce que cette côte est très-rapprochée, vers Brindes et Otrante, de celle de l'Épire.

Les légions romaines passaient en une nuit de Brindes à Apollonie : toute autre armée passerait aussi promptement. D'Otrante à Aulone le trajet est encore plus court, et l'on trouve presque à mi-chemin la petite île de Sazos, sorte de halte, marquée par la nature. La côte autour du golfe d'Aulone est presque partout abordable; et si l'on veut, comme César, en atterrant, éviter les lieux fréquentés, on trouve çà et là des anses désertes, comme celle d'Oricum, presque toutes également favorables à un débarquement. Mais si le point de départ est établi à Corfou, on peut, au lieu d'aller tourner le golfe d'Aulone pour s'élever par la vallée du Célydnus sur le plateau d'Yanina, y monter directement par la vallée de la Pavla ou par celle de la Pistritza, débarquer une partie de l'armée dans la rade de Butrinto, et aller descendre avec l'autre sur la presqu'île de Prévéza, qui est sans contredit le point

le plus favorable à un débarquement, parce qu'une armée peut, en arrivant, s'y former à l'abri de l'isthme de Nicopolis et y subsister aisément, à cause du voisinage de la plaine de l'Arta, la plus fertile de l'Épire. C'est là le point le plus vulnérable de la Grèce et la raison de la grande importance, que l'on attacha à Nicopolis sous les Romains, et à Prévéza sous les Vénitiens.

L'armée ne doit pas au reste s'arrêter long-temps à Butrinto ni même à Prévéza, à cause de l'insalubrité des lieux, mais se porter de suite sur le plateau d'Yanina. Ce plateau étant le point capital de l'Épire, doit être le premier objet de toutes les lignes d'opération, et c'est vers ce point que doivent converger les divers corps de l'armée envahissante. La ville d'Yanina ne saurait les arrêter, parce qu'il est très-aisé de forcer les retranchements qui couvrent cette ville à l'ouest. Maîtresse d'Yanina, l'armée doit se diviser de nouveau en deux corps, et marcher de suite sur la Thessalie et la Macédoine; car ce n'est que dans ces deux provinces qu'elle peut vivre et combattre. Le reste de la Grèce n'a pas assez de subsistances pour des armées aussi dévorantes que les armées européennes, et n'offre d'ailleurs qu'un pays de chicane, où les paysans, presque tous armigères, tueraient les soldats en détail.

Du plateau d'Yanina, l'armée peut monter sur la chaîne grecque en deux colonnes : l'une, pour aller franchir le Pinde vers le col de Mezzovo et descendre en Thessalie avec le Pénée : l'autre, pour aller le franchir vers le col de Katara et descendre en Macédoine avec un affluent de l'Haliacmon. On occuperait ainsi tous les points dominants de la Grèce, et l'on

aurait tourné les deux principaux défilés de la péninsule, celui de Platamona, qui est le seul fortifié, et celui de Tempé, qui est le plus difficile à franchir. Le défilé des Thermopyles ne peut plus inquiéter que les savants, qui s'imaginent que tout est encore aujourd'hui, comme il y a deux mille ans. Le Sperchius par ses atterrissements a éloigné la mer du pied de l'OEta de près d'une demi-lieue, et l'on peut défiler aujourd'hui sur ce littoral en gros bataillons.

Les deux corps d'armée pourraient alors se réunir dans la Thessalie ou dans la Macédoine et s'y garder aisément, en occupant avec de simples détachements, au nord le défilé d'Uscup, à l'est celui de la Cavale, et au sud la position de Zeïtoun, qui ouvre toute la Grèce méridionale.

La Macédoine doit être le but ultérieur de toute expédition dans la Grèce, afin que d'un seul coup, on puisse séparer ce pays du reste de la Turkie, et opérer ensuite, sans crainte d'y être inquiété par les Turks.

Thessalonique et Démétriade étant toujours avec Chalcis et Corinthe les principales clefs du pays, il faudrait établir sur les deux premiers points des camps retranchés, qui par la disposition des côtes communiqueraient aisément entre eux, et dont les troupes pourraient en quelques marches se réunir sur le point le plus menacé. La Grèce, ainsi attaquée et occupée, est prise dans ses propres entraves, et ouvre un chemin facile jusqu'à Constantinople; mais pour garder cette péninsule, comme pour garder celle de l'Italie, il faut en occuper la tête et non la queue, qui est dans l'une en Morée, et dans l'autre en Sicile.

La Grèce pourrait donc être affranchie du joug des Turks par les seules nations maritimes de l'Europe, même sans le concours des Russes et des Autrichiens, qui n'ont paru jusqu'ici vouloir la conquérir que pour eux seuls; mais il faudrait qu'elle fût affranchie par la volonté de toutes et non d'une seule ou de deux, afin qu'elle ne devînt pas la proie de quelques-unes, et un sujet de division entre toutes les autres. Si la Grèce n'était affranchie que par la Russie ou par l'Autriche, elle serait partagée entre ces deux puissances, et l'on verrait se renouveler en Europe un démembrement aussi odieux que celui de la Pologne, et encore plus funeste à l'équilibre européen.

Le gouvernement turk est un gouvernement despotique établi sur les Grecs par la violence, et qui ne s'est point légitimé par le droit, puisqu'il ne s'est point modéré. La force, qui l'a établi, peut donc le renverser.

Il serait sans doute à désirer pour le repos de l'Europe que ce gouvernement se modérât de lui-même en réglant son pouvoir, et que les Turks et les Grecs pussent vivre paisiblement sous sa protection, en y jouissant des mêmes droits sans distinction de religion; mais si ces deux peuples ne peuvent pas se réunir en un seul corps de nation, à cause de l'incompatibilité de leurs mœurs et de leurs croyances, ils doivent se séparer, au lieu de s'entr'égorger.

Or dans la séparation de ces deux peuples, nous devons naturellement éprouver plus de sympathie pour les Grecs que pour les Turks, d'abord parce que les premiers sont plus opprimés et plus malheureux, ensuite parce que leurs mœurs et leurs opinions ont

plus d'analogie avec les nôtres, enfin parce que nous devons à leurs ancêtres et nos arts et notre civilisation.

D'ailleurs l'Europe civilisée est elle-même intéressée à ce que la Grèce soit rétablie parmi les nations indépendantes, parce que la Grèce indépendante pourrait servir à l'Europe de barrière contre les Turks, comme la Pologne lui en servait autrefois contre les Russes.

La Grèce, en reprenant son rang parmi les nations indépendantes, formerait un nouveau poids dans la balance politique et favoriserait l'équilibre de l'Europe: elle en favoriserait même le commerce, parce que les Grecs, devenus libres, deviendraient agriculteurs, manufacturiers et commerçants, et qu'en s'enrichissant eux-mêmes, ils enrichiraient les autres nations.

Mais quel gouvernement devrait-on donner aux Grecs? Celui qui paraîtrait leur convenir le mieux, parce que chaque nation a le droit de choisir le sien.

La royauté serait sans doute la forme la mieux en harmonie avec les autres gouvernements européens; mais cette forme est peut-être trop dispendieuse pour un pays aussi pauvre que le midi de la Grèce, dont le sol aride et ingrat ne produit qu'à force de travail; et si les Grecs, au sortir de l'esclavage, ne pouvaient pas supporter une autre forme de gouvernement que la royauté, il faudrait que leur roi eût la frugalité d'un simple magistrat, et qu'après avoir amélioré eux-mêmes leurs mœurs sous cette forme, ils en adoptassent une autre, et passassent successivement, à l'exemple de leurs ancêtres, de la royauté à l'aristocratie et de l'aristocratie à la polycratie ou à la république. Toutes les formes mixtes sont bonnes, et l'existence des petits états de l'Helvétie, prouve que les républiques peuvent

exister à côté des royautés, comme les royautés à côté des républiques. Cette variété des gouvernements offre même cet avantage, qu'elle prévient les révolutions, en offrant à chaque individu, qui peut ou qui veut se déplacer, un gouvernement selon son goût.

La Grèce avec ses montagnes, ses golfes, ses îles, son sol coupé en mille fragments, ne pourrait peut-être pas exister aujourd'hui sous un seul et même gouvernement, parce que les intérêts des différentes localités y sont trop divergents, et il faudrait la diviser d'abord en plusieurs états, afin que chacun d'eux y eût une administration particulière, adaptée à ses intérêts et à ses besoins; mais pour former dans la Grèce plusieurs états, il faudrait les bien circonscrire, parce qu'il n'y a que les états bien circonscrits, qui puissent être bien gouvernés. Or la meilleure manière de bien circonscrire les états, c'est de suivre la circonscription indiquée par la nature.

La Morée est naturellement circonscrite par l'isthme de Corinthe; et si on voulait bien circonscrire la Grèce méridionale, il faudrait la limiter à une ligne tirée du détroit de Lépanthe à celui des Thermopyles, coupant la chaîne grecque au mont Œta, ou même à une ligne tirée du golfe Ambracique au golfe Therméen, coupant la chaîne grecque au mont Pinde et suivant les crêtes des monts Cambuniens et du mont Olympe. La Grèce septentrionale est naturellement divisée par la chaîne grecque en deux parties bien distinctes, qui ont chacune leur circonscription à la chaîne illyrique ou mœsique. Cette dernière chaîne est le grand boulevard de la péninsule grecque, et elle la couvre au nord, comme le mont Olympe et le mont Œta la couvrent au sud. La

Grèce pourrait donc être étendue jusqu'à l'une de ces limites ou circonscrite aux deux autres, et former au moins trois états distincts, le premier comprenant toute l'ancienne Grèce jusqu'à la Thessalie, et les deux autres, séparés par la chaîne grecque, comprenant l'un, sur le littoral ionien, l'Épire et l'Albanie, et l'autre, sur le littoral égéen, la Macédoine et la Thrace. Mais il faudrait que ces trois états fussent unis entre eux par un lien fédératif, parce que le plus voisin de la Turkie ne pourrait se défendre contre elle, qu'avec la force réunie des deux autres. L'union fédérative est le seul moyen de donner aux petits états tous les avantages des grands, sans leur en donner les inconvénients. Les trois états de la Grèce pourraient donc exister sous des formes différentes, l'un sous la république et les deux autres sous la royauté, tous les trois sous une amphyctionie ou fédération. Le gouvernement amphyctionique est peut-être encore aujourd'hui celui qui convient le mieux à la Grèce moderne, comme à l'ancienne.

On ne peut donner aux états que les formes politiques, dont ils ont en eux-mêmes les éléments : or la péninsule grecque n'a maintenant encore que les éléments d'un gouvernement fédératif. La population n'y est pas homogène : chaque contrée y a ses mœurs particulières, chaque peuplade ses intérêts distincts : l'administration n'y peut être dirigée, la justice rendue, la milice exercée que par un gouvernement local, et il faut y passer par la fédération pour arriver à l'union intime. Mais si toute la péninsule grecque est réunie un jour sous un seul et même gouvernement, et qu'on veuille lui donner une bonne circonscription militaire,

il faudra alors y élever cinq grandes forteresses : trois vers Scoudari, Uscup et Philippopolis, aux débouchés des montagnes qui la séparent du reste de l'Europe, pour la défendre contre les puissances continentales : deux autres aux embouchures de l'Hellespont et du Bosphore, pour la défendre contre les puissances maritimes ; et transférer le siége du gouvernement à Thessalonique ou à Larisse. Constantinople, malgré son site admirable, est un point trop excentrique à la péninsule, et ne peut convenir qu'au siége d'un gouvernement, qui commande également à la Grèce et à l'Asie-Mineure.

La Grèce ne peut plus rester dans l'état d'anarchie où elle est tombée, parce que cette anarchie est aussi funeste aux autres nations de l'Europe, qu'à la Grèce elle-même. Il faut la pacifier, et pour la pacifier, l'affranchir, si les Turks ne veulent pas l'affranchir eux-mêmes : or la Grèce ne doit être affranchie que par un concert de toutes les puissances de l'Europe, afin qu'elle ne soit pas soumise à l'influence de l'une, plutôt qu'à celle d'une autre, et qu'en rentrant dans la société européenne, elle puisse tout à la fois recouvrer son indépendance et contribuer à maintenir l'équilibre de l'Europe.

Si l'on n'affranchissait qu'une partie de la Grèce, cette partie serait trop faible pour se défendre elle-même contre les autres nations de l'Europe, et elle ne pourrait pas contribuer à maintenir l'équilibre entre toutes, parce qu'elle serait nécessairement entraînée dans le tourbillon de l'une d'elles. La partie littorale serait obligée de passer sous la protection de l'Angleterre, et la continentale sous celle de la Russie :

or, quand même le protectorat d'une nation, aussi civilisée que l'Angleterre, pourrait être passagèrement utile à la Grèce, celui de la Russie lui serait au moins onéreux, s'il ne lui était pas nuisible; et il serait funeste à l'Europe, dont il renverserait l'équilibre.

Depuis que la Russie s'est étendue, le long de la mer Noire, jusqu'aux bouches du Danube, elle peut traverser ce fleuve sans obstacle, le remonter sur sa rive droite, et tournant l'Autriche par son côté le plus faible, pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. L'Autriche seule n'est plus contre la Russie une barrière suffisante, et la Turkie européenne mutilée ne pourrait pas en servir contre elle. Le Danube franchi, rien ne saurait plus s'opposer à la marche d'une armée russe sur Vienne, ou sur Constantinople. Or que deviendrait l'indépendance de l'Europe, menacée par un empire qui s'appuierait d'un côté à la Baltique, et de l'autre à la Méditerranée? Cet empire, il est vrai, n'existerait pas long-temps sans se démembrer; mais en attendant ce démembrement, l'Europe serait découverte sur toute sa frontière orientale. Il faut donc la couvrir de ce côté et contre les Russes et contre les Turks, et pour la couvrir contre les uns et les autres, affranchir toute la Grèce.

L'affranchissement entier de la Grèce ne peut être nuisible à aucune des nations européennes, et il peut être utile à toutes. La Grèce, par sa situation géographique dans un coin de l'Europe, ne peut pas être hostile envers les autres nations : elle n'a, comme l'Espagne, qu'une force purement défensive; et la frontière, qui la couvre au nord et qui la défend contre les autres états, défend aussi les autres états contre

elle. Elle ne peut donc pas être funeste au repos de l'Europe, et elle peut lui être favorable, en formant une nouvelle puissance continentale pour balancer la Russie, et même une nouvelle puissance maritime pour balancer l'Angleterre.

Mais si l'affranchissement de la Grèce doit être utile à l'Europe, il doit l'être bien plus à la Grèce, qu'il délivrera d'un joug avilissant, et dont il préparera la civilisation. C'est un bienfait que les nations civilisées doivent aux Grecs pour tous ceux qu'elles ont reçus d'eux. Quel est le peuple qui a plus de droits que les Grecs à la reconnaissance des nations européennes? Quel est celui qui a rendu plus de services au genre humain? Ils ont civilisé l'Italie, et l'Italie a civilisé l'Europe. Ils ont inventé presque tous les arts, qui rendent la vie douce et commode, et ceux qu'ils n'ont pas inventés, ils les ont perfectionnés. Presque tout ce que nous savons, nous l'avons appris dans leurs livres. Au sortir du berceau, leurs fables ont charmé notre enfance : dans la jeunesse, leurs préceptes ont formé notre esprit : hommes faits, ils nous ont instruits de tous nos devoirs : citoyens, ils nous ont appris à obéir aux lois, aux magistrats, à chérir la patrie, à nous dévouer pour elle : guerriers, à la défendre sur un champ de bataille : hommes publics, à la gouverner, et à défendre à la tribune, comme au barreau, ses justes droits. Leurs poètes, leurs orateurs, leurs historiens, leurs philosophes sont encore nos maîtres et nos instituteurs, et c'est d'eux que nous avons appris l'art de bien vivre et même celui de bien mourir. Tant et de si grands bienfaits ne peuvent pas être oubliés sur la terre; et tant que les hommes y conserveront quelque souvenir

de ce qui s'est passé avant eux, l'affranchissement de la Grèce sera le vœu de tous les esprits éclairés et de tous les cœurs généreux. L'astre, qui éclaira l'ancien monde, en reparaissant parmi nous, y répandra une lumière nouvelle, et cette lumière sera douce et bienfaisante comme celle de l'aurore : *surgo, ut prosim.* Tel est l'horoscope du nouvel astre qui se lève dans l'Orient.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE IV.

DES FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES DE LA TURKIE EUROPÉENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Du littoral de la Dalmatie.

Les frontières septentrionales de la Turkie européenne s'étendent depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire, et comprennent la Dalmatie turke ou l'Herzégovine, la Bosnie et les lignes de la Save et du Danube.

La Dalmatie se prolonge depuis le golfe de Cataro jusqu'à celui de Fiume et depuis l'Albanie jusqu'à la Croatie, le long de cette chaîne de montagnes qui sépare les eaux de l'Adriatique de celles du Danube. Cette chaîne, que je désignerai sous le nom de chaîne illyrique, parce qu'elle forme la charpente de l'an-

cienne Illyrie, est composée, comme la chaîne grecque, de deux autres chaînes, parallèles entre elles : l'une part du Monte-Negro et longe le littoral de la Dalmatie, l'autre du mont Scardus et longe le plateau de la Bosnie, et elles vont se réunir toutes deux vers les sources de la Kerka et de l'Ounna, pour aller se rattacher aux Alpes vers le fond du golfe Adriatique. La première est proprement la chaîne dalmatique, et l'autre la chaîne bosniaque.

Ces deux chaînes sont séparées l'une de l'autre par une haute vallée ou plutôt par un berceau plus ou moins profond, qui s'étend depuis l'Albanie jusqu'à la Morlakie et qui est généralement connu sous le nom d'Herzégovine : d'où l'on voit que la frontière turke présente de ce côté trois zones de terrain bien distinctes, une formant le littoral de la Dalmatie, une autre le berceau de l'Herzégovine et la troisième le plateau de la Bosnie.

Le littoral de la Dalmatie commence à celui de Raguse où l'on voit la ville de ce nom et ses deux ports, l'un au sud, très-petit et ne pouvant recevoir que des bateaux, l'autre au nord, plus spacieux et nommé le port Sainte-Croix. La ville, assise entre les deux ports sur un entablement du mont Saint-Serge, n'a qu'une simple enceinte flanquée de tours, et elle est dominée des hauteurs voisines. On lui donne sept à huit mille habitants, et l'on en donne environ cinquante mille au littoral ragusais, sur une zone de terrain d'environ 25 lieues de long sur une lieue et demie de large. La presqu'île de Sabioncello, où finit ce littoral, n'a d'importance que parce qu'elle ouvre la Narenta, qui ouvre elle-même de ce côté l'Herzégovine.

La Dalmatie ne commence proprement qu'aux bouches de la Narenta, quoiqu'on la prolonge communément, à travers le littoral ragusais, jusqu'à celles de Cataro, et elle s'étend presque en droite ligne jusqu'au fond du golfe de Morlakie. Cette lisière de côtes est très-dentelée, et elle est bordée d'une traînée d'îles, qui, s'enlaçant les unes avec les autres, forment entre elles et le continent un canal continu, semblable au lit d'un grand fleuve. Ce canal est plus facile à monter qu'à descendre, parce qu'il y a dans le golfe Adriatique deux grands courants, l'un qui va de l'embouchure du golfe à Venise, en suivant le littoral dalmatique, et l'autre qui se dirige de Venise à l'embouchure du golfe, en suivant le littoral italien : voilà pourquoi les vaisseaux, qui descendent de Venise à Corfou, suivent ordinairement la côte d'Italie, tandis que ceux qui montent de Corfou à Venise suivent le canal de Dalmatie.

Il n'y a peut-être point de navigation plus variée que celle de ce canal, aucune qui offre des paysages plus pittoresques. D'un côté est une chaîne de rochers, dont les pointes aiguës s'élèvent tantôt jusqu'à cent pieds au-dessus de l'eau, et tantôt se montrent à peine à sa surface : de l'autre, une chaîne d'îles, les unes nues et arides, les autres verdoyantes et parées de la plus brillante culture : ici des côtes brûlées et calcinées, là des vallons riants et bien ombragés.

La Narenta, en se jetant dans la mer, embrasse la petite île d'Opus, à la pointe de laquelle on aperçoit un fort triangulaire étoilé, fermé à sa gorge par deux demi-bastions, et commandant le cours inférieur de la rivière. La forteresse turke de Moustar, qui en com-

mande le cours supérieur, est une simple ville murée, à laquelle on a donné le nom de place forte.

La Narenta naît au pied des montagnes qui lient le Monte-Negro au mont Scardus, coule d'est en ouest le long de la chaîne bosniaque jusqu'à son confluent avec la Rama au-dessous du bourg d'Ostrokatz; et se détournant au sud, elle coupe transversalement la vallée de l'Herzégovine et va se jeter au-dessous de Moustar dans le golfe, auquel elle a donné son nom. Ce golfe est un grand bassin, parsemé de bas-fonds, sur les bords duquel on a élevé quelques batteries de côte; mais au-delà du golfe, on ne trouve plus aucune fortification jusqu'à la ville d'Almissa, située vers les bouches de la Cettina.

Tout le littoral, compris entre la Narenta et la Cettina, ne présente qu'un long amphithéâtre de montagnes pelées et rocailleuses, au pied desquelles on voit la petite ville de Macarska, et tout autour une ceinture d'oliviers, entremêlés de marasques ou cerisiers sauvages, avec le fruit desquels on fait le marasquin. Macarska, qui devrait lier Opus à Almissa, pour couvrir de ce côté le littoral dalmatique, n'est point fortifiée et ne peut pas l'être, parce qu'elle est placée au pied du mont Biacovo, qui la domine. Il faudrait lui choisir un autre emplacement.

Almissa ouvre la Cettina, comme Opus ouvre la Narenta. Cette petite ville, aujourd'hui demantelée, pourrait être aisément fortifiée, parce qu'elle est située au pied d'un rocher, dont le sômmet aplati serait très-propre à recevoir une citadelle. C'est la petite forteresse de Douaré, située à douze mille au-dessus d'Almissa, qui défend aujourd'hui l'entrée de

la Cettina, mais qui la défend mal, parce qu'elle n'est environnée que d'une simple enceinte crénelée, dominée des hauteurs environnantes.

La Cettina, le Titurus des anciens, naît au pied des montagnes qui lient la chaîne dalmatique à la chaîne bosniaque, et coule d'ouest en est jusque vers la forteresse de Douaré, où elle est arrêtée par une chaîne de rochers qui barrent son cours, et du haut desquels elle se précipite dans un gouffre par une chute, semblable à celle du Vélino dans la Néra. Sortie de ce gouffre, elle se détourne au sud, entre dans un ravin profond creusé entre deux montagnes, qu'elle semble avoir sciées pour se dérober à la lumière du soleil, et sort de ce ravin par une chute nouvelle, pour entrer enfin dans une riante vallée, qui s'ouvre insensiblement vers la mer, et qu'elle parcourt lentement à travers les plus vertes prairies[1].

A dix milles au-delà d'Almissa est la forteresse de Spalato ainsi nommée *a palatio* ou du palais de Dioclétien, et située au fond du golfe de Brazza sur l'isthme d'une péninsule, qui couvre la baie de Salone : c'est un grand carré, brisé le long de la mer et divisé en deux parties. L'une forme l'ancien palais de Dioclétien; l'autre paraît être d'une construction plus moderne, et elles sont toutes les deux enveloppées par une seconde enceinte, composée de trois bastions et de deux demi-bastions, sans fossés et sans glacis.

Spalato a une citadelle, nommée la *Grippe*, située à l'est de la ville sur un rocher élevé qui la domine,

1. Voy. le Voyage pittoresque de Cassas en Dalmatie.

mais qui est lui-même dominé : ce qui rendrait sa défense difficile. Cette citadelle est environnée d'une enceinte flanquée de cinq bastions, et elle a dans son intérieur un réduit à redans, dont l'angle méridional est défendu par un petit bastion.

La ville et le territoire de Spalato occupent une péninsule oblongue, derrière laquelle est un golfe profond, où débouche l'Hyader, qui n'a qu'un cours de trois milles, et qui, dès sa source, est une rivière. Au fond du golfe sont les ruines de Salone, patrie de Dioclétien; et au-dessus de Salone, sur la croupe du mont Mossor, la forteresse de Clissa, l'Andétrium des Romains, qui dans le moyen âge servit de place d'armes aux Uscoques, sorte de flibustiers de l'Adriatique. La forteresse de Clissa ressemble par son site à celle de Saorgio dans les Alpes maritimes : elle bouche la gorge étroite au fond de laquelle elle est située, et semble collée contre un rocher, bordé de toutes parts de précipices, mais dominé par deux sommités raboteuses, qui resserrent l'orifice du défilé. Le chemin, qui tourne au pied de la forteresse sur le tracé de l'ancienne voie *Gabinienne,* est taillé dans le flanc de la montagne; et comme c'est la route principale de Spalato dans la Bosnie, Clissa a passé jusqu'ici pour une des meilleures forteresses de la Dalmatie; mais outre qu'elle peut être tournée, elle manque d'eau et ne saurait en avoir, parce qu'elle est fondée sur un roc, où l'on ne peut creuser de puits : or une forteresse sans eau ne peut pas faire une longue résistance. La sourcilleuse Clissa ne mérite donc pas sa réputation, malgré son triple rang de terrasses et son superbe site.

En s'élevant directement de Salone vers l'arc que forme la Cettina dans son cours supérieur, on trouve au-dessus de la forteresse de Clissa celle de Sign, bâtie également sur un roc escarpé, inaccessible sur trois de ses fronts, et défendue sur le quatrième par deux redoutes. Cette forteresse serait donc très-facile à défendre; mais elle a l'inconvénient d'être située au fond d'une vallée sans issue, et elle pourrait être aisément masquée.

Salone, la ville la plus importante de la Dalmatie sous les Romains, n'est plus aujourd'hui qu'un chétif village, qui conserve à peine quelques vestiges de son ancienne grandeur. On voit par ses ruines qu'elle était située sur le rivage de la mer, et que la colline voisine, où l'a placée César, ne pouvait être que le site de sa citadelle.

L'Hyader, qui baigne les ruines de Salone, nourrit des truites d'un goût exquis : ce qui a fait dire à un écrivain plus friand que judicieux, que Dioclétien avait abdiqué l'empire, pour aller manger des truites à Salone.

Trau, l'ancienne Tragurium, située à l'ouest de Salone sur une petite île artificielle, qui communique par des pont-levis, d'un côté à l'île de Bua et de l'autre au continent, lie la forteresse de Spalato à celle de Sébénico; et Sébénico lie Trau à Zara.

Trau n'est environnée que d'une simple enceinte, flanquée de tours, et n'a aucune importance; mais Sébénico, située aux bouches de la Kerka, comme Almissa l'est à celles de la Cettina, en a une très-grande et par son port et par ses fortifications.

La ville de Sébénico est au fond d'une baie bien

abritée, et elle s'élève en amphithéâtre sur le dos d'une montagne, dont la mer baigne le pied. Au sommet de la montagne est une citadelle, qui domine toute la baie, et à l'entrée de la baie le fort San-Nicolo, bâti sur une île réunie par une jetée au continent.

La Kerka descend des mêmes montagnes que la Cettina, et coule d'abord vers l'ouest; mais ensuite elle se détourne au sud au-dessous de la forteresse de Knin, pour aller se jeter vers la petite ville de Scardona dans la baie de Sébénico.

La forteresse de Knin est située sur le sommet d'un rocher, et passe, comme Clissa, pour une des plus fortes positions de la Dalmatie; mais elle est mieux défendue par son site que par les ouvrages de l'art. Scardona n'est guère connue que par ses belles cascades, qui rappellent celles de Tivoli.

Le littoral de Sébénico n'est plus séparé de celui de Zara que par la vallée nue de la Slossella, où végète une race d'hommes abrutis et réduits à se nourrir des coquillages, que la mer dépose sur leurs tristes bords; mais à côté de ce pays désert et sauvage, la nature, qui aime les contrastes, a placé les brillantes campagnes de Zara, les mieux cultivées de la Dalmatie et les plus fertiles en vin, en huile et en fruits de toute espèce.

Zara, l'ancienne Zadera, est aujourd'hui la meilleure forteresse de la Dalmatie : elle est située sur une petite péninsule, que l'on a détachée par une coupure du continent, en sorte que la mer l'environne de tous côtés, et rend sa défense très-facile. C'est un parallélogramme flanqué de bastions sur trois de ses fronts, et défendu sur le quatrième ou sur celui de la cam-

pagne, par un ouvrage à corne. On évalue sa population à dix ou douze mille habitants.

Le littoral de la Dalmatie finit au-delà de Zara, au golfe de Morlakie, qui s'enfonce dans les terres jusqu'à Fiume. Ce golfe est parsemé de très-beaux havres; mais il est exposé à des raffales, qui font dérader les vaisseaux.

Tout le littoral, compris entre la Cettina et la Kerka et plus particulièrement entre la Kerka et le golfe de Morlakie, est habité par une race d'hommes, issus des anciens Slaves ou Esclavons, et qui en se mêlant avec les naturels du pays ont conservé les mœurs âpres de leurs ancêtres.

Les Morlakes sont hospitaliers et fidèles dans leurs engagements; mais ils sont en même temps cruels, vindicatifs, et ils allient les vices les plus honteux aux vertus les plus généreuses.

L'amitié, parmi les hommes, est le plus doux des sentiments : chez un Morlake, c'est quelque chose de plus, c'est un sentiment religieux. Deux jeunes garçons ou deux jeunes filles s'unissent-ils par l'amitié, le prêtre bénit leur union et la consacre. Dès lors tout devient commun entre les amis : plaisirs et peines, fortune et revers, tous les biens et tous les maux : ils semblent vivre de la même vie, et il n'est pas rare de voir un ami s'immoler pour son ami.

Mais si les amitiés chez les Morlakes sont éternelles, leurs inimitiés le sont aussi; et de toutes les passions humaines, la vengeance est la dernière qui meure dans leurs cœurs : ils la transmettent même comme un héritage à leurs enfants, et leur dicton favori, au lit de la mort, est : *qui ne se venge pas, ne se sanctifie pas.*

Les Morlakes cultivent un terrain ingrat, logent dans des huttes et paraissent pauvres au premier aspect; mais ils ne le sont pas autant qu'ils le paraissent : ils ont en général peu de besoins, et les satisfont sans peine. Ils sont d'ailleurs parcimonieux, et souvent même ils poussent la parcimonie jusqu'au ridicule. Ont-ils un bourbier à traverser? ils ôtent leurs souliers, pour ne pas les user. Survient-il un orage? ils se dépouillent de leur casaque pour ne pas la mouiller.

Ces hommes sont très-vigoureusement constitués, et semblent en quelque sorte participer de la dureté de leurs rochers. Ceux qui habitent au-dessus de Zara, dans la riante vallée de Kotar, ont le teint frais et vermeil; mais les autres sont en général bruns et hâlés, et ils ont tous la taille élancée, les membres nerveux et le regard altier.

Les Morlakes et en général les Esclavons occupent les vallées de l'intérieur, et les Dalmates, proprement dits, les villes et le littoral. Ceux-ci paraissent être indigènes, et ceux de Spalato, de Sébénico et de Zara sont les plus civilisés de tous : ils ont les mœurs des Italiens, leur dissimulation, leur mollesse, et jusqu'à leur mignardise; mais en imitant leurs mœurs, ils ont pris tous leurs vices, sans prendre aucune de leurs vertus. Les Esclavons sont un peuple neuf, et les Dalmates un peuple dégénéré.

Le groupe de montagnes, qui borde le golfe de Morlakie, lie la chaîne dalmatique à la chaîne bosniaque et ces deux chaînes à la chaîne alpine : c'est un des principaux nœuds des grandes montagnes de l'Europe. De ce groupe descendent, d'un côté la Cettina et la Kerka dans l'Adriatique, et de l'autre

l'Ounna et la Koulpa dans la Save. Ces rivières séparent aujourd'hui le territoire turk du territoire autrichien : l'Ounna sépare la Bosnie de la Croatie, et la Save la sépare de l'Esclavonie. Il y a une route qui s'élève directement du golfe de Morlakie sur la crête de la chaîne, vers les sources de la Kerka, et qui descend avec l'Ounna sur la Save : c'est la route de Bihatz dans la Croatie turke; mais la route la plus suivie, et la seule praticable pour de l'artillerie, traverse la chaîne plus au nord, et descend avec la Koulpa sur la Save : c'est la route de Fiume à Carlstâd dans la Croatie autrichienne, la voie nommée Caroline, qui par ses belles chaussées rappelle les anciennes voies romaines, et qui a été égalée, pour ne pas dire surpassée par quelques autres chaussées, que les Français ont construites, sur le littoral de la Dalmatie, pendant le peu de temps qu'ils ont occupé ce pays. Toutes ces routes aboutissent à Fiume, qui est le port de la Hongrie, comme Trieste est celui de l'Autriche.

La Dalmatie, depuis le golfe de Morlakie jusqu'à celui de la Narenta, a 50 lieues de long, et elle en a 75, si on l'étend à travers le littoral ragusais jusqu'au golfe de Cataro. Sa largeur varie depuis deux jusqu'à vingt lieues, et on évalue le revenu annuel de son agriculture à 25 millions de francs et celui de sa navigation et de son commerce à plus de dix. Sa population, mêlée d'Esclavons et d'indigènes, est portée à 350 mille individus. Les Esclavons habitent l'intérieur des terres, et même tout le littoral depuis les bouches de la Cettina jusqu'à celles du golfe de Cataro. Ceux de l'intérieur ne connaissent guère d'autres arts que l'agriculture et le pastorage; mais ceux de la côte

se livrent presque tous à la navigation, et font dans le Levant ce cabotage immense, qui en donnant une marine à l'Autriche, a éveillé depuis quelque temps l'attention de toute l'Europe. Les Esclavons sont les meilleurs matelots de l'Adriatique, et les matelots de l'Adriatique les plus hardis et les plus aventureux de toute la Méditerranée.

Rien n'est plus varié que l'aspect de la Dalmatie: sur le littoral, ce sont des rochers jetés çà et là comme sans dessein, des buissons âpres, presque point de terre ou des terres rapportées, et pour tout ornement la morne verdure de quelques bruyères; mais dans l'intérieur le paysage change et se diversifie : ce sont des vallées verdoyantes qui serpentent au pied de montagnes déchiquetées, dont les cimes noirâtres surplombent des abîmes, et au bord de ces abîmes de vastes rideaux de pins et de chênes verts, que la main du temps a comme étendus au milieu du chaos. Ce mélange de montagnes nues et de vallées ombragées, ce passage brusque de la nature brute à la nature vivante et animée, donnent à la Dalmatie et à ses campagnes, un ton, des couleurs et une physionomie, qui fait de cette contrée le pays le plus singulier et le plus pittoresque de l'Europe.

CHAPITRE II.

De l'Herzégovine.

Entre la chaîne dalmatique et la chaîne bosniaque est une haute vallée longitudinale, qui se prolonge depuis le Monte-Negro jusqu'aux montagnes de Morlakie et qui forme la Dalmatie turque ou l'Herzégovine. Ainsi la Dalmatie est composée de deux zones de terrain, ou, si l'on veut, de deux terrasses, l'une au-dessus de l'autre, la première maritime et sous la domination de l'Autriche, la seconde intérieure et sous la domination de la Turkie.

Quand on veut pénétrer de l'Albanie dans l'Herzégovine, on remonte la Moracca jusqu'à Podgoritza, et l'on va passer le Monte-Negro, vers le point où il se rattache au mont Scardus, pour descendre par le bourg de Nitchiki dans la vallée de la Trébignitza. Le fort de Kloboch, situé à la tête de cette vallée, n'est qu'un simple carré flanqué de tours, et pourrait être aisément tourné; mais le passage du Monte-Negro est très-difficile, et ne serait pas accessible à de l'artillerie. La vallée de la Trébignitza est une vallée nue, qui ne présente quelques cultures qu'autour du bourg de Trébigné, l'ancienne Terbunium. Ce bourg est défendu

par un petit fort, comme presque tous ceux de l'Herzégovine.

Un chaînon intermédiaire entre la chaîne dalmatique et la chaîne bosniaque et qui se prolonge depuis Kloboch jusqu'à Névésin et depuis Névésin jusqu'aux sources de la Rama, à travers la Narenta, sépare la vallée supérieure de cette rivière des vallées inférieures de Gloubigné et de Stolatz, et semble participer de la nature des deux chaînes : il est pierreux et nu sur les versants du sud, et recouvert de terre et de verdure sur ceux du nord. Ce chaînon forme la limite naturelle entre les montagnes productives et stériles, et sépare la zone de terrain, où les rivières se forment peu à peu et d'une manière successive, de la zone où elles sortent de terre toutes formées. De très-beaux bois et d'excellents pâturages couvrent le revers septentrional, tandis que le revers méridional est stérile, et ne présente à l'œil qu'une masse informe de rochers, sillonnée par des vallées sans eau. Quelques combes plus ou moins larges ou profondes, recouvertes d'une couche de terre dont les eaux pluviales ont dépouillé les monts voisins, y coupent seules la nudité du désert, et y ressemblent à des *oasis*, semées au milieu des sables. Telles sont à l'est de la Narenta les vallées de la Trébignitza, de Campo-Popovo, de Gloubigné et de Stolatz, et à l'ouest celles d'Imoski, de Dovno, de Livno et de Glamotch. Toutes ces vallées, qui forment avec celles de la Narenta la meilleure partie de l'Herzégovine, sont des espèces d'entonnoirs, ou des berceaux sans issue, dans lesquels viennent se perdre toutes les eaux des montagnes voisines, et qui sont inondés ou arides suivant la différence des saisons.

Les montagnes nues, qui environnent les vallées de l'Herzégovine, ne sont habitées que par les Heyduks, race d'hommes à demi-sauvages, vivant isolés sur les frontières de deux empires, sans reconnaître les lois d'aucun. Ces hommes sont des bandits de tous les pays voisins, qui font durant le jour le métier de voleurs, et qui durant la nuit vont se réfugier dans des cavernes, où ils vivent comme des loups. Les paysans des vallées, qui rencontrent ces vagabonds dans leurs incursions, tirent sur eux comme sur des bêtes fauves, et cette espèce de chasse est en quelque sorte tolérée, comme celle du loup et du sanglier.

Moustar et Livno sont les deux seules villes un peu importantes de l'Herzégovine. Tous les autres lieux ne sont que de misérables bourgs, les uns ouverts, les autres seulement défendus par des forts à demi ruinés.

La ville de Moustar est située sur la Narenta entre Opus et Ostrokatz au milieu d'une vallée cultivée en oliviers et en vignes, et elle est divisée par la rivière en deux quartiers, liés l'un à l'autre par un pont de pierre et enveloppés tous deux par une enceinte crénelée, flanquée de tours, les unes rondes, les autres carrées, quelques-unes casematées et couronnées de plate-formes, où l'on a hissé du canon. Dans l'un des deux quartiers est un réduit fermé, qui lui sert de citadelle et où réside un pacha à deux queues, dont le commandement s'étend sur toute l'Herzégovine. Moustar est le siége de toute l'administration du pays, et on lui donne une population de dix à douze mille habitants, la plupart Turks. L'aspect extérieur de la ville est agréable, parce que ses maisons, entremêlées d'arbres verts, sont surmontées par les coupoles et les mina-

rets des mosquées; mais l'intérieur en est sale et dégoûtant, comme celui de toutes les villes turkes, où les maisons ne sont pas dispersées en groupes.

Imoski, à l'ouest de Moustar, n'est qu'un marché turk, environné de quelques groupes de maisons; et Dovno, l'ancienne Delminium, au nord d'Imoski, n'est qu'un bourg de deux mille habitants au plus, environné de ruines; mais Livno, à l'ouest de Dovno, est une petite ville de cinq à six mille habitants, située à l'extrémité d'une grande plaine, au pied de la chaîne bosniaque et sur les bords d'un ravin, où coule la Pistritza. Cette ville est fermée sur la moitié de son pourtour par une enceinte crénelée, et défendue sur l'autre par un ravin profond et par cinq tours, qui couronnent les rochers, au pied desquels elle est assise; mais comme son enceinte est mal défilée des hauteurs voisines, la défense en serait très-difficile. Une partie des maisons est hors de l'enceinte, et borde les deux rives de la Pistritza. Le bourg de Glamotch, à l'ouest de Livno, termine de ce côté l'Herzégovine, et n'est composé que de quelques groupes de maisons.

L'Herzégovine est en général un pays nu et aride, où la population est rare, dispersée, et presque toute composée de Musulmans, et des Musulmans les plus féroces de la Turkie. Il faut cependant excepter ceux de Moustar, qui paraissent avoir un peu moins d'âpreté dans leurs mœurs.

Plusieurs routes conduisent de la Dalmatie dans la Bosnie à travers l'Herzégovine. La première part de Raguse, s'élève au nord sur la chaîne pierreuse qui sépare le littoral ragusais de la vallée de la Trébignitza, traverse la plaine de Popovo et celle de Gloubigné;

d'où elle va passer vers Névésin le chaînon intermédiaire qui sépare la vallée de Stolatz de celle de la Narenta, pour monter sur la chaîne bosniaque vers les sources de la Drina, et descendre par Uloch en Bosnie vers le bourg de Foccia ou vers celui de Gorosdé : c'est la route la plus courte; mais elle est très-difficile en hiver, et on lui préfère celle de Moustar. Celle-ci côtoie le littoral ragusais jusqu'à l'embouchure de la Narenta, remonte cette rivière depuis Opus jusqu'à Moustar et même jusqu'à Ostrokatz; d'où en tournant à l'est, vers le bourg de Cognitza, elle va passer la chaîne bosniaque au mont Ivan, et descendre en Bosnie avec les affluents de la Bosna vers le bourg de Tarkin ou vers la petite ville de Fognitza, renommée par ses forges. C'est la route de Raguse à Bosna-Seraï, et l'un des passages les plus fréquentés de la Bosnie. Tous les chemins, qui viennent du littoral de Cataro ou de celui de Raguse, aboutissent à Cognitza, et débouchent en Bosnie à travers le mont Ivan.

Une autre route monte directement de Macarska ou d'Almissa à travers le mont Biacovo sur le plateau d'Imoski, et conduit à travers la chaîne dalmatique à Dovno; d'où elle s'élève vers les sources de la Rama sur la chaîne bosniaque, pour descendre en Bosnie avec le Verbaz vers la petite ville de Scopia; mais cette route est très-difficile et peu fréquentée. La route la plus suivie est celle de Spalato, l'ancienne voie *Gabinienne :* elle s'élève sur le premier gradin de la chaîne dalmatique vers la forteresse de Clissa, traverse le plateau nu de Dixmo et descend par le fort de Sign dans la vallée de la Cettina; d'où elle s'élève, vers le khan de Bilibrich, sur la crête nue du mont Prolog,

pour descendre dans la plaine de Livno, qui est le point central où viennent converger toutes les routes du littoral de la Dalmatie depuis Almissa jusqu'à Zara.

En sortant de Livno, le chemin commence à s'élever sur la croupe de la chaîne bosniaque. Coupé d'abord en rampes douces, il devient ensuite roide et pierreux. Le terrain est nu, et n'offre aucune espèce de culture. On parvient ainsi, en côtoyant le pied des montagnes, jusqu'au village de Svitza, situé à la tête d'un vallon, où viennent se réunir, d'un côté le chemin de Dovno, et de l'autre celui de Glamotch. Svitza est une position très-importante, parce qu'elle est au débouché de toutes les vallées de l'Herzégovine, qui sont à l'ouest de la Narenta, et elle mériterait d'être défendue par quelque retranchement.

On s'élève ensuite de Svitza sur la croupe du mont Sulliaga, qui est, comme le mont Ivan, un des points culminants de la chaîne bosniaque, et l'on arrive après une montée longue et pénible sur le plateau de Kupris, qui forme la ligne de partage entre les eaux de l'Adriatique et celles du Danube.

Ce plateau est élevé de sept à huit cents toises au-dessus du niveau de l'Adriatique, et présente une aire circulaire de six à sept lieues carrées de superficie, entièrement nue vers son centre, mais légèrement gazonnée et bordée de quelques bois vers ses bords et surtout vers les versants du nord. C'est le point dominant de la Bosnie, et le plus propre à recevoir en temps de guerre un camp retranché. Le village de Kupris est situé à l'extrémité du plateau, au pied d'une éminence, sur laquelle est une petite enceinte

circulaire, flanquée de trois tours, dont l'une porte du canon. On a planté des palissades sur une partie du pourtour pour masquer les brêches. C'est là un des 48 forts de la Bosnie : il peut donner une idée de tous les autres.

Dès qu'on a passé le village de Kupris et franchi les derniers cols de la chaîne, le pays change d'aspect : le terrain se rompt, s'incline au nord et se couvre d'arbres et de verdure. On aperçoit dans le creux des vallons les plus beaux herbages, et l'on descend par le fort d'Ak-hissar dans la vallée du Verbaz vers la petite ville de Scopia. La descente est rapide et difficile ; mais la vallée, où l'on débouche, s'élargit peu à peu et paraît très-fertile : de tous côtés s'étendent de longs rideaux de bois. On entre à Scopia par un pont de pierre, et l'on descend de Scopia à Yaïtza en côtoyant le Verbaz ; ou tournant vers l'est, on remonte un petit affluent nommé la Levka ; et après avoir traversé un contrefort, qui sépare les eaux du Verbaz de celles de la Bosna, on descend avec la Laschva à Traünik. C'est la route la plus fréquentée de la Dalmatie en Bosnie.

Enfin une dernière route s'élève de Sébénico ou de Zara à la forteresse de Knin et jusque vers les sources de la Kerka, pour aller passer les deux chaînes vers le point où elles se réunissent, et descendre dans la Croatie turke avec les eaux de l'Ounna ; mais de toutes ces routes, les seules praticables pour une armée seraient celle de Cognitza à travers le mont Ivan, et celle de Dovno ou de Livno à travers le plateau de Kupris, parce qu'elles traversent les deux chaînes vers les seuls points où elles sont accessibles.

Ces deux chaînes, séparées l'une de l'autre par les vallées de Glamotch, de Livno, de Dovno et d'Imoski à l'ouest de la Narenta, et par celles de Stolatz, de Gloubigné, de Campo-Popovo et de Trébigné à l'est de cette rivière, ne diffèrent pas moins entre elles par leur aspect, que par leur nature.

La chaîne dalmatique, dont les sommets aigus ressemblent à la dentelure d'une scie, n'offre qu'une masse de rochers nus, du pied desquels sortent des ruisseaux tout formés, qui vont se perdre dans des gouffres ou qui s'écoulent dans l'Adriatique; tandis que la chaîne bosniaque est presque partout boisée et recouverte d'une couche de terre végétale, d'où sortent des rivières, qui grossissent dans leur cours et qui vont porter leurs eaux dans la Save par la Drina, la Bosna, le Verbaz et l'Ounna. La première chaîne paraît calcaire, tandis que l'autre repose sur des bancs de schiste et de granit.

La chaîne dalmatique s'élève en allant de l'est à l'ouest et a son point culminant au mont Prolog, tandis que la chaîne bosniaque s'élève en allant de l'ouest à l'est et ne commence à se pyramider qu'au mont Ivan, du sommet duquel on aperçoit encore d'autres pics plus élevés qui se succèdent à diverses hauteurs comme les flots soulevés d'une mer agitée, et dont quelques-uns paraissent isolés et dominer tous les autres. Ceux-ci sont les plus rapprochés du mont Scardus, qui est le nœud des deux chaînes et le point dominant de toute la Turkie européenne, puisque c'est de ce point que descendent l'Axius dans la mer Égée, la Moracca dans l'Adriatique, la Drina dans la Save et la Morava dans le Danube.

CHAPITRE III.

De la Bosnie.

La Bosnie s'étend depuis l'Albanie jusqu'à la Croatie sur les flancs de la chaîne bosniaque, et elle est formée de quatre principaux bassins, de ceux de la Drina, de la Bosna, du Verbaz et de l'Ounna.

La Drina ou le Drin bosniaque naît, comme le Drin albanais, dans les flancs du mont Scardus; mais elle coule sur son revers septentrional, et elle est formée de deux affluents : du Lim et de la Drina, proprement dite, qui viennent, l'un des bourgs de Priépol et de Préboï, l'autre de ceux de Foccia et de Gorosdé, et qui se réunissent tous deux vers la petite ville de Vitchgrad; d'où le fleuve, en se dirigeant au nord et en séparant la Servie de la Bosnie, descend à Zivornik et va se jeter dans la Save sous le fort de Ratzka.

Priépol et Préboï sur le Lim, et Foccia et Gorosdé sur la Drina, ne sont que des bourgs ouverts; mais la petite ville de Vitchgrad est environnée d'une enceinte flanquée de tours, et peut avoir trois à quatre mille habitants. On y passe la Drina réunie au Lim sur un pont de pierre, qui paraît être un ouvrage des Romains.

La ville de Zivornik, au-dessous de celle de Vitchgrad, peut avoir huit à dix mille habitants, et passe pour la meilleure forteresse de la Bosnie, quoiqu'elle ne soit fermée que d'une simple enceinte, flanquée de tours. Le front du côté de la Servie est bien défilé; mais celui du côté de la Bosnie est dominé de très-près, et pourraît être aisément battu.

Ratzka n'est qu'un petit fort étoilé, bâti au confluent de la Drina et de la Save, pour défendre l'entrée de la Bosnie du côté de l'Esclavonie.

La Bosna forme le second bassin de la Bosnie : elle naît au pied des montagnes qui vont se rattacher au mont Ivan; et après avoir reçu la Migliaska vers Bosna-Seraï, la Lépinitza vers Tarkin et Fognitza, et la Laschva au-dessous de Traunik, elle fait vers l'ouest un grand coude, au fond duquel est Vrandouk, passe à Xepsé et à Maglaï, et va se jeter dans la Save au-dessous de Dobor.

La ville de Bosna-Seraï, capitale de la Bosnie, est située sur la Migliaska, au fond d'un bassin très-fertile et environné de montagnes de granit, riches en métaux et surtout en fer. Ces montagnes forment autour de la ville une espèce de croissant, au sommet duquel est une citadelle quadrangulaire, flanquée de tours rondes et liée à la ville par un petit fort qui la domine, et qui est lui-même dominé par la citadelle. La ville s'élève en amphithéâtre sur la pente du croissant et présente un coup-d'œil agréable; mais elle est sale et mal bâtie à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur elle n'est environnée que d'un simple mur percé de meurtrières. Bosna-Seraï passe cependant pour une des plus grandes villes de la Turkie, et on lui donne

une population de 60 mille habitants, parmi lesquels les trois quarts sont Turks, et le reste est mêlé de chrétiens du rit grec et du rit latin. La population turke est remarquable par sa beauté et surtout par son courage; mais elle est inquiète et turbulente: elle jouit cependant de quelques droits municipaux, et elle a un conseil d'*ayans* ou notables de son choix, qui modère l'administration locale, composée d'un mollah ou juge de premier rang, et d'un moutselim ou gouverneur civil. C'est pour cette raison qu'on en a éloigné le pacha ou gouverneur militaire, qui réside ordinairement à Traunik.

Traunik, le siége du pacha, est peuplée de huit à dix mille habitants, et elle est située vers l'un des principaux débouchés de la chaîne bosniaque et vers le confluent de la Laschva et de la Bila, à la tête d'une étroite vallée. Un fort carré, bâti sur une espèce de promontoire, entre les deux torrents, occupe le fond de la vallée et domine la ville; mais il est lui-même dominé par les hauteurs voisines.

Les autres principales défenses de ce bassin de la Bosnie sont toutes au nord de Traunik sur la Bosna. Le premier de ces forts, celui de Vrandouk, n'est environné que de quelques maisons: il est posé sur un pic dans une gorge de la Bosna et ferme exactement cette gorge; en sorte que l'on ne peut descendre la rivière sans passer sous son feu; mais il y a près de là un sentier, par lequel on peut le tourner. Le fort de Xepsé est environné d'un bourg de deux à trois mille habitants et consiste dans un simple carré à redans, avec un fossé en avant, bordé de palissades. Celui de Maglaï est dominé, et l'on peut en approcher

à trente toises, sans en être vu : il est environné de 200 maisons au plus; mais ces maisons offrent de loin une assez jolie perspective, parce qu'elles s'élèvent en amphithéâtre sur la rive droite de la Bosna. Le fort de Dobor ne vaut pas mieux que les trois autres, quoiqu'il ait été bâti pour défendre l'entrée du pays contre une armée ennemie qui viendrait de l'Esclavonie, et qui ayant passé la Save sous Brod, voudrait pénétrer dans la vallée de la Bosna.

Le Verbaz forme le troisième bassin de la Bosnie. Cette rivière naît au pied de la chaîne bosniaque au-dessus de Scopia, descend à Yaïtza et va se jeter dans la Save au-dessous de Banialouka.

Scopia est une petite ville d'environ deux mille habitants, qui n'est défendue que par un petit fort à demi ruiné, quoiqu'elle soit au principal débouché de la chaîne bosniaque. La ville d'Yaïtza, l'ancienne résidence des rois de Bosnie, est située au-dessous de celle de Scopia, au confluent de la Plièva et du Verbaz : elle peut avoir environ trois mille habitants, et elle est fermée d'une muraille crénelée, flanquée de tours, à un angle de laquelle on voit sur une éminence, le long de la Plièva, un fort ou château, qui lui sert de citadelle; mais on peut en approcher de très-près par un chemin creux, sans en être vu, et le surprendre: il faudrait l'agrandir. Le Verbaz, qui n'en est qu'à un quart de lieue, fait en descendant vers la Save, un grand coude, au fond duquel est la ville de Banialouka, la plus importante des trois. On lui donne sept à huit mille habitants, et elle est située vers le confluent de la petite rivière de Bania, où l'on a construit un fort qui domine la ville et qui est lui-même

dominé. Ce fort n'est d'ailleurs enveloppé que par un fossé peu large et peu profond : l'escarpe n'a que dix à douze pieds, et n'est revêtue qu'en bois. On passe à Banialouka le Verbaz sur un pont de bois, dont les piles sont en pierres : ce qui fait de cette place une bonne position de passage, où les Turks auraient dû construire une grande forteresse, au lieu d'un petit fort.

L'Ounna arrose le quatrième bassin de la Bosnie : elle naît au pied du mont Chator, qui lie la chaîne bosniaque à la chaîne dalmatique, et coule d'abord vers l'ouest jusqu'au bourg d'Ostrovitza, et même jusqu'à la petite ville de Bihatz; mais elle tourne ensuite au nord, descend à Novi et va se jeter au-dessous de Doubitza dans la Save, en séparant la Bosnie de la Croatie autrichienne. Bihatz, Novi et Doubitza peuvent donc être regardées comme les trois clefs de la Bosnie.

La petite ville de Bihatz, peuplée de deux à trois mille habitants, est le chef-lieu d'un canton, connu sous le nom de Croatie turke : elle n'est défendue que par un fortin carré, fermé d'un simple mur non terrassé; et comme ce fort est placé dans un angle, qui fait saillie sur un territoire étranger, il serait aussitôt pris que tourné.

Le fort de Novi, au-dessous de celui de Bihatz, est destiné à défendre la petite ville de ce nom; mais il est dominé sur le front de la campagne, et n'a de ce côté qu'un petit fossé de dix à douze pieds d'escarpe au plus, et deux petits bastions, à moitié ruinés. Ce fort, situé au confluent de la Sanna et de l'Ounna, occupe une très-belle position; toutefois il aurait fallu

le mieux défiler des hauteurs, qui le commandent. Novi est véritablement la clef de la Bosnie, parce qu'en vous ouvrant la vallée de la Sanna, elle vous introduit tout-à-coup dans le cœur du pays.

Au fond d'un coude, que fait l'Ounna entre Novi et Doubitza, est la petite ville autrichienne de Costanitza, où l'on avait établi dans ces derniers temps un entrepôt pour les marchandises turkes, venant à Trieste à travers la Bosnie.

Le fort de Doubitza est encore plus mauvais que ceux de Novi et de Bihatz : il n'est revêtu qu'en bois et ne serait pas à l'abri d'un coup de main. Ce fort est environné, comme tous les autres forts construits sur la ligne de l'Ounna, d'un bourg, peuplé par des Turks et des chrétiens.

Telles sont les principales défenses de la Bosnie, parmi lesquelles on ne peut guère compter que sur celles de Banialouka et de Zivornik, qui ne sont elles-mêmes que des noyaux de camps retranchés.

CHAPITRE IV.

De la principale route qui traverse la Bosnie.

Il faut maintenant, pour se faire une idée de la charpente de la Bosnie, parcourir la principale route qui

traverse le pays, et qui va de la Croatie en Macédoine : c'est la route de Trieste à Constantinople.

Cette route franchit l'Ounna à Bihatz, à Novi ou à Doubitza, mais plus ordinairement à Novi, qui est le point intermédiaire. La route de Novi remonte la vallée de la Sanna, qui paraît d'abord très-resserrée, mais qui s'ouvre ensuite vers le fort de Priédor, construit dans une île de la Sanna. Le bourg de Priédor, bâti sur la rive opposée, peut avoir deux mille habitants, moitié Turks et moitié chrétiens : c'est le nœud des deux routes de Banialouka et d'Yaïtza. La première se dirige à l'est, rejoint au fort de Kozaratz le chemin de Doubitza; et remontant la Gioménitza jusqu'au pied des montagnes qui séparent les eaux de l'Ounna de celles du Verbaz, elle franchit ces montagnes vers les sources de la petite rivière de Siroka, et descend avec la Bania à Banialouka.

Le fort de Kozaratz est un petit rectangle flanqué de tours, environné d'un simple fossé, qui n'a pas plus de douze pieds d'escarpe et qu'on peut laisser sur la gauche, en filant directement dans la vallée de la Gioménitza; d'où l'on passe dans celle de la Siroka à travers des collines boisées, dont les rampes sont assez douces, mais où des tirailleurs pourraient se cacher.

Il y a une route qui va de Banialouka à Maglaï sur la Bosna et de Maglaï par Tousla à Zivornik sur la Drina : c'est la route de la Servie, conduisant à Belgrade et dans la vallée du Danube.

La route de la Macédoine remonte la Sanna jusque vers ses sources et va franchir les montagnes qui séparent le bassin de l'Ounna de celui du Verbaz vers le fort de Vacoup, pour descendre dans le vallon de la

Pliéva vers celui de Gheul-Hissar. La descente est rapide et la Pliéva très-encaissée. En sortant de Gheul-Hissar, la Pliéva, plus libre dans son cours, se déploie en une belle nappe d'eau, et roule ensuite de cascades en cascades jusque dans la vallée profonde du Verbaz. Les cascades de la Pliéva sont aussi renommées dans la Bosnie, que celles de la Cettina et de la Kerka le sont dans la Dalmatie. C'est au bruit de ces cascades que l'on descend de Gheul-Hissar à Yaïtza, située au confluent de la Pliéva et du Verbaz.

Cette route est très-pénible, parce qu'elle traverse les contre-forts de la chaîne illyrique vers leur origine, tandis que celle de Banialouka les traverse vers leur extrémité. Le chemin est mou et fangeux dans les bas-fonds, âpre et couvert d'épais taillis sur les lieux élevés; mais les forts de Vacoup et de Gheul-Hissar ne sauraient arrêter une armée dans sa marche, parce que ce ne sont que de simples carrés, flanqués de tours, incapables de résister à de l'artillerie. Celui de Gheul-Hissar est le mieux entendu : il est situé au débouché des montagnes et à l'embranchement de la route, qui vient de Bihatz, par Bilaï et Kliouk, déboucher avec les eaux de la Pliéva dans la vallée du Verbaz. On passe à un quart de lieue d'Yaïtza le Verbaz sur un pont de pierre; et remontant l'Ulasich, un de ses affluents, on s'élève sur le plateau de Karaula, pour descendre dans la vallée de la Laschva à Traunik, où l'on rejoint la route de Scopia, la principale ligne de communication entre la Bosnie et la Dalmatie.

On va ensuite de Traunik à Bosna-Seraï en descendant la Laschva jusqu'à son confluent avec la Bosna,

et en remontant la Bosna jusqu'à son confluent avec la Migliaska; mais on y va plus directement encore par le bourg de Boussovatz et par celui de Visoka, où l'on rejoint la route venant de l'Herzégovine, à travers le mont Ivan, par les débouchés de Fognitza et de Tarkin. Le plateau, que l'on traverse, est très-élevé, mais agréablement coupé, et parsemé de bouquets d'arbres et de villages : il est riche en mines de fer et en eaux minérales : une infinité d'usines et de hameaux embellissent le paysage; et à trois lieues en avant de Bosna-Seraï, on traverse sur un pont de pierre la Bosna, qui naît à trois cents pas sur la droite, au pied d'un coteau boisé, et qui sort tout-à-coup de dessous terre avec une telle abondance d'eau, qu'on ne peut la guéer. C'est la plus belle source de la Bosnie, et celle qui a donné son nom à tout le pays. Puis on remonte la Migliaska, que l'on passe deux fois à cause de ses nombreux détours, et l'on débouche enfin par une vallée, qui s'ouvre insensiblement, sur la haute et belle plaine, au fond de laquelle s'élève la ville de Bosna-Seraï, comme un vaste amphithéâtre, où le vert foncé des arbres se mêle agréablement aux dômes et aux minarets blanchâtres des mosquées. La belle et riante prairie, qui s'étend comme un immense glacis devant la ville et où les eaux affluent de toutes parts, les collines qui entourent ce bassin et qui l'embellissent par la variété de leurs aspects, donnent à ce tableau un air de vie et de grandeur, qui fait du site de Bosna-Seraï un des plus beaux de la Turkie.

Malgré la beauté de son site et la fertilité de son territoire, Bosna-Seraï est une ville, où l'on ne trouve aucun vestige d'antiquités, et il paraît que

son bassin n'était autrefois qu'un grand lac. En sortant de la ville, la vallée de la Migliaska, très-évasée vers ce point, se resserre de nouveau, et l'on s'élève en côtoyant les flancs de la montagne, qui encaisse la rive droite de la rivière, sur un plateau fourré, pour descendre au village de Pratza, situé au fond d'un vallon boisé, où aboutit la route venant par Uloch de l'Herzégovine; et après avoir successivement gravi deux hautes montagnes, dont la principale est un des points culminants de cette région élevée, on descend dans la vallée de la Drina vers le bourg de Gorosdé.

Il y a un chemin qui va de Gorosdé par Foccia, en remontant la Drina, traverser la chaîne bosniaque vers son origine, pour descendre dans la vallée de la Narenta vers Névésin : c'est le chemin de Raguse. Un autre descend la Drina jusqu'à Vitchgrad, et va à travers la Servie par Usitza à Nissa. La route de Macédoine traverse la Drina à Gorosdé; et remontant un de ses affluents jusqu'au bourg de Tchaïnitza, elle s'élève sur la montagne de Kovatch, pour descendre par un talus assez doux sur un autre affluent de la Drina, où l'on voit la petite ville de Tazlitza, peuplée de trois à quatre mille habitants, presque tous Turks, et les Turks les plus féroces de la Bosnie.

Tout le pays, depuis Bosna-Seraï jusqu'à Tazlitza, est âpre, fourré, et paraît triste et sauvage; mais il s'ouvre ensuite peu à peu, et change d'aspect. Les montagnes, qui vont se grouper à la chaîne bosniaque, s'éloignent sur la droite, et l'horizon n'offre bientôt plus à l'œil qu'un immense plateau, sillonné par des ravins profonds.

On monte en sortant de Tazlitza sur un contre-fort

couvert de taillis; d'où l'on descend par le village de Strana au bourg de Priépol sur le Lim, un des deux affluents de la Drina, que l'on passe en entrant dans ce bourg sur un pont de bois.

Le chemin de la Servie en Albanie se croise à Priépol avec celui de la Bosnie en Macédoine. Le premier se dirige au sud, traverse la chaîne illyrique vers le bourg de Plava et descend par celui de Clémenti, avec les eaux du Zem ou avec celles de la Drinassa, à Scoudari.

Le chemin de Macédoine fléchit plus vers l'est et fait un grand coude pour éviter l'énorme saillie de ce massif de montagnes, qui lie la chaîne illyrique à la chaîne mœsique. On défile en sortant de Priépol dans une gorge, au fond de laquelle coule un affluent du Lim; et laissant à gauche, sur un rocher de forme conique, le fort d'Hizardgik, qui plonge sur le chemin, on gravit une montagne ici nue, là couverte de broussailles; d'où l'on débouche, à travers quelques légères ondulations du terrain, sur une plaine élevée, sillonnée par un autre affluent du Lim, et au milieu de laquelle est la petite ville de Siénitza, défendue par un fort carré, flanqué de tours aux angles et environné de flaques d'eau. La ville, où l'on compte trois à quatre mille habitants, est dispersée autour du fort en plusieurs groupes de maisons, séparées les unes des autres par une verte prairie et par des eaux dormantes, qui après s'être long-temps égarées sur ce terrain uni, vont s'écouler enfin dans le Lim au-dessous de Priépol. Le plateau est nu vers son centre; mais au sud on aperçoit quelques villages adossés aux coteaux qui l'entourent. Le chemin est mou, crevassé

de distance en distance, et l'on ne peut y faire les transports qu'avec des buffles.

En sortant de Siénitza, on parcourt d'abord un terrain plat et nu, puis ondulé et couvert de broussailles; et lorsqu'on a couronné le coteau de Dopogog et franchi le col qui sépare les eaux de la Drina de celles de la Morava, on descend par une pente rapide dans une gorge, au fond de laquelle coule la Rasca et qui s'élargit insensiblement en approchant d'Yéni-Bazar.

Yeni-Bazar ou Novi-Bazar, ainsi nommée, parce qu'elle est le marché ou l'entrepôt du commerce de la Macédoine avec la Bosnie et la Servie, est une ville de dix à douze mille habitants, Turks ou chrétiens, formée de plusieurs groupes de maisons, jetées comme au hasard sur le penchant des coteaux, auxquels elles sont adossées. Au milieu et sur une éminence, dont la Rasca baigne le pied, s'élève une enceinte carrée, flanquée de tours aux angles et couronnée par une plate-forme, où l'on a disposé quelques pièces de canon en batterie et où réside un pacha à deux queues, qui commande dans toute la Rascie. La Rascie est un canton enclavé entre la Bosnie, l'Albanie, la Macédoine et la Servie : il paraît que c'est la Dardanie illyrique, aussi célèbre par la bonté de ses pâturages que par le courage de ses habitants.

La Rasca, qui lui a donné son nom moderne, naît au pied de la chaîne illyrique, reçoit l'Ibar près de Novi-Bazar et va se jeter dans la Morava à Karanovatz. Le plateau, qu'elle arrose et qui s'étend d'un côté jusqu'à la Drina, et de l'autre jusqu'à la Morava, forme au pied de la chaîne illyrique une haute ter-

rasse qui unit cette chaîne à la chaîne mœsique; et Novi-Bazar, un des points les plus élevés de cette terrasse, peut être regardée par sa position comme la triple clef de l'Albanie, de la Servie et de la Macédoine. C'est dans cette ville que se croisent les trois routes de Nissa, de Scoudari et d'Uscup.

La première se dirige à l'est, à travers les montagnes qui séparent l'affluent occidental de la Morava de son affluent oriental, et va par Précopia à Nissa, située sur la Nissava, l'un des affluents de la Morava orientale; mais elle pourrait descendre avec la Rasca sur la Morava occidentale; d'où elle remonterait ensuite la Morava orientale jusqu'à son confluent avec la Nissava. Ce chemin serait plus facile, mais plus long, et il décrirait un arc, dont l'autre suit la corde.

Le chemin de Scoudari et celui d'Uscup sont plus difficiles. Le premier traverse la chaîne illyrique vers le point où elle se pyramide au mont Scardus, et descend par Pékia à Scoudari. L'autre longe la chaîne en se dirigeant au sud, et s'élève au-delà de Novi-Bazar sur les montagnes dont on avait jusque là côtoyé les flancs, pour descendre par un ravin profond au village de Bagniska, où il y a des eaux thermales et un fortin carré, flanqué de petites tours et situé sur une éminence, qui domine le village et qui est elle-même dominée des hauteurs environnantes. Le chemin reprend ensuite sa direction au sud-est; et laissant à droite un autre petit fort, posé sur un pic si élevé, que le canon ne pourrait y porter, il descend par une pente rapide au bourg de Mitrovitza sur l'Ibar, torrent impétueux qui se précipite des plus hautes sommités de la chaîne illyrique et va se jeter avec la Rasca dans

l'affluent occidental de la Morava. Mitrovitza est le dernier bourg de la Rascie, et l'Ibar forme de ce côté la limite de la Bosnie, de la Servie et de l'Albanie.

Quoique l'on n'ait pas encore atteint à Mitrovitza la crête de la chaîne qui sépare les eaux du Danube de celles de la Méditerranée, on s'aperçoit, à l'aspect du terrain et à la température de l'air, que l'on a changé de pays. La vigne, que l'on ne voyait plus depuis l'Herzégovine, commence à reparaître, les toits des maisons sont moins inclinés, les buffles ont remplacé les bœufs dans les charrois, et à la langue esclavone, parlée dans toute la Bosnie, a succédé la langue albanaise. Tout paraît nouveau, et les plantes et les animaux : ce sont d'autres hommes, une autre terre et une région nouvelle.

Toute la route depuis Bosna-Seraï jusqu'à Mitrovitza peut être regardée comme un long défilé, de plus de 50 lieues, creusé dans les flancs de la chaîne illyrique et coupé tour-à-tour par les contre-forts qui se détachent de cette chaîne et par les ruisseaux qui courent dans leurs intervalles : ce qui le rend très-difficile à traverser; mais le terrain s'ouvre ensuite, et le chemin devient plus uni.

On monte, en sortant de Mitrovitza et en suivant la rive droite de l'Ibar, un coteau peu élevé, et l'on arrive insensiblement sur la haute et belle plaine de Cassova, dont l'horizon sans borne semble se confondre avec le ciel, et qui paraît encore plus belle par son contraste avec le terrain âpre et tourmenté de la Bosnie : elle a été ainsi nommée du fort et du bourg de Cassova, situés à une de ses extrémités, sur le chemin de Vrana.

Ce superbe plateau, l'un des points les plus élevés de la Turkie européenne, est sillonné par deux petites rivières, la Cidnitza et le Lap, qui vont se jeter toutes deux dans l'Ibar, et il est bordé par des coteaux agréablement arrondis, derrière lesquels on aperçoit au sud, dans le lointain, comme une ligne noire, la crête des montagnes, dont les unes en se courbant à l'ouest vont former la chaîne illyrique, tandis que les autres, en se prolongeant à l'est, vont former la chaîne mœsique : c'est le sommet d'un angle, qui s'avance au sud vers la Grèce, et qui s'ouvre au nord, en s'abaissant vers la Servie. Une riche pelouse couvre les terrains bas, les arbres reparaissent sur la pente des coteaux, et des plants de vigne se montrent dans tous les lieux bien abrités. Partout la végétation annonce une latitude plus tempérée et le voisinage de la Grèce.

Dès qu'on a traversé la Cidnitza, on entre dans le bourg de Voutzitrin, et l'on voit au-delà du Lap, à deux cents toises du chemin sur la droite, le tombeau du soultan Mourâd, petit édifice carré, de dix à douze pieds de côté, couvert en tuiles, et sans aucun ornement ni inscription. Une simple lampe éclaire le cercueil, où le corps est enfermé. On dirait que le monarque veille encore de ce point élevé du globe sur tout son empire.

C'est sur ce plateau que le soultan turk vainquit les petits rois chrétiens de la Bosnie et de la Servie ligués entre eux, et qu'il périt au milieu de son triomphe sous le poignard d'un assassin.

Il n'y a plus du tombeau de Mourâd à Pristina qu'une lieue : le chemin est uni ou légèrement ondulé. Pristina est une ville de sept à huit mille habitants, à

moitié cachée dans un pli de terrain, où coule un ruisseau. Le site, qu'elle occupe, se relève vers ses bords et paraît dominé de toutes parts : ce qui n'a pas empêché de l'environner d'un fossé et d'une palissade, comme si on avait eu le dessein de la défendre. Il faudrait établir tout autour un camp retranché, ou y construire un de ces grands carrés avec des forts aux angles, dont on a donné dans ces derniers temps le modèle, et dont la ville actuelle pourrait être le noyau ou le réduit. Ce grand polygone servirait alors tout à la fois de forteresse et de camp retranché.

Pristina est le chef-lieu d'un pachalik, formant avec ceux de Nissa et de Belgrade les trois gouvernements militaires de la Servie. Cette province, séparée de la Bosnie par la Drina et de la Bulgarie par le Timok, s'abaisse depuis le plateau de Cassova jusqu'au confluent des deux Morava d'une manière peu sensible, et présente une espèce de plate-forme, hérissée de montagnes, qui s'étend depuis la Drina jusqu'à la Morava orientale et qui n'est qu'un prolongement du plateau de la Bosnie; mais la zone de terrain, au nord de ce plateau, s'abaisse brusquement vers le Danube et borde ce fleuve depuis l'embouchure de la Save jusqu'à celle du Timok. Pristina est le point dominant de ces deux zones, et en même temps le point militaire le plus important de la Turkie européenne : c'est aussi celui qui nourrit la plus belle race d'hommes et les meilleurs soldats. Dans un temps où le trône était le prix de la valeur, le canton de Pristina, le cœur de la Dardanie, donna plusieurs maîtres à l'empire romain.

On franchit les derniers cols des montagnes, qui unissent la chaîne illyrique à la chaîne mœsique, quand

on va directement de Pristina en Macédoine; mais on peut y aller par un chemin moins difficile, en tournant ces montagnes à l'est par le bourg de Ghilan. Le plateau, où ce bourg est situé, n'est séparé de celui de Cassova que par quelques mamelons couverts de broussailles, qui en se prolongeant du nord au sud divisent les eaux des deux versants: les unes coulent vers l'ouest par l'Ibar dans la Morava occidentale, les autres vers l'est dans la Morava orientale, et elles vont se réunir dans un canal commun au-dessous de Kruschovatz, après avoir embrassé dans leur cours le plateau de la haute Servie. Le bourg de Ghilan, situé vers le point de partage, n'est composé que de quelques groupes de maisons : la plaine, qui l'entoure, est nue vers son centre, mais elle paraît cultivée vers ses bords, où l'on aperçoit quelques hameaux. On sort de cette plaine, pour traverser une chaîne de petits coteaux, et l'on descend vers le village de Tavisda sur une autre plaine, arrosée par la Morava orientale: c'est la plaine de Vrana, au milieu de laquelle on voit la petite ville de ce nom; d'où l'on va par Précopia à Nissa en suivant le cours de la Morava; mais le chemin de Macédoine quitte la plaine en sortant de Tavisda, passe la Morava orientale vers ses sources; et tournant à l'ouest le mont Glouboutin, qui termine la plaine au sud, il descend avec un affluent de l'Axius à Katchianik, ou le tournant à l'est, il descend avec un autre affluent à Comanova. Katchianik et Comanova sont aux deux principaux débouchés de la Macédoine, et l'on va de Katchianik par Uscup à Thessalonique en côtoyant l'Axius, ou de Comanova par Guestendil à Constantinople, en côtoyant la chaîne mœsique.

La plaine de Ghilan se confond d'un côté avec la plaine de Cassova et de l'autre avec celle de Vrana, et présente un des plateaux les plus élevés de la Turkie européenne; mais le terrain y est si uni, et les pentes y sont si peu sensibles que les eaux semblent s'y égarer : c'est cependant ce plateau qui sépare le bassin du Danube de celui de la mer Égée; et si on voulait unir un jour les deux bassins par un canal, il faudrait en établir le réservoir commun autour de Ghilan. Le mont Glouboutin est le seul point environnant qui marque nettement le partage des eaux : sur tous les autres points la crête, où se fait ce partage, est inaperçue, et aucune élevation du terrain ne semble l'indiquer.

Le mont Glouboutin est une des sommités de ce groupe de montagnes qui se couronne au mont Scardus et qui lie la chaîne illyrique à la chaîne grecque et à la chaîne mœsique. Le chemin de Macédoine traverse la dernière à son origine. Le col, par où on la franchit, paraît schisteux, mais le granit s'y montre par intervalles en dentelures. Les pentes peu sensibles du côté du nord sont abruptes du côté du sud, et sillonnées par de profondes crevasses: en sorte que l'on paraît descendre à Katchianik, comme dans un puits. Telle est la principale route qui conduit des frontières de l'Autriche en Macédoine et qui traverse la Bosnie.

CHAPITRE V.

De l'importance de la Bosnie sous les rapports politique et militaire.

La Bosnie, en y comprenant l'Herzégovine, peut être considérée comme un immense plateau, divisé par la chaîne illyrique en deux terrasses : l'une étroite, parallèle au littoral de la Dalmatie et d'un niveau presque égal : l'autre large, déclinant par un talus continu sur la Save et coupée par des ravins profonds, où coulent la Drina, la Bosna, le Verbaz et l'Ounna. Celle-ci, plus élevée que l'autre et exposée au nord, est très-froide en hiver et humide en été : l'autre d'un niveau plus bas et exposée au sud, jouit en hiver d'une douce température; mais l'été y est sec et brûlant. De là la différence des deux pays. L'Herzégovine est en général nue et aride, et ne produit guère que du vin et de l'huile. La Bosnie au contraire est boisée, riche en grains et en pâturages, et produit toutes sortes de fruits, et surtout des prunes, avec lesquelles on fait de l'eau-de-vie; mais tous ces fruits y mûrissent mal, à cause de l'âpreté du climat. On y trouve aussi des mines de toute espèce, quoique l'on n'y exploite guère que celles de fer : les

mines de Fognitza près de Traunik, et celles de Stari-Meïdan, près de Priédor, donnent le meilleur.

On compte dans les deux pays, réunis sous le même gouvernement, une centaine de villes et de bourgs, et autour de ces bourgs quarante-huit forts ou forteresses qui forment autant de chefs-lieux d'arrondissements. Ce sont pour la plupart de simples enceintes non terrassées : les meilleures sont flanquées de tours : quelques-unes ne sont même que des redoutes fermées, construites sur des pics ou des rochers dans les principaux passages : aucune ne pourrait résister à du canon.

La Bosnie peut avoir environ trois mille lieues carrées de superficie, et renfermer à peu près huit cent mille habitants, parmi lesquels il y a 400 mille Turks, 300 mille chrétiens grecs et 100 mille catholiques romains. Les Grecs sont plus répandus dans les vallées de la Drina et de la Bosna, et les catholiques dans celles du Verbaz et de l'Ounna.

Les Turks et surtout les plus riches habitent les villes, où ils vivent, mêlés avec quelques marchands juifs, sous des formes municipales dans une sorte de liberté; mais cette liberté ne leur est garantie que par de simples coutumes, violées sans scrupule par le gouvernement turk, partout où il est le plus fort.

Les chrétiens habitent les campagnes, et cultiveut les terres à titre de métayers. Les Turks, seuls propriétaires, prélèvent le tiers ou le quart des fruits, et laissent le reste au colon pour son salaire; mais le colon ne jouit pas toujours paisiblement de sa part, et il est exposé à de fréquentes extorsions.

La religion chrétienne et la religion juive sont

également tolérées en Bosnie : cependant la première est traitée moins favorablement que l'autre, parce qu'on craint plus les chrétiens que les Juifs, en général peu nombreux. Ceux-ci peuvent établir des synagogues dans toutes les villes; mais les autres n'ont guère d'églises qu'à Bosna-Seraï, à Banialouka et à Moustar. Partout ailleurs ils sont obligés d'aller célébrer leurs mystères au milieu des champs ou des bois, sur des autels portatifs.

On évalue le revenu annuel de l'agriculture à 80 millions de francs au moins et celui de l'industrie à 30 millions au plus, sur lesquels le gouvernement perçoit en extorsions de tout genre dix à douze millions : néanmoins l'impôt régulier est très-modéré. Le *miri* ou l'impôt territorial ne donne que 800 mille francs, le *karatch* ou capitation des chrétiens que 600 mille, et les douanes que 300 mille au plus.

La Bosnie exporte dans les états autrichiens et particulièrement en Dalmatie pour six millions de francs en grains, bestiaux, cuirs, laines et fer, et elle importe pour quatre millions en sucre, café, épiceries, draps et bonnets : ce qui lui donne une balance de deux millions, qui sont adroitement soutirés aux cultivateurs par les agents civils ou militaires du pays.

Ce pays est divisé sous le rapport de l'administration en autant de cantons qu'il y a de forts, ou en 48 arrondissements, dans chacun desquels il y a un aga ou commandant militaire et un cadi ou juge civil, et pour tous un pacha à trois queues ou gouverneur général, qui réunit, comme les proconsuls romains, le pouvoir civil au pouvoir militaire : *potestas cum imperio*. Le pacha réside à Traunik, et les agas, parmi lesquels il

y a quelques pachas à deux queues, résident dans les forts, confiés à des milices locales, dont ils sont les chefs. Ces milices, formées de fantassins et de cavaliers connus sous le nom de spahis, et de delhis ou gardes du pacha, composent toute la force militaire de la province, qui ne peut guère être portée à plus de vingt mille hommes, savoir quinze mille fantassins, trois mille spahis et deux mille delhis. On ne peut pas compter pour la défense du pays sur les chrétiens, qui étant vexés de toutes les manières par les Turks sont plus disposés à se battre contre eux que pour eux.

La Bosnie, par sa position au milieu des terres, ne peut être attaquée que par l'Autriche, qui l'environne sur trois côtés, sur celui de l'Esclavonie, et sur ceux de la Croatie et de l'Herzégovine. Or l'attaque par l'Esclavonie ou par la ligne de la Save n'est pas facile, parce qu'il faut remonter le cours des eaux, et que les vallées, où coulent ces eaux, vont en se rétréeissant, vers leur origine; en sorte qu'on ne peut avancer qu'en défilant, et qu'on peut être tourné dans l'une, si l'on n'occupe pas toutes les autres, ou du moins si l'on n'occupe pas les principaux contre-forts qui les séparent, et qui étant tous plus ou moins boisés pourraient cacher des tirailleurs, et favoriser les coups de main et les surprises.

L'attaque par le littoral de la Dalmatie ou par l'Herzégovine ne serait guère plus aisée : il faudrait traverser deux chaînes de montagnes, défiler dans des gorges étroites, où les habitations et les vivres sont rares, les transports pénibles, les routes impraticables; et lorsqu'on serait arrivé sur la crête de la chaîne

bosniaque, il faudrait déboucher dans des vallées, où l'on trouve la population la plus aguerrie, et les deux forteresses de Traunik et de Bosna-Seraï, les meilleures de la Bosnie.

L'attaque par la Croatie ou par la ligne de l'Ounna est la moins difficile. L'Ounna est guéable presque partout, et les forts de Bihatz, de Novi et de Doubitza ne sauraient arrêter une armée dans sa marche. Cette armée pourrait remonter la vallée de la Sanna presque sans obstacle jusqu'à Priédor, et pénétrer de la vallée de la Sanna dans celle du Verbaz vers Banialouka ou même vers Yaïtza; d'où elle se porterait en quelques marches sur Traunik, et descendrait de Traunik dans la vallée de la Bosna, le cœur de la Bosnie. Mais les Turks pourraient aussi se défendre avec avantage, s'ils voulaient abandonner la ligne de l'Ounna et concentrer toute leur défense sur celle du Verbaz, autour de Banialouka. Cette place présente une excellente position centrale. L'armée turke pourrait se poster derrière le Verbaz, sa gauche appuyée à la ville, sa droite à des montagnes inaccessibles, et son centre à la colline, qui domine le fort et toute la vallée. L'ennemi serait alors obligé de filer sur la haute Sanna et de traverser les contre-forts de la chaîne bosniaque vers leur origine, où ils sont très-escarpés, pour déboucher dans la vallée du Verbaz sous les forts de Gheul-Hissar et d'Yaïtza; et s'il voulait traverser les contre-forts de la chaîne par Kosaratz vers leur extrémité, où ils sont plus accessibles, et déboucher dans la vallée du Verbaz vers Banialouka, il lui faudrait combattre sous les murs même de cette ville et dans une position très-resserrée l'armée turke, qui

en cas de revers aurait la liberté de se retirer sans obstacle, à travers un pays abondant en subsistances, sur la Bosna, vers Xepsé ou Maglaï. Tout le terrain entre les deux rivières est haché et rompu, et elle y trouverait à chaque pas des positions favorables, qui lui permettraient de se rallier et de faire front à l'ennemi : elle pourrait ensuite défendre successivement la ligne de la Bosna et celle de la Drina, et se retirer enfin comme dans son dernier asile sur le plateau de Cassova; d'où elle se porterait à son gré dans la Servie ou dans la Macédoine. C'est aujourd'hui le moins mauvais système de défense pour les Turks; mais ils pourraient en adopter un meilleur, s'ils voulaient changer leur système de fortifications.

Il faudrait construire dans l'Herzégovine deux places fortes, l'une à Ostrokatz ou à Cognitza sur la Narenta, l'autre à Dovno ou à Livno, vers les points où se réunissent les différentes routes de la Dalmatie, et établir deux camps retranchés sur les deux principaux passages de la chaîne bosniaque, l'un au mont Ivan pour défendre les débouchés de Tarkin et de Fognitza dans le bassin de la Bosna, l'autre sur le plateau de Kupris pour défendre ceux de Scopia et d'Yaïtza dans la vallée du Verbaz : il faudrait agrandir sur la ligne de l'Ounna les forts de Bihatz, de Novi et de Doubitza, fermer sur celle de la Save les bouches de l'Ounna, du Verbaz, de la Bosna et de la Drina, et démolir tous les autres forts sans distinction, pour ne conserver qu'une ou deux places centrales, autour de Bania-louka ou de Bosna-Seraï, où l'on trouve le plus de subsistances et la population la plus nombreuse et la plus aguerrie. La ligne de la Save et celle de l'Ounna

peuvent être aujourd'hui aisément percées, celle de l'Herzégovine tournée par la Dalmatie; et la Bosnie peut être envahie de tous côtés, avant même que les Turks aient pu rassembler une armée pour la défendre. Mais il faudrait à cette armée une grande forteresse, pour lui servir de place de dépôt et de refuge, et cette forteresse doit être placée autour de Bania-louka ou de Bosna-Seraï, où il y a le plus de moyens de défense.

Quand les Autrichiens et les Turks se font la guerre dans la Croatie, le théâtre en est nécessairement établi entre la ligne de la Koulpa et celle de l'Ounna. Les Autrichiens occupent naturellement la première, et les Turks la seconde. Or la ligne de l'Ounna est tournée, dès qu'on est maître de la Dalmatie, parce que la Dalmatie tourne l'Herzégovine, et que l'Herzégovine tourne la Bosnie.

L'Autriche peut maintenant envahir la Bosnie avec deux corps d'armée, l'un s'avançant de la Dalmatie ou même de la Croatie le long de la chaîne bosniaque et occupant successivement les lignes de l'Ounna, du Verbaz, de la Bosna et de la Drina vers leur origine, pendant que l'autre s'avancerait de l'Esclavonie et tournerait toutes ces lignes à leur extrémité, en descendant la Save. Réunis et alignés sur la Drina, les deux corps remonteraient ensuite la rivière jusque vers ses sources sur le plateau de Siénitza, ou même avec l'Ibar jusque sur celui de Cassova; d'où ils iraient traverser la chaîne illyrique pour descendre avec la Moracca dans l'Albanie ou avec l'Axius dans la Macédoine.

L'Autriche ne pouvait autrefois attaquer la Bosnie

et même la Servie que sur la ligne de la Save et sur celle du Danube. Or cette ligne, qui va de l'embouchure de l'Ounna à celle de la Save et de l'embouchure de la Save à celle du Timok, était plus favorable aux Turks qu'aux Autrichiens, et parce que les Turks en tournaient les extrémités par la Bosnie et par la Valachie, et parce qu'ils en occupaient le centre par Belgrade : elle leur était aussi plus favorable par son genre de courbure, qui ne permettait pas aux Autrichiens d'en attaquer le front, sans prêter les flancs et sans s'exposer à être coupés sur les derrières.

Mais depuis que l'Autriche occupe la Dalmatie, elle enveloppe de tous côtés la Bosnie qui, étant découverte, découvre à son tour l'Albanie et même la Macédoine. Or l'attaque par la Bosnie est tout à l'avantage des Autrichiens, parce qu'ils occupent sur cette ligne les deux côtés du triangle que leurs rivaux occupaient sur l'autre, et qu'en descendant avec l'Axius au fond du golfe Therméen, ils séparent d'un seul coup la Grèce du reste de la Turkie.

L'attaque par l'isthme de la Grèce n'a pas seulement l'avantage de couper en deux la Turkie européenne, elle a encore celui d'isoler la Bosnie et l'Albanie : or la Bosnie et l'Albanie sont les deux provinces turkes qui renferment le plus d'éléments de la puissance militaire. Le Turk, comme tout peuple indiscipliné, n'a toute sa force que lorsqu'il a un point d'appui dans une place forte ou dans des hommes combattant avec lui de pied ferme, et il ne trouve ce point d'appui que dans les Bosniaques et les Albanais, qui sont les plus fermes soldats de la Turkie.

La population de l'Albanie, de la Bosnie et en gé-

néral toute la population, comprise entre l'Adriatique et le Danube, sur les deux revers de la chaîne illyrique, est un mélange des trois variétés de l'espèce humaine, qui composent la race blanche ou européenne: de la race pélasgique, caractérisée par ses cheveux noirs, le profil droit de son visage et la beauté de ses formes : de la race gothique ou germaine, distinguée par ses cheveux blonds, sa peau blanche et la hauteur de sa stature; et enfin de la race sarmate ou esclavonne, remarquable par sa tête carrée, son corps trapu et la grosseur de ses hanches. Or le mélange de ces trois races d'hommes a produit une race mixte, plus forte que chacune des autres, et plus propre aux exercices violents et aux travaux de la guerre : ce qui en a fait la race d'hommes la plus aventureuse et la plus guerrière qu'il y ait au monde. Les soldats illyriens étaient autrefois la fleur des légions romaines, et ils sont encore aujourd'hui celle des légions othomanes. Voilà pourquoi les maîtres de la Bosnie et de l'Albanie ont toujours eu dans leurs armées les meilleurs soldats de l'Europe.

Mais quelque importance militaire qu'ait la Bosnie, les Turks ne peuvent plus la conserver aujourd'hui, parce qu'ils ne peuvent plus la défendre contre l'Autriche, et ils doivent la lui céder ou l'affranchir. L'Autriche, en réunissant à elle la Bosnie, s'arrondirait, et cette réunion serait également avantageuse à la Dalmatie et à la Bosnie; car la Dalmatie ne peut se passer de la Bosnie pour ses subsistances, et la Bosnie a besoin de la Dalmatie pour échanger ce qu'elle a de trop contre ce qui lui manque. La Bosnie doublerait de valeur, en exportant ses produits par

l'Adriatique, parce que ce débouché lui convient mieux que celui du Danube, trop long et trop chanceux pour elle.

La Turkie elle-même gagnerait à la cession de la Bosnie, sous le rapport de son système défensif, en raccourcissant sa ligne de frontières, qui a maintenant de ce côté trop de développement et qui en aurait beaucoup moins, si elle était limitée à une ligne tirée du golfe de Cataro, à travers la chaîne illyrique, aux sources de la Drina, et des sources de la Drina à son embouchure dans la Save; et si les Turks ne voulaient pas céder la Bosnie à l'Autriche, à cause de son importance militaire ou de sa population musulmane, ils pourraient la conserver sous leur suzeraineté, en la livrant à un prince musulman, ou même à un sultan de la famille othomane, qui pourrait y faire, bien mieux qu'en Égypte ou dans toute autre province turke, l'apprentissage des institutions militaires et même civiles de l'Europe, parce qu'il serait plus près des gouvernements européens. Ce qui s'est opposé jusqu'ici à ce que l'on donnât des apanages ou même de simples gouvernements temporaires aux sultans de la famille othomane, c'est le mauvais système d'hérédité, établi dans cette famille, qui donne le trône au sultan le plus âgé, au lieu de le donner de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Il faudrait changer ce système, comme on l'a changé dans presque tous les états européens, ou du moins donner le trône au plus digne, comme dans l'empire romain, parce que le choix est moins aveugle que le hasard. Il est vrai que dans les états despotiques, où le prince gouverne seul et sans conseil obligé, les

minorités sont toujours des interrègnes; mais quoiqu'un interrègne ait des inconvénients, il en a moins encore qu'une guerre civile. Les Turks pourraient donc affranchir la Bosnie, sans la donner à l'Autriche : ils pourraient même réunir sous le même gouvernement la Bosnie et la Servie, comme la Valachie et la Moldavie, et faire de ces provinces ainsi accouplées deux états indépendants, pour se couvrir de l'un contre l'Autriche, et de l'autre contre la Russie : ce serait le seul moyen de rompre leur ligne de communication avec les Russes et les Autrichiens, et de n'être pas dévorés par eux tour à tour, comme le furent par Polyphême les malheureux compagnons d'Ulysse.

CHAPITRE VI.

Des lignes de la Save et de la Drave.

La Koulpa, en descendant de la chaîne illyrique dans la Save, coupe la Croatie par le milieu, et la Save, en descendant de la Croatie dans le Danube, sépare la Bosnie de l'Esclavonie. La Koulpa est l'affluent de la Save, qui se rapproche le plus de l'Adriatique, puisque sa source n'est qu'à six lieues du golfe de Fiume; mais cette rivière, quoique considérable dès sa naissance, peut être franchie presque partout, et n'a

comme ligne militaire qu'une faible importance : la ligne de la Save au contraire en a une grande, parce qu'elle couvre la Hongrie et même l'Autriche, et la ligne de la Drave en a une plus grande encore, parce qu'elle présente un plus gros volume d'eau.

La ligne de la Drave n'est séparée de celle de la Save que par le mont Loïd, qui appuie sa tête au grand coude que fait la chaîne illyrique en tournant le golfe Adriatique pour aller s'unir aux Alpes, et qui verse d'un côté la Save et la Drave dans le Danube, et de l'autre l'Izonzo et le Tagliamento dans l'Adriatique. A l'angle intérieur du coude est Trieste, et à l'angle extérieur, d'un côté Krainburg sur la Save, et de l'autre Villach sur la Drave. La Croatie et l'Esclavonie occupent les deux versants de la Save et de la Drave et présentent un triangle acutangle, dont le mont Loïd occupe la base et dont les deux côtés vont se terminer au Danube vers Belgrade, l'un en suivant le cours de la Save jusqu'à son embouchure, l'autre le cours de la Drave jusqu'à Essex et le cours du Danube depuis Essex jusqu'à Semlin.

Tout l'intérieur du triangle est hérissé de montagnes plus ou moins élevées, ayant toutes leurs racines au mont Loïd et s'abaissant toutes graduellement jusqu'au sommet du triangle, où commence un terrein bas et marécageux, qui environne les ruines de Syrmium, et rend de ce côté l'accès des deux rivières difficile et même périlleux pour une armée; mais la vallée supérieure de la Save et celle de la Drave sont plus accessibles, et n'offriraient guère de difficultés que celles d'un terrain très-accidenté. La vallée de la Save au-dessus du confluent de l'Ounna peut être comparée à

un éventail, dont les différents affluents forment les branches, et dont Sissek est le nœud. En se plaçant vers ce nœud, une armée peut remonter en quelques marches les vallées de la Koulpa, de la Laybach et même de la Save, et après avoir franchi la chaîne des montagnes à Hydria ou à Tarvis, descendre avec l'Izonzo ou avec le Tagliamento en Italie.

La vallée supérieure de la Drave serait, il est vrai, plus difficile à remonter, parce qu'elle est plus longue et qu'elle est défendue par la forteresse de Clagenfurt; mais elle ouvre, par la Müehr, son principal affluent, un débouché sur l'Autriche, qui n'est défendue de ce côté que par la forteresse de Gratz. Les autres places, situées sur les deux lignes, telles que Gradiska, Brod et Semlin sur la Save, Varadin et Essex sur la Drave et Pétervardin sur le Danube, ne sont que de vieilles forteresses, mieux défendues par les marais, que par les fortifications qui les entourent. Aucune de ces places ne pourrait arrêter une armée dans sa marche, et celles qui seraient capables de lui opposer quelque résistance, comme Carlstâd et Bellovar, situées, l'une sur la Koulpa, et l'autre entre la Save et la Drave, pourraient être aisément tournées. La frontière de l'Autriche, du côté de la Turkie, est donc très-faible sous le rapport de l'art; mais elle a été renforcée par un cordon de troupes permanentes, ou par des colonies militaires, qui remplacent les forteresses : ce sont des corps vivants substitués à des corps morts.

Les colonies militaires de l'Autriche, autrement nommées les Généralats, s'étendent depuis la Croatie jusqu'à Semlin, le long de la Save, et depuis Semlin jusqu'à Orsova, le long du Danube; d'où elles font le

tour des monts Carpathes, en séparant la Hongrie et la Transylvanie de la Valachie et de la Moldavie. Leur étendue est évaluée à 62 milles allemands, et on leur donne une population d'environ 200 mille individus, parmi lesquels tous les mâles sont enrôlés pour le service militaire. Cette armée, stationnée sur les frontières turkes, est composée, comme l'armée régulière, de régiments de différentes armes, mais principalement de cavalerie légère ou de hussards, et elle ne coûte presque rien à l'Autriche, parce qu'on a assigné à chaque soldat un lot de terre pour son entretien : les officiers seuls sont payés en argent. Chaque soldat peut se marier, et tous les enfants mâles sont enrôlés en naissant. A 16 ans ils deviennent surnuméraires; à 18, soldats; à 50, demi-invalides, s'ils n'ont point d'infirmités, et s'ils ont quelque infirmité, invalides. Les enfants et les invalides ne font aucun service; mais les surnuméraires et les demi-invalides font le service du cordon militaire, et les soldats seuls font la guerre et vont partout où ils sont appelés.

Le gouvernement des Généralats est purement militaire. Le général a le commandement suprême et réunit tous les pouvoirs. Les colonels commandent les régiments et font l'office d'inspecteurs, tandis que les capitaines des compagnies font celui de juges et de magistrats municipaux. La portion de terre assignée à chaque famille est indivisible et passe ordinairement du père à un des enfants mâles, avec l'agrément du prince; et quand il n'y a pas d'enfant mâle, elle retourne au prince, qui en dispose en faveur d'un enfant mâle d'une autre famille.

Chaque soldat vit en temps de paix sur sa portion

de terre, avec sa femme et ses enfants, libre de tout autre soin que de celui des exercices militaires; mais comme il a peu de communications avec les peuples voisins et même avec ses camarades, il vit dans un état d'isolement presque sauvage. Rien ne paraît si triste et si misérable que les habitations de ces familles isolées : ce sont de simples cabanes de terre ou d'osier, ouvertes de toutes parts aux injures de l'air, n'ayant pour tout meuble qu'une chaudière de cuivre et une natte de joncs, souvent couverte de pous. Au milieu de la cabane est un foyer, dont la fumée s'enfuit par une ouverture pratiquée au toit, et où l'on cuit un mauvais pain de maïs ou d'orge. Les plus aisés font leurs repas de ce pain découpé dans du lait : les autres vivent d'herbages ou de racines : jamais de viande, pas même de légumes secs. Une nourriture aussi chétive et des besoins aussi bornés rendent les hommes paresseux : ils ne cultivent que les meilleures terres, et ce n'est que dans les meilleurs pâturages qu'ils élèvent des troupeaux; mais ils ne les multiplient pas, parce qu'il leur faut vendre les élèves, pour acheter du maïs. Les femmes filent la laine des troupeaux et font avec cette laine des tissus grossiers pour les vêtements. Il n'y a sur cette frontière aucune autre industrie, ni agricole ni manufacturière : point d'usines, point de machines en mouvement, presque point d'autre bruit que celui des armes à feu. Quelques groupes d'hommes faisant l'exercice ou l'enseignant à des enfants, quelques femmes accroupies au coin des maisons ou errant à l'entour comme des ombres, de tous côtés une morne solitude ou le silence des tombeaux, tel est l'aspect des villages. Celui des campa-

gnes est aussi triste : quelques bouquets de maïs clair-semés, quelques prairies dans les bas-fonds, presque point d'arbres ni d'arbrisseaux, partout des terres vagues et d'éternelles bruyères. Il semble que cet état de misère aurait dû rapetisser l'espèce humaine : nulle part cependant on ne voit des hommes d'une plus belle apparence : ce qui les distingue, c'est la hauteur de leur stature, leur teint hâlé, leurs moustaches épaisses et leurs cheveux pliés en tresses ou en papillottes. Ils marchent tout armés, et cependant il est rare qu'ils se servent de leurs armes pour commettre des crimes; mais c'est que la justice militaire, plus prompte que la foudre, arrête tous les bras. Le Croate est, comme le Morlake, implacable dans ses haines; mais il pousse comme lui l'hospitalité jusqu'au respect : vindicatifs et hospitaliers, tels sont tous les peuples barbares et surtout ceux des frontières militaires de l'Autriche.

Les colonies militaires, répandues sur les frontières, peuvent convenir aux grands états despotiques, où l'armée ne peut se transporter aisément du centre à la circonférence; mais elles ne peuvent pas convenir aux autres états, parce qu'elles dégradent l'homme et l'avilissent. Les nations civilisées ne doivent donc plus en établir, ou n'en établir, comme les Grecs et les Romains, qu'au milieu des peuples barbares pour les civiliser et les affranchir à leur tour, dès qu'ils sont devenus assez forts, pour se conserver eux-mêmes sans le secours de la métropole.

Quoi qu'il en soit, les colonies militaires des Généralats forment aujourd'hui presque la seule défense des frontières autrichiennes du côté de la Turkie, et surtout du côté de la Croatie et de l'Esclavonie. La Turkie fait

vers cet angle de terre une pointe sur l'Europe, qui s'avance jusque sur les marches de l'Italie et de l'Allemagne; et ces marches, mal défendues par des places fortes, ne peuvent l'être bien que par une population guerrière : c'est ce qui fait du cordon des colonies militaires le plus sûr rempart de l'Autriche.

L'attaque par les lignes de la Save et de la Drave était autrefois plus favorable aux Turks qu'aux Autrichiens, parce qu'en s'établissant dans l'Esclavonie et en forçant un passage sur la Drave, les premiers s'ouvraient un chemin jusqu'à Vienne, dont ils n'étaient plus séparés que par la ligne du Raäb : or la ligne du Raäb avait pour eux cet avantage, qu'ils pouvaient aisément s'y maintenir, parce qu'y étant enfermés de tous côtés, comme dans une île, par la Muëhr, la Drave et le Danube, ils n'avaient jamais que la corde de l'arc à défendre, tandis que les Autrichiens avaient l'arc tout entier. Aussi ce fut par ce côté que le sort de la monarchie autrichienne fut deux fois compromis. Sultan Soliman en 1529 et le grand vizir Cara-Moustapha, en 1683, après avoir forcé la ligne du Raäb, vinrent mettre le siége devant Vienne; et cette capitale eût infailliblement succombé la seconde fois, si le Danube ne lui eût mieux servi de rempart que le Raäb. Vienne n'était alors fermée que d'une simple enceinte bastionnée, telle à peu près qu'on l'a vue de nos jours; mais comme elle était bordée sur ses faubourgs par le Danube, les Turks ne purent l'investir sans embrasser ce fleuve. Une partie de leur armée fut donc obligée de passer sur la rive gauche et de s'y établir; c'est ce qui donna à Sobieski le temps d'accourir du fond de la Pologne au secours des as-

siégés. Effrayés à l'approche des Polonais, les Turks ne reçurent pas seulement la bataille : ils tournèrent le dos et se débandèrent, dès qu'ils virent paraître l'étendard de Pologne sur la montagne de Kalemberg.

La ligne du Raäb n'a été percée que deux fois par les Turks; mais il est probable qu'elle l'eût été plus souvent, si le siége de la monarchie autrichienne n'avait pas été établi si près d'elle : en sorte que cette monarchie a été sauvée, par où l'Europe l'a cru deux fois perdue. Que l'on considère en effet la situation respective des deux points de départ, qui sont d'un côté Vienne, de l'autre Constantinople, et l'on verra que le voisinage de Vienne compense seul pour les Autrichiens l'infériorité de la frontière commune. La ligne d'opération est très-courte pour eux, et a pour elle la faveur des eaux, tandis qu'elle est très-longue pour les Turks, et a contre elle les eaux et les montagnes.

Montécuculli conseillait de son temps aux Autrichiens de garder la défensive sur la Save, et de prendre l'offensive sur le Danube. Si j'osais contredire un aussi grand général, je leur conseillerais tout le contraire. Les Autrichiens peuvent, il est vrai, s'emparer aisément de la Valachie et de la Moldavie, dont ils occupent tous les débouchés; mais dès qu'ils ont passé le Danube, ils ne peuvent plus franchir la chaîne mœsique, sans se faire enfermer dans le bassin de l'Hèbre; au lieu qu'en partant de la Save, ils peuvent remonter tous ses affluents, tourner la Bosnie et remonter jusqu'aux cols de la chaîne illyrique, pour descendre dans l'Albanie ou dans la Macédoine avec la Moracca ou avec l'Axius, en occupant l'isthme de la Grèce, sans craindre d'y être enfermés par les Turks.

Il faut avouer cependant que l'attaque par la Bosnie ne frappe les Turks que sur les doigts, et qu'il faudrait marcher sur la Thrace, si on voulait les blesser au cœur; mais l'attaque contre la Thrace ne pourrait réussir, qu'autant qu'elle serait secondée par une diversion en Bosnie, tandis qu'une attaque contre la Bosnie n'a plus d'inconvénients, depuis que les Autrichiens occupent la Dalmatie.

Dans l'état actuel des deux frontières, la vallée de la Save est aujourd'hui plus favorable aux Turks dans une attaque contre l'Italie, et la vallée de la Drave leur est plus favorable dans une attaque contre l'Autriche. La Muëhr, le principal affluent de la Drave, est facile à remonter, parce qu'elle n'est défendue que par la forteresse de Gratz; mais en leur ouvrant par Neustâd la plaine de Vienne et par Rotman la vallée de l'Ens, la Muëhr ne leur donne que des débouchés sur l'Autriche; et s'ils en cherchaient sur l'Italie, il leur faudrait remonter la Drave jusqu'à ses sources, percer le Tyrol par la queue et déboucher en Italie par la partie de la chaîne la plus âpre et la plus pauvre en subsistances, enfin trop exposer leur flanc droit aux coups de l'ennemi; au lieu qu'en remontant la Save, ils appuient leur droite au grand contre-fort du mont Loïd, leur gauche à la chaîne illyrique, et peuvent descendre en Italie avec l'Izonzo par la route la plus courte. C'est le chemin qu'ils ont suivi une fois, et qui les aurait placés à la tête de l'Italie, si les Vénitiens ne les eussent repoussés au-delà des monts.

La route par la vallée de la Save n'est pas seulement la plus courte pour une armée venant de la Bosnie et marchant en Italie, elle est encore la plus

aisée pour une armée qui viendrait de l'Italie et qui marcherait contre la Hongrie, en tournant l'Autriche. C'est par cette route que les Français, maîtres de la Lombardie et du nord de l'Italie, auraient pu dans les dernières guerres donner la main aux Turks, s'ils avaient voulu agir de concert avec eux contre l'Autriche, et non par de simples diversions, comme ils l'avaient fait autrefois. Il est vrai qu'on ne peut s'avancer sur le littoral de l'Adriatique, qu'après avoir masqué tous les débouchés de la chaîne des Alpes, et qu'on chemine ensuite péniblement à travers ces grandes plaines qui terminent l'Italie, et qui, onduleuses et boisées au pied des montagnes, nues et graveleuses au-dessous, deviennent fangeuses aux approches de la mer, et sont sillonnées par de larges et rapides torrents; mais dès qu'on a passé la Brenta, la Piave et le Tagliamento, on peut remonter l'Izonzo, et après avoir traversé les Alpes Juliennes vers Hydria ou Tarvis, descendre dans l'Autriche avec la Drave ou avec la Save. De toutes les communications de l'Italie avec l'Autriche, celle-là sans contredit est la plus facile : on dirait que les Alpes se sont abaissées exprès pour l'aplanir; et si les Turks, dans leurs guerres contre les chrétiens, avaient cherché à percer la ligne de l'Izonzo, au lieu de s'obstiner à percer celle du Raäb et à attaquer de front la monarchie autrichienne, peut-être auraient-ils conquis l'Italie et après l'Italie le reste de l'Europe.

Ce fut par cette route que Bonaparte, en 1797, pénétra dans le cœur de l'Autriche et jusqu'aux portes de Vienne. Après avoir conquis la haute Italie, passé l'Adige, la Brenta, la Piave et balayé toutes les vallées, qui

apportent leurs eaux dans ces fleuves, il parut comme la foudre aux yeux des ennemis étonnés, sur le Tagliamento, torrent impétueux qui se précipite du sommet des Alpes Juliennes, et se répand dans une plaine vaste et nue où il se divise en une infinité de bras, ressemblant à autant de rivières[1]. L'archiduc Charles, le meilleur général de l'Autriche, était accouru des bords du Rhin sur ceux du Tagliamento, pour arrêter la marche rapide des Français : il était campé sur la rive opposée dans une vaste prairie, où sa nombreuse cavalerie évoluait avec la plus grande facilité. Il fallut l'attaquer de front et aller à lui à travers le large torrent et une immense artillerie, qui tonnait sur ses bords. Jamais passage de rivière ne fut exécuté d'une manière aussi hardie. L'armée française se mit en marche sur trois divisions, chaque division ayant sur son front un régiment d'infanterie légère, soutenu par deux bataillons de grenadiers et flanqué par des dragons. Les régiments de ligne suivaient par échelons avec des escadrons de cavalerie dans les intervalles : ils avaient chacun leurs premier et troisième bataillons, ployés en colonnes sur les ailes du second : l'artillerie était répandue sur les flancs et suivait le mouvement général de l'armée, qui traversa le torrent, sans déranger sa ligne, comme si elle eût manœuvré sur un terrain uni le jour d'une parade. Son déploiement sur la rive opposée fut aussi prompt qu'imposant. L'archiduc, qui sur ce sol dé-

---

1. . . . . Fontem superare Timavi,
Undè per ora novem, vasto cum murmure montis,
It mare præruptum, et pelago premit arva sonanti.
(Æn., lib. I.)

couvert voyait pour la première fois l'armée d'Italie, qu'on lui avait représentée comme une armée de bandits sans discipline, et qui pouvait d'un coup d'œil embrasser l'ensemble de son mouvement, ne put s'empêcher de rendre hommage à son chef, en s'écriant, comme autrefois ce général romain à l'aspect de l'armée de Pyrrhus : *Ce ne sont point là des Barbares.*

En vain il charge cette armée, à mesure qu'elle se déploie, en vain il la tâte sur tous les points et cherche à la déborder, il est partout repoussé, mis en déroute et dans son désordre obligé de repasser les Alpes. Bonaparte le suit en remontant le Tagliamento et l'Izonzo, l'atteint à Tarvis sur cette haute et âpre crête qui fléchit autour de l'Adriatique, le précipite du haut des monts; et pareil à l'orage qui frappe les montagnes et inonde la plaine, il descend dans les vallées de la Save et de la Drave, et se répand comme un torrent dans le bassin de Clagenfurth. L'ennemi plie de toutes parts, et se sauve précipitamment dans la vallée de la Muëhr, à travers les gorges de Freysach. Les Français le poursuivent jusqu'aux débouchés des montagnes vers Neûmark, entrent victorieux dans Judenbourg et Brouk, et ils l'eussent poursuivi jusque dans le bassin du Danube et dans la plaine de Vienne, dont ils n'étaient plus séparés que par les derniers chaînons des Alpes et par les défilés de Neustâd, s'ils n'avaient été arrêtés par l'armistice de Léoben, qui précéda la paix de Campo-Formio.

CHAPITRE VII.

De la ligne du Danube.

La ligne du Danube va de l'embouchure de la Save à celle du Timok, en séparant la Servie de la Hongrie, et de l'embouchure du Timok à la mer Noire, en séparant la Bulgarie de la Valachie.

Le Danube, le plus grand fleuve de l'Europe, est formé de deux principaux affluents : l'un descend mollement du mont Obnuba, une des montagnes de la forêt Noire et traverse en serpentant les deux plus belles vallées de la Souabe et de la Bavière : l'autre, plus connu sous le nom de l'Inn, se précipite comme le Rhin du haut du mont Brenner, traverse avec fracas les montagnes du Tyrol, dont il ronge et déchire les flancs, et va se jeter dans le Danube vers Passau, au pied de la chaîne des monts Carpathes. Resserré entre cette chaîne et celle des Alpes, le fleuve coule à travers l'Autriche dans une vallée profonde; d'où il sort vers Presbourg, pour entrer dans le bassin demi-circulaire de la Hongrie, dont l'arc est formé par les monts Carpathes, et le diamètre par les montagnes qui se prolongent depuis les Alpes jusqu'à la mer Noire : ce qui fait présumer que ce bassin n'était au-

trefois qu'un grand lac, dont les eaux ont fini par s'ouvrir une issue dans la mer Noire, à travers les montagnes qui liaient jadis la chaîne illyrique aux monts Carpathes; et l'histoire fabuleuse des Argonautes, que l'on fait revenir de la Colchide à travers la mer Noire, en remontant le Danube jusqu'à ce lac, et descendre ensuite par un court portage à travers la chaîne illyrique dans l'Adriatique et de l'Adriatique dans la mer Ionienne, semble prouver que la vallée du Danube n'est plus la même aujourd'hui qu'elle fut autrefois. La chaîne des Alpes et celle des monts Carpathes, après s'être écartées l'une de l'autre vers le confluent du Raäb, se rapprochent de nouveau vers celui de la Save, et le Danube coule à travers les deux chaînes jusqu'à Orsova, où les monts Carpathes fuyant vers le nord, le fleuve se courbe vers le sud, et court parallèlement à la chaîne mœsique, pour aller se jeter au-dessous de Silistrie dans la mer Noire.

Semlin, qui termine la ligne de la Save, est situé dans l'angle formé par la Save et le Danube à leur confluent, et Belgrade, qui commence la ligne du Danube, est située au sommet extérieur de cet angle. Cette forteresse a la forme d'un triangle irrégulier, dont un côté est couvert par la Save, un autre par le Danube, et le troisième, courbé en arc vers la campagne, l'est au sommet de sa courbure par un ouvrage à couronne dit le château. Vers le confluent des deux fleuves est une citadelle, assise sur un mamelon assez régulièrement fortifié : la ville est entre le château et la citadelle, et elle est fermée d'une enceinte bastionnée sur le front de la campagne, et simplement brisée par des crochets et des redans sur les deux autres

fronts. Ces deux fronts sont les plus faibles, et ce fut par là que le prince de Ligne attaqua la place en 1789, tandis que le maréchal de Laudon l'attaquait sur le front de la campagne. Laudon n'eut aucun succès, parce que ses batteries trop éloignées ne firent qu'effleurer le parapet de l'ouvrage à couronne, qui, à cause de son peu de relief, ne pouvait être battu que de la crête du chemin couvert; mais le prince de Ligne prit la ville en la battant par le front de la Save, et en la couvrant de feu. Des deux côtés on montra dans ce siége plus de courage que d'art, et la place fut aussi mal attaquée que mal défendue. Les Autrichiens se placèrent mal dans leurs lignes sur le front de la campagne, où ils étaient dominés de 40 toises par le château : ils manquaient de terre, et ne pouvaient se couvrir : ils ne donnèrent à leur parapet que neuf pieds de haut, tandis qu'ils auraient dû lui en donner douze, pour se garantir des coups plongeants. Ce parapet, n'ayant que peu de base, se terminait en une crête aiguë, et ne couvrait les assiégeants qu'à l'œil : les Turks auraient donc dû, avec leur nombreuse artillerie, les écraser : ils auraient dû au moins arrêter les travaux, lorsqu'on les fesait, ou les raser, dès qu'ils étaient faits. Ils se contentèrent, pendant toute la durée du siége, de tirailler dans les rues et dans les carrefours, et de s'étourdir par la vaine décharge de leurs armes; et ce ne fut que lorsque la flamme eut dévoré leurs maisons, qu'ils demandèrent à capituler. Ces hommes attendaient stupidement la mort, et ne savaient pas la donner. Belgrade depuis ce siége n'a pas plus de vingt mille habitants.

Du mamelon, couronné par la citadelle, s'élève une

lisière de hauteurs qui s'étend le long de la Save et qui se replie ensuite vers le Danube, pour former la tête des lignes, jadis occupées par le prince Eugène. Ce front, compris entre les deux fleuves, est le seul accessible à une attaque régulière; mais on peut en défendre les approches, parce que tout le terrain environnant est onduleux et haché, et qu'il se prête à la chicane.

Le rôle des Turks est aujourd'hui de se défendre; mais s'ils osaient jamais attaquer, Belgrade devrait être leur point de départ, parce qu'ils peuvent remonter de là la Save et la Theïsse ou le Tibisque, et s'ils sont repoussés, pivoter sur ce point.

Le Danube coule depuis Belgrade jusqu'à la mer parallèlement à la chaîne mœsique. Sa direction la plus constante est donc d'ouest en est; mais il se courbe de temps en temps vers le sud, et ne prend une autre direction, que lorsqu'il rencontre à Silistrie les montagnes qui se détachent du mont Hœmus et qui le repoussent vers le nord : en sorte qu'il décrit dans son cours un arc immense dont la courbure est sur la rive droite, et la corde sur la rive gauche. Mais si la rive gauche est pour cette raison plus favorable aux mouvements d'une armée, elle leur est aussi moins favorable sous un autre rapport : elle est presque partout basse et marécageuse, tandis que la rive droite est élevée et bordée de coteaux. Le fleuve, après avoir reçu le Tibisque et la Save, coule dans un lit de 350 toises de largeur moyenne sur une profondeur de trois, et file 4,000 toises à l'heure; mais il ralentit son cours en s'approchant de la mer, et ne parcourt plus que 3,000 toises vers son embouchure. En gé-

néral, le Danube a moins de pente que le Rhône et le Rhin, puisque, venant des mêmes montagnes, il a un cours plus long, et qu'il tombe dans une mer plus élevée.

Belgrade est la meilleure forteresse turke de toute la ligne du Danube. Les autres forts, que l'on trouve sur cette ligne depuis Belgrade jusqu'à Sémendrie et au confluent de la Morava, ne sont que des *palanques*, ou de simples tours terrassées et tout au plus de simples enceintes, flanquées de tours. Sémendrie même n'a d'importance que comme position de passage, parce qu'elle est située vers le point, où se croisent les deux routes de Nissa et de Silistrie.

La route de Nissa remonte la Morava jusque vers Jagodin et même jusqu'à Stolatz, vers le confluent des deux Morava, où elle se divise en trois branches : l'une, en se courbant à l'ouest, remonte la Morava occidentale et va par Karanovatz et Usitza à Vitchgrad en Bosnie : la seconde, en se dirigeant au sud, remonte la Morava orientale et va par Précopia et Vrana traverser la chaîne mœsique, entre le mont Scardus et le mont Orbélus, pour descendre avec l'Axius à Uscup, ou la traverser entre le mont Orbélus et le mont Scomius, pour descendre avec le Strymon à Guestendil. C'est la route de la Macédoine. La troisième ou la route de la Thrace fléchit plus vers l'est, remonte la Nissava, un des affluents de la Morava jusqu'à Nissa; d'où elle s'élève sur le plateau de l'Escus vers Sophia, pour aller franchir la chaîne mœsique vers Ichliman, entre le mont Scomius et le mont Hœmus, et descendre avec l'Hèbre à Philippopolis : c'est la route de Constantinople. Nissa, que l'on trouve sur

cette route, est l'ancienne Naïssus, patrie de Constantin, et l'une des principales villes de la Servie : elle occupe les deux rives de la Nissava, que l'on y passe sur un pont de pierre, de cent toises de large, et elle est, comme Sophia, un des lieux de rassemblement de l'armée turke, dans les guerres contre l'Autriche; mais elle est mal fortifiée et n'est fermée que d'une simple enceinte, flanquée de tours, au milieu de laquelle est un réduit qui domine la ville et qui lui sert de citadelle. On lui donne 15 à 18 mille habitants, la plupart Turks : c'est une belle position de passage, qui pourrait servir, comme Sophia, de noyau à un camp retranché.

La Morava, la principale rivière de la Servie, est formée de deux affluents, qui descendent l'un de la plaine élevée de Pristina, l'autre de celle de Vrana, et qui, après avoir embrassé dans leur cours le plateau de la haute Servie, unissent leurs eaux au-dessous de Kruschovatz, pour aller se jeter par un canal commun dans le Danube entre Sémendrie et Passarovitz. La Servie forme ainsi un plan incliné, qui s'abaisse graduellement du sud au nord depuis la chaîne mœsique jusqu'aux bords du Danube; mais ce plan tout hérissé de montagnes, surtout dans sa partie inférieure, est brisé lui-même en deux autres plans d'un niveau très-inégal, dont le plus élevé ne paraît être qu'un prolongement de celui de la Bosnie, tandis que l'autre d'un niveau fort inférieur présente une zone de terrain, qui borde le Danube depuis l'embouchure de la Save jusqu'à celle du Timok.

On donne à la Servie une superficie de plus de deux mille lieues carrées et une population de 5 à 600 mille

individus, parmi lesquels on compte 4 à 500 mille chrétiens du rit grec, et environ 100 mille Turks, qui habitent les trois gouvernements militaires de Pristina, de Nissa et de Belgrade. Cette province jouit, comme la Valachie, d'une espèce de gouvernement autonome sous la suzeraineté du sultan; et c'est à l'ombre de ce gouvernement que les Serviens ont acquis plus de liberté et qu'ils paraissent plus civilisés que les autres chrétiens de la Turkie : ils paraissent aussi plus aisés, et à la guerre ils sont aussi braves que les Turks : ils sont même plus susceptibles d'exaltation, et aucune troupe n'est plus aisément *enlevée* ni plus propre à la charge. On pourrait en faire d'excellents soldats.

Toute la rive droite du Danube, depuis l'embouchure de la Save jusqu'à celle de la Morava, est élevée et couronnée de coteaux, qui produisent un excellent vin : c'est le *mons aureus* ou le mont d'Or de la Mœsie; mais la côte s'abaisse ensuite pour laisser passer d'abord la Morava, et puis la Mlava, au-delà de laquelle les montagnes mœsiques, devenues plus abruptes, repoussent le Danube sur sa rive gauche, encaissent son lit et y laissent à nu des roches granitiques, annonçant la rupture d'une autre chaîne, qui bordait autrefois le bassin de la Hongrie et liait la chaîne mœsique à celle des monts Carpathes. Le courant est si rapide vers le point de la rupture, que les bateaux ne peuvent remonter qu'à la traîne. D'énormes rochers sont cachés sous l'eau, et quelquefois se montrent à sa surface : partout on aperçoit des tournants et des écueils. Les deux rives s'escarpent également, et bordent l'une les défilés qui communiquent de la Hongrie dans la Valachie, et l'autre, ceux qui

communiquent de la Servie dans la Bulgarie. Le chemin est creusé sur les deux rives dans les flancs des rochers. Celui de la rive droite a été construit en forme d'escalier par Trajan, comme l'atteste une inscription encore existante; et celui de la rive gauche serpente au pied d'une roche énorme, où l'on montre la grotte de Vétérani, célèbre par la belle défense du major Stein.

Le fleuve fait à l'entrée de ces défilés un grand coude vers le nord, qui embrasse la riante presqu'île de Cladova, l'apanage ordinaire d'une sultane. Au fond du coude est la forteresse turke d'Orsova, située à l'issue des défilés, dans une petite île du Danube, qui sépare la Hongrie de la Valachie : c'est un carré long, brisé par des redans et flanqué de quatre bastions, construit par ce général Tosca, qui eut la tête tranchée à Belgrade, pour avoir rendu trop précipitamment Nissa. Orsova passe pour être la double clef de la Hongrie et de la Valachie. La frontière autrichienne forme vers ce point de la ligne du Danube un angle, dont le sommet est à Orsova, et dont les deux branches vont s'appuyer, l'une sur l'Adriatique en remontant le cours du Danube, de la Save et de la Koulpa, et l'autre sur le Niester, en suivant la courbure des monts Carpathes. La forteresse d'Orsova est le bastion naturel de l'Autriche sur la Turkie; et le gouvernement autrichien n'aurait pas dû rendre cette place aux Turks, parce qu'elle a plus d'importance pour lui que pour eux.

Le Danube sort de son encaissement à Orsova, et présente une magnifique nappe d'eau; mais se repliant bientôt après vers le sud, il s'encaisse de nouveau et

traverse avec fracas un lit de roches granitiques, qui formait la base de la chaîne intermédiaire entre la chaîne mœsique et celle des monts Carpathes. Ce passage est très-dangereux pour les bateaux; on pourrait l'éviter, si on voulait rétablir un ancien canal, creusé sur la rive gauche. C'est au-dessous de ce canal, entre le village servien de Castol et le bourg valaque de Czernetz, que l'on voit les vestiges du pont de Trajan, dont les piles et les arches, encore existantes, attestent la hardiesse et la solidité. Les mesures prises entre les culées des deux rives donnent au fleuve vers ce point une largeur de 515 toises : ce qui se rapporte à la distance et aux 20 arches indiquées par Dion. Ce pont était bâti à l'extrémité du coude que fait le Danube en se courbant au sud, avant de descendre à Vidin, où les montagnes s'éloignent sur la droite, pour laisser passer le Timok, qui sépare la Servie de la Bulgarie.

La forteresse de Vidin a la forme d'un demi-cercle, dont le Danube figure le diamètre : c'est une simple enceinte, brisée par des redans, au milieu de laquelle s'élève un carré long irrégulier, ou plutôt un pentagone, flanqué de cinq bastions; et c'est du haut de cette citadelle que Pasvan-Oglou brava si long-temps avec quelques canonniers polonais toutes les forces de l'empire othoman. Vidin peut avoir 12 à 15 mille habitants.

Le Danube coule du nord au sud en descendant de Vidin vers le petit fort d'Arzoul; mais il se détourne ensuite vers l'est et coule en droite ligne jusqu'à Silistrie, en recevant sur sa rive droite vers Oréava l'Étus qui vient de Belkofsa, vers Pestikoï l'Escus qui vient

de Sophia, vers Nicopolis l'Osmus qui vient de Lofcha, vers Sistove l'Yatrus qui vient de Ternova et vers Roustchouk le Lom qui vient de Razgrâd. Tous les lieux, qui bordent le Danube depuis Vidin jusqu'à Nicopolis, ne sont que des palanques environnées de quelques groupes de maisons; mais Nicopolis, Sistove et Roustchouk sont des villes murées, défendues chacune par une citadelle. Celle de Nicopolis est bâtie sur une hauteur, liée à la ville par un mur, qui descend en serpentant jusqu'au Danube. Cette place est une bonne position de passage, parce qu'elle est située vis-à-vis l'embouchure de l'Alout, qui ouvre toute la Valachie : elle peut avoir 10 à 12 mille habitants. Il y a vis-à-vis Nicopolis, sur la rive gauche du Danube, une tête de pont qui se lie à la petite ville de Tournou, située au confluent de l'Alout et du Danube; mais cette tête de pont n'a pas assez de développement et pourrait être prise de revers.

La plaine, autour de Nicopolis, s'étend sur la rive droite du Danube depuis les bords du fleuve jusqu'aux premiers gradins du mont Hœmus, et elle est célèbre pour avoir été le théâtre de la sanglante bataille, que sultan Bayazid livra en 1396 à Sigismond, roi de Hongrie. Ce Sigismond était fils et frère d'empereurs, et sa cause semblait intéresser toute l'Europe. Au premier bruit de son danger, le feu des croisades mal éteint se ralluma, et mille chevaliers français, formant avec leurs archers six mille hommes d'armes, accoururent à son secours. Parmi eux on distinguait le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le connétable d'Artois, l'amiral de Vienne et le maréchal de Boucicault. Fiers de leurs exploits, encore plus que de leur nom-

bre, ces chevaliers se vantaient que, si le ciel tombait, ils le soutiendraient sur la pointe de leurs lances. C'étaient pour la plupart de jeunes téméraires, ivres de gloire et du nom français; mais ils avaient tous cette valeur brillante, cette verve guerrière, qui distingue les guerriers de leur nation. Ils attaquèrent brusquement à Nicopolis l'élite des janissaires, qui pour la première fois plia devant des chrétiens; mais emportés par leur fougue et tournés par une aile de l'armée turke, composée de spahis, qui avait enfoncé les Hongrois, ils se virent enveloppés au moment qu'ils se croyaient vainqueurs. Les Turks les désarmèrent l'un après l'autre, et les égorgèrent tous de sang-froid, à l'exception du maréchal de Boucicault et du comte de Nevers, dont ils espéraient une riche rançon[1]. Indigné de tant de barbarie, le brave et généreux de Vienne se couvrit la tête de son manteau, et proféra en mourant ces paroles que l'on a depuis attribuées à un capitaine anglais, massacré en Amérique par des Espagnols : « Je lègue mon âme à Dieu et ma vengeance « à mon pays. » Les Turks ont renouvelé de nos jours à Nicopolis d'Épire la scène horrible de la Nicopolis de Mœsie : ce qui prouve que le caractère féroce de cette nation n'a pas changé.

1. Il paraît que le corps du connétable d'Artois fut porté à Constantinople et déposé dans l'église catholique de Galata. On trouva dans cette église en 1636 une pierre sépulcrale de marbre vert, qui porte l'épitaphe d'un connétable d'Artois, mort à la bataille de Nish en 1384. Malgré l'erreur de date de l'inscription, on ne peut en méconnaître l'objet.

Le lâche Sigismond se sauva par le Danube et la mer Noire à Constantinople près d'un prince aussi lâche que lui; et là il se plaignit à Manuel Paléologue de ce que les Français, par leur attaque précipitée, lui avaient fait perdre la bataille; mais il l'aurait gagnée, si ses lourds Hongrois ne s'étaient pas laissé enfoncer par les spahis et qu'ils eussent mieux secondé l'ardeur et l'impétuosité françaises.

Cette bataille se donna sur un terrain ondulé, parsemé de collines isolées, qui coupent l'horizon et qui s'avancent dans la plaine comme un rideau tiré devant elle. Bayazid, à la faveur de ce rideau, masqua tous ses mouvements, et les combina si bien, que tous les historiens, chrétiens et musulmans, attribuent le gain de la bataille à la sagesse et à la rapidité de ses évolutions : ce qui fait présumer que la grossière tactique des Turks était alors supérieure à celle des chrétiens.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

Au-delà de Nicopolis, les montagnes, dont la rive droite du Danube est bordée, s'éloignent et se rapprochent tour à tour du fleuve, en présentant successive-

ment dans leurs intervalles les divers bassins où l'on voit Sistove, Roustchouk, Turtukaï et Silistrie. La ville de Sistove, située au confluent de l'Yatrus, n'est fermée, comme celle de Nicopolis, que d'un simple mur flanqué de tours; mais la ville de Roustchouk, située au confluent du Lom, vis-à-vis celle de Giurgevo, est mieux fortifiée, et dans les dernières guerres on a ajouté à ses fortifications divers ouvrages avancés, qui en rendent les approches difficiles. Roustchouk et Giurgevo sont situées sur les deux rives opposées du Danube, à peu près comme Mayence et Cassel le sont sur celles du Rhin, et elles ne sont séparées l'une de l'autre que par une île, qu'on avait autrefois négligé de fortifier; en sorte qu'on pouvait les battre l'une et l'autre de cette île, et même leur couper toute communication. L'île est aujourd'hui occupée par un fortin, et Giurgevo, qui couvre ce fortin, peut être regardée comme une tête de pont de Roustchouk sur la Valachie. Roustchouk a plus de 30 mille habitants, et Sistove en a près de 20 mille.

Turtukaï ou Toutrakan, située sur la rive droite du fleuve entre Roustchouk et Silistrie, vis-à-vis l'embouchure de l'Argis, n'a quelque importance militaire, que parce qu'elle est sur un des principaux passages du Danube; mais Silistrie, située sur la même rive au confluent de la Drista, en a une très-grande, parce qu'elle est, comme Roustchouk, l'entrepôt du commerce de la Bulgarie avec la Valachie. Cette place a la forme d'un demi-cercle, dont la corde est sur le Danube, et l'arc sur la campagne. Il y a sur le front du fleuve et sur la crête d'une hauteur un petit fort carré flanqué de quatre tours, et sur celui de la cam-

pagne six redoutes en terre, liées entre elles par des courtines, devant lesquelles on a placé dans les dernières guerres des chevaux de frise : c'est plutôt l'enveloppe d'un camp retranché, que celle d'une place forte. Cette ville peut avoir dix à douze mille habitants : celle de Turtukaï n'en a guère que cinq à six mille; mais elle vaut mieux comme position de passage, parce qu'elle est située vis-à-vis l'embouchure de l'Argis et du village valaque d'Olténitza, qui est le point le plus favorable au passage du Danube pour une armée venant de la Valachie, et en particulier de Bukarest.

Les montagnes s'éloignent sur la droite au-delà de Silistrie vers la petite ville de Kousgoun; et le Danube, en se courbant au nord vers Rassova, forme un grand coude, à l'origine duquel est Hirsova, au fond Ibraïl et Galatz, et sur le retour Isatcha et Toultcha. Rassova est une petite ville, située vers le point où le Danube dans son cours se rapproche le plus de la mer, dont il n'est plus séparé que par un isthme étroit, qui paraît avoir servi jadis de passage au fleuve ou du moins à une de ses branches. Cet isthme n'a guère plus de 12 lieues de largeur, et Trajan l'avait autrefois fermé d'une ligne de retranchements, dont on voit encore les vestiges : c'est ce que l'on nomme le mur ou le *rempart* de Trajan, qui se prolongeait de l'ouest à l'est depuis les environs de Rassova jusqu'au port de Kustendjé, et qui est couvert sur son centre par la petite ville de Karasou. Tout le terrain, compris entre ce rempart et le fleuve, paraît formé d'alluvions, et il est parsemé de marécages et de plusieurs lacs, parmi lesquels on distingue celui de Rasséïn, qui s'étend

jusqu'aux bouches du Danube : c'est le canton de la Bulgarie, connu sous le nom de Dobroudja, qui paraît se confondre à l'horizon avec les vastes plaines de la Bessarabie. Tout ce pays est plat, et des champs de blé s'y déroulent au printemps à perte de vue. Rien n'est plus pittoresque que les mouvements ondulés qu'y produit alors le souffle des vents. Le voyageur semble en quelque sorte y cheminer au milieu des vagues d'une mer de verdure; mais sitôt qu'il arrive à un village, le charme disparaît. Les misérables huttes, qu'il aperçoit, et les haillons de ceux, qui les habitent, lui ôtent toutes ses illusions. Partout ailleurs l'homme égaye le paysage, ici il l'attriste.

Depuis Rassova et même depuis Silistrie jusqu'à l'embouchure du Sireth, la rive gauche du Danube est si basse et si marécageuse, que l'on n'y voit jusque vers Hirsova que quelques misérables villages, habités par des pêcheurs; mais au-delà on découvre par intervalles quelques hauteurs isolées, qui s'élèvent, comme des îles, au milieu de la plaine et qui en rompent l'uniformité; et c'est sur deux de ces hauteurs que l'on a bâti Ibraïl et Galatz, l'une au confluent du Sireth, l'autre au-delà, entre le confluent du Sireth et celui du Prouth. Le terrain de la rive droite n'est guère plus élevé, et l'on ne peut aller de Rassova à Hirsova, et d'Hirsova au fort de Matchin, situé vis-à-vis la forteresse d'Ibraïl, qu'en cheminant sur des chaussées, souvent coupées par des marais. Hirsova, l'ancienne Axiopolis, est une petite ville, défendue par un simple réduit et n'ayant d'importance militaire que par un pont de bateaux permanent, le seul que l'on trouve sur le Danube; mais Matchin a

un petit fort assez bien construit, et susceptible de quelque défense. La forteresse d'Ibraïl, située de l'autre côté du fleuve et seulement séparée du fort par quelques îles désertes, est assise sur un plateau qui s'abaisse insensiblement sur le fleuve et qui en commande le cours. Ce n'était d'abord qu'un simple carré avec des tours aux angles; mais depuis on a enveloppé ce carré d'un pentagone bastionné et d'un fossé de 18 pieds de large. Les courtines de la nouvelle enceinte, qui lient les bastions, ne sont point revêtues; mais elles portent de l'artillerie, et il y a sur le front de la campagne un faubourg très-peuplé. On compte dans ce faubourg ou dans l'enceinte de la place cinq à six mille habitants.

Le Danube forme entre Matchin et Isatcha un arc de cercle, au fond duquel est Galatz. Cette ville, reléguée dans un coin de la Moldavie entre le Sireth et le Prouth, n'a pour toute défense qu'un méchant réduit où réside le gouverneur, quoiqu'elle soit peuplée de plus de 20 mille habitants, et qu'elle soit l'entrepôt d'un grand commerce; mais Isatcha, située au-delà de Galatz sur l'autre rive du fleuve, et à l'est de Matchin, est défendue par un petit fort, environné d'un bourg de deux à trois mille habitants: c'est le lieu où l'on traverse le fleuve, quand on va dans la Bessarabie, et celui où l'on croit que Darius le traversa dans son expédition contre les Scythes. On l'y passe maintenant sur un bac, auquel aboutissent deux longues chaussées, dont la mieux construite longe la rive gauche et part du bourg de Reni, situé au confluent du Prouth entre Galatz et Isatcha. Le Danube depuis le Prouth jusqu'à la mer sert aujourd'hui de limite entre le territoire turk et le territoire russe.

Ce fleuve s'enfonce au-delà d'Isatcha dans une plaine basse et marécageuse, où il se divise en trois branches. La branche du milieu est la seule navigable : les deux autres ne sont accessibles qu'à des bateaux. Les deux branches méridionales sont défendues par le fort de Toultcha, situé vers l'angle où les deux branches se divisent, et la branche septentrionale l'est par la forteresse d'Ismaïl et par le fort de Kilia. Le fort de Toultcha est trop petit, et n'a d'importance que comme tête de pont d'Ismaïl.

La forteresse d'Ismaïl, devenue célèbre de nos jours par le siége qu'elle a soutenu contre les Russes et par la cruauté de Souvarow, est un polygone de plus d'une lieue de développement, qui borde la rive gauche du fleuve et qui, ne renfermant presque plus de maisons, ressemble moins à une ville qu'à un camp retranché. Son enceinte est revêtue en briques jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et enveloppée d'un fossé et d'un chemin couvert. Assise sur un terrain nu, cette forteresse aurait été susceptible de la meilleure défense, si les Russes avaient voulu corriger l'ancien tracé ou lui en substituer un nouveau. Pourquoi avoir laissé tant de disproportion dans les courtines, et dans les bastions tant d'angles morts? L'ancien tracé s'étend trop au nord : il aurait fallu prolonger le nouveau vers le rideau, qui est à l'ouest. Ce front étant, par la nature du terrain environnant, le front le plus faible, on en aurait tout à la fois étendu et concentré la défense. On se serait éloigné de toutes les hauteurs qui sont au nord, et qui sont le point présumé de toute attaque régulière. La place ainsi corrigée aurait eu le Danube au sud, à l'ouest un marais, à l'est une hau-

teur, dont on aurait occupé le sommet et qui aurait donné des plongées dans toute la campagne, enfin au nord un front solide, dont chaque partie eût eu des vues sur le principal point d'attaque.

Le fort de Kilia, situé à sept lieues au-dessous d'Ismaïl sur la même branche du Danube, paraît inutile, parce que cette branche du fleuve n'est pas navigable. Si on avait voulu laisser subsister vers les bouches du Danube d'autres fortifications que celles d'Ismaïl, il aurait fallu agrandir le fort de Toultcha, qui défend la branche du milieu, la seule navigable, porter ce fort sur les hauteurs voisines, pour croiser ses feux avec ceux de la rive opposée, et se borner à construire une redoute autour du village de Soulina, pour y enfermer le fanal, destiné à diriger les navigateurs qui entrent dans cette branche du fleuve.

La branche de Toultcha ou de Soulina peut avoir 120 toises de largeur moyenne sur trois à quatre de profondeur: les deux autres, celles de Kilia et de Saint-Georges, n'en ont pas deux de profondeur sur cent de largeur, et elles sont encombrées de vase; en sorte que le Danube finit aujourd'hui, comme le Rhin, par se perdre au milieu des alluvions qu'il a formées.

En résumé, la ligne du Danube est bordée de trop de forteresses, et presque toutes ces forteresses sont mal construites. Elles ne sont ordinairement fermées que d'un simple mur, flanqué de tours ou de redans, et il est rare qu'on ait ajouté des flancs aux redans pour défendre les courtines. On ne voit des bastions réguliers qu'à Belgrade, à Vidin et à Ismaïl; et ces trois places sont les seules qui méritent véritablement

le nom de forteresses, puisqu'elles sont les seules qui pourraient résister à une attaque régulière. Or il y a entre ces places de trop grands intervalles sans défense; et rien ne serait plus aisé maintenant que de percer la ligne du Danube, parce que le fleuve, malgré son énorme volume d'eau, ne présente qu'une barrière insuffisante. Il faudrait ne laisser subsister sur cette ligne que ces trois places fortes, et pour remplacer toutes les autres, en élever trois nouvelles, une entre Belgrade et Vidin, et les deux autres entre Vidin et Ismaïl. La ligne du Danube serait alors très-bien défendue, et aucune armée ne pourrait plus la franchir impunément, sans être maîtresse au moins de deux de ces forteresses. On peut comparer la ligne turke du Danube depuis Belgrade jusqu'à la mer Noire à notre ligne du Rhin depuis Basle jusqu'à Landau, parce que si la nôtre est couverte sur ses derrières par la chaîne des Vosges, celle des Turks l'est par la chaîne du Balkan.

CHAPITRE IX.

Des différentes routes qui conduisent de la ligne du Danube à Constantinople.

La chaîne du Balkan n'est percée que sur cinq à six points différents, au défilé de Trajan vers Bagna,

à ceux de Chipka et de Demir-Kapou vers Keïchanlik et Sélimnia, et à ceux de Dobral et de Nadir-Derven vers Karnabad et Aïdos; et c'est par ces défilés que passent les différentes routes qui conduisent de la vallée du Danube à Andrinople et à Constantinople.

La première de ces routes part de Belgrade ou de Sémendrie, et remonte la Morava et la Nissava, un de ses affluents, jusqu'à Nissa; d'où elle s'élève vers Sophia sur un superbe plateau arrosé par l'Escus, que l'on remonte jusqu'à ses sources vers Ichliman, pour aller franchir la chaîne mœsique au défilé de Trajan et descendre avec l'Hèbre par Bagna à Andrinople: c'est la route qui tourne le Balkan à l'ouest, et la plus aisée de toutes, quoiqu'elle soit la plus longue, parce qu'elle suit le tracé d'une ancienne voie romaine. La descente par le revers méridional de la chaîne dans la vallée de l'Hèbre est le passage le plus difficile; mais la vallée s'ouvre à trois lieues de Bagna vers le village de Kiz-Derven; et le chemin ne présente plus jusqu'à Andrinople aucun obstacle naturel.

Nissa et Sophia, que l'on rencontre sur cette route, sont des positions stratégiques très-importantes : la première, parce qu'elle est à l'embranchement des deux routes de Belgrade et de Vidin à Andrinople : l'autre, parce qu'elle ouvre le défilé de Trajan, le plus aisé de tous pour passer de la vallée du Danube dans celle de l'Hèbre. Sophia est une ville de 25 à 30 mille habitants, la plupart Turks; mais elle n'est pas mieux défendue que Nissa et n'a pour toutes fortifications qu'une simple enceinte, flanquée de tours, au milieu de laquelle est un réduit, où réside le principal pacha de la Turkie européenne, quand la Turkie est en guerre avec

les Autrichiens, parce que Sophia est sur la principale ligne de leurs opérations sur Constantinople. Sophia est l'ancienne Sardica, et elle tient parmi les villes de la Bulgarie le même rang que Nissa parmi les villes de la Servie.

Il y a bien un chemin, qui s'élève directement de Vidin par la petite ville de Belkofsa sur le plateau de Sophia; mais ce chemin n'est qu'un embranchement de celui de Belgrade. Il y en a même un autre qui s'élève par la petite ville de Vratsa sur le Balkan et qui va le traverser au-dessus de Lofcha; mais il est très-mauvais et n'est qu'une branche de la route de Nicopolis.

La seconde route part de Nicopolis même, et remonte l'Osmus jusqu'à la petite ville de Lofcha; d'où elle va passer le Balkan au-dessus du village de Culozéritza, pour descendre par une pente rapide dans la vallée de l'Hèbre, vers Philippopolis. C'est une route aujourd'hui peu fréquentée, parce qu'elle est en général très-difficile : le tracé n'en est guère marqué que dans les montagnes.

La troisième route part de Sistove, et remonte l'Yatrus jusqu'à la ville de Ternova, où elle se divise en deux branches. L'une remonte l'Yatrus jusqu'à ses sources et va traverser le Balkan au-dessus du village de Kabrova, pour descendre par celui de Chipka et avec la Tonza à Keïchanlik; d'où elle conduit par Eski-Zagra et par Tchirmen à Andrinople. L'autre branche, se dirigeant plus à l'est, remonte un affluent de l'Yatrus jusqu'au village de Bébrova, et va par celui de Starka passer le Balkan au col de Demir-Kapou, pour descendre avec un affluent de la Tonza à Sélim-

nia; d'où elle conduit par Yamboli et en côtoyant la Tonza à Andrinople. Ces deux branches traversent le Balkan vers son centre et vers ses plus hautes sommités. Le col, par où on le passe au-dessus de Kabrova entre les sources de l'Yatrus et celles de la Tonza, est très-élevé et paraît schisteux; mais le granit s'y montre par intervalles dans des rochers noirâtres et dentelés, souvent blanchis par les neiges. Le chemin circule autour de ces rochers, et descend par une pente rapide sur les versants du sud entre des collines d'argile qui ressemblent à de longs murs, et dont les couches perpendiculaires et les formes pyramidales n'ont que l'apparence de la solidité, comme ces arbres d'Afrique, où les termites font leurs ruches. Au pied de la chaîne est Keïchanlik, le Gulistan de l'Europe, où l'on cultive le rosier en sillons, et qui est renommé dans toute la Turkie pour son essence de roses. Le passage du Balkan au-dessus de Sélimnia est moins difficile, parce que la chaîne y est plus basse; mais ce chemin est moins fréquenté que l'autre, parce que le pays circonvoisin est moins peuplé et plus pauvre en subsistances : on est souvent exposé à y être arrêté par des brigands.

La quatrième route part de Roustchouk, et remonte le Lom jusqu'à la ville de Razgrâd, où elle se divise également en deux branches: l'une s'élève directement sur le plateau d'Eski-Djuma, tourne à l'ouest le groupe des montagnes, qui séparent ce plateau de celui de Choumla, et descend dans la vallée du Kamchik vers le village d'Eski-Stanbol, où elle rejoint la route de Choumla à Andrinople : l'autre branche fléchit plus vers l'est et s'élève, en remontant un des affluents du Lom, sur le

plateau de Choumla; d'où elle descend dans la vallée du Kamchik vers le village d'Eski-Stanbol ou plus à l'est vers celui de Marach, pour aller passer le Balkan vers Tchali-Kavac et descendre ensuite par Dobral dans la vallée du Dermendéré vers Karnabad. C'est la route la plus fréquentée après celle de Sophia, et elle conduit par Khatoun-Ili et Papasli à Andrinople.

Une cinquième route part de Silistrie; et remontant la Drista ou un des affluents du Taban jusque vers leurs sources, elle s'élève à travers les collines, qui forment les premiers gradins du Balkan, sur le plateau de Choumla vers la petite ville d'Yéni-Bazar, où elle se réunit avec les différentes routes venant du bas Danube. La ville de Choumla, située à l'embranchement de toutes ces routes, est la meilleure position de passage, qu'il y ait dans le Balkan, parce qu'elle est au principal débouché de la chaîne et à la tête des deux vallées, qui s'ouvrent l'une avec la rivière de Pravadi et l'autre avec celle du Kamchik sur le golfe de Varna. Choumla est le point ordinaire de rassemblement de l'armée turke dans une guerre contre les Russes, parce qu'elle est sur leur principale ligne d'opération sur Constantinople, comme Sophia l'est sur celle des Autrichiens : elle est adossée à une chaîne de montagnes, qui l'environnent au nord, à l'ouest et au sud, comme un vaste croissant, et elle est défendue sur le front de l'est par un ravin marécageux qui verse ses eaux dans le Kamchik. On lui donne au moins trente mille habitants, et elle est divisée en deux parties, l'une basse et habitée par les chrétiens, l'autre haute et habitée par les Turks. Une enceinte, flanquée de petites tours rondes, semblables à des guérites, l'environne de tous

côtés, et s'élève en rampant sur un plateau qui est couronné par une citadelle et qui s'étend, comme une grande aire, jusqu'au pied du massif des montagnes; en sorte que ce site semble avoir été préparé tout exprès pour former un camp retranché, dont la citadelle de Choumla serait comme le noyau; mais on pourrait tourner ce camp vers l'ouest par la route d'Eski-Djuma, et même à l'est par celle de Pravadi à Karnabad; et pendant que les Turks y seraient bloqués par une division venue de Silistrie, deux autres divisions venues, l'une de Roustchouk par Razgrâd à Eski-Djuma, l'autre du bas Danube par Bazargik à Pravadi, pourraient se réunir dans la vallée du Kamchik, vers Eski-Stanbol ou vers Marach : ce qui intercepterait toutes les communications de Choumla avec Andrinople et même avec Constantinople.

Choumla n'est accessible que sur le front de l'est, et elle est mieux défendue de tous les autres côtés par son site que par ses retranchements; et voilà pourquoi elle a toujours arrêté les Russes, qui ont cherché à la prendre d'emblée, avant de s'engager dans les passes du Balkan : ils auraient dû se borner à la bloquer et passer outre, parce qu'elle serait tombée d'elle-même, dès qu'on lui aurait eu coupé ses communications avec Constantinople. Une armée, qui se présente devant Choumla, n'a que trois partis à prendre : ou de l'attaquer sur le front de l'est, ce qui est très-difficile, parce que le terrain y est rompu et parsemé de marécages : ou de l'attaquer par les hauteurs qui l'environnent à l'ouest, et qui sont d'un difficile accès : ou enfin de l'investir, ce qui est presque impossible à cause du développement immense du groupe des montagnes, auquel elle

est adossée. Dans la dernière guerre les Russes n'osèrent pas l'attaquer de front, et pour l'attaquer de flanc, ils escaladèrent et couronnèrent avec quatre bataillons de grenadiers les hauteurs qui forment la pointe septentrionale du croissant; mais ils ne purent y hisser de l'artillerie ni s'y maintenir. Ils firent alors de vains efforts pour l'investir; et après s'être morfondus devant la place, en la tâtant sur divers points, ils furent obligés de rétrograder. La même chose leur est arrivée dans la guerre actuelle : ce qui a fait regarder par les Turks la position de Choumla, comme les Thermopyles de leur empire, et lui a acquis en Europe une réputation stratégique plus grande qu'elle ne mérite, parce qu'elle peut être tournée.

Choumla aura toujours cependant une très-grande importance militaire, non seulement par sa position sur la route directe de Roustchouk et de Silistrie à Constantinople, mais encore parce qu'elle est à la tête de la vallée qui débouche dans le golfe de Varna. Cette vallée va en s'abaissant depuis Choumla jusqu'au fond du golfe, et elle est bordée au nord par la rivière de Pravadi, et au sud par celle du Kamchik, qui côtoie le Balkan sur le versant du nord, comme le Dermendéré le côtoie sur le versant du sud. Le Kamchik est formé de deux affluents, qui descendent, l'un du plateau d'Eski-Djuma, l'autre du pied même de la chaîne du Balkan, et qui vont se réunir tous deux vers le village de Marach, pour aller se jeter dans la mer Noire au-dessous du village de Keupri-Keuï, au nord du cap Emineh. La rivière de Pravadi a un cours moins long : elle naît au pied des montagnes de Choumla; d'où elle descend par la petite ville d'Yéni-Bazar à celle de Pravadi, qui lui

a donné son nom, pour aller se jeter à travers le lac de Devna au fond d'une baie, environnée au nord par la pointe de Soganlik, et au sud par celle de Galata. La ville de Varna, située sur la rive gauche de cette rivière, à sa sortie du lac de Devna, n'est fermée que d'une simple muraille flanquée de tours; mais elle pourrait être mieux fortifiée, parce qu'elle est environnée d'eau sur la moitié de son pourtour, et sur l'autre par des hauteurs que l'on pourrait occuper par quelque ouvrage avancé et qui forment comme le noyau d'un camp retranché. La ville ne serait alors accessible que par la plaine, qui l'environne au sud, où elle pourrait être défendue par des manœuvres d'eau. La situation de Varna, entre le lac de Devna et la mer, en rend l'investissement difficile, et on ne peut l'opérer qu'en occupant le front du sud, assez éloigné des autres, pour obliger l'armée assiégeante à se diviser et par conséquent à s'affaiblir.

La plaine de Varna est célèbre dans l'histoire pour avoir été en 1444 le théâtre d'une sanglante bataille entre Mourad II et Ladislas Jagellon, roi de Hongrie et de Pologne. Après avoir juré à Ségédin une trêve de dix ans avec les chrétiens, Mourad, au milieu de ses triomphes, abdiqua l'empire en faveur du jeune Mahomet son fils, pour aller s'ensevelir à Magnésie dans un couvent de derviches. Le jeune sultan n'avait alors que quatorze ans, et Ladislas crut devoir profiter des troubles inséparables d'une minorité, pour éloigner de ses frontières le théâtre de la guerre, le transporter dans le cœur de la Thrace et dégager ainsi Constantinople, cernée de tous côtés par les Turks, en les chassant de l'Europe et les refoulant en Asie;

mais soit crainte, soit vertu, il n'osait pas violer la trève jurée à Ségédin, lorsque le cardinal Césarini, légat de Rome, vint lui apprendre qu'on n'était pas obligé de garder la foi aux infidèles, et le délier de ses serments. Séduit par une doctrine que le succès paraît quelquefois justifier, mais que la morale réprouve, le roi de Hongrie rompit la trève et passa le Danube.

A cette nouvelle, Mourad quitte précipitamment sa retraite de Magnésie, et accourt à la tête des janissaires au secours de son fils. Sa marche à travers la Thrace, dont les Grecs occupaient encore l'angle oriental voisin du Bosphore, fut aussi rapide que hardie; et celle de Ladislas à travers la Bulgarie est un modèle à proposer à tout général, qui voudra franchir le Balkan pour marcher sur Constantinople. Au lieu de s'engager imprudemment dans les hautes passes de la chaîne mœsique, Ladislas chercha à la tourner sur son flanc oriental, occupa ses principaux contre-forts sur la mer Noire, pour mieux éclairer sa marche, et longea la côte, sa gauche appuyée à la mer, et sa droite, couverte, selon l'ancienne coutume des Scythes, par un rempart de chariots. Les deux armées, qui se cherchaient, se rencontrèrent dans la plaine de Varna. Le choc de la cavalerie hongroise, conduite par Huniade, culbuta les spahis, et enfonça la première ligne des janissaires. Déjà ceux-ci pliaient de toutes parts, lorsque le vieux Mourad, qui combattait au milieu d'eux, tira de son sein le traité juré à Ségédin, et pria le Dieu commun des musulmans et des chrétiens de venger l'outrage fait à son nom. Le parjure reçut cette fois le châtiment qu'il méritait : les Hongrois, d'abord

vainqueurs, s'étant trop aventurés dans la plaine à la poursuite des fuyards, furent enfoncés à leur tour par la seconde ligne des janissaires, ralliée à la première, et Ladislas fut abattu d'un coup de lance, en combattant vaillamment au milieu des siens. L'expédition de Ladislas est la dernière que les chrétiens aient entreprise pour dégager Constantinople, dont les Turks formaient déjà le blocus.

Varna est une ville de douze à quinze mille habitants: elle est l'entrepôt du commerce de Constantinople avec la Bulgarie, et elle a une grande importance militaire, parce qu'elle commande la meilleure rade qu'il y ait sur la mer Noire au nord du Balkan, et qu'elle est sur une des routes du bas Danube à Constantinople. Ces routes se réunissent toutes à Karasou, au pied du rempart de Trajan; d'où l'on s'élève par les petites villes de Karagadch et de Bazargik sur les premiers gradins du Balkan, vers le bourg de Kouslidji. Le Balkan, le mont Hœmus des anciens, se divise, en approchant de la mer Noire, en trois branches, dont une se courbe au nord jusqu'au Danube, une autre au sud jusqu'au Bosphore, et dont la troisième s'abaisse à l'est dans la mer Noire au cap Emineh, ainsi nommé du nom ancien de la plus haute chaîne, *Hœmi extrema*. C'est à Kouslidji que l'on entre dans les montagnes: ce bourg est au nœud de trois routes, qui conduisent l'une à Varna en se dirigeant à l'est, une autre par Yéni-Bazar à Choumla en se dirigeant à l'ouest, et la troisième à Pravadi en se dirigeant au sud.

Cette dernière route est la sixième, qui mène de la vallée du Danube à Constantinople: c'est la route la

plus directe de la Russie en Turkie. Il y a bien un chemin, qui va de Varna à Constantinople en côtoyant la mer Noire; mais ce chemin ne serait pas accessible à de l'artillerie, parce qu'il est trop montueux et coupé par trop de ravins. La seule route, praticable pour une armée, est celle de Pravadi, qui va passer le Kamchik à Keupri-Keuï et traverser le Balkan au défilé de Nadir-Derven, pour descendre dans la vallée du Dermendéré vers Aïdos. Aïdos est à l'embranchement de deux routes, conduisant, l'une avec le Dermendéré à Bourgas, et l'autre par Benli, Touz-Casri et Kara-Pounar à Omour-Fakih, où se divisent les routes d'Andrinople et de Constantinople. La première descend avec un cours d'eau par Ak-Pounar dans la vallée de l'Hèbre, vers Andrinople, et l'autre conduit directement à Constantinople par Kirkilissia, Seraï et Indjighis. Le défilé de Nadir-Derven, par où l'on passe la chaîne du Balkan, est vers le point culminant d'une double rampe de montagnes, que l'on commence à monter vers Kouslidji et que l'on finit de descendre vers Kirkilissia; d'où l'on va ensuite à Constantinople par la route de Tchatal-Bourgas ou par celle de Seraï. La première est la route de la plaine, et l'autre celle des montagnes.

Telles sont les principales routes, qui mènent de la vallée du Danube à Constantinople, à travers le Balkan. Il y a bien une route qui va de Sophia par Vratsa, Lofcha, Selvi, Ternova, Razgrâd et Eski-Djuma, à Choumla et à Varna; mais cette route, tracée sur le revers septentrional de la chaîne, n'est qu'une route secondaire, qui présente seulement une ligne directe de communication entre les principales villes de la Bulgarie.

La Bulgarie, bornée à l'ouest par le Timok et à l'est par la mer Noire, s'élève du nord au sud depuis les bords du Danube jusqu'à la plus haute crête du Balkan, et elle présente, comme la Servie, deux grandes terrasses, ou, si l'on veut, deux longs plateaux, l'un au-dessus de l'autre, le premier sur lequel sont Sophia, Lofcha, Ternova, Razgrâd, Choumla, Pravadi et Varna, s'abaissant en pentes plus ou moins brusques sur le revers septentrional de la chaîne ou sur le littoral de la mer Noire, l'autre déclinant par un talus plus doux sur les bords du Danube et y formant depuis Vidin jusqu'à Silistrie divers bassins, où l'on voit les principales forteresses qui bordent le fleuve, tous les deux hérissés de montagnes et sillonnés par de petites rivières, qui sont presque toutes torrentueuses. La côte, qui termine la Bulgarie à l'est et qui forme une ligne concave, depuis le cap Emineh jusqu'au cap Kalakria, et une ligne presque droite, depuis le cap Kalakria jusqu'aux bouches du Danube, s'abaisse graduellement en approchant du fleuve, et n'offre dans sa concavité que le port de Varna et celui de Kavarna, et au-delà du cap Kalakria que ceux de Mangali, de Kustendjé et le petit fort de Kara-Hirman, simple carré, flanqué de tours. Cette langue de terre, resserrée entre le Danube et la mer Noire et devenue de nos jours le théâtre ordinaire des guerres entre les Russes et les Turks, pourraît être aisément défendue contre une armée, qui aurait passé le Danube vers Galatz ou vers Isatcha, parce qu'elle présente quatre lignes militaires, que l'on peut successivement occuper. Une de ces lignes se prolonge depuis le fort de Matchin

jusqu'à celui de Kara-Hirman, une autre depuis la petite ville de Rassova jusqu'au port de Kustendjé, une troisième depuis le bourg de Kousgoun jusqu'au port de Mangali, une quatrième depuis la forteresse de Silistrie jusqu'au port de Kavarna, et elles présentent toutes des obstacles soit naturels soit artificiels: la première est couverte sur son centre par la petite ville de Babadâgh, la seconde par celle de Karasou et par le mur de Trajan, la troisième par la ville de Karagadch et la quatrième par celle de Bazargik. Cette dernière ligne surtout a une grande importance, parce qu'elle se lie d'un côté par Bazargik à Varna et de l'autre par Kaïnardji à Silistrie, et qu'elle offre à une armée en marche sur Constantinople une base d'opération, qui s'appuie tout à la fois sur le Danube et la mer Noire, et qui lui donne sur cette mer un port, d'où elle peut tirer toutes ses subsistances. Bazargik, située entre Silistrie et Varna, couvre la Bulgarie à l'est, comme Sophia la couvre à l'ouest.

La Bulgarie est un pays aujourd'hui dépeuplé, parce qu'elle a été souvent ravagée par la guerre, et on ne lui donne qu'une population de 5 à 600 mille habitants, Turks ou chrétiens, sur une superficie de près de trois mille lieues carrées: elle est cependant très-fertile, surtout en grains et en pâturages: c'est la Mœsie inférieure des anciens, tandis que la Servie est leur Mœsie supérieure. La population y est presque toute concentrée dans les villes: ce sont les Turks, qui les habitent, et les Bulgares ou Volgares, proprement dits, sont dispersés dans les campagnes. Ces peuples venus sous l'empereur Théodose des bords du Volga sur ceux du Danube, d'où ils se sont répandus

sur les deux revers du Balkan, ont conservé les mœurs pastorales de leurs ancêtres : ils fuient les villes où ils sont opprimés par les Turks, et habitent les campagnes, où ils élèvent de nombreux troupeaux et se livrent à l'agriculture. L'amour du travail et le goût de la propreté les distinguent des autres habitants du pays, et les vexations continuelles, auxquelles ils sont exposés, ne les empêchent pas d'ensemencer leurs champs, comme s'ils devaient seuls en recueillir les fruits : c'est la meilleure race d'hommes qu'il y ait en Turkie, ou du moins la plus laborieuse et la plus patiente.

La Bulgarie est devenue de nos jours le théâtre sanglant des guerres des Russes et des Autrichiens contre les Turks. Les premiers y descendent avec le Prouth, les seconds avec le Danube. La ligne du Danube, qui borde au nord la Bulgarie, ainsi que la Servie, peut être divisée en deux parties : l'une se prolonge depuis l'embouchure de la Save jusqu'à celle de l'Alout ou depuis Belgrade jusqu'à Nicopolis, et l'autre depuis Nicopolis jusqu'à l'embouchure du Danube : la première de ces lignes convient mieux aux Autrichiens, comme base d'opération, parce qu'ils en occupent déjà une partie et qu'ils peuvent occuper l'autre, en y descendant avec l'Alout; et la seconde convient mieux aux Russes, qui peuvent y descendre avec le Prouth. Les Autrichiens doivent donc s'établir dans leurs guerres contre la Turkie sur cette partie de la ligne du Danube, qui s'étend depuis Belgrade jusqu'à Nicopolis, et les Russes sur celle qui se prolonge depuis Nicopolis jusqu'à la mer. La base d'opération étant ainsi déterminée pour les uns, comme pour les

autres, leur ligne d'opération l'est aussi. Les Autrichiens ne peuvent opérer sur Constantinople que par les routes qui vont de Semendrie, de Vidin et de Nicopolis par Sophia, Lofcha et Ternova à Andrinople, tandis que les Russes, en occupant la ligne de Roustchouk à Silistrie et de Silistrie à la mer, le long du rempart de Trajan, ou même celle de Silistrie à Bazargik, le long du Taban, peuvent marcher immédiatement sur Constantinople par les routes qui y conduisent en ligne directe de Roustchouk, de Silistrie et de Bazargik par Razgrâd, Choumla et Pravadi, parce que leur échiquier moins étendu ne forme guère qu'un triangle de cent dix lieues de côté, dont le Danube depuis Roustchouk jusqu'au rempart de Trajan occupe la base, et Constantinople le sommet.

Les trois lignes d'opération par Sophia, Lofcha et Ternova conviennent donc mieux aux Autrichiens, parce qu'ils y sont couverts sur leur flanc droit par la Morava; et les trois lignes d'opération par Razgrâd, Choumla et Pravadi conviennent mieux aux Russes, parce qu'ils y sont couverts sur leur flanc gauche par la mer Noire. La route de Sophia est la plus longue; mais elle est aussi la plus facile, parce qu'elle tourne le Balkan, et que le défilé de Trajan une fois franchi, rien ne peut plus s'opposer à votre marche sur Andrinople, où vous descendez avec l'Hèbre. La route de Ternova est plus courte; mais elle est aussi plus difficile, parce qu'elle traverse les plus hautes sommités du Balkan et qu'elle est creusée dans des gorges profondes, où une armée ne peut passer qu'en défilant. La route de Choumla, moins difficile que celle de Ternova, l'est cependant plus que celle de Sophia. Cette route fran-

chit le Balkan vers Karnabad ou vers Aïdos, traverse les montagnes qui séparent le golfe de Varna de celui de Bourgas et descend par un long talus à Kirkilissia; d'où elle conduit par la vallée du Salsédéré à Andrinople ou directement à Constantinople, en côtoyant les montagnes qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de la Propontide. Le Balkan s'épâte dans la mer au cap Emineh, en étendant ses branches d'un côté jusque sur le Danube, et de l'autre jusque sur le Bosphore; et c'est ce qui rend les abords de Constantinople aussi difficiles par la route de Kirkilissia, qu'ils sont aisés par celle d'Andrinople; mais la première de ces routes a cet avantage sur l'autre, qu'elle tourne Andrinople, où les Turks ont l'habitude d'établir un camp retranché. Cette route convient donc mieux aux Russes, parce qu'elle abrége leur ligne d'opération et qu'ils peuvent s'y faire convoyer par une flotte, tandis que la route de Sophia convient mieux aux Autrichiens, qui ne peuvent partir que de la ligne du Danube, voisine de leurs frontières de Hongrie. Mais les Autrichiens ne peuvent pas marcher sur Sophia, sans avoir pris Belgrade; et s'ils s'aventuraient, sans être maîtres de cette forteresse, dans la vallée de la Morava, ils risqueraient de s'y faire enfermer. Les Autrichiens doivent donc s'éloigner, le moins qu'ils peuvent, du Danube, parce qu'il favorise leurs convois; et quand le Turk pivote autour de Belgrade, ils doivent le menacer sur la Save, pour l'obliger à se détacher du Danube; et s'il ne veut pas s'en détacher, marcher en Bosnie, pour le prendre en flanc et le tourner. La marche par la vallée de la Morava ne peut donc convenir aux Autrichiens, que lorsqu'elle est favorisée par une diversion en Bosnie.

D'un autre côté, la marche par Choumla et par le littoral de la mer Noire ne peut convenir aux Russes, qu'autant qu'ils y sont convoyés par une flotte, parce que si le Turk ne veut pas se détacher de Choumla, ils peuvent le tourner par la route de Pravadi à Aïdos, et que s'il ne veut pas se détacher de Varna, ils peuvent le tourner par le golfe de Bourgas; mais la marche à travers le Balkan est très-longue et très-pénible, parce qu'il faut y défiler sans cesse depuis Pravadi jusqu'à Omour-Fakih, pendant plus de trente lieues, et qu'il faut traverser un pays désert où l'on ne trouve point de subsistances. Imaginez-vous la marche des dix mille à travers les montagnes de l'Arménie, et vous aurez une idée de celle d'une armée russe à travers le Balkan. Ce mont est le plus sûr rempart de Constantinople; et si les Turks se bornaient à en défendre les défilés, au lieu de se répandre dans la vallée du Danube, ils ne pourraient que difficilement y être forcés. La ligne du Danube est par rapport à la Turkie ce qu'est par rapport à la France la ligne du Rhin : la chaîne du Balkan défend mieux la première de ces lignes que le Danube lui-même, comme la chaîne des Vosges défend mieux que le Rhin la seconde; et si les malheurs de la guerre obligent jamais les Turks à abandonner leurs provinces transdanubiennes, qu'ils ne peuvent plus défendre, on peut leur prédire, pour les consoler, qu'ils doubleront leurs forces en les concentrant, et que le bonheur leur viendra d'où ils attendaient toutes leurs infortunes.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE V.

DES FRONTIÈRES QUI BORDENT LA MER NOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Des lignes du Prouth et du Niester.

La Turkie ne s'étend plus au-delà du Danube que jusqu'aux monts Carpathes et au Prouth; et c'est entre le Danube, les monts Carpathes et le Prouth que sont comprises la Valachie et la Moldavie, formées de l'ancienne Dacie, qui fut d'abord habitée par des peuples sarmates et ensuite colonisée par les Romains.

La Valachie forme au sud des monts Carpathes une grande ellipse étendue d'ouest en est sur le Danube et coupée en deux par l'Alout, tandis que la Moldavie, séparée seulement de la Valachie par le Sireth, forme un grand carré long, qui s'étend

du sud au nord entre le Prouth et les monts Carpathes, à cause d'un grand coude que font ces monts vers l'est pour embrasser la Transylvanie. Les deux pays offrent le même aspect et la même physionomie : ce sont dans tous les deux des collines entrecoupées de vallées, qui paraissent propres à toutes les cultures et qui produisent en abondance du blé, du vin et des fruits. Le terrain est plat et uni vers les bords du Danube et le confluent du Prouth; mais il se relève et s'embellit en approchant des monts Carpathes, où des vallons tapissés du gazon le plus frais et des montagnes, parées de la plus brillante verdure, rappellent de temps en temps les plus beaux paysages de la Suisse.

On donne à la Valachie une population de dix à douze cent mille habitants sur une superficie de trois mille lieues carrées, et à la Moldavie une population de six à huit cent mille habitants sur une superficie d'environ deux mille lieues. Cette population, à l'exception de quelques Juifs et d'environ cent mille Djinghénis ou Bohémiens, est toute composée de chrétiens du rit grec, divisés en trois classes, les boïards ou nobles, les paysans et les marchands. Les paysans sont dispersés dans les campagnes ou réunis dans les villages, et les nobles avec les marchands habitent les villes, parmi lesquelles on doit distinguer les deux capitales, qui sont Bukarest dans la Valachie et Yassi dans la Moldavie. Bukarest est située au milieu d'une grande plaine très-fertile, arrosée par l'Argis, et peut avoir soixante mille habitants : Yassi n'en a pas plus de vingt-cinq mille; mais elle paraît mieux bâtie, parce qu'elle est située à mi-côte sur un affluent du Prouth.

L'une et l'autre sont au reste également sales et bourbeuses. Les rues n'y sont point pavées, mais seulement planchéiées, et l'on y marche sur des madriers posés les uns à côté des autres, qui sont souvent rompus ou près de se rompre. Toutes les autres villes sont encore plus sales, quoiqu'elles présentent dans le lointain un aspect assez agréable par le mélange des arbres et des maisons : ces maisons sont ordinairement blanchies avec de la chaux et ressemblent de loin à des décorations de théâtre, qui charment les yeux en perspective et qui n'offrent de près qu'un grossier badigeonnage. Quand on traverse le pays, on ne voit de toutes parts que de misérables cahuttes, ensevelies au milieu des boues.

Les villages ne sont guère composés que de quelques-unes de ces cahuttes, groupées ensemble et presque toutes habitées par des paysans, couverts de haillons; mais ces paysans sous l'aspect le plus misérable paraissent généralement beaux, et ils ont conservé quelques vestiges de leur origine : ils parlent presque tous un latin corrompu ou un dialecte de la langue romaine, et leur habillement a quelque ressemblance avec celui des Daces, tels qu'ils sont représentés sur la colonne de Trajan.

La Valachie et la Moldavie jouissent chacune d'un gouvernement autonome, sous un prince tributaire des Turks, à qui l'on donne le nom d'hospodar; mais ce prince semble plutôt gouverner pour ses maîtres et pour lui-même, que pour les habitants du pays : il pressure les paysans et même les boïards par toute sorte d'exactions. Les impôts ordinaires, consistant principalement dans la capitation des paysans, dans le produit des douanes, dans celui du sel et dans

quelques autres taxes sur les consommations, ne s'élèvent pas à plus de six millions de francs, savoir à quatre pour la Valachie et à deux pour la Moldavie; mais les hospodars prélèvent plus du double de cette somme en extorsions de tout genre, et l'on calcule qu'il sort annuellement des deux principautés, soit pour le tribut payé au sultan, soit pour des présents faits à ses favoris, plus de cinq millions de francs : ce qui aurait bientôt ruiné le pays, s'il ne tirait pas de l'argent du dehors par l'excédant de ses exportations sur ses importations. On en exporte par le port de Galatz du blé, du vin, des bœufs, des moutons, de la cire, du bois de charpente et de construction, et l'on y importe d'Allemagne des denrées coloniales et des tissus de laine ou de coton, qui servent à l'habillement des riches; car les pauvres ne sont vêtus que de peaux de moutons.

Ce pays est aujourd'hui entièrement ouvert, et il paraît qu'il l'a été de tout temps, puisqu'il a toujours servi de champ de bataille à tous les peuples barbares, qui des steppes de l'Asie sont venus inonder l'Europe. Les Huns aux yeux obliques et au visage applati en ont chassé les Sarmates à la tête carrée et au corps trapu; et ce sont aujourd'hui les Sarmates de la Russie qui le disputent aux descendants des Huns, établis dans la Hongrie et dans la Turkie.

Les Turks ne peuvent plus le garder aujourd'hui, parce qu'ils ne peuvent plus le défendre contre les Autrichiens, qui, maîtres de tous les défilés des monts Carpathes, y descendent aisément avec l'Alout, le Sireth et le Prouth : ils ne peuvent pas même le défendre contre les Russes, qui, établis sur la rive gau-

che du Prouth, peuvent franchir le fleuve sans obstacle et arriver à Yassi, avant même que la nouvelle de leur marche ne soit arrivée à Constantinople. Si les Turks avaient voulu défendre la Moldavie contre les Russes, ils auraient dû bâtir quelques forteresses derrière le Prouth, une à Galatz, une autre à Yassi, une troisième vers Czernovitz, et établir une place centrale sur le Sireth, pour recueillir leur armée battue sur le Prouth; mais ils n'auraient jamais pu défendre la Valachie contre les Autrichiens, parce qu'ils n'auraient jamais pu les empêcher d'y entrer par le pas de Méadie et par les défilés d'Hermanstâd, à moins de reconquérir la Transylvanie.

Les Turks doivent donc abandonner les deux principautés et se retirer derrière le Danube, parce qu'ils doubleront leurs forces en les concentrant; mais s'ils doivent les abandonner, toute l'Europe est intéressée à ce qu'ils ne les abandonnent pas en faveur des Russes.

Depuis que les Russes occupent la Pologne, ils ne sont plus séparés du reste de l'Europe que par la chaîne des monts Carpathes; mais cette chaîne peut être percée à ses deux extrémités, d'un côté sur l'Oder et l'Elbe, de l'autre sur le Niester et le Prouth : or les lignes du Niester et du Prouth ne peuvent être défendues contre les Russes que par l'Autriche, comme celles de l'Oder et de l'Elbe ne peuvent l'être que par la Prusse. Il faut donc donner à l'Autriche les lignes du Niester et du Prouth, comme on a donné à la Prusse celles de l'Oder et de l'Elbe, ou établir dans la Moldavie et la Valachie un état indépendant, pour rompre de ce côté la ligne de communication entre la Russie et la Turkie, et éloigner de l'Europe

ces guerres éternelles, qui la troublent ou la menacent à tout moment.

Mais si l'Europe ne peut empêcher que l'Autriche et la Russie ne se partagent la Valachie et la Moldavie, comme elles se sont déja partagé la Pologne, il vaut mieux que l'on donne la Valachie à l'Autriche et la Moldavie à la Russie, parce que l'Autriche pourra du moins fermer aux Russes sur le Danube le chemin de Vienne, si elle ne peut pas leur fermer celui de Constantinople.

Le territoire turk n'est plus séparé maintenant du territoire russe que par le Prouth et par cette zone de terrain, qui se prolonge le long de la mer Noire depuis le Danube jusqu'au Niester : c'est la Bessarabie, habitée autrefois par les Gètes, naguère par les Tartares Nogais, et aujourd'hui par les colonies militaires de la Russie. Là commencent ces steppes ou plaines immenses, qui s'étendent dans tout le nord de l'Europe et de l'Asie : ce sont des déserts de verdure coupés seulement par quelques cours d'eau, et où des troupeaux de chevaux et de moutons animent seuls le paysage. Les villages y sont rares, les hommes errants, les habitations écrasées sous le chaume ou perdues dans la boue : c'est une terre et un ciel tout nouveaux. Le Prouth, l'ancien Hiérasus, qui borde à l'ouest ces déserts, descend des monts Carpathes, et coule d'abord parallèlement au Niester; mais il s'en éloigne ensuite vers Yassi, pour aller se jeter dans le Danube vers Galatz. Ce fut entre ces deux villes, dans la vallée inférieure du Prouth, que le czar Pierre Ier se laissa imprudemment enfermer en 1711 par le grand-vizir Baltagi-Méhémet-Pacha. Après avoir envahi la Mol-

davie, Pierre avait établi ses dépôts dans la ville d'Yassi; et pour la couvrir, il descendait le Prouth sur sa rive droite, tandis que le grand-vizir, après avoir passé le Danube à Isatcha, au-dessous de Galatz, remontait le Prouth sur sa rive gauche, dans le dessein de tourner les Russes, pour leur couper la retraite sur le Niester. L'armée russe n'était que de 80 mille hommes, tandis que l'armée ennemie était de 120 mille Turks et de 40 mille Tartares. Le czar, arrivé en présence de l'armée turke, envoya la reconnaître, et apprenant qu'elle lui était très-supérieure en nombre, il voulut se replier; mais le grand-vizir se mit à sa poursuite, en passant sur la rive droite au moyen d'un pont volant, et l'accula près de Husch à un marais, où Pierre se voyant pris, comme dans une souricière, fut forcé de capituler. Tel fut le sort des Russes, qui fuyaient alors devant cette nuée de Tartares, combattant dans les rangs des Turks; mais depuis que les Russes ont réuni les Tartares sous leurs drapeaux et qu'ils ont adopté contre les Turks une nouvelle tactique, qui consiste à se former devant eux en petits carrés, se flanquant les uns les autres, avec de l'artillerie aux angles [1], les Turks ne peuvent plus

---

1. Ces carrés marchent en colonne, et se forment en ligne devant l'ennemi : ils sont ordinairement composés de trois bataillons ou d'un régiment. Le premier bataillon se range sur six hommes de hauteur : le second, coupé en deux, forme le flanc droit et le flanc gauche; et le troisième, rangé également sur six hommes de hauteur, ferme le carré par derrière. Il en résulte un carré à peu près équilatéral, au milieu duquel on place les bagages et les munitions. Les Français en Égypte faisaient

eux-mêmes résister aux Russes. De là les conquêtes de la Russie sur la Turkie, qui datent du règne de Pierre I[er].

Le Niester n'est plus séparé du Prouth que par quelques contre-forts de la chaîne des monts Carpathes, et il descend de cette chaîne dans la mer Noire, comme l'Oder en descend en sens opposé dans la Baltique. Le Niester coule d'abord vers Khottin dans une vallée très-encaissée; d'où il sort vers Bender, pour aller se jeter à travers un terrain bas et marécageux dans la mer Noire, vers Akhirman. Akhirman, Bender et Khottin sont aujourd'hui les seules forteresses, que l'on trouve sur cette ligne.

Khottin est situé vers l'angle où finit la chaîne carpathique, sur la pente d'une colline, qui borde la rive droite du Niester. Cette situation est belle pour la perspective; mais elle n'est pas favorable à la défense, parce que la ville présente un amphithéâtre incliné vers le fleuve, qui se découvre à tous les feux de la rive gauche. Il faut donc changer le plan des fortifications, ou si on veut simplement le corriger, il faut construire à trois ou quatre cents toises de la place des forts casematés sur les hauteurs, dont elle est entourée. La disposition des lieux serait très-favorable à la construction de ces forts, parce que le fleuve coule autour de la ville sur un terrain haché et coupé par des ravins profonds.

Bender occupe le milieu de la ligne, et son site ne

---

leurs carrés plus grands et les formaient d'une division entière, parce qu'ils plaçaient dans l'intérieur du carré leurs bagages et même leur cavalerie.

vaut pas mieux que celui de Khottin. Toute les hauteurs voisines masqueraient les approches. Il y a surtout le long du fleuve un rideau qui aboutit à l'angle saillant d'un bastion, et qui donnerait à l'assiégeant la facilité de venir s'établir jusque sur le glacis, sans être vu par aucun feu.

On a réparé dans ces derniers temps les fortifications de Bender, qui ne consistaient autrefois qu'en une simple enveloppe; mais on les a réparées avec tant de précipitation, qu'on a laissé dans les ouvrages nouveaux tous les défauts, reprochés aux anciens. En général, les revêtements sont trop faibles, et les remparts trop bas. On n'a pas su tirer parti du relief du terrain. La place ne présente guère dans son développement que trois grands côtés : on aurait dû flanquer ces trois côtés d'ouvrages saillants, et l'on se serait couvert de batteries croisées, qui auraient placé l'assiégeant entre deux feux et l'auraient obligé à prendre au moins deux de ces ouvrages, avant de se présenter devant le corps de la place. La disposition de ces ouvrages en avant des glacis et sous le feu des courtines aurait facilité les sorties, assuré les retraites et donné les moyens de disputer un terrain ondulé et propre à la chicane. On n'a fait que replâtrer l'ancienne forteresse turke, tandis qu'on aurait dû en construire une autre sur un plan nouveau.

Le Niester, avant de descendre dans la mer, s'épanche dans les terres et forme cette grande nappe d'eau connue sous le nom de lac Ovidovo. Ce lac communique à la mer par deux bouches embrassant une petite île, qui semble être un pont jeté par la nature pour passer d'une rive à l'autre; et c'est entre l'île et

le lac qu'est bâti Akhirman au pied d'un rocher, couronné par une citadelle. La place est fermée d'une double enceinte en maçonnerie, l'une basse et crénelée pour la mousqueterie, l'autre haute et terrassée pour l'artillerie.

Akhirman est mieux situé que Khottin et Bender, et l'on pourrait en faire la meilleure forteresse de la ligne; mais il ne faudrait considérer les fortifications actuelles que comme une enceinte, qui servirait de réduit aux autres ouvrages. Le rocher, qui lui sert de base, n'étant accessible que sur quelques points, il faudrait l'escarper sur tous les autres, et élever les remparts du nord au niveau de ceux du sud, pour couvrir la ville contre les batteries que l'ennemi pourrait établir sur les bords du fleuve.

Les trois forteresses de Khottin, de Bender et d'Akhirman sont décrites ici, telles qu'elles étaient avant de passer sous la domination de la Russie. Les Russes ont bâti depuis sur la rive gauche du Niester, à l'opposite d'Akhirman, la forteresse d'Ovidopole; mais il n'entre pas dans mon dessein de décrire les forteresses nouvelles, bâties par les Russes sur cette frontière, parce que mon plan est purement relatif à la Turkie.

Des deux bouches du Niester, celle du sud est la plus fréquentée par les bateaux. Il faudrait y établir deux batteries, dont les feux croisés fermâssent tout accès aux chaloupes canonnières, à leur entrée dans le fleuve.

De Khottin à Bender il y a 60 lieues, et 45 de Bender à Akhirman. Ces trois places défendent seules cette ligne immense. Quand les Turks étaient séparés de la

Russie par les steppes qui sont entre le Niester et le Borysthène, ils pouvaient en quelque sorte se reposer sur des défenses aussi faibles, parce que les Russes ne pouvaient venir à eux, que lorsqu'ils étaient déja épuisés par de longues marches et mutilés par le fer des Tartares; mais aujourd'hui que ces Tartares combattent sous les étendards de la Russie, les Russes peuvent assembler leurs armées sur le Niester, et même sur le Prouth, et arriver sans obstacle sur le Danube, après avoir inondé les deux principautés. Pareils au feu du ciel, ces Tartares auraient tout ravagé devant eux, avant même que les armées turkes eussent franchi le Balkan; et comme ces armées marchent sans magasins et qu'elles ne pourraient pas subsister dans un pays ruiné, le théâtre de la guerre serait tout à coup transporté des bords du Niester ou du Prouth sur ceux du Danube. Les Turks doivent donc fortifier la ligne du Danube, s'ils ne veulent pas devenir la proie des Russes : ils doivent même fortifier celle du Prouth, s'ils veulent conserver les deux principautés. Les lignes du Niester et du Prouth peuvent seules aujourd'hui défendre la Turkie contre les Russes, comme celles de l'Oder et de l'Elbe peuvent seules défendre contre eux le nord de l'Allemagne.

La situation respective des Turks et des Russes sur cette frontière est donc entièrement changée, depuis que les Tartares ont passé du camp des uns dans celui des autres; mais pour avoir une idée des avantages acquis par les Russes, il faut nous arrêter un instant sur ces Tartares et sur leur manière de combattre.

CHAPITRE II.

Des Tartares et de leur manière de combattre.

Les Tartares sont répandus sur tout le pourtour septentrional de la mer Noire, depuis le Niester jusqu'au Caucase. Ces Tartares, connus sous le nom de *Nogais* ou de Tartares européens, ne diffèrent pas moins des Tartares d'Asie, qui habitent au-delà du Volga, que des peuples sarmates ou esclavons, qui habitent la Russie et la Pologne : c'est une variété de l'espèce humaine, formant comme la nuance entre la race blanche d'Europe et la race jaune d'Asie.

Les deux races, en se rencontrant dans les vastes plaines qui bordent la mer Noire, se sont mêlées ensemble, et ont produit une race mixte, dans laquelle on distingue encore le type primitif de chacune d'elles. Le type de la race blanche domine dans les Sarmates ou Esclavons, et celui de la race jaune dans les Tartares Nogais; mais ces Tartares ne diffèrent pas moins des Tartares d'Asie par la beauté de leurs formes que par la supériorité de leur intelligence : ils ont presque tous quitté la vie nomade, et se sont fixés dans les creux des vallons qui coupent leurs steppes, et où leurs tentes rangées sur une seule ligne présentent une

file de cabanes, que l'on prendrait de loin pour une longue rue. Leur population s'élevait autrefois à plus d'un million de têtes, et ils pouvaient mettre deux cent mille hommes sous les armes; mais depuis que la Russie occupe la Tauride, quelques-uns d'entre eux ont passé en Turkie, d'autres se sont retirés dans le Caucase, et il n'en reste pas maintenant plus de cinq cent mille dans les steppes de la mer Noire. Leur principale richesse consiste dans leurs troupeaux; mais ils ne vivent pas seulement du lait et de la chair de ces troupeaux, ils cultivent aussi quelques champs, dont ils consomment les fruits. Ils ne sont plus simplement pasteurs comme les Tartares mongols, mais ils ne sont pas encore devenus purement agriculteurs comme les peuples esclavons. Ils fabriquent eux-mêmes leurs vêtements et leurs tentes, et rien n'est plus simple que le mécanisme de ces tentes. Figurez-vous un treillage circulaire, qui se plie comme un paravent, au-dessus duquel on élève un dôme avec des baguettes flexibles réunies en un même nœud, et pour toiture un coqueluchon de feutre, qui enveloppe cette frêle charpente et qui est lui-même enveloppé par une sangle dans tout son pourtour, et vous aurez une idée des tentes tartares. Le luxe, qui se glisse dans la chaumière du pauvre comme dans le palais des rois, en a fait imaginer de plus élégantes, dont le cône tronqué par un cercle, qui réunit les baguettes, sert de passage à la fumée et permet d'allumer du feu : telles sont les tentes des chefs.

L'habillement des Tartares n'est pas plus recherché que leur logement : c'est un manteau de feutre, et une ample robe de laine grossière qui les couvre de la tête aux

pieds, et qui est assujettie sur les reins par une ceinture : ils portent un bonnet de feutre à la tête, et aux pieds des brodequins de cuir. Leur arme de trait est l'arc, et la lance et le sabre courbe sont leurs armes de main : ils sont divisés en *aoüls* ou petites hordes, obéissant chacune à un chef nommé mirza, qui obéit lui-même à un khan ou chef supérieur.

Ces peuples sont très-belliqueux, et font la guerre à cheval, comme les anciens Parthes. Chacun d'eux mène en campagne deux ou trois chevaux, monte tantôt l'un, tantôt l'autre, et fait souvent vingt-cinq lieues par jour. Si un cheval ne peut plus aller, il le tue et s'en régale avec ses compagnons, ou bien il le lâche dans le désert où il le retrouve frais et dispos. Son manteau, étendu sur des bâtons fichés en terre, lui sert de tente, et la selle de son cheval d'oreiller. La chair de cet animal cuite sous ses fesses est son mets favori, et sa boisson préférée est du lait aigri de jument; mais ce même homme qu'aucune fatigue ne peut dompter pendant la guerre, est le plus indolent des hommes pendant la paix : il demeure tout le jour accroupi devant sa tente, occupé à fumer sa pipe ou à caresser sa moustache, et il ne sort de cet engourdissement que pour s'enivrer de liqueurs spiritueuses, qui le replongent dans un engourdissement plus grand encore. S'il a le moindre travail à faire, il le laisse à sa femme ou à ses enfants : pour lui il n'en connaît pas d'autre, que d'affiler son sabre ou de bander son arc.

Tels sont les Tartares, qui habitent les steppes; mais ceux, qui habitent la Tauride, ont adouci leurs mœurs par l'agriculture. Leur sang s'est embelli sous cet heu-

reux climat; et quoiqu'ils conservent encore dans leurs traits l'empreinte du type mongolique, ils ont des formes moins anguleuses que les autres, une stature plus haute et une physionomie moins rude.

Mais ils ont tous la même religion, la même langue et la même manière de combattre. Leur religion est la religion musulmane, à laquelle ils ont mêlé quelques pratiques chrétiennes, et ils parlent tous un dialecte tartare, mêlé de turk et de persan, riche en expressions tendres et énergiques. Leur manière de faire la guerre est analogue à la composition de leurs armées, qui consistent principalement en cavalerie, et l'on dirait que l'instinct de la destruction supplée en eux à la science militaire.

Quand ils veulent envahir un pays, ils assemblent leur armée sur la frontière de ce pays et s'y arrêtent pendant quelque temps, pour s'organiser et se former en divers corps : puis ils détachent de cette frontière, comme d'une base militaire, chacun des corps organisés, qui doit agir et marcher en avant. Ce corps se divise successivement en deux, puis en quatre, et continue ainsi à se subdiviser, à mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il ait couvert tout le pays. Le baron de Tott, qui avait fait la guerre avec ces peuples, raconte qu'il les avait vu entrer de cette manière dans la Nouvelle-Servie et parcourir cette province avec la rapidité de l'éclair, chassant devant eux tous les habitants comme un vil troupeau. Leurs attaques étant divergentes, ils opèrent leurs retraites par des rayons concentriques, pour ne pas exposer leurs flancs, et ils se retirent avec la même vitesse qu'ils avancent : ils font de cette manière des pointes de cinquante à

soixante lieues, et ils ravagent en peu de temps tout un pays, comme un essaim de sauterelles ravage un champ de blé.

Les Tartares Nogais, établis sur les bords de la mer Noire, ne sont au reste que comme l'avant-garde des autres Tartares de l'Asie, qui combattent comme eux et qui, sous le nom de Scythes, ont autrefois envahi l'empire romain, en y entrant du côté de la mer Noire par la vallée du Niester et par celle du Danube, pendant que les peuples de la race gothique ou scandinave y entraient par la vallée de l'Elbe et par celle du Rhin. C'est ce qui a fait craindre à quelques écrivains modernes que ces peuples n'envahissent encore une fois l'Europe, comme ils l'ont jadis envahie sous les Romains.

Tant que les Tartares combattront seuls, ils pourront bien avec leurs pointes en avant et leurs marches rapides, envahir tout le terrain uni, ouvert devant eux, parce que rien ne peut les y arrêter, et que repoussés sur un point, ils déborderont sur un autre. Ils pourront ainsi ravager tout l'orient de l'Europe depuis le Volga jusqu'au Niester; mais ils ne pourront pas ensuite franchir le Danube ni les monts Carpathes, parce qu'ils seront arrêtés sur ce terrain inégal par tous les obstacles que les arts de la civilisation peuvent opposer à la barbarie. On pourra donc les arrêter sur le Niester et le Danube; mais on ne pourra pas les arrêter dans les vastes plaines de la Russie et de la Pologne, si l'Europe civilisée ne cherche pas à les rejeter au-delà du Volga, et à les contenir dans leurs déserts, comme on contient des bêtes fauves dans un parc. Le plateau, qu'ils occupent au centre de l'Asie, est le plus élevé

de l'ancien continent, et ils peuvent descendre de ce plateau avec le cours des eaux dans toute l'Asie et dans toute l'Europe; mais comme ils sont environnés au nord et à l'est par des déserts encore plus affreux que les leurs, ils doivent naturellement se porter vers le sud et l'ouest; et s'ils sont repoussés d'un côté par la chaîne du Thibet et par celle du Caucase, refluer de l'autre sur le littoral de la mer Noire. C'est donc sur les bords de la mer Noire qu'il faut les arrêter.

Trois nations se présentent là devant eux : la Russie au nord, l'Autriche au sud et la Pologne entre deux.

Adossée vers le nord au pôle du monde et couverte à l'ouest par la Baltique et par les deux lignes de la Douina et du Boristhène, la Russie présente à l'Europe un front invulnérable; mais on peut l'attaquer vers l'est et le sud, sur la mer Caspienne et la mer Noire, la percer par la queue, en remontant le Volga ou le Tanaïs, et la couper en deux. Les Tartares l'ont autrefois blessée de ce côté, et ils lui ont fait tant de mal, qu'elle ne peut pas en avoir perdu la mémoire. Il est vrai que la Russie n'a plus rien à craindre d'eux, depuis qu'ils combattent avec elle; mais c'est maintenant aux autres nations de l'Europe à se défendre contre les Tartares et les Russes, réunis sous les mêmes drapeaux.

La Pologne a été autrefois le bouclier de l'Europe contre les Tartares et même contre les Turks; mais elle ne pourrait plus lui en servir, depuis qu'elle a été démembrée, et il faudrait la rétablir.

L'Autriche est donc maintenant le seul rempart de l'Europe contre les Russes unis aux Tartares; et si l'on

ne veut pas établir entre le Niester et le Danube un état indépendant et fort, il faut donner à l'Autriche les deux lignes du Niester et du Danube à garder, parce qu'elle seule peut les défendre.

La Russie ne peut pas envahir seule les autres états de l'Europe, parce que les autres états de l'Europe, plus civilisés qu'elle, peuvent opposer à ses armées des armées mieux disciplinées que les siennes; mais elle peut les envahir avec les armées tartares, parce qu'elle peut combattre contre elles avec tous les arts de la civilisation et toute la férocité de la barbarie.

La nation russe est moins civilisée que les autres nations de l'Europe; mais son gouvernement est aussi éclairé que les autres gouvernements; et c'est parce que le gouvernement est aussi éclairé et la nation moins civilisée que les autres, que la Russie est devenue redoutable à toute l'Europe, puisqu'elle réunit seule toutes les forces de la barbarie à tous les arts de la civilisation. Si la Russie n'était que barbare, l'Europe pourrait la dompter avec les arts de la civilisation; mais c'est parce qu'elle a les arts de la civilisation et les forces de la barbarie, qu'elle est indomptable. Figurez-vous une armée romaine combattant avec la cavalerie numide contre une autre armée romaine, et vous aurez une idée d'une armée russe combattant avec la cavalerie tartare contre une armée européenne. Cent mille cavaliers, sortis des steppes de la Tartarie et divisés en petits corps, auraient bientôt ravagé tout l'orient de l'Europe; et après avoir franchi le Niester et remonté le Danube jusqu'à ses sources, ils pénétreraient de nouveau en Italie et même en France, comme ils y pénétrèrent autrefois sous Attila, et comme on les

y a vus de nos jours. Que feraient alors contre une telle cavalerie, portant avec elle tout son bagage et vivant uniquement de son butin, que feraient contre d'aussi agiles cavaliers nos épais bataillons, nos pesants escadrons et nos milliers de bouches à feu? Dans leur course rapide, ils auraient bientôt tout renversé devant eux, et il faudrait périr sous le fer de leurs lances ou les exterminer de nouveau dans les plaines de la Lombardie ou dans celles de la Champagne. Les Polonais seuls peuvent préserver l'Europe d'une nouvelle invasion de Tartares, parce que combattant comme eux, ils peuvent seuls leur opposer les mêmes armes, tout en conservant sur eux la supériorité des peuples civilisés sur les peuples barbares. Il faut donc reconstituer la Pologne, pour en faire le boulevard de l'Europe, ou du moins établir sur le Niester un état assez fort, pour fermer aux Tartares le chemin de l'Europe.

La Russie est aujourd'hui bien circonscrite au nord et au sud, où elle est couverte d'un côté par l'Océan et la mer Baltique, et de l'autre par la mer Caspienne et la mer Noire; mais elle l'est mal à l'ouest, où elle s'avance trop sur l'Europe, et à l'est où elle s'extravase en Asie: il faut donc qu'elle se détache également de la Tartarie et de la Pologne. Si la Russie se détachait également de ces deux contrées qui lui sont étrangères, l'Europe acquerrait contre les Tartares deux barrières au lieu d'une; et les Russes, au lieu d'être l'effroi de l'Europe, en deviendraient, comme les Polonais, les bienfaiteurs.

Civiliser maintenant les Tartares, établis sur le pourtour de la mer Noire, repousser les autres au-delà du Volga, sur le plateau de l'Asie centrale, et se

limiter eux-mêmes à la Douina et au Borysthène, voilà quelle doit être désormais la politique des Russes, s'ils veulent, en se civilisant eux-mêmes, devenir le rempart de la civilisation européenne contre la barbarie asiatique.

CHAPÎTRE III.

De la ligne du Borysthène.

La chaîne des monts Carpathes, d'où descendent d'un côté le Niester dans la mer Noire et de l'autre l'Oder dans la Baltique, forme maintenant la limite politique de l'Europe, quoique sa limite géographique ne soit fixée qu'à la chaîne des monts Ourals. A l'ouest des monts Carpathes commence cette plaine immense, bordée au nord par la mer Baltique et la mer Glaciale, à l'est par la chaîne des monts Ourals et au sud par la mer Caspienne et la mer Noire. Cette plaine s'élève insensiblement depuis les bords du Niester jusque sur le plateau de Valdaï ou de Smolensk, d'où la Douina descend dans la mer Baltique, le Volga dans la mer Caspienne et le Borysthène dans la mer Noire : c'est le centre de l'empire russe, de cet empire colossal, que l'on peut regarder comme le passage de l'Europe à l'Asie et la nuance de la civilisation à la barbarie.

La côte de la mer Noire s'évase au nord d'Akhirman[1], se courbe dans les terres et forme un grand golfe, au fond duquel est d'un côté Odessa, et de l'autre Oczakof. Odessa est comme toutes ces villes nouvelles, bâties par les Russes dans les steppes de la Tartarie, et qui ressemblent à des oasis, semées au milieu des déserts: elle est située entre les bouches du Niester et celles du Borysthène, au fond d'une petite baie abritée par un môle, et au pied d'une hauteur couronnée par une citadelle pentagonale, qui protége tout à-la-fois la ville et le port, et elle est devenue en quelques années le principal entrepôt du commerce de la mer Noire. Placée au principal débouché de la Pologne, Odessa doit fleurir à la faveur de son site, si la main de l'homme peut forcer la nature et planter des villes au milieu des déserts.

Il y a environ douze lieues d'Akhirman à Odessa, et neuf d'Odessa à Oczakof. La côte est basse depuis le Niester jusqu'à Odessa; mais elle se relève au-delà et ne s'abaisse que vers Oczakof, pour laisser passer le Borysthène, qui se jette dans une baie profonde creusée entre deux langues de terre, sur une desquelles est Oczakof et sur l'autre Kinbourn.

Oczakof a la forme d'un parallélogramme incliné sur le fleuve dans toute sa longueur, et dont trois côtés ont des remparts bastionnés, un fossé sec et un glacis, mais dont le quatrième, qui borde le fleuve, n'est fermé que d'un simple mur crénelé.

Le fort de Kinbourn ou *Kil-bouroun* situé sur la

---

1. Voyez planche II. Carte du pourtour septentrional de la mer Noire.

rive opposée, à l'extrémité d'une langue de terre si effilée, que les anciens la comparaient à la lance d'Achille et que les Turks la comparent à un *cheveu*, est un carré de cent dix toises de côté avec un mur à redans sur tous ses fronts, excepté sur celui du fleuve, qui n'est qu'une simple enveloppe en terre, pareille à celle d'un jardin.

En général, les fronts de Kinbourn et d'Oczakof, du côté du fleuve, sont trop faibles et ne pourraient pas résister à une attaque par mer. Il faudrait les renforcer, si on voulait réduire les attaques de l'ennemi aux fronts de la campagne, qui sont susceptibles d'une bonne défense. Le fort de Hassan-Pacha, construit à la pointe d'Oczakof pour défendre l'entrée du Borysthène, n'est qu'une simple redoute destinée à croiser ses feux avec ceux du fort de Kinbourn, mais les croisant mal, parce que le fleuve a plus de deux mille toises de largeur à son embouchure, et que les batteries des deux rives opposées n'ont pas même été construites, comme elles auraient dû l'être, à l'extrémité des deux promontoires. Tous ces ouvrages sont mal entendus : ils ont été faits par les Turks, et les Russes ne les ont pas encore corrigés.

Oczakof a deux rades, l'une à l'est sur le Borysthène, l'autre à l'ouest sur la mer entre la côte et l'île de Bérésen. Cette petite île est escarpée et a un fort en terre; mais ce fort paraît trop élevé, et l'on aurait mieux fait de ne construire qu'un front de fortifications, appuyé de droite et de gauche aux escarpements. On aurait ainsi mieux protégé cette rade, la seule accessible aux grands vaisseaux, qui ne peuvent pas entrer dans le fleuve sans alléges, parce que l'on

trouve à son embouchure deux langues de sable, au milieu desquelles il faut passer avec précaution pour entrer dans le chenal.

La baie profonde et vaseuse, où se jètent les eaux du Borysthène, reçoit aussi celles du Boug ou de l'Hypanis qui descend du plateau de la Pologne et qui mêle les siennes avec celles de l'Ingoul, à environ dix lieues à l'ouest d'Oczakof; et c'est au confluent de l'Hypanis et de l'Ingoul que l'on a bâti la nouvelle ville de Nicolayef, située, comme celle d'Odessa, au milieu d'un désert. Toutes les rues se coupent à angles droits, et descendent par une pente douce jusque sur les bords du fleuve, où l'on a établi un des plus beaux arsenaux de la Russie.

L'Hypanis descend du nord au sud dans la baie d'Oczakof, à travers un canal qui va en s'élargissant, et le Borysthène y descend de l'est à l'ouest à travers un labyrinthe de petites îles, qui gênent son cours, et près desquelles est la ville de Kerson : ce qui rend l'accès de cette place plus difficile que celui de Nicolayef.

Kerson est une mauvaise place de guerre, et elle ne sera jamais une bonne place de commerce, parce que Odessa et Nicolayef sont mieux situées. Elle est cependant fermée d'une très-bonne enceinte, et les Russes n'ont rien négligé pour la fortifier, parce qu'ils la regardent comme une bonne position de passage; mais malgré l'inscription fastueuse gravée sur une de ses portes, elle n'est ni sur le chemin de Byzance, ni même sur celui de Moscou : elle est dans un désert, où aucune route ne peut être marquée, et de quelque côté que l'on vienne, on peut la masquer et passer outre.

Le Borysthène en descendant du plateau de Smolensk traverse l'Ukraine, et fait en sortant de ce pays un grand coude vers l'est, à l'origine duquel est Krémentchouk, au fond Ekathérinoslaf et à son extrémité Kerson.

La petite ville d'Ekathérinoslaf est une bonne position de passage, où se croisent les deux routes, qui vont l'une à Kiof en remontant le Borysthène, et l'autre à Pultava, en remontant un de ses affluents, nommé la Vorskla; et c'est au-dessous d'Ekathérinoslaf que sont les chutes ou cataractes du Borysthène, près desquelles on voyait autrefois dans une île du fleuve la *setche* ou l'établissement des Cozaques Zaporovis ou Zaporogues, formé de bandits de différentes nations, mais qui l'avait été, dès son origine, d'hommes de la race gothique ou germaine: ce qui avait embelli la leur et l'avait distinguée de celle des autres habitants du pays, chez lesquels le sang esclavon n'était mêlé qu'avec le sang tartare. Ces Cozaques étaient au nombre de quinze à vingt mille, la plupart garçons, et vivaient sous un chef, nommé *hethman*. Tels que les Spartiates, ils fesaient leurs exercices et leurs repas en commun: en été ils couraient la campagne, et en hiver, ils mangeaient leur butin. Ceux, qui étaient mariés, vivaient avec leurs femmes, confinées, comme les anciennes amazones, dans des villages voisins. Les autres vivaient dans la setche, comme dans un camp, par chambrées de dix à douze, et préféraient aux plaisirs du mariage un autre genre de plaisir, plaisir solitaire et brutal qui mécontente un sexe et déshonore l'autre, espèce de frénésie qui offense la nature et outrage son plus bel ouvrage. La société des Cosaques Zaporovis n'était

au fond qu'un ordre monacal de chevalerie, mais plus imparfait que les autres ordres chevaleresques de l'Europe, parce que les individus, qui le composaient, n'avaient pas atteint le même degré de civilisation. Cette société fut dissoute en 1775, et les Cosaques Zaporovis furent dispersés parmi les autres Cosaques de la Russie. Les uns allèrent s'établir sur le Don, d'autres sur le Kouban, et nous les retrouverons jusque dans l'île de Taman.

Krémentchouk n'a aucune importance militaire; mais Kiof et Smolensk, que l'on trouve en remontant le Borysthène, en ont une très-grande, parce qu'elles sont sur les principales routes de la Pologne à Moscou.

Kiof, capitale de l'Ukraine, est située sur la rive droite du Borysthène, au pied d'une colline, qui s'élève de quarante toises au-dessus du niveau du fleuve, et elle est composée de trois villes particulières, de la citadelle bâtie sur la colline, de la cité vieille bâtie sur sa pente, et du faubourg de Podol ou de la ville nouvelle, bâtie sur les bords du fleuve. La citadelle de Kiof, quelque élevée qu'elle soit, est encore dominée; mais on pourrait disputer le terrain, qui l'environne, parce qu'il est haché et rompu.

Smolensk, située sur un des points dominants de la Russie, est à cheval sur le fleuve même, à 26 lieues de ses sources et au pied d'un coteau, sur lequel on a bâti sa citadelle, séparée seulement de la ville par un pont flottant. La situation de cette ville au milieu d'une vallée très-encaissée, ses murs flanqués de hautes tours, ses maisons en amphithéâtre sur le rivage, les coupoles variées des églises qui les surmontent et qui

sont elles-mêmes surmontées d'une croix ou d'un croissant dorés, produisent au premier coup d'œil une espèce d'enchantement; mais cette illusion s'évanouit, dès qu'on entre dans la ville, généralement mal bâtie; et l'on s'aperçoit bientôt qu'il serait très-difficile de la défendre, parce que son enceinte trop étendue a près de deux lieues de circonférence et se découvre à tous les feux des assiégeants.

La ligne du Borysthène se lie sur le plateau de Smolensk à celle de la Douina, qui est défendue vers son origine par Vitepsk, vers son centre par Dounabourg et à son extrémité par Riga. Ces deux lignes forment la barrière naturelle de la Russie; et si la Pologne était rétablie et que les Russes osassent franchir cette barrière, les armées disciplinées du reste de l'Europe pourraient avec la cavalerie polonaise les y rejeter et même les y contenir. Mais s'ils avaient eux-mêmes la sagesse de s'y renfermer, ils y seraient couverts sur leurs flancs par les deux fleuves, sur leur centre par le plateau de Smolensk, et aucune armée européenne ne pourrait sans témérité venir attaquer une armée russe, retranchée sur ce plateau, sa droite appuyée à Vitepsk sur la Douina, sa gauche à Orcha sur le Borysthène, et son centre adossé à la forteresse de Smolensk.

La ligne du Borysthène et de la Douina était autrefois la meilleure ligne défensive de la Russie, et les Russes, au lieu de la renforcer, l'ont affaiblie, en se répandant en Pologne. Ils doivent donc aujourd'hui abandonner la Pologne, et se retirer derrière cette ligne, pour y améliorer leur existence politique, avant de songer à l'agrandir.

Cette ligne immense, qui s'étend depuis Kerson jusqu'à Riga et depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique, n'a été percée que deux fois par les armées disciplinées de l'Europe, la première en 1708 par les Suédois sous Charles XII, et la seconde en 1812 par les Français sous Napoléon.

Charles XII partit de Grodno sur le Niémen, remonta le fleuve vers ses sources, pour aller passer la Bérézina à Borisof, le Borysthène à Mohilof; et après avoir relancé les Russes jusque sur le plateau de Smolensk, il descendit le fleuve sur sa rive gauche jusqu'à son confluent avec la Desna vers Kiof, pour y donner la main au Cozaque Mazeppa, qui devait lui amener des renforts de l'Ukraine; et se mettant de nouveau à la poursuite des Russes, qui fuyaient devant lui et ne voulaient plus le combattre de front, il les joignit sur la Vorskla devant Pultava, où le czar Pierre Ier était accouru, pour arrêter enfin Charles dans sa marche. A force d'avoir été vaincus par les Suédois, les Russes avaient appris à les vaincre. Pierre n'osa pas cependant heurter de front l'armée suédoise, commandée par Charles en personne, quoiqu'elle ne fût que de dix-huit mille hommes, et qu'il en eût lui-même au moins quatre-vingt mille. Il se couvrit de retranchements, et fit élever sept redoutes sur le front de sa ligne. Son dessein, en se retranchant ainsi, était de rompre la ligne suédoise, dont il redoutait le choc, et de pouvoir ensuite sortir sur elle, dès qu'elle serait rompue, par les intervalles qu'il avait laissés entre les redoutes. Cette disposition lui réussit; et quoique sa cavalerie eût d'abord été battue et que trois de ses redoutes eussent été emportées, les Suédois, à la fin rompus,

furent enveloppés de toutes parts et presque tous pris ou dispersés. Charles lui-même eut de la peine à se sauver, et il s'enfuit précipitamment avec une simple escorte jusqu'à Oczakof; d'où il se retira chez les Turks à Bender. Tel fut le résultat de la bataille de Pultava.

Ce n'est pas que Charles ne se montrât digne de lui dans cette bataille; mais la faute, qu'il fit, fut de s'être mis dans la nécessité de la donner. Il était venu dans l'Ukraine sans être maître de ses derrières; et son armée, ne pouvant plus se recruter, devait périr comme un arbre privé de sa sève. Ce qui perdit ce prince, ce fut son trop d'ardeur : il s'obstina à la poursuite du czar, comme un chasseur s'obstine après sa proie, sans songer que ses forces s'épuisent; et quand il l'eut atteint, il ne pensa plus qu'il pût être vaincu par un ennemi, qu'il avait vaincu tant de fois. Chacun de ses combats fut un chef-d'œuvre de tactique; mais sa campagne entière fut mal combinée et parut celle d'un aventurier. On a comparé la vie militaire de Charles XII à un ouvrage de littérature, admirable dans les détails et vicieux dans l'ordonnance : sa campagne en Russie justifie cette comparaison.

Si Charles XII, au lieu d'aller de Smolensk à Pultava, eût marché directement sur Moscou, il eût coupé la Russie en deux et peut-être même détrôné Pierre Ier; mais il n'eût pas pu garder pour lui ce vaste empire, et il eût été forcé de le donner à un autre czarovitz, à moins qu'il n'eût mieux aimé pour le repos de l'Europe le partager entre deux.

Napoléon, qui fit son expédition en Russie cent quatre ans après celle de Charles XII, partit comme lui des bords du Niémen, où il avait établi vers Kouno

sa base d'opération; et remontant la Vilia un des affluents du Niémen jusqu'à Vilna, il alla franchir le canal qui unit l'Oula à la Bérésina et par ces deux rivières la Douina au Borysthène, pour s'élever sur le plateau valdaïque vers Vitepsk et Smolensk; d'où il marcha sur Moscou par Viasma, Ghijat et le village de Borodino, au-delà duquel les Russes, qui fuyaient devant les Français, comme autrefois leurs ancêtres devant les Suédois, et qui ne voulaient plus aussi les combattre de front, s'étaient retranchés derrière la Khaloga, comme Pierre Ier l'avait fait derrière la Vorskla à Pultava; mais leurs retranchements furent enlevés, et la victoire de la Moscowa ouvrit aux vainqueurs la ville de Moscou. L'armée française y descendit par Mozaïsk; mais à peine y fut-elle établie, que les Russes, pour l'en chasser, brûlèrent cette capitale. Il fallut l'abandonner, et l'armée revint sur ses pas jusqu'à Smolensk; d'où elle descendit avec le Borysthène à Orcha, pour aller franchir la Bérésina à Borisof; mais le froid qu'elle éprouva dans sa marche rétrograde, la fit périr presque tout entière, et jamais elle n'eût pu repasser la Bérésina sans l'héroïsme de ses vieux soldats, qui trahis de toutes parts et par leurs ennemis et même par leurs alliés, au lieu de revenir par Minsk et par la route la plus courte sur le Niémen, le point de leur départ, furent obligés d'y revenir par Vilna. Ainsi finit cette expédition, une des plus hardies qui aient été entreprises depuis celle d'Alexandre.

La marche des Français en Russie avait été mieux combinée que celle des Suédois, quoiqu'elle eût été entreprise dans une saison trop avancée; mais le but des deux expéditions fut également mauvais, parce qu'au

lieu de se borner à chasser les Russes de la Pologne, on alla les relancer jusque dans le cœur de leur empire, et que si les Russes n'avaient pas été établis à Moscou, il eût fallu les y planter pour contenir les Tartares dans leurs déserts.

Au reste quels qu'aient été les desseins de Napoléon et de Charles XII dans leurs expéditions, elles leur furent également funestes à tous deux; et quand même les Suédois n'auraient pas été vaincus par les Russes, et les Français par tous les éléments conjurés contre eux, jamais ni les uns ni les autres ne seraient sortis de la Russie, sans essuyer de grandes pertes, parce qu'on ne peut pas faire impunément une pointe de cent lieues, à moins d'avoir une base de deux cents. Il fallait, avant de monter sur le plateau de Smolensk et de marcher sur Moscou, reconstituer la Pologne et occuper avec les Polonais toute la ligne de la Douina et du Borysthène, pour empêcher les armées russes de la franchir et de prendre leurs ennemis à dos.

Si après avoir repoussé les Russes derrière cette ligne et réorganisé la Pologne, Napoléon, au lieu de marcher sur la Russie, eût marché contre la Turkie, et qu'après être descendu avec le Borysthène et l'Hypanis sur la mer Noire, il se fût avancé le long de cette mer à travers le Niester et le Danube jusqu'à Constantinople, pendant que son armée d'Illyrie serait venue le joindre dans la Thrace par la Bosnie et la Macédoine, il eût pu dans une seule campagne affranchir la Grèce et la Pologne, et élever sur la frontière orientale de l'Europe une barrière insurmontable contre les Russes et les Turks, en ressuscitant deux vieilles nations qui auraient pu servir à balancer toutes les

autres et à maintenir l'équilibre européen. Une expédition aussi gigantesque ne pouvait être justifiée que par un but aussi glorieux; et s'il eût succombé dans cette noble et brillante entreprise, il eût péri, comme Alexandre, enseveli dans son triomphe.

CHAPITRE IV.

De la Tauride, et des déserts qui l'environnent.

TOUTE la zone de terrain, autour de la mer Noire, depuis le Niester jusqu'au Borysthène et depuis le Borysthène jusqu'au Tanaïs, est une plaine rase, qui n'est coupée que par quelques cours d'eau. A l'exception des vallons où courent les eaux et de quelques autres plis de terrain à peine sensibles, la terre est si plate, qu'elle offre les mêmes effets de perspective que la mer, et elle est si nue, que l'on n'y trouve pas un seul arbre. Les Tartares seuls régnaient autrefois sur ce vaste désert, et le défendaient mieux que les deux fleuves, dont il est bordé. Cent mille cavaliers, divisés en petits corps, l'avaient bientôt parcouru; et balayant tout devant eux, ils se couvraient du désert, comme d'un rempart. Quelques villes polonaises ou russes, semées sur la lisière de ces steppes, comme des îles au milieu des mers, terminent l'horizon à l'ouest, au nord

et à l'est; et au sud il est terminé par la Tauride et par la mer.

Les Russes, après avoir chassé les Tartares de ces steppes ou les y avoir confinés dans quelques coins reculés, ont établi à leur place des Cozaques pour défendre de ce côté la frontière de leur empire, comme les Autrichiens ont établi des Croates sur leur frontière de Hongrie pour la défendre contre les Turks. On voit aujourd'hui des colonies de Cozaques sur le Niester, le Borysthène, le Tanaïs et sur tous les autres fleuves qui bordent la Russie au sud.

Les Cozaques ont reçu à peu près la même organisation militaire que les Croates; mais ils servent presque tous à cheval, parce qu'ils ne doivent agir que dans des pays plats et ouverts. Ils sont divisés en régiments, et les régiments en compagnies, dont les chefs ou hethmans réunissent le pouvoir civil au pouvoir militaire. Le hethman général est nommé par le gouvernement; mais il nomme lui-même tous les hethmans particuliers. Il n'y a point de noblesse parmi eux, et le hethman général est souvent un simple Cozaque, à qui son père, à l'âge de quinze ans, a mis la pique à la main.

Cette pique, leur arme favorite, a 15 à 18 pieds de long : elle est garnie à une de ses extrémités d'une pointe de fer et à l'autre d'une lanière, au moyen de laquelle ils s'en servent également comme d'arme de jet et d'arme de main : en campagne, ils servent d'éclaireurs, et ils sont si alertes dans leurs vigies, qu'il est rare qu'ils soient surpris par l'ennemi. Ils sont assez bons pour la petite guerre; mais ils ne tiennent pas en ligne. Ils font dans l'armée russe le ser-

vice de troupes légères, et vivent uniquement de leur butin. On les trouve partout, et ils paraissent infatigables : en hiver, ils bivouaquent sur la neige et n'ont pour tout lit que la couverture de leurs chevaux.

Durant la paix, ils habitent de petites bourgades, connues sous le nom de stanitzes, où ils vivent dans l'oisiveté ou dans des exercices du corps, qui leur offrent l'image de la guerre. Ils chassent, boivent et fument; et ils ont tous les vices qu'engendrent l'oisiveté et la vie militaire. Leur religion est la religion grecque; mais ils y mêlent tant de pratiques superstitieuses, qu'ils l'ont presque défigurée : ils ont des usages qui leur sont communs avec les Tartares leurs voisins; mais aussi ils ont des préjugés qui leur sont particuliers. De tous les supplices, celui de la corde est le plus doux pour un Tartare, parce qu'il ne présente aucune image effrayante : le Cozaque au contraire aime mieux être décapité, et même roué que pendu, par la raison, dit-il, que dans le supplice de la roue l'ame sort du corps à son aise, au lieu que dans la pendaison, elle ne peut s'échapper que par le fondement.

Les Cozaques paraissent être des rejetons de l'ancienne race sarmatique ou esclavonne, qui forme une des trois grandes variétés de la race européenne et comme la nuance de la race blanche à la race jaune ou mongolique; mais ils ne sont pas en général aussi beaux que l'étaient les Cozaques zaporovis, qui avaient mêlé leur sang avec les Goths ou Germains, tandis que les autres Cozaques n'ont mêlé le leur qu'avec les Scythes ou Tartares. Ils ont, comme les Esclavons, la taille haute et le profil du visage droit; mais ils ont, comme les Mongols, les cheveux lisses

et les joues saillantes. En général, ils sont plus propres aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit. Les colonies militaires des Cozaques environnent aujourd'hui toute la frontière russe, comme une vaste ceinture.

La steppe, qui sépare la Chersonèse taurique du Borysthène, offre le même aspect et la même nudité, que celle qui sépare le Borysthène du Niester; mais à mesure que l'on approche de l'isthme, le terrain s'élève insensiblement, et la péninsule s'unit à la terre ferme par un talus uni qui semble dressé au cordeau, et dont la partie supérieure présente le profil des lignes d'Or-Kapi. Ces lignes coupent l'isthme sur une largeur de 3,864 toises ou de près de deux lieues, et elles sont formées d'un rempart en terre de 28 pieds de haut, d'un fossé de 48 pieds de large, de six grosses tours en pierres, et de la forteresse d'*Or*, qui est un simple carré fermé d'un mur à créneaux et que l'on a surnommé *Kapi*, parce qu'elle est comme la porte de la Tauride : on la nomme vulgairement Pérécop. Point d'ouvrage de fortification plus imposant au premier aspect. Deux mers lui servent d'épaulement : il domine la plaine de 40 pieds, et il a quelque chose de gigantesque dans son relief; mais il ne faut pas l'examiner de trop près, parce que des défauts s'y montrent de toutes parts. Il serait cependant très-aisé de corriger ce qu'il y a de défectueux dans son tracé; et si on voulait le renforcer d'une fausse-braie et y placer des obusiers, on pourrait avec quelques bataillons fermer la péninsule à une armée.

La Tauride, vulgairement nommée Crimée, est située entre le golfe du Borysthène et celui du Tanaïs ou Palus-

Méotide, au sommet de l'arc que forme la mer Noire, et elle figure un losange taillé irrégulièrement, dont les quatre angles sont tournés vers les quatre points principaux de l'horizon. Par sa pointe septentrionale, elle paraît suspendue à l'Europe, et elle s'avance tellement par sa pointe méridionale vers l'Asie-Mineure, qu'elle semble vouloir couper en deux la mer Noire. Son angle le plus occidental forme la péninsule d'Eupatorie, et le plus oriental celle de Panticapée.

La steppe, qui commence la Tauride et qui s'étend depuis l'isthme d'Or-Kapi jusqu'au fleuve Salghir, est une plaine unie et nue, assez semblable à celle du Borysthène : à voir la croûte saline et blanchâtre dont elle est revêtue, on croirait qu'elle a été couverte autrefois par la mer qui, en se retirant, y a laissé les petits lacs salés dont elle est parsemée; mais au-delà du Salghir, le terrain s'élève, se couvre d'arbres, et il est hérissé de montagnes qui se prolongent de l'ouest à l'est et qui se pyramident au Tchâtir-Dâgh, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec une tente ou pavillon tartare. Ce mont n'a qu'une élévation d'environ 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais quoiqu'il ne puisse en aucune manière être comparé aux grandes montagnes du globe, il semble être le chaînon intermédiaire qui lie les Alpes au Caucase. Il paraît en effet que la branche alpine, connue sous le nom de chaîne mœsique, après avoir traversé de l'ouest à l'est la Turkie d'Europe et s'être plongée dans la mer Noire vers les bouches du Danube, reparaît en Tauride et se relève dans le Caucase au-delà du Bosphore taurique ou cimmérien.

L'identité de cette chaîne n'est pas moins prouvée

par sa structure que par sa direction. Les bancs, dont elle est composée dans la Tauride, s'abaissent tous vers le nord et se relèvent vers le sud; en sorte qu'ils ont tous leur pente sur le Salghir et leur escarpement sur la mer : ce qui ferait croire qu'ils s'appuyaient autrefois sur une autre chaîne, qui liait le mont Hœmus au Caucase et qui a été engloutie dans la mer Noire.

La chaîne taurique forme un demi-cercle dont le diamètre longe la côte méridionale de la péninsule, et dont l'arc se courbe au nord jusqu'au Salghir. Cette chaîne se divise en trois autres : la plus septentrionale a sur son arc Batchi-Seraï, Simphéropole et Karasou-Bazar : la chaîne intermédiaire va d'Inkerman à l'ancienne *Crim* et se groupe à Mangoupa, et la chaîne méridionale, qui se pyramide au Tchâtir-Dâgh, se prolonge sur la côte depuis Balouclava jusqu'à Théodosie. Les trois chaînes vont en s'élevant vers le sud, et le Tchâtir-Dâgh, avec sa forme pyramidale, les couronne toutes. Les deux chaînes septentrionales portent partout l'empreinte du travail des eaux, et la plus méridionale celle du travail du feu. Les vallées, qui les séparent, paraissent très-profondes; mais elles le sont moins que la vallée du Salghir, où elles versent leurs eaux.

La roche calcaire, le schiste argileux, les brèches et les grès sont les principales substances des montagnes tauriques. La roche calcaire soutient les grands massifs et les sommets arrondis : les brèches et les grès se montrent dans les hautes crêtes; et les vallées sont presque toutes creusées dans le schiste argileux. Ce schiste est feuilleté et très-varié dans ses couches : il est quelquefois si peu solide, qu'il se fêle à l'air comme les boles, et qu'il se ramollit dans l'eau : il est tantôt

gris, tantôt jaunâtre, quelquefois noir et comme imbu de manganèse : d'autres couches sont brunes, et comme scarifiées par l'action du feu. Toutes ces couches de différentes couleurs alternent souvent entre elles, et paraissent ondoyées comme les fibres d'un bois veiné : d'autres fois elles sont arrangées en compartiments, et les lames, qui forment ces compartiments, paraissent ferrugineuses.

Le Tchâtir-Dâgh, étant le point le plus élevé de la Tauride, est aussi celui d'où coulent les plus grandes eaux. Le Salghir, l'Alma, la Katcha et l'Alouchta naissent dans ses flancs. Le Salghir coule d'abord du sud au nord; et après avoir franchi les deux chaînes septentrionales, il se détourne vers l'est, reçoit le Kara-Sou et va se jeter dans la lagune de Sivache, en séparant le pays plat du pays montagneux. L'Alma et la Katcha coulent de l'est à l'ouest entre les bandes de la chaîne, et forment des vallées longitudinales. L'Alouchta coule du nord au sud et forme la plus grande vallée transversale qu'il y ait sur l'escarpement maritime. Toutes les eaux, qui coulent sur cet escarpement, se sont creusé des vallées profondes, où elles se précipitent par sauts, et forment une infinité de cascades, parmi lesquelles on distingue celle de l'Akar-Sou, qui tombe de 150 toises de haut et qui serait comparable à celle de Terni, si elle avait le même volume d'eau.

La péninsule taurique est composée de trois parties bien distinctes : de la plaine d'Or-Kapi qui s'étend à l'ouest jusqu'à Eupatorie et au sud jusqu'au Salghir, de la péninsule de Panticapée qui s'avance à l'est jusque dans le Palus-Méotide, et de la partie montagneuse qui comprend le reste de la Tauride.

La steppe d'Or-Kapi ne produit guère que des sels : à peine y voit-on quelques centaurées qui la distinguent de celle du Borysthène. La vallée du Salghir, ainsi que la péninsule de Panticapée, est très-fertile en blé, et la partie montagneuse offre des sites et des aspects si variés, qu'elle est en quelque sorte l'abrégé de tous les climats. Les pentes septentrionales, d'où les eaux descendent dans le Salghir, sont couvertes de chênes, de noyers et des plus beaux arbres forestiers : les meilleurs pâturages et les plus beaux vergers couvrent les vallées intermédiaires, et les pentes méridionales de l'escarpement maritime sont sillonnées par de petites vallées, où l'hiver se fait à peine sentir, et où les primevères et les safrans fleurissent en février. Là on voit l'oranger, le grenadier et le myrte croître en plein vent, l'arbousier et le câprier grimper sur les rochers, et la vigne sauvage monter sur les plus hauts arbres et former avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux jusque dans les plus âpres lieux. L'aspect des roches nues qui élèvent leur tête jusqu'aux cieux, celui de la plus riche verdure qui s'étend à leurs pieds comme un brillant tapis, le verd tantôt tendre, tantôt foncé de l'olivier et du laurier qui ombragent tous les coteaux, les eaux qui jaillissent de toutes parts dans les vallons, enfin le voisinage de la mer qui offre un lointain sans bornes, font des vallées méridionales de la Tauride une continuité de paysages, tous également beaux ; et la vie simple des Tartares répandus dans ces vallées, leurs chalets taillés dans le roc et à moitié cachés dans le feuillage des arbres, leurs troupeaux de chèvres et de brebis qui pendent sur les montagnes ou qui paissent dans les bas-fonds, ajoutent encore à la beauté de ces paysages.

La steppe d'Or-Kapi, y compris la péninsule d'Eupatorie, peut avoir 400 lieues carrées de superficie, la péninsule de Panticapée 120 et la partie montagneuse 360. On compte dans toute la Tauride 2 à 300 mille habitants, parmi lesquels il y a environ 100 mille Tartares.

Il n'y a point de contrée sur la terre, où la population soit plus mêlée. On y reconnaît au premier aspect les deux races d'hommes qui ont peuplé l'Europe et l'Asie, et les variétés infinies, provenues de leur mélange : la race blanche ou européenne, caractérisée par la hauteur de sa stature, l'élégance de ses formes, la beauté de ses yeux et la rectitude de son profil, et la race jaune ou mongolique distinguée par l'obliquité de ses yeux, sa face plate et son corps trapu.

Les Tartares forment le fond de la population : le reste se compose de Russes, d'Allemands, de Polonais, mais plus particulièrement de Grecs qui y sont venus de la Turkie européenne, de l'Archipel et de l'Asie-Mineure et qui se font remarquer par l'élégance de leur taille et la finesse de leur physionomie. Les Tartares habitent les campagnes, et le reste de la population est occupée dans les villes à des fabriques grossières et au commerce maritime.

Les villes de la Tauride méritent à peine ce nom, et ne sont guère que des bourgades. Les principales sont Eupatorie, Karasou-Bazar, Simphéropole, Batchi-Seraï, Sévastopole, Théodosie et Panticapée.

Koslof, nommée maintenant Eupatorie, est située au sud de la pointe occidentale de la péninsule, et elle est environnée d'un mur de pierre flanqué de tours. Son port est bon et peut contenir deux cents

navires : Eupatorie a cinq à six mille habitants.

Karasou-Bazar en a environ quatre mille : elle est située au centre de la Tauride vers les sources du Kara-Sou, qui environne de ses eaux le palais bâti pour Catherine II, lorsqu'elle vint dans la Tauride. On a donné à cet édifice le caractère léger des constructions tartares : tout autour sont des jardins enchantés, et en face, des montagnes qui s'élèvent derrière la ville les unes au-dessus des autres et qui semblent avoir été placées là pour encadrer le paysage. Eupatorie est renommée par ses fabriques de tapis, et Karasou-Bazar par ses fabriques de maroquin.

A l'est de Karasou-Bazar, sur le chemin de Théodosie et vers les sources de l'Indal, sont les ruines de l'ancienne *Crim*, qui a donné son nom à la Tauride, et à l'ouest, sur le chemin de Sévastopole et vers les sources du Kara-Sou, la ville moderne, ou plutôt rajeunie de Simphéropole, nommée autrefois Ak-Metchid. Cette ville paraît encore dépeuplée; mais elle présente un aspect agréable. Elle est située au milieu d'une plaine un peu exhaussée vers le sud, et coupée vers l'est par le Salghir. Quand on vient d'Or-Kapi et qu'on approche du fleuve, le terrain se rompt, s'élève, et Simphéropole paraît en amphithéâtre au pied des montagnes qui fuient vers le sud les unes derrière les autres.

Batchi-Seraï est à cinq lieues au sud-ouest de Simphéropole, sur la route de Sévastopole. On traverse à mi-chemin la petite rivière de Boulganak et un peu plus loin celle de l'Alma, qui arrose une des plus belles vallées de la Tauride. Les bords de la rivière sont parsemés de groupes de tilleuls et de peupliers :

les prairies, qui se déploient des deux côtés, sont couvertes de troupeaux : toute la vallée offre le plus riche paysage. On s'élève sur la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Alma de celle de la Katcha, et l'on découvre à ses pieds sur le revers opposé la ville de Batchi-Seraï. Les plus petits villages sont annoncés par des avenues : ici l'on tombe tout-à-coup sur une grande ville cachée entre deux montagnes au fond d'une gorge profonde. Figurez-vous une chaîne immense de rochers taillés à pic, au pied desquels sont agglomérées des cahuttes tartares s'élevant en échelons les unes au-dessus des autres, et au-dessous de toutes au fond de la gorge un palais chinois peint de mille couleurs, environné de jardins suspendus dans les airs, et vous aurez une idée de la capitale des anciens khans. Les rochers, qui la surplombent, paraissent mal assis sur leurs bases, et l'on craint qu'ils n'aillent l'écraser. Batchi-Seraï n'a plus aujourd'hui que cinq à six mille habitants, la plupart Tartares, les autres Juifs.

La vallée de la Katcha ne le cède point en beauté à celle de l'Alma : le paysage y est aussi riant et aussi animé : on y voit çà et là des bouquets d'arbres de la plus belle venue, parmi lesquels on distingue le peuplier taurique, qui a l'air d'un obélisque de jaspe et qui contraste par sa hauteur avec l'humble cabane du Tartare, bâtie à son ombre.

Sévastopole est à huit lieues au sud-ouest de Batchi-Seraï. On traverse les deux vallées du Belbêk et de l'Oûsen, qui offrent des sites aussi riants que celles de l'Alma et de la Katcha. L'Oûsen se jette dans un golfe de deux lieues de profondeur, au fond duquel est

Inkerman, et à l'entrée Sévastopole. Inkerman n'a qu'un méchant château, et sa position sur les bords de l'Oûsen et au pied d'une montagne escarpée, fait toute sa force.

Sévastopole, bâtie près des ruines de l'ancienne Cherson, est aujourd'hui le plus bel établissement maritime qu'il y ait sur la mer Noire. Son port, vaste et profond, est composé de plusieurs bassins sur les bords desquels on a formé des chantiers, un arsenal et tous les autres établissements nécessaires pour armer et équiper une flotte; mais les vaisseaux y sont exposés à être rongés par une infinité d'insectes que nourrit son fond limoneux. L'entrée en est facile, et elle est défendue par des batteries qui croisent bien leurs feux.

Sévastopole est située à l'extrémité de la Chersonèse ou péninsule héracléenne, dont l'isthme était autrefois fermé par un mur. Au nord de l'isthme est Inkerman, et au sud le port de Balouclava. Ce port est un bassin profond environné de toutes parts de montagnes; mais son goulet, taillé dans le roc, est si étroit, qu'il ressemble plutôt à l'entrée d'une caverne qu'à celle d'un port. La direction en est oblique et tortueuse, et l'on ne découvre le port, que lorsqu'on est dedans. C'est le port *Symbolon* des Grecs qui fut si long-temps la retraite des pirates de la mer Noire: il est aujourd'hui fermé par une chaîne que l'on tend tous les soirs.

Toute la côte, depuis Balouclava jusqu'à Théodosie, forme l'escarpement méridional de la chaîne taurique, et paraît hérissée de rochers, dont les bancs diversement colorés, vus de la mer, ressemblent aux tranches

variées d'un livre relié ou aux divers volumes d'une bibliothèque. Cette côte forme diverses saillies ou promontoires, dont les principaux sont ceux de Criou-Métopon, de Kôs et de Théodosie, et elle est coupée par divers ruisseaux qui tombent dans la mer à Yalta, à Alouchta, à Ouskoût et à Soudâg.

Le promontoire de Criou-Métopon est la pointe méridionale de la Tauride, qui s'avance le plus dans la mer Noire, et il n'est éloigné du cap Carambis, situé sur la côte opposée de l'Asie-Mineure, que d'environ 45 lieues.

C'est derrière le cap de Criou-Métopon qu'est la vallée de Baïdar, la Tempé de la Tauride, si renommée dans le pays pour la beauté de ses ombrages et la fraîcheur de ses eaux.

Depuis le cap de Criou-Métopon jusqu'à Soudâg, il n'y a plus aucun bon mouillage, à l'exception des rades d'Yalta, d'Alouchta et d'Ouskoût; et voilà pourquoi cette côte passait chez les Grecs pour inhospitalière. On dit même que les anciens Taures immolaient à Diane les étrangers qui y fesaient naufrage; mais tous les voyageurs ne sont pas d'accord sur le lieu où l'on doit placer le temple de la déesse, si célèbre par la reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste : les uns le placent près de Balouclava sur l'emplacement du monastère de Saint-Georges, les autres à six lieues plus à l'est sur un promontoire élevé, où l'on monte par un escalier, taillé dans le roc et au pied duquel sont deux rochers de forme conique, aplatis vers leur sommet, sur lesquels on jetait, dit-on, les cadavres des victimes sacrifiées à l'autel de Diane.

A Soudâg la chaîne taurique s'éloigne de la mer et

se couronne de roches nues, dont la pierre calcaire est marbrée de rouge et de jaune, effet du mélange des parties ferrugineuses. Le bourg de Soudâg, bâti près de l'ancienne forteresse génoise de Soldaïa, est renommé par ses vignobles qui occupent une vallée, dont le sol est une argile grisâtre, mêlée de terre noire et de gravier.

Au-delà de la vallée de Soudâg sont celles de Kôs et d'Otous, également cultivées en vignes, et ensuite la montagne de Karadagh, où finit la chaîne taurique et au pied de laquelle est Caffa, l'ancienne Théodosie. Sévastopole est le port militaire de la Tauride, et Théodosie en est le port marchand. La ville est bâtie en amphithéâtre autour de la baie semi-circulaire qui lui sert de port, et elle est fermée d'un simple mur flanqué de tours.

Théodosie fut l'entrepôt du commerce de l'Inde, tant que ce commerce suivit la route de la mer Caspienne et de la mer Noire : elle devint ensuite sous les Turks le principal marché des esclaves circassiennes, et elle est aujourd'hui un des principaux entrepôts du commerce de la Russie avec la Turkie.

Au-delà de Théodosie commence la péninsule de Panticapée, attachée à la Tauride par un isthme qui n'a que quatre à cinq lieues de long d'une mer à l'autre, et qui était autrefois fermé d'un mur comme celui de la Chersonèse héracléenne. Au sud de l'isthme sur la mer Noire est Théodosie, et au nord sur la mer d'Azof, Arabat.

Arabat est une petite forteresse, située à la naissance d'une langue de terre, qui se prolonge du sud au nord comme un ruban jusque près d'Yénitché sur la terre

ferme, et qui sépare la mer d'Azof de la lagune de Sivache. Cette lagune est généralement vaseuse et si peu profonde, qu'on peut la guéer sur plusieurs points : elle ne communique avec la mer d'Azof que par le détroit d'Yénitché, qui la sépare de la terre ferme, et elle est fermée à l'entrée de la Tauride par la forteresse d'Arabat, polygone irrégulier, flanqué de sept petits bastions, avec deux ouvrages avancés, dont l'un borde la lagune de Sivache et l'autre la mer d'Azof.

La péninsule de Panticapée ne présente au-delà d'Arabat qu'une plaine rase et unie, comme celle d'Or-Kapi; mais elle se rompt ensuite et se couvre de collines, en approchant du Bosphore taurique, par où l'on entre de la mer Noire dans cette grande lagune, qui reçoit les eaux du Tanaïs, et au fond de laquelle est la ville d'Azof : ce qui l'a fait appeler la mer d'Azof. Elle était connue des anciens sous le nom de Palus-Méotide.

Le Bosphore ou détroit Taurique n'a guère que quatre à cinq lieues de long sur une ou deux de large à ses deux issues, vers Yénikalé et Taman ; mais il s'évase vers le milieu entre Panticapée et Kourtchou. Yénikalé et Panticapée sont sur le rivage de la Tauride, et Kourtchou et Taman sur celui du Delta, que forme le Kouban à son embouchure dans la mer.

Panticapée, nommée maintenant Kertch, est située sur la croupe d'une montagne, au pied de laquelle on voit un siége taillé dans le roc, que l'on appelle encore par tradition le trône de Mithridate, et sur son sommet une vieille forteresse flanquée de sept tours, où l'on a eu le projet d'établir un lazaret. Les Russes y ont ajouté un ouvrage étoilé, pour défendre le port,

qui est rencogné dans un coude du Bosphore et protégé par une jetée en pierre. La batterie de Paulofskoï et celle d'Alexandrofskoï, construites la première au sud de la forteresse, l'autre sur les bords du Bosphore, sont les clefs de la mer d'Azof, et le chenal est si resserré vers ce point par des bancs de sable, qu'aucun vaisseau ne peut y entrer, sans passer sous leur feu.

Yénikalé est à onze verstes plus à l'est, au débouquement du Bosphore dans la mer d'Azof, et au pied d'une montagne coupée à pic, sur laquelle est une forteresse de construction turke : c'est un carré irrégulier, flanqué à son angle nord-ouest par un bastion élevé qui commande une hauteur voisine, et à son angle sud-est par un autre bastion plus petit, qui défend l'entrée du Bosphore. Kertch ferme cette entrée aux vaisseaux venant de la mer Noire, et Yénikalé à ceux qui sortent de la mer d'Azof. La passe d'Yénikalé est rétrécie, comme celle de Kertch, par des bancs de sable, et n'a guère que quatorze pieds de profondeur; ce qui ne permet pas aux gros vaisseaux de la franchir avec leurs canons.

Si cette passe était plus large, la mer d'Azof ressemblerait plutôt à un golfe de la mer Noire, qu'à une mer particulière. Cette mer est très-limoneuse; et elle est remplie de coquillages et de poissons, dont on trouve les analogues dans la mer Noire et dans la mer Caspienne : ce qui fait présumer que ces deux mers communiquaient autrefois entre elles de ce côté. La mer d'Azof est peu favorable à la navigation, à cause de la multitude de ses bancs et de la violence de ses courants. L'eau y est peu profonde, et elle y gêle si aisément que l'on a vu un des généraux de Mithridate

y défaire en bataille rangée une armée pendant l'hiver, au même lieu où l'été précédent il avait remporté une victoire navale.

CHAPITRE V.

Des premières campagnes des Russes dans la Tauride, et de leur manière de faire la guerre aux Tartares.

Les Russes, en acquérant de nos jours d'un côté la Finlande, de l'autre la Tauride et tout le pays compris entre la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'au pied du Caucase, ont encadré leur empire comme un immense tableau. Cet empire, le plus grand qu'il y ait en Europe, forme aujourd'hui par sa vaste étendue comme deux grands croissants qui embrassent et l'Europe et l'Asie, et qui ont dans la Tauride une pointe commune. En attaquant la Russie par cette pointe, on peut parcourir à son gré les arcs des deux croissants ou les séparer l'un de l'autre, en remontant le Tanaïs. La Russie a donc trouvé dans la Tauride un point de défense pour elle, et elle y a aussi trouvé un point d'attaque contre la Turkie.

Avant que les Russes n'occupassent cette péninsule et tout le littoral qui s'étend du Borysthène au Niester, ils ne pouvaient pas attaquer les Turks sur la mer

Noire, parce qu'ils ne pouvaient franchir avec une flotte ni le Bosphore de la Tauride ni le golfe du Borysthène, obstrués en hiver par des bancs de glace et en tout temps par des bancs de sable; mais depuis que la Tauride est dans leurs mains, ils peuvent armer une flotte à Sévastopole, convoyer une armée le long de la mer Noire, en débarquer une autre au-delà du Balkan, et porter inopinément l'effroi jusque dans Constantinople. Les Russes ont ainsi acquis dans la Tauride de nouveaux moyens d'attaquer les Turks.

Mais les Turks de leur côté conservent les moyens de reconquérir la Tauride, tant qu'ils restent les maîtres du pourtour oriental de la mer Noire, et surtout de la côte des Abases, qui n'est séparée de la péninsule que par le Bosphore taurique, parce qu'ils peuvent l'attaquer par la steppe de Panticapée, par les bouches de l'Alma, de la Katcha et du Belbêk, ou même en perçant la côte méridionale, par Alouchta, Ouskoût et Soudâg. La vallée d'Alouchta conduit au Tchatir-dâg qui est le point dominant de la Tauride, et d'où un chemin facile mène dans la vallée du Salghir et dans le cœur de la péninsule. La vallée d'Ouskoût débouche dans celle du Kara-Sou et la vallée de Soudâg dans celle de l'Indal; de sorte qu'en opérant un débarquement sur un de ces trois points ou sur tous les trois en même temps, on peut traverser la chaîne taurique par ses cols les plus aisés et pénétrer avec le cours des eaux dans tout l'intérieur du pays.

Quand la Tauride était au pouvoir des Turks, la défense en était bien plus aisée, parce qu'on n'avait alors à défendre que l'isthme d'Or-Kapi et le littoral de la mer d'Azof, les Russes ne pouvant pénétrer avec une

flotte dans la mer Noire. Or la défense de l'isthme et du littoral de la mer d'Azof n'était pas difficile : l'isthme n'a tout au plus que deux lieues d'étendue, et dans toute cette étendue, elle est couverte de retranchements : la langue d'Arabat, qui couvre la côte orientale et embrasse la lagune de Sivache, est séparée de la terre ferme par le détroit d'Yénitché, et elle est si étroite qu'on peut la couper par des fossés sur plusieurs points, et la fermer à son origine par des redoutes ou d'autres fortifications. Ce fut cependant par ces deux côtés que les Russes pénétrèrent dans la péninsule dans leurs premières expéditions en Tauride : celle de 1736 précéda toutes les autres.

Munich commandait les Russes, et les Tartares étaient commandés par leur khan, alors vassal de la Turkie. L'armée russe partit de l'Ukraine, descendit le Borysthène et s'avança à travers le désert vers la Tauride : elle était composée de 70 mille hommes et marchait sur quatre colonnes, couvertes d'un rideau de tirailleurs et précédées par un corps de Cozaques. On ne voyait autour d'elle qu'un horizon sans fin, l'herbe des champs et les Tartares qui venaient en petits pelotons caracoler sur ses flancs : repoussés d'un côté, les Tartares disparaissaient en un clin d'œil, et l'instant d'après ils reparaissaient d'un autre. Quelquefois tel était leur nombre, qu'ils enveloppaient l'armée russe comme un nuage épais. Alors les quatre colonnes se formaient en quatre carrés à centre vide : l'artillerie et les Cozaques se plaçaient aux angles, et les tirailleurs se formaient sur un seul rang dans les intervalles des carrés ; en sorte que la ligne de bataille avait l'apparence de quatre bastions liés

par autant de courtines. L'armée ainsi formée marchait en avant; et dès que les Tartares étaient dispersés, elle se remettait en marche sur quatre colonnes. Quelquefois, lorsque les Russes avaient le vent en face, l'ennemi mettait le feu à l'herbe des champs, pour les arrêter comme devant un rempart de feu, et il n'y avait alors d'autre moyen d'arrêter ce rapide incendie et de n'en être pas enveloppé, que de creuser des fossés pour lui couper tout aliment.

A mesure que l'armée avançait, Munich fesait élever des redoutes de distance en distance pour conserver ses communications avec l'Ukraine, à peu près comme Agricola s'avança jadis en Écosse; mais la chaîne des redoutes russes dévait être bien plus étendue que celle des ouvrages romains, parce que le défaut d'eau ne permettait pas toujours aux Russes de suivre le chemin le plus court, et que pour s'en procurer, ils étaient souvent obligés de s'écarter de leur route, de deux ou trois marches.

Ce fut au travers de tant et de si nombreux obstacles que Munich arriva enfin aux lignes d'Or-Kapi. Le khan, accouru au-devant de lui, était retranché derrière ces lignes. Munich fit mine de les attaquer d'un côté, et perça par un autre. Il ravagea tout le plat pays jusqu'au Salghir et au Kara-Sou; mais craignant que les Tartares, qui fuyaient devant lui comme un troupeau de biches fuit devant un chasseur, ne revinssent sur leurs pas pour lui couper sa retraite, ou que traversant le Palus-Méotide aux mêmes gués que les Goths fuyant devant les Huns, ils ne tournassent la péninsule et ne l'y enfermassent comme dans une souricière, il se replia en toute hâte sur les lignes d'Or-

Kapi, les rasa et revint vers l'Ukraine, après avoir perdu par les fatigues la moitié de son armée.

L'armée russe, ainsi réduite, fut obligée de bivouaquer pendant tout l'hiver, une partie en faction contre les Tartares, qui dans la saison des glaces n'étant plus arrêtés par les rivières ni les marais, pénètrent partout, l'autre occupée à défendre la chaîne des redoutes, le long desquelles on fesait, comme César aux lignes de Dyrrachium, des signaux de fumée qui avertissaient en un clin-d'œil de la présence de l'ennemi; mais malgré toutes ces précautions, les Tartares percèrent sur plusieurs points et firent dans l'Ukraine un butin immense, qui les dédommagea de celui que les Russes avaient fait dans la Tauride.

Dans la campagne suivante, Lasci remplaça Munich et commanda l'armée russe. Il partit d'Azof, et s'avança vers la Tauride, le long du Palus-Méotide. On dit qu'il y avait dans son camp plusieurs officiers qui blâmaient ses dispositions et qui murmuraient contre lui, comme on murmura autrefois dans le camp romain contre César, lorsqu'il marchait contre Arioviste. A l'exemple du général romain, Lasci congédia les mécontents. Trois jours après, ces officiers reconnurent leur faute, et vinrent lui demander d'aller l'expier devant l'ennemi. Lasci le leur permit. En avançant dans le désert, il eut soin, à l'exemple de Munich, d'assurer ses communications avec Azof par une chaîne de redoutes. Le khan, à la tête des Tartares, l'attendait derrière les lignes d'Or-Kapi; mais ce fut en vain.

A l'orient et à quelque distance de ces lignes, deux langues de terre se détachent du continent et s'avan-

cent vers le rivage de la Tauride : la première est la pointe de Schoungar, et l'autre celle d'Yénitché, séparée seulement de la langue d'Arabat par un détroit qui communique de la lagune de Sivache à la mer d'Azof. Pour donner le change au khan, Lasci fit halte à Yénitché; et jetant un pont sur le détroit, il le traversa avec toute son armée. Dans sa marche sur Arabat, il apprit qu'un gros de Tartares y était accouru pour lui disputer de ce côté l'entrée de la péninsule. Que devenir entre deux mers, sur une langue de terre, où une poignée de soldats pouvait arrêter une armée, sur un terrain, qui ne se prêtait à aucune manœuvre, parce qu'aucun corps ne pouvait s'y développer? Lasci fait sonder la lagune; et trouvant qu'elle avait peu de fond, il commande qu'avec des tonneaux, des chevaux de frise et des fascines, on construise un radeau ou pont flottant de la langue de terre au rivage de la Tauride, et en même temps il fait creuser un large fossé de la lagune à la mer, pour couvrir son arrière-garde et ses bagages. N'ayant alors plus d'ennemis ni en tête ni en queue, l'armée passa sans danger dans la Tauride, tandis qu'elle n'aurait pu déboucher vers Arabat en présence des Tartares, sans s'exposer à être exterminée. On fit même passer toute la cavalerie; mais comme le pont n'avait pas assez de consistance pour porter les chevaux, on les menait par la bride et ils guéaient ou nageaient, suivant qu'il y avait plus ou moins d'eau. Ce fut ainsi que Lasci entra dans la péninsule; et après avoir ravagé tout le plat pays, il en sortit par la pointe de Schoungar à la barbe du khan, qui l'attendait toujours aux lignes d'Or-Kapi et qui apprit sa sortie avec en-

core plus de surprise qu'il n'avait appris son entrée.

L'expédition, faite par les Russes l'année suivante, ne fut pas moins heureuse et fut encore plus extraordinaire. Lasci ne pénétra cette fois dans la péninsule ni par la langue d'Yénitché ni par celle de Schoungar, où les Tartares l'attendaient. Le khan occupait ces deux postes par des détachements, et il gardait lui-même les lignes d'Or-Kapi. Lasci était fort embarrassé et ne savait où passer, lorsqu'un Tartare vint l'avertir qu'il y avait entre la pointe de Schoungar et l'isthme d'Or-Kapi un endroit où la mer a peu de fond, et qui lorsque le vent d'ouest souffle, demeure quelquefois sans eau. Lasci s'abandonna à sa fortune; et dès qu'il vit le vent favorable se lever, il mit son armée en colonnes, força sa marche, et passa dans la Tauride presque à pied sec.

Dans ces trois campagnes, les Russes firent une guerre d'un genre nouveau et apprirent à vaincre les Tartares jusqu'au milieu des déserts. Leur armée dans ces déserts ressemblait à un vaisseau qui fend les ondes, et qui, portant toutes ses munitions dans son sein, paraît partout inopinément et répand la terreur partout où il paraît. Obligés de se nourrir, comme sur mer, de salaisons et de biscuit, quand il leur arrivait d'enlever à l'ennemi, qu'ils avaient toujours en tête ou en queue, quelques bœufs ou quelques moutons, c'était parmi eux une joie bruyante, pareille à celle des matelots, lorsqu'ils peuvent se procurer des vivres frais. A mesure que les vivres étaient consommés, ils brûlaient les chariots et mangeaient les chevaux, devenus inutiles. Tout fuyait devant eux; et les Tartares, poursuivis sur terre par une armée,

comme les forbans le sont par une flotte sur la mer, ne trouvèrent plus d'asile nulle part.

Ce fut là le dernier coup porté à la domination des Tartares en Europe, qui depuis ne fit que décliner et qui disparut insensiblement, comme un fleuve qui détourné de sa source se perd dans un désert. Dès-lors, la Tauride, dont le plus sûr rempart était dans la cavalerie tartare, fut en proie aux incursions des Russes qui la prirent et la rendirent tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin elle restât dans leurs mains par une convention explicative du traité de Kaïnardgi.

CHAPITRE VI.

De la ligne du Tanaïs.

La ligne du Tanaïs va du Borysthène au Donetz ou petit Don, en remontant la rivière d'Orel, descend du Donetz dans le Don ou Tanaïs, qu'elle remonte jusqu'à Donskaïa; d'où elle va à Zarizin joindre le Volga, qu'elle descend jusqu'à la mer Caspienne. Cette ligne a un très grand développement : elle a Kerson à une de ses extrémités, Astracan à l'autre, et Azof à son centre.

La steppe, qui s'étend sur la mer d'Azof entre le Borysthène, l'Orel, le Donetz et le Tanaïs, est un plateau relevé vers son centre, d'où descendent la

Końskaïa et la Berda : l'une de ces rivières coule vers l'ouest dans le Borysthène, et l'autre vers le sud dans la mer d'Azof.

Cette vaste plaine est nue comme celle du Borysthène, et elle est formée d'une roche granitique, qui se montre tantôt à nu et tantôt recouverte de couches calcaires. On aperçoit partout le granit dans le lit de la Berda ; mais ce granit n'est point en massifs uniformes, stratifiés en lits horizontaux, tel qu'on le voit dans les montagnes élevées : il est plus ou moins incliné vers la mer, souvent ondoyé, quelquefois brisé par des fentes, et en quelques endroits violemment fracassé, comme par un affaissement. Les couches sont alternativement de granit solide, de granit feuilleté, de granitelle et de gneis. Le granit solide paraît quelquefois comme strié en longs filets, et souvent ondoyé comme un bois veiné : le granitelle est ordinairement mêlé avec du mica étoilé, et le gneis se combine ordinairement avec le talc argentin.

La steppe, d'où descend la Berda, est un plateau granitique, qui tantôt s'élève en collines, tantôt s'abaisse en vallons, et qui s'alonge en filons vers l'ouest jusqu'aux cataractes du Borysthène, et vers le nord jusqu'à la crête qui sépare les eaux de l'Orel de celles du Donetz. Les lignes d'Orel, qui traversent cette crête et qui vont du Borysthène au Donetz, étaient autrefois couvertes par quinze forts, liés entre eux par des retranchements en terre ; mais depuis que les Russes occupent la Tauride, toutes ces fortifications ont été abandonnées, parce qu'elles n'avaient pour objet que de couvrir leur empire contre les incursions des Tartares Nogais.

On ne trouve plus aujourd'hui entre le Borysthène et le Tanaïs sur la mer d'Azof que les deux petites places de Pétrouskaïa et de Marioupole, qui lient Or-Kapi à Taganrok et à Azof.

Pétrouskaïa et Marioupole, situées la première à l'embouchure de la Berda, l'autre à celle du Kalmious, n'ont aucune importance; mais Taganrok en a une très-grande sous le rapport commercial, parce qu'elle est devenue, comme Odessa, un des grands entrepôts du commerce russe dans la mer Noire. Cette place, célèbre par la mort d'Alexandre I[er], est une ville nouvelle, bâtie sur un plateau élevé, à l'entrée d'une baie profonde, qui forme proprement le golfe du Tanaïs. La forteresse occupe une hauteur, qui s'escarpe le long de la mer; et l'escarpement seul du rivage la défend de ce côté, tandis qu'elle est défendue sur l'autre, par une enceinte bastionnée flanquée de tenailles et de demi-lunes. A côté de la forteresse est un carré palissadé, où l'on enferme les forçats condamnés aux travaux publics, et auxquels on a fendu les narines et coupé les oreilles, afin de les reconnaître, s'ils venaient à s'échapper. Le port est au pied de la forteresse, et il est fermé par trois jetées.

Azof est située plus à l'est, au fond du golfe, où se jette le Tanaïs et à 30 verstes au-dessus de son embouchure. Cette ville n'a que de vieilles fortifications, et paraît décliner sensiblement. L'accès en est devenu difficile, à cause d'un banc de sable qui s'est formé aux bouches du fleuve et qui augmente tous les jours : ce qui a détourné le commerce d'Azof sur Taganrok.

Le Tanaïs ou Don naît au lac d'Yvanofskoï vers le

centre de la Russie, coule d'abord à travers des collines fertiles jusqu'à Véronetz et ensuite à travers des falaises de craie jusqu'à son confluent avec le Donetz: puis il entre dans une plaine unie et rase, qu'il parcourt lentement; et après avoir reçu le Manitch venu de la steppe qui borde la mer Caspienne, il descend par une pente douce dans la mer d'Azof, divisé en deux branches. C'est sur la branche méridionale qu'est située la ville d'Azof.

La première forteresse, que l'on rencontre au-dessus d'Azof, en remontant le Tanaïs, est celle de Rostof ou Saint-Dimitri, située à l'angle du delta, que forme le fleuve en descendant dans la mer. Cette forteresse consiste simplement en une enceinte à redans, avec un chemin couvert. On voit à une verste de la forteresse une colonie d'Arméniens venus de Natchivan, qui ont abandonné les bords de l'Araxe pour se transporter avec leurs familles et leur industrie sur ceux du Tanaïs; et c'est à trente verstes au-dessus de Saint-Dimitri, que l'on trouve la ville de Tcherkaz, le chef-lieu des Cozaques du Don. Cette ville s'élève au milieu des lagunes du Tanaïs, et son aspect rappelle celui de Venise. Les rues y sont formées par les canaux du fleuve, et les piétons ne peuvent les parcourir qu'en suivant une galerie étroite, qui règne le long des maisons. Quelques-unes de ces maisons sont meublées avec propreté, même avec élégance, et elles ont presque toutes un air d'aisance, que l'on ne rencontre nulle autre part dans ce pays.

Les Cozaques du Don sont dispersés dans cent trente stanitzes le long du Tanaïs, et l'on évalue leur population à environ deux cent mille hommes, parmi les-

quels on peut en lever pour l'armée russe 25 à 30 mille : ce sont les Cozaques les plus beaux de la Russie, et même les plus civilisés ; ils ont des écoles dans toutes leurs stanitzes, et une école normale à Tcherkaz, où l'on forme des maîtres pour toutes les autres : ils cultivent quelques terres autour de leurs habitations et ne sont soumis envers l'état qu'au service militaire, qui est pour eux plutôt un plaisir qu'un devoir, parce qu'ils préfèrent les hasards de la guerre aux douceurs de la paix. Jamais le Cozaque n'est plus heureux que lorsqu'il est sur son cheval : il languit et meurt dans sa maison. Les chevaux cozaques sont petits et maigres ; mais ils sont infatigables et très-rapides à la course : ce qui les rend très-propres au service des troupes légères.

Le Tanaïs fait au-dessus de Tcherkaz un grand coude vers l'est, au fond duquel est la forteresse de Donskaïa, qui n'est séparée de celle de Zarizin sur le Volga que de 60 verstes. Donskaïa n'a qu'une simple enceinte environnée d'un fossé. Les deux fleuves se rapprochent tellement vers ce point, qu'on les a liés l'un à l'autre par une chaîne de fortifications, allant de Donskaïa à Zarizin : c'est ce que l'on nomme la ligne de Zarizin. Cette ligne part du Tanaïs, remonte la Metchetna, croise un profond ravin qui va tomber dans la Zariza, et descend de la Zarîza dans le Volga. Les trois forts de Metchetnaïa, de Gratchi et de Sokora la défendent sur son centre qui se courbe en dos d'âne, et elle est défendue à ses deux extrémités par les forteresses de Donskaïa et de Zárizin. Il n'y a dans les intervalles que quelques chevaux de frise, et rien ne serait plus aisé que de percer cette ligne, parce que la forte-

resse de Zarizin pourrait seule faire quelque résistance.

On pourrait cependant fortifier avec plus d'art la ligne de Zarizin : et ce qui vaudrait encore mieux, on pourrait, en suivant le tracé de cette ligne, la border, au lieu d'un fossé, d'un canal joignant le Tanaïs au Volga; mais pour opérer cette jonction le long de la ligne, il faudrait couper la crête épaisse qui sépare la Metchetna de la Zariza; ce qui présenterait de grandes difficultés. Il serait plus aisé d'opérer la jonction à la hauteur de Kamichinkaïa, si l'on considère la disposition des vallons dans lesquels la Kamichinka d'un côté et de l'autre l'Ilovla ont leurs cours, et le peu d'épaisseur de la crête qui sépare leurs eaux.

Le Volga est déja uni par des canaux artificiels à la mer Baltique; et si on l'unissait par un autre canal au Tanaïs, on pourrait isoler l'Europe, et en faire une grande île, pareille à celle de l'Afrique, coupée à l'isthme de Suèz. Ce projet est un des plus beaux que les hommes aient jamais conçus; et il est réservé au monarque russe, qui l'exécutera, de changer la face de son empire et peut-être même la route du commerce de l'Asie. En circonscrivant ainsi l'Europe, un vaisseau pourrait faire voile du fond de la Baltique pour le Volga, passer du Volga dans le Tanaïs et du Tanaïs dans la mer Noire, pour revenir par le Bosphore, l'Hellespont et le détroit de Gibraltar dans la Baltique, après avoir fait le tour de l'Europe, mieux qu'on n'a jamais pu faire celui du monde.

Zazirin est situé au confluent de la Zariza et du Volga. Ses fortifications ne consistent qu'en un rempart bastionné, et elles sont dominées par toutes les

hauteurs environnantes. Le faubourg, qui s'étend sur le Volga, est habité par des Cozaques.

On descend de Zarizin à Astrakan en suivant le cours du Volga : on passe à Sarepta, colonie des frères Moraves, et l'on traverse une grande steppe, habitée par des Tartares Kalmouks.

Ces Tartares, quoique mêlés dans les steppes du Volga avec des peuples de la race esclavonne, ont conservé presque sans altération l'empreinte du type mongolique: ils ont pour la plupart la stature petite, la tête renflée vers les tempes et s'amincissant comme un museau vers le menton, la face plate, le front rétréci, les paupières relevées, le nez court et écrasé, les yeux ronds et forés obliquement, les joues et le menton saillants, les lèvres épaisses, la bouche large, les dents longues et séparées, la barbe forte et rare, les cheveux noirs et rudes comme des crins, les épaules carrées, le ventre proéminent, le flanc étroit, les cuisses et les hanches grosses, les jambes grêles et arquées, la taille courte et ramassée, toute la charpente du corps maigre, anguleuse et couverte d'une peau jaunâtre et comme écailleuse. Leur vêtement consiste dans des braies courtes d'une laine grossière et dans une espèce de manteau de feutre, et ils ont pour tout ornement un collier de plaques de cuivre pendant sur la poitrine, un bouquet de barbe au menton et une houppe de cheveux au sommet de la tête. Leurs armes sont l'arc et la lance, et leur occupation ordinaire, pendant la paix, la garde de leurs troupeaux. Ils vivent du lait et de la chair de ces troupeaux, et ils errent avec leurs femmes et leurs enfants dans de grands chariots, semblables à des tentes. Quand ils ont dévoré les herbes d'un canton, ils passent dans un

autre; mais ils s'éloignent peu du Volga, et ils sortent rarement de la grande steppe qui s'étend depuis Zarizin jusqu'à Astrakan.

On porte leur nombre à cinquante mille têtes, et ils sont divisés en quatre tribus, qui fournissent chacune 2,500 hommes à l'armée russe, dans laquelle ils font le service de troupes légères. Ce sont ces Kalmouks que l'on a vu dans les dernières guerres d'Europe traverser la Pologne, l'Allemagne et l'Italie, et venir jusque sur nos frontières effrayer par leur accoutrement bizarre, autant que par leur laideur, nos femmes et nos enfants.

Le Volga, dont ils occupent le cours inférieur, est formé de deux grands affluents, qui descendent, l'un du plateau valdaïque, l'autre sous le nom de Kama du plateau ouralique, et qui se réunissent tous deux à Cazan; d'où le fleuve en se dirigeant d'abord au sud, et puis à l'ouest, semble aller vers Zarizin chercher, comme le Tanaïs, une issue dans la mer d'Azof; mais repoussé par les collines sablonneuses, interposées entre les deux fleuves, il se détourne vers l'est, et va se jeter dans la mer Caspienne par une infinité de bouches, qui absorbent presque toutes ses eaux; en sorte qu'il disparaît, comme le Rhin et le Danube, au milieu de ses alluvions.

C'est sur la principale de ces bouches qu'est situé Astrakan, à environ 400 verstes au nord de la mer Caspienne. Cette ville est bâtie au milieu des lagunes du fleuve : ses maisons diversement peintes et son immense étendue lui donnent de loin un aspect imposant; mais de près elle ne présente que des rues étroites, tortueuses, et des égoûts infects. La citadelle est sur une colline, et sa situation avantageuse fait toute sa

force. De l'autre côté de la citadelle est l'arsenal de la marine, emplacement carré fermé par un simple grillage en bois. Astrakan est le marché commun de l'Europe et de l'Asie. Sa population n'est guère que de 40 mille habitants; mais elle s'élève jusqu'à 60 mille dans le temps des foires. On y fabrique des maroquins rouges et jaunes très-renommés, et elle tire de la Perse des soies écrues, qu'elle répand dans toute l'Europe. Les vignes, cultivées dans ses environs, donnent un vin faible, mais piquant et agréable, qui ressemble au champagne mousseux. On arrose ces vignes pendant l'été, pour les préserver de la chaleur; et pour les préserver du froid, on les couvre de terre pendant l'hiver : c'est que le territoire d'Astrakan, placé sous un ciel toujours serein et au milieu d'une plaine unie et déserte, est brûlé par le soleil pendant l'été, et gelé par le froid pendant l'hiver.

Astrakan est la Venise de la mer Caspienne. La mer Caspienne est une mer d'une forme oblongue, qui ne communique avec aucune autre, et qui s'étend, comme l'Adriatique, du nord au sud. Toute sa côte orientale est bordée de récifs et presque inaccessible; mais sa côte occidentale offre dans les rades de Derbent, de Bakou et de Rescht quelques abris heureux. Au sud et à l'opposite d'Astrakan, est la rade et la ville d'Astrabad, le point de la mer Caspienne le plus voisin du bassin de l'Indus et celui qui deviendrait l'entrepôt du commerce de l'Inde, si la route de la mer Caspienne lui était rouverte : ce qui ferait d'Astrabad et d'Astrakan deux des premiers comptoirs du monde.

La grande steppe, qui s'étend depuis les bouches du Volga jusqu'à celles du Tanaïs et depuis la mer

Caspienne jusqu'à la mer d'Azof, est une grande plaine unie, comme la mer, et elle n'est coupée que par la Kouma et le Manitch, dont l'une coule à l'est dans la mer Caspienne, et l'autre à l'ouest dans le Tanaïs. La crête, entre les deux versants, est à peine sensible; mais elle se relève au sud vers le Caucase, pour séparer les eaux du Térek de celles du Kouban, et elle est reconnaissable vers le nord à cette traînée de petites collines qui courent entre le Tanaïs et le Volga et qui, en se prolongeant jusqu'à Samara, semblent vouloir unir la chaîne caucasique à celle des monts Ourals.

La Kouma sort du pied du mont Caucase au-dessus de Grégorief, et coule d'abord du sud au nord; mais parvenue dans la plaine au pied du plateau, qui la sépare du Manitch, elle se détourne à l'est et va se jeter dans la mer Caspienne au-dessous de Koumskaïa. Le Manitch au contraire naît sur le plateau même, au centre de la steppe, coule vers l'ouest; et après avoir traversé le lac de Manitchkoï, il va se jeter dans le Tanaïs au-dessus de Tcherkaz. Le plateau, qui divise leurs eaux, est parsemé de petits marais salants, et paraît être le fond d'une ancienne mer.

La vallée inférieure de la Kouma est d'une pente presque insensible et ressemble à un lac desséché, tandis que la vallée du Manitch est plus inclinée et s'abaisse en gradins plus ou moins larges vers le Tanaïs et la mer d'Azof. La Kouma n'a qu'un lit peu profond avec un faible volume d'eau, et son cours est si lent, qu'on a de la peine à le deviner: le Manitch au contraire roule un assez gros volume d'eau dans un lit très-encaissé, et file trois à quatre nœuds à l'heure. Les prairies, qui

le bordent des deux côtés, paraissent comme des îles de verdure semées au milieu d'un vaste désert, et elles nourrissent un nombre infini de bœufs, de buffles et de chevaux : c'est là que les Tartares Kalmouks ont établi leur camp d'hiver.

Il paraît que c'est par les deux vallées de la Kouma et du Manitch, que la mer Caspienne communiquait autrefois avec la mer d'Azof et avec la mer Noire, et que ces trois mers réunies formaient alors un seul bassin, pareil à celui de la Méditerranée. Tout prouve l'ancien mélange de ces mers : l'identité des coquillages et des plantes marines qui tapissent leurs fonds, le peu d'élévation de leurs côtes, le niveau du terrain intermédiaire, sa faible inclinaison et la croûte saline dont il est recouvert.

Les anciens attribuaient la séparation de la mer Caspienne et de la mer Noire à la rupture du Bosphore thracique et de l'Hellespont, qui ouvrit à leurs eaux un passage dans la Méditerranée, et causa l'inondation de l'Archipel et le déluge de Deucalion. Sans vouloir infirmer cette ancienne tradition, il me semble que l'on pourrait attribuer la séparation des deux mers à d'autres causes, telles qu'aux alluvions du Tanaïs, du Volga, du Kouban et du Térek, qui auraient insensiblement comblé le bassin intermédiaire, ou à la diminution progressive de tous ces fleuves qui ne versant plus assez d'eau dans leur bassin commun pour suffire à son évaporation, l'auraient laissé peu à peu se découvrir par l'effet des exhalaisons et auraient ainsi séparé les deux mers, comme la mer Caspienne a été depuis séparée de la mer d'Aral, et comme la mer Noire le sera peut-être un jour de la mer d'Azof.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la mer Caspienne a baissé de niveau depuis l'époque de la séparation, et qu'elle est maintenant plus basse que la mer Noire d'environ 50 pieds.

Il paraît que la mer Caspienne, depuis Hérodote, s'est retirée du côté du nord de plus d'un degré et demi, et que son étendue en largeur a diminué de plus d'un tiers, que la mer d'Azof s'est aussi rétrécie, et que la mer Noire a subi de grands changements dans tout son pourtour septentrional, depuis le Niester jusqu'au Phase.

Tout le terrain, entre les deux mers, est uni ou légèrement ondulé, et présente une vaste plaine nue, qui n'est ombragée par aucun arbre et qui ressemblerait aux déserts chauves de l'Arabie, si elle ne se couvrait au printemps d'une forêt de plantes ligneuses, comme d'un immense tapis de verdure.

C'est dans cette zône qu'errent les divers peuples, descendus du plateau de la Tartarie, et qui, arrêtés dans leurs courses par le Caucase et la mer Noire, n'ont pas encore pu émigrer vers des climats plus doux.

Ces peuples sont presque tous pasteurs, et il y en a peu parmi eux, qui soient devenus cultivateurs. Leur vie pastorale et la dureté de leur climat les ont endurcis aux fatigues et aux courses, et ils sont plus propres que les autres peuples au métier de la guerre : aussi dans tous les temps en ont-ils été la terreur. Ce sont ces peuples qui inondèrent jadis l'empire romain et qui auraient conquis toute l'Europe, si nos pères, sous Aëtius, ne les avaient exterminés dans les plaines de la Champagne : ce sont eux, qui de nos jours ont

pénétré avec les armées russes dans toute l'Allemagne et jusque sur les marches de la France et de l'Italie. Les dernières guerres des Russes en ont fait périr un grand nombre, et ils sont aujourd'hui clair-semés dans leurs déserts; mais s'ils viennent jamais à s'y multiplier, ils deviendront encore une fois l'effroi de l'Europe.

La frontière de l'Europe finit de ce côté aux lignes du Manitch et de la Kouma, et c'est là que commencent avec l'Asie les lignes du Caucase.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

PAGES

LIVRE PREMIER.

DE LA MORÉE.

LIVRE II.

DU LITTORAL ÉGÉEN DE LA GRÈCE, OU DE LA GRÈCE ORIENTALE.

LIVRE III.

DU LITTORAL IONIEN DE LA GRÈCE, OU DE LA GRÈCE OCCIDENTALE.

LIVRE IV.

DES FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES DE LA TURKIE EUROPÉENNE.

1. On a mis par erreur Chapitre IV.

LIVRE V.

DES FRONTIÈRES QUI BORDENT LA MER NOIRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

